REVUE

DES

DEUX MONDES

LXe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1890

UNE

GAGEURE

PREMIÈRE PARTIE

I.

Le général Vionnaz, fort désireux de marier sa fille, et la voyant résolue à refuser tous les partis qu'on pouvait lui proposer, s'en prenait à la duchesse d'Armanches, qu'il accusait d'avoir jeté sur elle un de ces charmes qui décident d'une destinée. Esprit positif, peu complaisant pour l'imagination d'autrui, le général admettait bien à la rigueur le roman dans l'amour, quoique pour son compte personnel il s'en fût toujours passé ; mais les amitiés romanesques lui semblaient la marque d'un cerveau de femme détraqué. Mlle Claire Vionnaz aurait pu lui répondre que son attachement passionné, exclusif pour la duchesse, n'était pas seulement un hommage rendu par son admiration à une femme supérieure, dont elle n'avait jamais rencontré l'égale, mais qu'elle acquittait sa dette envers la seule personne qui se fût occupée de son bonheur. Que ne lui devait-elle pas?

Paris est le pays du monde où une parole prononcée d'un ton d'autorité trouve le plus d'échos, où les pierres bien lancées font le plus de ricochets. Quelqu'un avait dit de Mlle Vionnaz : « Com-

ment se fait-il qu'elle plaise tant? Elle a une figure et un esprit très ordinaires.» Ce fut dès lors chose convenue, le notaire y avait passé. Assurément, Mlle Vionnaz n'était point un génie. Ses facultés étaient dans la mesure commune, son intelligence ne dépassait pas la moyenne. On ne peut dire cependant qu'elle fût médiocre; la médiocrité ne va jamais sans les prétentions, et Mlle Claire Vionnaz n'en avait point. Elle était disposée à se mettre plutôt au-dessous qu'au-dessus de la place que la nature lui avait assignée dans ce vaste univers, et sa modestie, qui la rendait aimable, lui faisait quelquefois du tort en l'asservissant au jugement des autres.

Elle avait un grand bon sens naturel, et si elle avait eu la sagesse de le consulter toujours, l'audace de le prendre pour son seul oracle, elle se serait rarement trompée. Mais elle avait la pensée lente; elle n'arrivait à asseoir son jugement qu'après avoir accumulé une foule de petites perceptions. Elle aurait pu dire comme ce peintre à qui on demandait si un endroit lui plaisait : « Aujourd'hui, je regarde, je ne verrai que demain. » Il lui fallait du temps pour débrouiller ses impressions confuses, et la vie dans sa rapidité et dans sa brusquerie ne nous attend pas toujours. Elle trouvait plus simple d'adopter les opinions des gens qu'elle aimait, et sa pensée comme sa conduite était gouvernée par quelqu'un.

Ce qui rendait plus dangereuses ces humbles obéissances de son esprit, c'est que, lente à imaginer, elle était une grande raisonneuse et que, de raisonnement en raisonnement, elle poussait les idées à leurs dernières conséquences. Plus elle avait de logique, plus elle errait; les gens qui se perdent jusqu'à ne pouvoir se retrouver sont ceux qui s'égarent avec méthode. Ajoutons bien vite que sa fâcheuse crédulité, qui lui attira des chagrins, tenait moins à une faiblesse de son intelligence qu'aux dispositions tendres, à la bonté exquise de son âme. Prête à sacrifier ses aises à ses amis, elle leur sacrifiait aussi sa raison. Elle était de ces personnes qui ont la religion de l'amitié et ne la conçoivent pas sans un culte, sans offices, sans litanies, sans un autel où brillent des cierges toujours allumés et autour duquel se balancent les encensoirs. Son plus impérieux instinct était d'admirer, de croire, d'adorer; elle avait besoin de se donner, et elle se donnait quelquefois à des cœurs qui ne valaient pas le sien. Il n'est pas étonnant qu'elle eût le don de plaire : rien ne nous charme plus que les défauts nobles, elle n'en avait pas d'autres.

Comme son esprit, sa figure ne paraissait ordinaire qu'aux myopes et à l'indifférence, qui est la pire des myopies. Dans le fait, elle n'était ni jolie, ni laide, mais quiconque s'occupait d'elle avec quelque attention la trouvait fort agréable. Des cheveux d'un joli roux, chaud sans être ardent, de grands yeux très doux, d'un

brun tirant sur le marron, un teint d'une blancheur de lait, où couraient des nuages roses, le nez un peu gros et trop court comme le menton, des joues trop pleines, une petite bouche mignonne aux lèvres épaisses et retroussées, de petites mains grasses, le plus joli pied, telle était Mlle Vionnaz. Il y avait d'habitude dans son regard une question ou une prière et le vif désir que la réponse fût favorable; son sourire attirant exprimait, selon les cas, la paix d'une conscience qui n'avait pas la moindre peccadille à se reprocher, une bonne foi poussée jusqu'à la candeur, des émerveillemens naïfs, une charité prête à se répandre, le besoin d'être parfaitement heureuse et d'envelopper l'univers dans sa félicité.

Un prétendant éconduit avait sèchement déclaré que cette figure trop ronde manquait d'angles, il la traitait de face de lune et comparait Mlle Vionnaz à une bergerie de Florian, où aucun loup n'entrerait jamais. Ce prétendant n'était pas sincère; dans le temps où il conservait encore des espérances, il avait trouvé infiniment désirable cette rousse grassouillette et un peu ramassée dans sa taille. Telle laide remplace avec avantage la beauté par un charme voluptueux ou touchant, qui promet des surprises à l'amour, et j'ai dit que Mlle Claire Vionnaz n'était pas laide. Partout où elle se montrait, elle était très entourée, et, dès son premier bal, elle avait pu se convaincre que, pour plaire, une femme peut se passer d'être belle. Mais elle était trop modeste pour faire cette réflexion. La moins coquette des filles d'Ève, elle était presque aussi paisible dans le monde que dans la solitude, et elle y ressentait aussi peu d'agitation et de trouble qu'un vallon aimable qui ne se doute pas qu'un peintre l'admire et que, pendant que les moutons broutent son herbe, des yeux d'artistes lui font l'honneur de le considérer comme un paysage.

Sa première jeunesse, passée tout entière dans la maison paternelle, n'avait pas été des plus gaies. Sa mère, qui voyait du danger partout, jusque dans les couvens, s'était fait un devoir de l'élever elle-même, et peu s'en était fallu que son heureux naturel ne fût étouffé par une éducation trop austère, par un excès de surveillance, de sollicitude et de contrainte, par l'abus des conseils et des sermons. Cette douce créature, d'humeur trop soumise, avait grandi dans une serre chaude, dont on n'ouvrait pas souvent les vitrages pour renouveler l'air. Les serres mal exposées, qui ne sont chauffées que par les poêles ou la vapeur et dans lesquelles le soleil pénètre à peine, retardent la floraison des plantes. S'il n'avait tenu qu'à sa mère, la jeunesse de la fille du général n'eût jamais fleuri.

Mme Vionnaz était une grande femme sèche, anguleuse, pincée et superbe, dont la figure allongée et morose faisait penser à ces vieilles jumens qui jamais ne se dérident, même en mangeant

l'avoine ou en respirant une odeur de litière fraîche. Mme Vionnaz n'aurait jamais pardonné à quelqu'un qui, par miracle, l'aurait fait rire; on se tenait pour averti, on n'essayait pas. Ayant hérité de son père, ancien président de cour, l'habitude de rendre des arrêts définitifs et exécutoires, elle avait le parler sentencieux, et les moindres mots qui tombaient de ses lèvres minces avaient du poids. Elle ne voyait dans le monde que des intérêts et des convenances. Quand elle avait dit : « Cela n'est pas convenable, » — il fallait s'abstenir et se taire. Le despotisme de sa vertu rigide s'étendait aux plus petits détails. Il n'y avait pour elle point de petites choses, aucune action indifférente; avant de faire quoi que ce soit, il fallait y penser longtemps, et quiconque ne pensait pas comme elle pensait mal.

Sur ce naturel décisif et dogmatique était venue se greffer une dévotion étroite, épineuse. Fort occupée de bonnes œuvres, elle avait fondé une association charitable, dont elle était la présidente à vie. Elle faisait beaucoup de bien, ne plaignait ni son temps, ni son argent, ni ses peines; mais il ne se mêlait à son infatigable activité aucun entraînement du cœur. Ses bonnes œuvres lui fournissaient l'occasion de satisfaire ses deux passions dominantes, l'amour des règlemens et le goût de morigéner son prochain. Elle y trouvait aussi une garantie pour son avenir. Elle avait entendu un jour prêcher un révérend père capucin, qui affirmait que les honneurs du paradis sont faits aux bienfaiteurs par les pauvres qu'ils ont secourus et qui se mettent en quatre pour leur rendre la maison agréable : — Croyez-vous, s'était-il écrié, que vos héritiers en feront autant?

Si elle n'avait pas oublié le discours du capucin, elle oubliait encore moins qu'après la chute de l'empire son père avait dû se mettre de lui-même à la retraite. Elle détestait les révolutions comme des fléaux diaboliques et pensait que la religion seule pourrait les empêcher en ramenant un peu d'ordre dans le ménage social. Sa politique était étrange. Elle jugeait que le seul moyen de tout sauver était de rétablir des corporations qui seraient des confréries : il y aurait des frères gouvernans, des frères enseignans, des frères travailleurs, des frères célibataires et jeûneurs; mais comme il faut que le monde dure, elle accordait qu'il y eût des frères épouseurs. En attendant que son rêve s'accomplît, elle gouvernait sa maison comme un couvent et croyait travailler au salut de ses administrés en leur imposant ses habitudes, en les soumettant à une règle implacable et minutieuse. Elle leur mesurait le bonheur avec avarice comme on mesure l'espace aux oies qu'on met en mue pour les préparer à leur destinée.

Le général, qui aimait à bien vivre, en avait appelé; il bénissait

son métier et ses occupations qui l'autorisaient à se tenir éloigné de sa femme autant qu'il lui plaisait. Ce n'était pas seulement un vaillant soldat que ce gros homme allègre et rougeaud; il avait du mérite, de l'instruction, de l'esprit et une autre philosophie que celle de Mme Vionnaz. Employé par l'empereur à la préparation de l'histoire de César, il avait éclairci avec une remarquable sagacité quelques points controversés des campagnes de Vercingétorix. Général de brigade en 1870, il n'eut que trop d'occasions de prouver qu'il avait autant de jugement, de coup d'œil que de décision et de caractère; c'est dans la défaite qu'on connaît les hommes. Il passa bientôt général de division, et après la paix, il fut confirmé dans son grade. Il aimait son métier comme on adore sa maîtresse, avec une âpre jalousie. Dès qu'il fut question de réforme militaire, d'établir le service universel et obligatoire, il s'indigna. On ne pouvait lui ôter de l'esprit qu'il ne faut pas moins de sept ans pour faire un soldat, que les nations en armes ne sont pas des armées. Il s'en expliqua à cœur ouvert dans des articles anonymes qui firent du bruit. On sut qui les avait écrits, et le ministre de la guerre lui lava la tête. Il avait l'humeur chaude et il partait de la main; il répondit en offrant sa démission, qui fut acceptée.

Il n'entendait pas quitter le service pour en reprendre un autre plus pénible auprès de sa femme. Il possédait une terre à quelques kilomètres de Melun; il s'y retira en déclarant sa résolution de n'en plus sortir, d'y rester l'hiver comme l'été. Les deux époux vécurent ainsi presque séparés; toutefois, la générale jugeait convenable de rendre au général des visites réglées, et chaque été elle passait auprès de lui un grand mois, qui n'était pas pour lui le meilleur mois de l'année. Son mari s'étant dérobé à son gouvernement, elle appesantit d'autant plus sa férule sur sa fille. Elle se faisait un devoir de la façonner à sa guise, de lui inculquer ses principes, de lui persuader qu'en dehors des soins domestiques et des œuvres pies, il n'y a que des occupations dangereuses et de funestes frivolités, que les journées bien remplies sont celles que l'on consacre à une succession de devoirs ennuyeux, que l'ennui est le seul aliment parfaitement sain. La docile Claire cherchait consciencieusement à entrer dans toutes les idées de sa mère, à s'approprier ses règles de conduite, et elle était si bonne fille que, non contente de s'ennuyer, elle tâchait d'aimer son ennui.

Mais une heureuse rencontre opéra une révolution dans sa vie et dans ses pensées. La duchesse d'Armanches était une des dames patronnesses de l'association présidée par la générale. A peine eut-elle fait connaissance avec Mlle Vionnaz, elle s'intéressa à cette candide personne, qui de jour en jour lui plut davantage. Cette liaison, que la générale voyait de mauvais œil, se changea bientôt en amitie

passionnée. Le caractère de ces amitiés, que le général traitait de romanesques, est qu'on se croit aussi nécessaire l'une à l'autre que l'air l'est aux poumons, et que le besoin de se voir, de se parler, de tout se dire, devient une sorte de besoin physique comme celui de boire et de manger. Pour assurer la durée de ce genre d'attachement, qui ressemble au mariage de deux âmes du même sexe, il est bon qu'il y ait quelque inégalité dans les âges, que l'autorité, l'empire, le commandement, soient d'un côté, la déférence empressée de l'autre, et Mme d'Armanches avait cinq ou six ans de plus que Mlle Vionnaz. Pour la première fois de sa vie, la générale se laissa forcer la main. Résiste-t-on à la beauté, quand elle est accompagnée de grâces insinuantes et du prestige d'une grande richesse et d'une grande situation? Mme d'Armanches, qui avait du goût pour les enlèvemens, fondait à l'improviste sur son amie et l'emportait dans ses puissantes serres, accoutumées à étreindre sans blesser. Elle l'emmenait dans sa villa de Brunoy, l'y gardait quelquefois quatre ou cinq semaines. Claire s'y sentait naître à une nouvelle existence. Oubliant les principes de sa mère et que cette triste vie est un purgatoire, une école de mortifications, elle voyait les choses par les yeux de la duchesse, qui étaient les plus beaux yeux du monde. La duchesse prenait plaisir à travailler à cette conversion. Il lui semblait que la tête de cette aimable rousse était une maison où il revenait, et elle se croyait tenue de chasser les fantômes qui la hantaient.

Dans la société d'une femme intelligente, spirituelle, remarquablement douée, à l'esprit ouvert et toujours actif, passionnée pour les arts, qui s'entendait plus qu'aucune autre à occuper, à orner, à amuser sa vie, qui savait donner de l'élégance aux moindres détails, de la grâce aux actions comme aux paroles, Mlle Vionnaz devenait une autre personne. Sortie d'une cave, elle avait découvert le soleil et la lune. Elle constatait que l'imagination est une fée bienfaisante, que les roses sont bonnes à quelque chose quoiqu'elles ne servent à rien, qu'elles ont le droit de vivre parce qu'elles sont belles et sentent bon. Quand il fallait quitter Brunoy, se séparer, c'était une vraie douleur, on s'embrassait en pleurant. Mais la générale ne pouvait se plaindre de sa fille. Elle rapportait de ce délicieux séjour une provision de santé et de force, et elle s'acquittait avec une nouvelle ardeur de ses devoirs ennuyeux, qui ne l'ennuyaient plus. C'était avec joie qu'elle apurait les comptes de Mme Vionnaz et recopiait ses circulaires, qu'elle l'accompagnait dans des loges de concierges pour y procéder à de vétilleuses enquêtes, qu'elle gravissait des étages, s'enfermait dans des mansardes, écoutait les longues doléances des infirmes.

Mais, à l'insu de sa mère, elle donnait des fleurs aux vieilles

femmes, des friandises aux enfans, du tabac aux vieillards. Connaissant désormais le prix de l'inutile, elle ne voyait pas dans les pauvres les maîtres de cérémonies qui lui feraient un jour les honneurs du paradis, mais des êtres pétris de la même pâte qu'elle et qui comme elle avaient besoin qu'on égayât leur prison. En trompant ainsi la générale, Mlle Vionnaz se rendait coupable d'un péché, que sa conscience lui reprochait; mais, en le commettant, elle avait dans les yeux comme une étincelle d'angélique bonté, et quoiqu'elle eût le nez trop court, elle était adorable. La bonté parfaite est la seule qualité humaine digne d'être adorée.

Pendant quelque temps, Claire pratiqua tour à tour ou simultanément deux morales contradictoires, celle que lui prêchait Mme Vionnaz et celle que lui enseignait la duchesse. Elle ressemblait à ces salamandres qui tout à la fois ont une respiration pulmonée et des branchies, ce qui leur permet de se trouver à l'aise dans deux élémens. Mais elle perdit bientôt sa mère, et si grand que fût son deuil, il s'y mêla à son insu ce sentiment de délivrance que nous éprouvons à sortir d'une situation fausse. Elle n'avait plus besoin de se partager, de se dédoubler, elle pouvait se donner tout entière à qui l'aimait: les contradictions dont on a conscience sont un fardeau, une fatigue.

La générale avait toujours eu un mauvais estomac; ne devait-on pas lui pardonner son caractère chagrin? Depuis plusieurs années, elle s'était mise au régime lacté, et encore le lait avait-il peine à passer. Elle avait excédé ses forces, s'était surmenée. Elle fut prise d'une sorte de dépérissement, dont les progrès furent plus rapides que les médecins ne le pensaient. Un jour, comme elle donnait des ordres à sa fille, elle s'interrompit au milieu d'une phrase, en disant: « Je ne peux plus. » La voix lui manqua, puis le regard, et deux heures après, le tic-tac de la montre avait cessé. Ainsi finit cette femme d'un mérite âpre, déplaisant, et d'une vertu redoutable, qui avait fait beaucoup de bien sans procurer jamais aucun plaisir à personne, qui avait soulagé beaucoup de misères sans que sa présence eût fait éclore sur les lèvres d'un malheureux la fleur divine du sourire.

Sa mort, qui ne coûta point de larmes au général, lui causa cependant une vive contrariété. Qu'allait-il faire de sa fille? ne serait-il pas obligé de la prendre chez lui? M. Vionnaz n'était pas un père dénaturé; mais il craignait les paquets incommodes, encombrans. Sa solitude et sa vie de garçon lui plaisaient baucoup. Selon son humeur du jour, il s'occupait de ses terres, allait fumer sa pipe chez ses fermiers, jasait avec leurs filles, ou jardinait, bêchait, arrosait, ou s'enfermant dans son cabinet, il relisait ses auteurs favoris. Il aimait la pêche, la chasse, et en toute saison bu-

vait sec. Bien conservé, très vert, il avait des retours de jeunesse, et pour se contenter, il n'avait pas à sortir de chez lui. En littérature, il ne goûtait que les fins morceaux et il était plus friand que gourmand; en toute autre matière, il s'accommodait de tout ce qui se présentait, et il ne méprisait pas les amours rustiques : l'avantage des gros goûts est qu'ils trouvent partout à se satisfaire. Bref, il s'était fait, lui aussi, son paradis, et sa fille l'eût beaucoup gêné.

Il fut bientôt hors de peine. Mme d'Armanches vint le supplier de lui laisser Claire, promettant d'en avoir soin comme d'elle-même, et cette charmante femme, en lui présentant sa requête, avait les yeux humides, tant elle craignait d'être refusée.

— A votre aise, madame la duchesse, répondit-il. Gardez-la; vous me la rendrez quand vous en aurez assez.

Ce moment, selon toute apparence, ne devait jamais venir. Quand Claire eut atteint ses vingt-huit ans, Mme d'Armanches en avait trente-trois, et depuis cinq années entières, passant ensemble les hivers à Paris, dans un bel hôtel de l'avenue d'Iéna, les étés à la campagne, aux eaux, en voyage, elles ne s'étaient jamais quittées. On eût été aussi surpris de rencontrer la duchesse au théâtre, au concert ou au bal sans Mlle Vionnaz que le serait un astronome d'apercevoir au bout de sa lunette Saturne sans son anneau, Jupiter sans ses satellites, et on savait que la prier à dîner sans inviter aussi la fille du général, c'était s'attirer un refus certain. Ces deux inséparables n'étaient pas seulement nécessaires l'une à l'autre, elles se suffisaient. Les jours de l'année qui leur semblaient les plus doux étaient ceux où elles jouissaient à Brunoy d'une demi-solitude, et leur plus grand plaisir était de s'enfermer tête à tête dans l'atelier très élégant et très riche que la duchesse s'était fait construire à l'une des extrémités de son parc. Là les heures s'envolaient. On avait toujours quelque chose à se dire, et quand on ne disait rien, on restait en communication par la pensée et le regard. La duchesse tutoyait Mlle Vionnaz; Mlle Vionnaz lui disait tu ou vous selon les cas et suivant que son amie lui inspirait plus d'admiration ou plus de tendresse. La soudure s'était si bien faite que chacune d'elles voyait dans l'autre le prolongement naturel de son moi, que chacune d'elles avait la joie d'être deux et de se sentir seule, d'être seule et de se sentir deux.

II.

Grande, élancée, svelte, tour à tour moelleuse comme une chatte, souple comme une anguille ou un peu brusque, mais toujours gracieuse dans ses brusqueries, la duchesse d'Armanches avait tout

ce qu'il faut pour inspirer de grandes passions. A de beaux cheveux noirs qui bouclaient naturellement, à l'ovale parfait de sa figure, au contour exquis des joues, ajoutez une bouche d'une incomparable finesse, et comme signe particulier, un nez droit qui se terminait à l'extrémité inférieure par un petit canal creusé entre les deux narines. Cette brune, au teint mat, un peu doré, avait des yeux gris-bleu, dont elle faisait tout ce qu'elle voulait. A son gré, c'étaient des yeux d'impératrice, et son regard superbe ou caressant blessait ou chatouillait les cœurs, intimidait les audacieux, ensorcelait les indifférens, déconcertait les gens d'esprit ou donnait de l'esprit aux bêtes. L'instant d'après, c'étaient des yeux de bonne fille disposée à traiter en camarades les plus humbles créatures, ou des yeux d'artiste qu'inquiétait le mystère des choses : ils étaient absens de ce monde, on leur parlait, on les interrogeait, ils ne répondaient pas, et tout à coup ils semblaient sortir d'un songe, et ce réveil était délicieux.

La duchesse avait fait le mariage le plus désassorti, comme on voudra, ou le mieux assorti à son bonheur. Numismate de quelque mérite, mais homme de petit tempérament et de constitution débile, le duc d'Armanches s'était promis de rester garçon et de partager sa vie entre ses médailles, le soin de sa santé et une ambition secrète qui le rongeait. Il y avait dans son caractère un mélange bizarre de nonchalance et de passion, et c'était sans doute un héritage qu'il tenait de sa mère, qui était une princesse romaine. Les Romains sont un peuple éminemment soucieux, ils ont toujours en tête quelque projet, et leur indolence n'a rien de commun avec l'oisiveté florentine, ni avec le kief du Turc dont la délectation suprême est de ne rien faire et de ne penser à rien. S'ils aiment le *far niente,* c'est pour pouvoir rêver commodément à leur affaire et calculer leurs chances dans la loterie de la vie. Le rêve du duc était d'entrer un jour à l'Académie des inscriptions et de ne rien faire pour cela. Soit dignité, soit paresse, il ne donnait que rarement à dîner, et il avait publié en tout deux mémoires de cinq pages chacun; c'était maigre. Impatient de tenter la fortune, il n'osait. Enfin il osa, il eut deux voix, se le tint pour dit et renonça. Mais comme s'il eût voulu prendre une revanche sur sa sagesse, changeant tout à coup d'ambition, ce valétudinaire conçut la dangereuse pensée d'épouser à cinquante ans une femme qui en avait dix-huit et dont il était tombé amoureux fou à première vue. Il s'en trouva mal, il fondit dans cette fournaise, et s'il ne mourut pas de son aventure, c'est qu'il y a une providence pour les téméraires. Cet invalide de l'amour eut longtemps le visage dévasté, et son regard morne ne se ranimait par intervalles que pour exprimer la peur que lui faisait la femme. Il ressemblait à une maison

ravagée par un incendie et dont il ne reste que quelques pans de murailles croulantes, qui se tiennent debout on ne sait comment; personne ne l'habitera plus, on a renoncé à la rebâtir.

Heureusement il y a dans la nature des puissances réparatrices. Si vous laissez faire le temps, les ruines de la maison incendiée s'habillent de verdure, de lierre, de clématites, elle oublie son désastre et à de certaines heures, le soleil aidant, elle a bon air et réjouit les yeux. Quand il se fut remis de son émotion et de sa terreur, le duc se résigna bien vite à sa vieillesse précoce, il y trouva des douceurs. Il n'avait plus rien à donner, mais on n'avait plus rien à lui demander. Abjurant toute prétention, renonçant à tout désir, se retirant de tout, il regardait passer ses jours tous pareils et silencieux comme des ombres. Il ne conservait de l'intérêt que pour son admirable collection de médailles, et quand on lui apportait une pièce rare, ses joues blêmes se teintaient de rose. Il se réveillait aussi pour jouer le whist, seul talent qui lui restât. Il ne sortait guère; mais quand la duchesse avait du monde, il remplissait en conscience ses devoirs de maître de maison, et débitait avec une gravité affable et une ineffable niaiserie des enfantillages, des récits décousus, des anecdotes qui avaient traîné partout et qu'il croyait neuves.

Si vous aviez rencontré dans son parc ce vieil enfant, au corps fluet et chétif, aux paupières lourdes et flétries, pâle comme un champignon de couche et dont les jambes flageolantes étaient si grêles qu'elles dansaient à l'aise dans le pantalon le plus étroit, vous lui auriez donné quatre-vingts ans, et il n'en avait pas encore soixante-cinq; mais l'aménité de son sourire vous aurait prouvé tout à la fois qu'il était le plus poli des hommes et que, somme toute, il était content. Il pouvait dire : « Voilà ce que j'ai souffert, et nonobstant, j'ai vécu. » Son repos chèrement acheté, sa parfaite indifférence et son néant lui tenaient lieu de bonheur. Sa femme le traitait avec égards; elle lui savait gré de tenir si peu de place, d'exister si peu. Il lui laissait, comme on peut croire, la liberté la plus absolue. Ayant abdiqué après trois ans de mariage, il avait toujours voulu du bien à ses successeurs. Il admirait leur courage et il plaignait leurs fatigues.

Quel usage Mme d'Armanches avait-elle fait de sa liberté? Les opinions différaient sur ce point, mais tout le monde tombait d'accord qu'une femme qui avait tant de beauté et si peu de mari pouvait se croire autorisée à faire ce qui lui plaisait. On racontait qu'à Rome, peu de mois après son abdication, le duc l'avait surprise dans un entretien criminel avec une altesse destinée à monter sur un des plus grands trônes de l'Europe. On parlait aussi d'une liaison avec un artiste célèbre, qu'elle avait rencontré à Ve-

nise. Une fois lâchée, que ne se permet pas la chronique? Les gens qui n'aimaient pas la duchesse lui donnaient pour amans des hommes avec qui elle n'avait pas échangé dix paroles, et glosaient sur les aventures qu'elle avait eues dans des villes où elle n'était jamais allée. Propos d'aspirans rebutés, jugemens téméraires. Aussi prudente que passionnée, maîtresse d'elle-même jusque dans ses entraînemens, Mme d'Armanches, quoique fort en vue, savait, selon le mot du sage, cacher sa vie. On disait : « Sûrement il y a quelque chose! » — et sûrement on avait raison, mais dans le fait on n'était sûr de rien.

Ce qui paraît certain, c'est que dès son retour définitif à Paris, il s'était fait un notable changement dans cette femme intéressante et suspecte, qui s'imposait à l'admiration comme à la curiosité. Depuis cinq ou six ans, toujours courtisée, toujours sollicitée, elle n'avait donné aucune prise à la médisance, était demeurée à l'abri de tout soupçon. Les uns en concluaient que tout ce qu'on avait dit était faux, que la duchesse était une de ces grandes coquettes qui ne se livrent jamais qu'à moitié, qu'à ses plus grandes grâces se mêlait toujours un refus. D'autres prétendaient qu'il fallait distinguer les temps, qu'après n'avoir connu d'autres lois que son plaisir, elle s'était ravisée, que sa joie était de se laisser diviniser, qu'une divinité qui se donne n'est plus qu'une femme, qu'elle avait juré de s'en tenir à son métier de déesse, quelques privations qui y fussent attachées, que sa sagesse était l'ascétisme d'un orgueil satanique. D'autres encore disaient que son imagination avait eu des mécomptes, qu'ayant reconnu les bornes de son cœur et du mérite des hommes, elle ne chercherait plus le bonheur que dans sa tête. D'autres enfin assuraient que, son enthousiasme pour Michel-Ange et Léonard de Vinci s'étant tourné en fureur, cette passion avait tué les autres, et que le culte de l'art et de ses glorieuses images lui avait fait prendre les réalités en dégoût.

Il suffit d'une prétention malheureuse pour gâter la plus fortunée des existences, et les plus belles vies ont leur plaie cachée. La duchesse avait de remarquables dispositions pour l'art décoratif, qu'elle avait appris en Italie. Personne ne s'entendait comme elle à peindre des écrans, des paravens, des éventails délicieux, ou à faire courir sur un panneau des arabesques de feuillages, d'oiseaux et de fleurs, vraies merveilles de grâce et de fantaisie. Elle faisait aussi de charmantes aquarelles, de croustillantes pochades, et en tout genre ses esquisses étaient pleines de promesses. Mais elle avait de plus hautes ambitions ; elle aspirait à se faire un nom dans la grande peinture. Le plus cruel compliment qu'on pût lui faire était de vanter son talent d'amateur ; elle voulait devenir un peintre de métier ; par instans, elle eût donné sa

beauté et sa couronne ducale pour accomplir son rêve. Le plus obscur rapin, le moindre élève de l'École des beaux-arts lui faisait envie; elle se disait : « Oh! l'heureux homme! ce n'est pas un amateur. »

La promptitude de son esprit et ses divinations étonnaient les artistes; mais on ne devine pas tout. Faute d'études sérieuses et de connaître ses rudimens, sa grammaire, elle devait rester toujours incomplète. Elle en avait le vague sentiment, et elle tâchait d'acquérir ce qui lui manquait. Il lui prenait des fureurs de travail; elle était femme à piocher durant des nuits entières un traité de perspective; mais elle allait rarement jusqu'au bout; nature impétueuse, elle n'avait pas la patience des longs apprentissages. Elle se figurait que, pour les gens bien doués, il y a des grâces d'état, qu'ils arrivent au but par des chemins royaux. Grave erreur; les rois et les reines sont condamnés à passer par les routes communes. Elle était aussi trop portée à croire que tout se réduisait à des questions de procédés. Dans ses visites aux ateliers, elle regardait travailler les peintres et se promettait de leur voler leurs secrets. Quand elle se voyait à bout de voie, elle s'en prenait à ses outils, et du jour au lendemain elle changeait ses couleurs, ses toiles, ses brosses. Elle s'enticha quelque temps de l'huile d'œillet et de ces palettes en marronnier qu'aimait Delacroix et que, comme lui, elle vernissait au copal; elle avait décrété que qui s'en sert fait des chefs-d'œuvre.

Son imagination, qui voyait tout en grand, la poussait à s'attaquer à des sujets plus forts qu'elle, à entreprendre d'immenses machines où elle se perdait. Elle avait presque achevé un tableau d'histoire, représentant l'*Entrée d'Henri IV à Paris*. Cette œuvre d'un pinceau fougueux et ignorant était extraordinaire dans tous les sens du mot. Tout y paraissait énorme, les qualités et les défauts; les plus heureuses inspirations, la composition la plus ingénieuse, d'admirables effets trouvés sans avoir été cherchés, y étaient gâtés comme à plaisir par de cruelles maladresses, par des gaucheries d'écolier, par des incorrections, par de gros solécismes. C'était une défaite, mais il n'est pas donné à tout le monde d'en essuyer de si glorieuses. La duchesse se proposait d'envoyer son tableau au Salon; mais auparavant elle eut le bon esprit de le montrer à un très habile peintre de ses amis, membre de l'Académie des beaux-arts. Après avoir examiné cette grande toile :

— Dois-je vous dire la vérité vraie, madame la duchesse? demanda-t-il.

— Dites; c'est la seule que j'aime.

— Vous avez plus de génie que de talent, et c'est un grand malheur. Et quand je parle de talent, vous en avez beaucoup; ce

qui vous manque, c'est la science et le métier. Tout à la fois vous en savez trop et vous n'en savez pas assez. Ce tableau est une composition de maître exécutée par un maçon.

A ce mot cruel, quelques larmes s'échappèrent des plus beaux yeux du monde et tombèrent sur des mains de duchesse, qu'un insolent, pour la première fois, traitait de mains de maçon. Après qu'il l'eut reprise de tous ses péchés d'ignorance :

— Que dois-je faire? dit-elle.

— Retourner à l'école, oublier tout ce que vous savez et tâcher d'apprendre ce que vous ne savez pas, laisser là quelque temps votre palette, dessiner beaucoup d'après la bosse et d'après le nu. Mais surtout tranquillisez votre imagination endiablée. Pendant quelque temps, faites comme l'autruche : ne vous servez de vos ailes que pour mieux courir.

Puis, s'étant retourné, il avisa, accrochée à la muraille, une copie de l'*Embarquement pour Cythère*. Il la regarda avec soin, de loin et de près.

— Voilà, reprit-il, une copie qui vous fait le plus grand honneur. Le maçon n'y a pas travaillé. Vous avez donc des mains de rechange... Pourtant il y manque quelque chose, mais je ne dirai pas quoi. Watteau était un grand homme; si vous comptez dix grands maîtres dans l'histoire de la peinture, il en est. Il avait tout, l'âme d'un poète, la profondeur et le mystère dans le paysage, la composition, la magie de la couleur, don si rare en France et partout; il possédait au même degré la pureté limpide, la certitude savante du dessin. Le délicieux Watteau était aussi Watteau l'impeccable, l'irréprochable.

— Que manque-t-il à ma copie? interrompit-elle.

— Je ne sais quoi de naïf, d'involontaire, remplacé mal à propos par des intentions trop accusées, par une volonté qui s'affirme trop... Mais, pour en revenir à nos moutons, préférez le charmant et incontestable talent que vous avez à celui que vous n'avez pas. Tout le monde s'en trouvera bien, vous la première.

Elle avait l'esprit trop supérieur pour ne pas reconnaître ses fautes, quoiqu'elle fût incapable de les corriger. Elle accepta les censures, mais elle en voulut au censeur. Quelque temps après, elle eut l'occasion de lui rendre un service, elle ne le rendit pas, ce qui fit dire à l'académicien :

— Je soupçonnais Mme d'Armanches de n'avoir que des affections de surface qui ne résistent pas à une vérité qui déplaît; j'ai découvert qu'elle a des rancunes profondes.

Quand on est une reine dans le monde et une mendiante dans le royaume de l'art, quand, statue du plus beau marbre, mais aux

pieds d'argile, on se glorifie moins de ses avantages qu'on ne s'afflige de ses faiblesses, quand on a une âme tourmentée et tour à tour des folies de joie, des désespoirs profonds comme des abîmes et des espérances qui sont des fièvres, la plus grande bénédiction qu'on puisse obtenir du ciel est d'avoir à soi et auprès de soi une personne à qui on peut dire tout ce qu'on sent, qui est capable de tout comprendre et qui en même temps vous est assez inférieure pour vous admirer sans réserve et sans jalousie. Si à la tendresse, au dévoûment, à la modestie, cette personne ajoute l'absolue discrétion, elle réalise l'idéal de la parfaite confidente. Ce bien était échu à Mme d'Armanches le jour où Mlle Vionnaz était venue vivre avec elle. Ce cœur qui lui appartenait tout entier était un de ces vases d'or où on peut tout verser, sans que rien se perde et sans que rien se corrompe.

La duchesse sentait bien son bonheur. Un impertinent s'étant permis d'insinuer que Mlle Vionnaz était une excellente fille, d'un esprit borné, elle répondit sèchement, en haussant les épaules, qu'on n'est jamais borné quand on a de l'âme. Comme elle savait tirer parti de tout ce qu'elle possédait et placer ses capitaux à de gros intérêts, elle avait démêlé sur-le-champ tous les services divers que pouvait lui rendre sa chère confidente. Mlle Vionnaz avait hérité de sa rigide mère le sens pratique, le goût de l'administration; la duchesse lui confia le gouvernement de sa maison; elle revoyait les comptes, et de la cuisine au jardin, c'était elle qui réglait, ordonnait tout. Elle la déchargeait de l'ennui de recevoir les visites insipides, la débarrassait des importuns, des fâcheux. Elle lui servait aussi de conseil. Dans les petites choses, dans les questions de bibelots et de chiffons, Mme d'Armanches avait besoin qu'on l'aidât à fixer son goût, à se décider, et quand il ne s'agissait pas de juger les hommes et les femmes, Claire voyait bien et voyait vite.

Ce n'étaient pas là toutes ses fonctions. La duchesse aimait qu'on lui fît la lecture; elle lui servait de lectrice. Elle la soulageait aussi d'une partie de sa correspondance. Elle savait si bien s'assimiler aux gens qu'elle aimait qu'en écrivant au nom de son amie elle réussissait à imiter son tour d'esprit et de style, et vrai secrétaire de la main, elle était parvenue à contrefaire si habilement son écriture qu'il était impossible de ne pas s'y tromper. Désormais la duchesse, paresseuse à écrire, n'avait que la peine de signer ses lettres.

Non-seulement Mme d'Armanches employait à son profit les facultés naturelles de Mlle Vionnaz, elle s'appliquait à lui en donner d'autres, à développer certains de ses talens qui sans elle seraient restés à jamais enfouis, et qu'elle cultivait avec autant de solli-

tude que peut en avoir une fourmi pour le puceron qui la nourrit. Musicienne consommée, elle avait une voix de contralte superbe, étoffée, chaude, moelleuse, et ayant étudié le chant avec beaucoup plus de méthode que la peinture, si sa fortune n'eût pas été faite, elle aurait pu la faire au théâtre. Elle découvrit que Claire avait une jolie voix de soprano, d'une médiocre étendue, mais très juste et fort agréable. Elle lui donna des leçons, et trois ans suffirent à cette excellente maîtresse pour pousser très loin son élève, à qui elle ne reprochait que sa timidité. Elle entreprit de l'en guérir en l'obligeant à chanter avec elle dans un concert de bienfaisance. Le concert rapporta une grosse somme, et de ce jour Mlle Vionnaz eut plus de confiance en elle même, sentit s'évanouir la peur que lui faisaient les yeux de son prochain.

C'est ainsi que Mme d'Armanches travaillait avec amour à tailler, à monter le diamant qu'une faveur du ciel avait mis en sa possession. Mais de tous les dons de sa confidente, celui qu'elle appréciait le plus, était ce talent de croire, que Mlle Vionnaz avait à un si haut degré. Quel trésor qu'une amie à l'âme simple et neuve, qui, n'entendant malice à rien, vous croit sur parole, ne connaît ni le doute ni la défiance, ne vous fait aucune question indiscrète, ne relève aucune des contradictions qui se glissent parfois dans vos récits, et jamais ne vous dit : « Ah! permettez, il me semble qu'hier vous m'aviez dit tout autre chose! » Quelle douce société que celle d'une innocente qui vous voit comme vous voulez être vue et adore le fantôme que vous lui montrez! Mlle Vionnaz, peu initiée aux mystérieuses allures comme aux brusques évolutions des femmes à métamorphoses, ne connaissait de l'histoire de son idole que ce que sa chère duchesse voulait bien lui en raconter, et elle croyait que c'était tout. Si quelque médisant avait tenté de la convaincre qu'il y avait des taches au clair et beau soleil qui illuminait et réchauffait son cœur, elle eût crié au mensonge, à la calomnie, au blasphème, ou elle eût souri de pitié.

Mme d'Armanches, qui aimait les fortes lectures, et dont la ferme et vorace intelligence mordait à la métaphysique, se fit lire un jour par Claire le discours de Diotime dans le *Banquet* de Platon et ce que dit la prêtresse de Mantinée de cette beauté incréée et immortelle, exempte d'accroissement et de diminution, qui n'est pas belle en tel lieu et en tel temps et laide en tel autre, belle pour ceux-ci et laide pour ceux-là, beauté pure, simple, sans mélange, qui n'a rien de corporel, qui n'est pas revêtue de chairs et de couleurs humaines et de toutes les vanités périssables, mais qui existe éternellement et absolument par elle-même et en elle-même : « Quand des beautés inférieures, ajoute Diotime, on s'est élevé, par un amour bien entendu, jusqu'à cette beauté parfaite et qu'on

commence à l'entrevoir, on touche au but; car le droit chemin de l'amour, qu'on le suive de soi-même ou qu'on soit guidé par un autre, c'est de commencer par les beautés d'ici-bas et de monter d'échelon en échelon jusqu'à la beauté souveraine et divine. »

— Oh! bien, interrompit à cet endroit la duchesse, ce qui est encore mieux, ma chère, c'est de s'épargner les frais du voyage et de commencer par cet amour qui dégoûte des autres. Grâce à Dieu, j'étais arrivée avant d'être partie, et j'ai été platonicienne sans avoir lu Platon.

Elle arrangeait les choses à sa convenance; quoi qu'elle en dît, elle avait fait le voyage, sans brûler une étape, et ses idéalités étaient des repentirs, mais ses repentirs étaient sincères. Lorsqu'elle dissertait avec une fiévreuse éloquence sur la vanité des plaisirs terrestres, sur les misères de la vie mondaine, sur la petitesse des hommes, de leurs intérêts, de leurs basses intrigues, de leurs fausses passions, puis sur la félicité d'une existence consacrée au culte de l'idéal, et que, déployant ses grandes ailes blanches, qui lui avaient été données non pour courir, mais pour voler, elle s'élançait vers ces espaces éthérés où l'on ne rencontre que des étoiles et d'où l'on n'aperçoit plus la terre ni les princes royaux qu'on peut avoir connus à Rome, elle avait l'air d'une inspirée; une lumière de joie baignait son noble front, sa peau était moite, ses narines battaient, et elle devenait si belle qu'elle arrachait un cri d'admiration à son amie, qui l'accompagnait dans ses voyages aériens comme une colombe qu'un aigle a prise sous son patronage et à qui il enseigne les chemins du ciel.

Mlle Vionnaz voyait dans la duchesse d'Armanches l'ornement suprême et la gloire de son existence, et oubliant humblement tout ce qu'elle donnait, elle ne voulait penser qu'à ce qu'elle recevait. De son côté, Mme d'Armanches considérait Mlle Vionnaz comme un meuble très meublant et tout à la fois de grand prix et de première nécessité. On n'aurait pu la priver de sa Claire sans dépouiller sa vie, sans la réduire à de cruels embarras, rien n'étant plus pénible que de rapprendre à faire soi-même une quantité de choses ennuyeuses qu'on s'est habitué à faire par procuration. Aussi s'était-elle juré, dans le for de son caressant et suave égoïsme, que Mlle Vionnaz ne la quitterait jamais. Dès les premiers temps de leur connaissance, elle s'était appliquée à lui inspirer l'horreur du mariage. Profitant de la vaste expérience qu'elle avait en ces matières, elle ne se lassait pas de lui raconter des histoires d'unions malheureuses. Elle lui représentait que le mariage est une vilaine loterie où le terne ne sort jamais, que les femmes assez imprudentes pour aliéner leur liberté sont condamnées à choisir entre la jalousie d'un tyran ou le supplice des infidélités.

— Je peux compter mon mariage, lui avait-elle dit, parmi les plus fortunés. Ma mère pensait que les meilleurs maris sont les plus fiers imbéciles; elle se chargea de choisir pour moi, et elle eut la main heureuse. J'aurais mauvaise grâce à me plaindre de mon lot. Le duc est parfait pour moi, et je ne voudrais échanger contre aucun autre mari cet homme qui ne fait rien, ne dit rien et ne pense à rien, et à qui je dois rendre le témoignage que depuis de longues années il ne m'a causé aucun désagrément. Mais, hélas! il n'a pas toujours été ce que tu le vois, et quand il m'épousa, il était sérieusement, éperdument épris... Ah! ma chère petite, je ne puis songer sans épouvante aux premières années de mon mariage. Tout ce que peut souffrir une chevrette poursuivie par les chiens, je l'ai souffert. Heureusement il se calma tout à coup, et je respirai. Mais le souvenir de certaines caresses aurait suffi pour me guérir à jamais de cet amour charnel que méprisait Diotime.

Elle ne craignait pas de s'étendre sur ce sujet, d'entrer dans de cruels détails qui faisaient frissonner Mlle Vionnaz, et elle terminait son discours en déclarant que, pour qu'une femme puisse se donner à un homme sans se déshonorer, sans s'avilir, ils doivent s'aimer passionnément l'un l'autre, et que cet événement, possible à la rigueur et qui se produit de loin en loin dans le cours des siècles, est aussi rare que le retour de certaines comètes. C'était là le principe salutaire, le clou d'or qu'elle tâchait de lui enfoncer dans le cerveau à grands coups de maillet. Elle y avait réussi. Fervente adepte de l'idéalisme transcendant que lui prêchait une femme qui ne l'avait guère pratiqué, Claire ne pouvait songer sans une secrète terreur aux accompagnemens obligatoires du mariage, à ces caresses qu'on lui avait décrites et qui lui semblaient des souillures. Toutefois, cette carmélite inconséquente admettait que, comme le feu, la grande passion purifie tout. Elle avait rencontré dans le monde, où sous la conduite de la duchesse elle allait souvent et s'amusait beaucoup, des hommes qui lui avaient plu par leur mérite, par leur agrément, par leur esprit. Mais son chaperon, empressé à lui révéler les dessous de la grande ménagerie humaine, lui avait démontré que ces hommes de mérite n'étaient pas de ceux qu'on peut aimer passionnément, et qu'aussi bien leur agrément comme leur esprit était fort contestable.

Cependant, quelque confiance qu'elle eût en son autorité, la duchesse n'était pas sans inquiétudes : on craint à force de désirer. Que n'eût-elle donné pour que Mlle Vionnaz fût une fille pauvre, sans sou ni maille? Elle aurait eu la joie de la combler de ses libéralités et la certitude de la tenir, de la garder toujours. Malheureusement Claire était un beau parti. Sa mère lui avait laissé une

maison de rapport à Paris, une ferme en Normandie, soit un revenu de près de quarante mille francs, et le général, à qui ses gros goûts causaient peu de dépense, devait un jour lui en laisser presque autant. Mme d'Armanches tenait à distance les amateurs, en disant partout que Mlle Vionnaz avait pour le mariage une répugnance, une aversion insurmontable, qu'elle avait vainement combattue.

— Ce qui me console, disait-elle encore, c'est que cet être parfait est parfaitement heureux. Je ne lui connais aucun chagrin et aucun défaut, et, quand je lui prêche le mariage, c'est sans conviction. Où trouver un homme digne de délier cette ceinture?

Si bien défendue que fût la place, deux audacieux en tentèrent le siège; leur sort fut bientôt réglé. Tous deux avaient du mérite et de l'agrément. Claire répondit non, sans prendre le temps de réfléchir, comme si on lui eût offert d'épouser le choléra ou le typhus.

Quelques jours après, elle avait contracté à ce sujet le plus solennel des engagemens. C'était un matin, à Brunoy, dans un atelier où s'écoulaient les plus belles heures de sa vie. La duchesse venait de commencer un nouveau tableau. Se conformant aux avis de l'académicien brutal qu'elle ne voulait plus voir, elle avait choisi, cette fois, un sujet moins compliqué que l'*Entrée d'Henri IV à Paris,* elle l'avait sérieusement étudié, elle avait cherché, tâtonné, et son esquisse promettait beaucoup. Une bonne ménagère, debout sur le pas de sa porte, refusait l'aumône à une chanteuse de rues et la priait de passer son chemin. C'était *la Fourmi et la Cigale*. La cigale éconduite était tout le portrait de la duchesse d'Armanches, qui comptait donner à sa fourmi le visage rond et les joues pleines de Mlle Vionnaz, avec une expression de dureté que n'offrait pas la nature. Elle l'habilla en paysanne; et, avant de la faire poser, elle la fit asseoir à ses pieds, sur un tabouret, pour la coiffer. Elle éprouvait une agréable sensation à pétrir dans ses mains fines ces cheveux fauves, épais, lourds et souples. Deux femmes qui s'aiment trouvent un plaisir particulier à se coiffer l'une l'autre, et dans cet échange de fluide magnétique, on ne sait trop si le plaisir est plus grand pour celle qui coiffe ou pour celle qui est coiffée.

Quand la duchesse eut trouvé ce qu'elle cherchait, fière de son œuvre, elle pria Claire de se regarder dans la glace.

— N'es-tu pas charmante?

Puis, l'ayant baisée au front :

— Ma chère petite, tu es bonne à tout, et tu me rends dix mille services que personne autre ne pourrait me rendre. Mais le plus grand de tous, c'est d'être ce que tu es.

— Que suis-je donc ?

— Un ange.

Et elle s'écria : — Maudit soit l'homme qui me volera mon ange !

Mlle Vionnaz contempla longtemps sa noble amie avec cette tendresse qui n'appartient qu'à des yeux de chien. Enfin, lui ayant rendu son baiser :

— Ah ! duchesse, que dites-vous là ?

Elle dut s'interrompre quelques secondes, tant elle était émue.

— Ma bonne Cécile, reprit-elle, je suis à toi pour toujours ; et, s'il faut te rassurer, écoute-moi bien : je te jure de ne me marier jamais.

Elle avait prononcé ce vœu avec l'enthousiasme d'une nonne certaine de sa vocation. L'amitié idéale n'est-elle pas le bien souverain ? Le ciel le lui avait octroyé. En l'échangeant contre le plus beau mariage, elle aurait cru commettre un acte de démence comparable à celui d'un sauvage troquant une pépite contre une perle fausse ou un collier de verroterie.

III.

Au mois d'août 1887, le jour même où Mlle Vionnaz entrait dans sa vingt-neuvième année, il lui arriva un fâcheux accident. Comme elle descendait trop vite un des escaliers de la villa, elle manqua une marche, roula jusqu'au bas de l'étage. On la releva évanouie et fort mal en point. Un grand chirurgien de Paris, mandé en toute hâte, constata qu'elle avait la clavicule brisée. La duchesse prouva en cette occasion combien elle aimait sa Claire. Le chirurgien avait beau protester que la fracture était simple, qu'il répondait de la réduction, que ce n'était qu'une affaire de temps et de patience, elle refusait de se laisser rassurer.

Au chagrin se joignait une vive contrariété. Elle comptait donner dans son parc, la semaine suivante, une fête de jour, où l'on devait jouer en plein air *Annette et Lubin*, opéra-comique de Favart, représenté pour la première fois le 15 février 1762 par les comédiens italiens ordinaires du roi. On en avait respecté le texte, tout en l'abrégeant un peu et en rajeunissant beaucoup la musique. La duchesse devait chanter le rôle de Lubin, elle avait obtenu que Claire chantât celui d'Annette et s'était donné des peines inouïes pour que tout fût parfait. Pourquoi Mlle Vionnaz avait-elle descendu trop vite ce fatal escalier ? Il fallut contremander les violons.

Il n'est que trop vrai qu'un malheur n'arrive jamais seul. A peine Claire était-elle rétablie et délivrée de son pesant et inamovible appareil, peu après son retour à Paris, elle fut prise d'une

entérite aiguë, qui se termina par un abcès et donna à Mme d'Armanches plus d'inquiétudes encore que la chute dans l'escalier. Pendant plusieurs jours, la duchesse se refusa tout plaisir, toute distraction, toute sortie, se confina dans la chambre de l'être parfait, qui n'était plus parfaitement heureux, se montra la plus douce, la plus patiente des gardes-malades. Ses soins furent récompensés, Claire fut bientôt hors de danger, mais sa convalescence fut longue. Ces deux accidens survenus coup sur coup l'avaient fort affaiblie, et cette fois encore le chagrin des deux amies se compliqua d'une contrariété. Depuis quelque temps, la duchesse, désertant le culte de Michel-Ange, ne jurait plus que par Velasquez. Impétueuse dans ses fantaisies, dans ses partis-pris, elle avait décidé que le meilleur moyen de s'instruire comme par enchantement de tout ce qu'elle ignorait encore était de se rendre à Madrid pour y copier le tableau des *Fileuses*, et elle avait résolu d'y faire un séjour de trois mois avec Mlle Vionnaz. Elle se flattait de confesser Velasquez. Les grandes coquettes, accoutumées à se jouer des hommes, n'admettent pas que personne puisse résister à leurs sortilèges; mais les vieux peintres morts ne se piquent point de galanterie, et ils gardent leurs secrets.

Les médecins déclarèrent que les fatigues d'un si long voyage seraient dangereuses pour la convalescente et que cet air vif de Madrid, qui n'éteint pas une bougie et tue un homme, ne lui convenait point. Ils lui conseillèrent de passer la fin de l'hiver et le premier printemps dans un air doux, dans un endroit fort tranquille, près de Vevey, sur cette côte du lac Léman qui, protégée par les montagnes contre le vent du nord, s'est acquis justement le surnom de petite Provence. Alors s'engagea entre la duchesse et Mlle Vionnaz un combat de générosité. L'une voulait renoncer à son voyage, l'autre la conjurait de partir sans elle. Cette contestation se termina par un compromis. Il fut convenu que Mme d'Armanches emmènerait Mlle Vionnaz au bord du lac de Genève, s'occuperait de l'y caser, et se rendrait ensuite à Madrid, avec un vieil ami de sa mère, heureux d'être son garde-du-corps et son chevalier servant. La duchesse découvrit près de Chernex une petite maison bien située, commandant une belle vue, elle y installa son ange, et à quelques jours de là, pour la première fois depuis cinq ans, les deux inséparables se quittèrent. Leurs adieux furent arrosés de larmes.

Mais la duchesse, qui n'entendait pas que son amie restât seule, avait songé, avant son départ, à lui assurer une compagnie.

— Je vais écrire à ton père, lui avait-elle dit, et le sommer de quitter pour quelques mois... Comment donc se nomme cette terre près de Melun, d'où il ne peut plus sortir?

— La Délivrance. C'est le nom qu'il lui a donnée lui-même.

— Ton père est un cynique, et je serai charmée de lui être désagréable.

Claire se récria. Arracher le général à ses chères habitudes! Était-ce possible?

— C'est un grand égoïste, avait repris Mme d'Armanches, et dans l'intérêt même des égoïstes, il est bon de leur rappeler de temps à autre qu'ils ont des devoirs à remplir. Il peut bien une fois dans sa vie se déranger pour toi.

Elle lui avait écrit de sa main, sans emprunter le secours de l'habile secrétaire qui contrefaisait si bien son écriture. En recevant cette épître infiniment gracieuse, mais très pressante, le général fit un haut-le-corps et la grimace d'un homme qui mâche une pilule de quinine. Il maudit la duchesse, son sans-gêne, ses funestes inventions, grommela, jura, après quoi il s'exécuta, et il faut lui rendre la justice qu'en voyant sa fille, il n'insista pas trop sur l'étendue du sacrifice qu'il lui faisait. De son côté, Claire lui fit fête et lui cacha le vide effroyable qu'elle ressentait. A chaque minute du jour, elle pensait au bien suprême qu'elle avait perdu. Quoique ce mois de février fût beau, le soleil se montrait peu; le lac comme le ciel, tout était gris, et en errant dans cette brume, Mlle Vionnaz se faisait à elle-même l'effet d'un corps subitement privé de son âme et qui la cherche. Sa consolation était d'employer une partie de ses nuits à écrire de longues lettres, débordantes de tendresse; les réponses étaient tout aussi tendres, mais beaucoup plus courtes.

Elle se procura une autre distraction. Chernex est à deux kilomètres à peine de Clarens, et on ne va pas à Clarens sans visiter l'apocryphe bosquet de Julie. Mlle Vionnaz voulut lire la *Nouvelle Héloïse*, et ce roman tout à la fois lui plut et lui déplut. L'amitié de Mme d'Orbe et de Julie l'enchanta, elle y retrouvait ses sentimens comme dans un miroir, et elle était charmée de penser que Mme d'Orbe s'appelait Claire. Ce qui lui gâta le livre, ce fut Saint-Preux. Elle le prit tout de suite en aversion. Ce Saint-Preux était un loup malencontreux, qui, imprudemment lâché dans un de ces paradis que crée l'amitié idéale, y faisait de grands dégâts.

Le général était égoïste, mais il était philosophe, et la philosophie, qui ne suffit à rien, sert à tout. Il prenait son mal en patience; il se disait que trois mois désagréablement employés ne sont pas une vie, que la Délivrance, à son retour, lui semblerait encore plus charmante que s'il ne l'avait jamais quittée, que les privations aiguisent les plaisirs, qu'au surplus on peut fumer sa pipe à Chernex aussi commodément que partout et que, l'excellent vin blanc du cru excitant la soif plus qu'il ne l'apaise, on y boit un peu plus

qu'ailleurs, qu'il découvrait dans la jeune inconnue, dont il était le père, plusieurs bonnes qualités, qu'elle avait pour lui toute sorte d'attentions, de prévenances, qu'elle paraissait s'amuser en jouant avec lui au trictrac et en l'aidant de son mieux à tuer les longues soirées. Il avait des yeux, il avait des jambes, il aimait à voir et à marcher. Le pays lui parut beau. Les forces, grâce au bon air et au petit-lait, étant rapidement revenues à sa fille, il faisait de nombreuses excursions avec elle.

Ce fut au retour d'une de ces promenades qu'ils rencontrèrent, en rentrant chez eux, un loup qui en sortait. C'était un loup d'excellentes manières et dont la figure originale attirait l'attention. Grand, bien fait, la taille mince et élégante, il avait, quoique né dans les environs de Paris, le teint basané d'un Espagnol, et bien qu'il eût l'air d'un mondain, il avait les cheveux militairement taillés en brosse. Sa figure était maigre, longue; son nez aquilin ressemblait à un bec et sa bouche finement découpée à un arc tendu d'où va partir une flèche. Ses yeux noirs, petits et enfoncés, étaient vifs, perçans, luisaient comme braise, et il y avait dans son regard pétillant une inquiétude, que corrigeaient le charme et l'aménité du sourire. C'était visiblement quelqu'un. Il s'appelait le comte Raoul de Louvaigue. Il connaissait la duchesse, et depuis six mois il s'en occupait beaucoup, elle tenait une grande place dans ses pensées. Des gens mal informés l'ayant assuré qu'elle faisait un séjour à Chernex, il était accouru, et il avait appris d'une femme de chambre qu'elle venait de partir pour l'Espagne, à quoi Mlle Vionnaz ajouta qu'arrivée depuis quelques jours à Madrid, elle se portait à merveille et que Velasquez était un bien plus grand homme qu'on ne pouvait le croire avant d'avoir vu ses Fileuses et la blancheur céleste de sa Marie-Thérèse. Ces excellentes nouvelles ne le consolèrent pas d'avoir manqué son but et son affaire. Ce n'était pas la cage, mais l'oiseau qu'il était venu chercher.

Si des prétendans éconduits traitaient sottement Mlle Vionnaz de personne très ordinaire, les gens qui n'aimaient pas le comte de Louvaigue l'accusaient avec plus de raison d'avoir un caractère versatile et changeant, de n'avoir jamais bien su ce qu'il voulait, de se lancer dans des entreprises qu'il ne menait jamais jusqu'au bout. Les bonnes fées qui avaient présidé à sa naissance l'avaient doté d'une figure qui, sans être belle, intéressait beaucoup les femmes, d'une santé de fer, d'une intelligence sagace et prompte, d'un cœur généreux, d'une assez grande fortune pour qu'il pût faire des folies sans se ruiner et d'une sorte de sagesse naturelle qui lui permettait de jouir vivement des bonheurs qui lui arrivaient et de ne pas trop regretter ceux qui lui échappaient. Mais une mauvaise fée, venue la dernière, lui avait dit : « Tes talens et tes heureuses

dispositions te serviront de peu, car je te dote d'une légèreté d'humeur qui te jouera de mauvais tours, d'une imagination inquiète dont tu ne seras jamais le maître. » Tout ce que purent faire les bonnes fées pour amender cet irrévocable arrêt fut d'ajouter à leurs autres dons une dose de raison assez forte pour qu'il fût capable de se juger et de se repentir. Une femme d'esprit disait de quelqu'un qui n'en manque pas : « C'est le plus malheureux des hommes; il fait des infidélités à sa femme et il se les reproche. » M. de Louvaigue se reprochait les infidélités qu'il faisait à sa raison, et on pouvait espérer qu'un jour il s'arrangerait pour n'avoir plus d'affaires avec elle.

Resté orphelin de très bonne heure, après une première jeunesse employée à ne rien faire de bon ni d'utile, à raisonner sur beaucoup de choses et à n'obéir qu'à ses fantaisies, il fit à dix-huit ans un effort sur sa paresse, se prépara pour Saint-Cyr, où il entra avec le numéro 19. Il en sortit deux ans après comme sous-lieutenant dans un régiment de ligne, passa avec son grade dans l'infanterie de marine, et sur sa demande, on l'avait envoyé au Tonkin. Il y fit tour à tour, selon son habitude, plus et moins que son devoir. Les jours d'action, il était tout feu et se montrait le plus brillant officier d'avant-garde, le plus propre à entraîner des troupes. Mais on se plaignait qu'il préférât les voies courtes aux voies sûres, qu'il aimât mieux enlever un obstacle que le tourner, et on l'accusait de ne pas ménager la vie de ses hommes. On se plaignait aussi que dans les jours où on ne se battait pas, il se livrait trop à ses plaisirs, qu'il négligeait son service et que, ne prêchant pas d'exemple, il avait peine à maintenir la discipline autour de lui. Toutefois, ses bonnes qualités l'emportant de beaucoup sur les mauvaises, le 13 septembre 1883, après l'attaque de Phu-Sa, où il fit des actions d'éclat et reçut deux balles, dont l'une lui brisa le radius et l'autre lui perça le flanc, il fut cité à l'ordre du jour de l'armée, et bientôt après, on lui donna la croix. Ses blessures étant graves, on l'avait dirigé sur l'hôpital de Saïgon; il obtint la permission de retourner en France pour les soigner. Il était parti sous-lieutenant ; malgré ses peccadilles, il revenait capitaine.

Il ne tarda pas à se rétablir, et comme s'il avait eu un arriéré considérable à recouvrer, pendant quelques mois de séjour à Paris, il se plongea dans une vie de plaisirs auxquels il prit tant de goût que, plutôt que d'y renoncer, il préféra donner sa démission. Quand l'accès fut passé, sa raison lui représenta qu'il n'est pas de destinée plus misérable que celle des gaspilleurs de temps et d'argent. Par une résolution subite, il s'embarqua pour l'Amérique, remonta

le fleuve des Amazones, visita une région sauvage du Brésil, presque inconnue, où il courut de grands dangers. Il en rapportait un journal régulièrement tenu, de précieux documens, des herbiers, des glossaires, un nombre respectable de hauteurs barométriques relevées pour la première fois, et il se promettait d'écrire un livre qui le recommanderait à l'attention de toutes les sociétés de géographie et lui ferait un nom parmi les explorateurs. Mais à peine en eut-il achevé le premier chapitre, il se lassa, se rebuta, enferma son manuscrit dans un tiroir dont il perdit volontairement la clé.

N'ayant pas écrit son livre, il voulut pourtant faire quelque chose. De quel côté allait-il se tourner? La politique lui parut son fait; il se croyait le talent de la parole, de l'intrigue, il aimait les combats, il savait se battre. Il avait trente-trois ans, et on était en 1887. Il se mit en tête de se créer un fief électoral, s'échauffa pour cette idée. Il possédait à Champrosay un vieux château peu confortable. Il résolut de le jeter bas, d'en construire un autre, en n'employant à sa bâtisse que des architectes, des entrepreneurs et des ouvriers qui fussent ses électeurs. Sa raison lui représenta dans ce même temps qu'après trop d'essais infructueux, trop d'entreprises avortées, la seule chance qu'il eût de fixer ses pensées et son destin était un bon mariage. Restait à trouver la femme; il la désirait douce, aimable, gracieuse, indulgente, mais sensée, capable de lui donner de bons conseils et de protéger sa volonté contre lui-même.

Il avait eu jusqu'alors tant d'éloignement pour le mariage, il sentait si bien la gravité de ce qu'il allait faire, qu'il éprouva quelques hésitations. Il revit la duchesse d'Armanches, qu'il avait rencontrée jadis dans le monde, et il en devint ou crut en être follement amoureux. Il pouvait boire beaucoup sans que sa tête se prît; il pouvait beaucoup aimer sans que son cœur se grisât; il aimait et il conservait toute sa gaîté, il aimait et il raisonnait, il aimait et il avait l'esprit lucide; il se croyait ivre, il ne l'était pas. Malheureusement pour lui, il avait mal choisi son moment. Sur la foi de légendes trompeuses, il la prenait pour une de ces déesses qui se laissent toucher par les supplications des mortels, il n'était pas au fait, il ne se doutait pas de sa transformation aussi complète que soudaine. Elle rendit justice à ce nouveau soupirant, elle ne découragea pas sur-le-champ les poursuites d'un homme qui l'intéressait. Mais le jour où il s'avança trop, elle lui fit sentir qu'il perdait ses peines, que ce qu'il prenait pour une place ouverte était une forteresse hérissée de batteries et d'ouvrages imprenables.

Cette mortification lui fut sensible, et il en revint à sa première idée. Il alla trouver M[me] d'Armanches et lui dit :

— Soyez bonne une fois dans votre vie : aimez-moi ou mariez-moi.

— Je ne ferai ni l'un ni l'autre, répliqua-t-elle. Vous seriez un mari détestable et un amant...

— Médiocre ? demanda-t-il.

— Certes non, mais trop fantaisiste, peu sûr et fort dangereux. Dieu seul connaît les cœurs, et je veux croire que le vôtre est aussi sérieusement pris que vous le dites. Mais si vous avez le propos léger en demandant, que serait-ce après avoir reçu ?

— Soit ! dit-il. Je suis persuadé, moi, que je puis être un amant très sûr, très constant, très fidèle, et un délicieux mari. Puisque vous m'ôtez toute espérance, je vais tâcher de me marier moi-même.

Là-dessus, il retourna à sa bâtisse, à ses électeurs, à sa politique. Mais ayant appris que la duchesse était en Suisse, il se dit que les milieux ont une grande influence sur les caractères, les idées et les résolutions, qu'on n'est pas la même femme à Paris et à Chernex, que ce pays-là était sans doute fort ennuyeux, en hiver surtout, que rien n'est plus efficace que l'ennui pour humaniser une inhumaine, qu'elle verrait peut-être en lui la distraction désirée. Il quitta ses affaires, courut à Chernex. On juge de sa déception en trouvant la cage vide.

Il comptait repartir dès le lendemain. Qu'avait-il à faire dans le pays de Vaud ? Mais il arrive quelquefois qu'on veut partir et qu'on ne part pas. Le soleil s'étonnait de retrouver chaque matin le comte de Louvaigue dans la pension de Chernex où cet homme déçu avait retenu une chambre au levant. Dans le temps de ses grandes assiduités à Brunoy et à l'avenue d'Iéna, il avait à peine entrevu Mlle Vionnaz, alors malade. La duchesse la lui avait donnée pour sa meilleure amie, pour une personne sans défauts, résolue à ne jamais se marier. Après réflexion, il voulut lier connaissance avec cette confidente qui avait tous les secrets de Mme d'Armanches. Il espérait s'insinuer dans sa confiance, se proposait de la sonder adroitement, de l'interroger avec art, de savoir par elle si la conversion de la duchesse au platonisme était sincère ou si son inexpugnable sagesse s'expliquait par quelque liaison que le monde ignorait. Il renonça bientôt à son enquête. La première fois qu'il mit la conversation sur ce sujet, Mlle Vionnaz, qui ne se doutait pas qu'il se fût passé quelque chose entre le comte et son amie, la lui peignit telle qu'elle la voyait, comme une femme incomparable, ne vivant que pour le grand art, aussi bonne qu'intelligente, aussi impeccable qu'infaillible. Il en conclut que Mlle Vionnaz était une innocente, mais cela ne lui fit aucun tort

dans son esprit; tout au contraire, il lui en sut gré. Une femme qui admire et loue sans réserve une autre femme est difficile à trouver, et ce cas lui parut plus intéressant que s'il avait rencontré à Chernex un de ces papillons magnifiques qu'on ne voit qu'au Brésil.

L'espoir d'obtenir par des moyens subreptices certains renseignemens l'avait retenu une semaine entière à Chernex; il y passa deux autres semaines parce que Mlle Vionnaz l'intéressait, lui plaisait, lui semblait bonne à connaître. Les hommes qui ont couru le monde, qui sont allés dans beaucoup de mauvais endroits et en sont revenus, qui ont acquis à leurs dépens la science de l'homme et de la femme, attachent un prix infini à des vertus qu'on traite cavalièrement de vertus bourgeoises, telles que la parfaite probité, la parfaite sûreté de la parole et du caractère, et ils en font plus de cas que du génie, des grâces artificieuses et de tous les grands talens, qui sont souvent de grandes perversités. M. de Louvaigue avait découvert dans Mlle Vionnaz une personne absolument vraie et parfaitement bonne, et il lui semblait que cette rencontre inopinée faisait événement dans sa vie.

Il s'était souvent croisé dans ses promenades avec le général et sa fille, et il les avait accostés. M. Vionnaz lui annonça un jour qu'il projetait de grimper le lendemain à la Dent de Jaman et que sa fille se sentait de force à l'accompagner. M. de Louvaigue demanda et obtint facilement d'être de la partie. Rien n'est plus propre à lier deux personnes qu'une ascension faite en commun. La nouveauté des impressions, les hasards du chemin, les fatigues d'une montée essoufflante, des précipices qu'on côtoie en se reculant tour à tour pour n'y pas tomber et en s'avançant pour les mieux voir et jouir de la peur qu'ils causent, des gazons en pente raide, au milieu desquels on resterait si on ne trouvait un bras où s'appuyer, des pas difficiles qu'on franchit à l'aide d'une main qui serre la vôtre comme si elle ne devait jamais la lâcher, une halte dans un chalet, un pique-nique sur l'herbe, des fleurs que les yeux d'une femme semblent désirer et qu'un homme empressé court lui cueillir, des sites sauvages à la fois effrayans et doux, le plus beau des lacs dont on fait le tour en pensée, des montagnes dont on se dit le nom, la solitude et l'air grisant des hautes cimes, le ciel, devenu votre voisin, qui vous appelle et vous attire dans son désert, tout cela vous rapproche l'un de l'autre plus que dix rencontres dans un salon. En descendant le col de Jaman, Claire se sentait assez liée désormais avec M. de Louvaigue pour lui adresser je ne sais quelle question sur son passé.

— Je vous raconterai tout cela, répondit-il, quand nous serons devenus tout à fait bons amis.

— Mais il me semble, monsieur, que nous le sommes déjà, dit-elle avec son bon sourire.

Elle mettait une telle distance entre ce genre d'amitié et l'amitié idéale, qui ne s'établit que de femme à femme, que l'offre qu'elle faisait au comte lui paraissait peu de chose : il n'y avait pas beaucoup de façons à faire avant de signer le traité.

Décidément M. de Louvaigue ne partait pas, et il témoignait de grands empressemens au général, qui, étant un matois, un madré, encourageait ses avances et caressait un rêve. Dans les belles journées, on louait un bateau, on gagnait le large, et que le temps fût beau ou vilain, on se réunissait le soir pour jouer le whist à trois. Après la partie, le comte se mettait à jaser, et le général s'assoupissait dans son fauteuil de canne. M. de Louvaigue ne lui en voulait pas et ne cherchait pas à le réveiller.

Un soir, le général s'oublia ; il fit à l'hôte sur lequel il avait de secrets desseins une algarade qui faillit tout brouiller, tout gâter et faire partir cet homme qui ne partait pas. Quand on venait à parler de la réforme militaire, qualifiée par lui de grande turpitude, M. Vionnaz était intraitable, le sang lui bouillait dans les veines, et sa face rougeaude devenait écarlate. Il avait plus d'une fois déjà récité ses litanies à M. de Louvaigue, qui après les avoir écoutées dans un religieux silence, hasarda quelques objections, et la bile du général s'alluma. Il déclara d'un ton rogue que la question n'était pas de savoir combien il faut de temps pour débourrer un paysan, pour lui enseigner le maniement d'un fusil, la discipline, la manœuvre, ou pour en faire un bon cavalier, un artilleur passable, que la grande affaire était de lui donner l'âme d'un soldat, de lui apprendre qu'il y a dans ce monde beaucoup de choses préférables à la vie. Il soutint qu'avec le service de trois ans cette science serait bientôt perdue, que, pour devenir un soldat, il faut aimer la caserne et pratiquer le service comme un métier, que la France se mordrait les doigts d'avoir cru les avocats bavards et les sots vétérinaires qui avaient sacrifié l'armée à leurs ambitions, à leurs intrigues électorales.

— Les seules vertus que j'admire, ajouta-t-il, sont les vertus professionnelles, et elles s'en vont à vau-l'eau. On a en France aujourd'hui la fureur de tout mêler, de tout brouiller. Les gens d'affaires se piquent de littérature, les gens de lettres ne sont plus que des industriels, le premier venu se croit un grand politique, on veut être tout et l'on n'est rien. Que vaut une religieuse d'hôpital ? Ce que valent les gens qui ont l'esprit de leur profession et la fureur de leur métier. Son âme est tout entière où son corps habite, et hors des murs de sa prison qu'elle aime, il n'y

a rien qui l'attire ni personne qui l'attende. Tous ses intérêts sont concentrés dans la salle qu'elle gouverne, et les misères qu'elle soigne sont sa gloire et son trésor. Parlons un peu de vos fameuses surveillantes laïques. Elles ont une famille, qui est leur grand intérêt. Quand elles donnent du vin à leurs malades, elles pensent que leur homme, qui souvent n'est pas leur mari, n'en boit pas de si bon, et elles s'en accommoderaient volontiers, et volontiers elles feraient rafle sur le beau linge de l'hôpital pour en garnir leurs armoires. Leur corps est à la Charité, à la Pitié, leur âme est absente, leur âme est au diable. Il en est de même de vos jeunes soldats pour qui le service est une pénitence. Ils calculent combien il y a de semaines dans l'année et d'heures dans le mois, ils soupirent qui après son comptoir, qui après ses bœufs, qui après ses plaisirs ou ses affaires, et ils se disent : Quand donc aurai-je subi ma peine ? C'est moi qui vous le dis, il n'y a plus d'armée.

M. de Louvaigue se permit de lui représenter qu'il exagérait, que le service obligatoire avait ses avantages.

— Croyez-moi, mon général, je sais pour l'avoir vu, il y a encore des soldats.

— Vous me la baillez bonne, répliqua M. Vionnaz. Mais peut être me parlez-vous de votre infanterie de marine. Je lui fais grâce, à celle-là, et je suis prêt à dire avec la chanson :

Le marsouin sur terre et sur l'onde
Se fiche bien des quat'z'élémens.

Oubliez vos marsouins, monsieur le capitaine. Avez-vous vu au Tonkin un fantassin de terre qui se fichât d'un seul élément ?

— Permettez, j'ai vu là-bas de très jeunes soldats, fraîchement entrés au service, qui se battaient fort bien, je vous assure. Ils étaient magnifiques d'ardeur et d'entrain.

— Convenez, reprit le général en ricanant, que dans le tréfonds de leur âme ils tenaient beaucoup à leur peau et que la figure qui leur déplaisait le plus était celle d'un homme assez méchant pour avoir envie de les occire... En vérité, vous êtes étonnant... Magnifiques d'ardeur et d'entrain !.. On ne parle pas autrement aujourd'hui. Tout est grandiose, superbe, magnifique. Style de journaliste, mon cher monsieur, et c'est un style que j'ai le mauvais goût de ne pas aimer. Ce sont les adjectifs qui tueront la France.

M. de Louvaigue n'était pas content, et il en avait le droit. Il était sûr d'avoir raison ; il avait vu à l'œuvre ces jeunes soldats que M. Vionnaz traitait avec tant de mépris, et ayant reçu deux blessures auxquelles il avait failli succomber, il était payé pour savoir

ce qui se passe au Tonkin. Au surplus, se faisant une loi d'être toujours poli, il exigeait que tout le monde le fût. Il fronça ses noirs sourcils, fut sur le point de se fâcher. Mais il s'avisa que Mlle Vionnaz avait levé et tenait attachés sur lui ses grands yeux marrons, qui le suppliaient, l'adjuraient de se calmer, et sa colère fondit dans la douceur de ce regard.

Il rompit le propos, parla d'oiseaux et de plantes; mais il se retira plus tôt que d'habitude. Dès qu'il fut parti, Mlle Vionnaz fit des reproches à son père.

— Vous l'avez blessé, lui dit-elle.

— S'il n'est pas content, ce blanc-bec, repartit le général, qu'il aille...

Il n'acheva pas sa phrase. Sans vouloir en convenir, il sentait que sa fille avait raison de le gronder et que lui-même avait eu tort de blesser un galant homme, qui était par-dessus le marché un excellent joueur de whist et qui pouvait encore lui servir à autre chose, et il se promit de lui faire réparation. Malheureusement il apprit dès le lendemain que M. de Louvaigue avait soldé sa note et levé le pied.

Cette fois, c'était vrai. De Chernex, le comte Raoul s'était rendu par le col de Jaman à Montbovon. De Montbovon il alla à Bulle et de Bulle, par le chemin de fer, à Fribourg, où il passa une journée. Il était si préoccupé, si distrait, qu'il se promena sur les fameux ponts suspendus de la Sarine sans les voir, et quoiqu'il aimât la musique, il écouta l'orgue de la cathédrale sans l'entendre. De Fribourg, il gagna Berne, et de Berne il gagna Lucerne, où il résolut de se rendre à Bâle et de retourner bien vite à Champrosay. Il pensait à sa bâtisse, à ses maçons. Que faisaient-ils en son absence? Il avait hâte de les revoir; mais, en pensant à eux, il lui venait des idées de traverse.

Arrivé à Bâle, un charme mystérieux le retint, puis le ramena tout doucement sur ses pas, et dix jours après son départ il reparaissait à Chernex.

Le général l'aperçut sortant de sa pension, alla droit à lui, et lui tendant la main :

— Mon cher comte, dit-il sur un ton à la fois contrit et jovial, quand il m'arrive d'oublier que le savoir-vivre est une des vertus professionnelles d'un vieux soldat, je m'en repens et je dors mal. Rendez-moi le sommeil en me prouvant que vous ne me gardez pas rancune, et faites-moi le plaisir de venir dîner avec nous. La cuisinière que Mme d'Armanches a procurée à ma fille est une façon de cordon bleu; je vous garantis que vous dînerez mieux dans notre chalet qu'à votre pension.

IV.

Habitant depuis six semaines une maison fort solitaire, n'ayant plus auprès d'elle la femme supérieure dont elle s'était fait une divinité et qui régnait sans partage sur son âme et ses pensées, n'étant plus recueillie dans cette affection qui absorbait, anéantissait tout, Mlle Vionnaz vivait davantage par les yeux, il lui venait des curiosités, et pour tromper son vide, elle prêtait plus d'attention aux gens et aux choses qui l'entouraient.

Elle avait, on le sait, la perception lente. Ses impressions s'accumulaient par degrés comme s'amasse dans le creux d'un rocher une eau tombant goutte à goutte. Quand elle en avait réuni, assemblé, comparé dix ou vingt, elle les groupait, et ce n'étaient plus des impressions, mais un jugement, une idée. Étant grande logicienne, cette première idée en engendrait une seconde, et comme elle était affirmative autant que lente, ses jugemens lui semblaient avoir le caractère de vérités lumineuses, incontestables; on était aussi mal venu à les combattre qu'à nier des axiomes de géométrie. Elle s'était donné beaucoup de peine pour conclure, il était naturel qu'elle tînt à ses conclusions, et son entêtement égalait quelquefois sa douceur.

Ses premières impressions lui avaient appris que M. de Louvaigue était un homme de bon commerce, d'agréable conversation, qu'il avait vu beaucoup de choses et qu'il en parlait bien, qu'il était quelquefois malicieux, mais que sa malice n'était pas méchante, qu'il avait l'esprit indulgent, ne dépréciait, ne déchirait personne. Elle découvrit peu à peu qu'il était exempt de toute fatuité comme de toute affectation, qu'il ne cherchait point à se faire valoir, qu'il avait le ton et l'air bon enfant, et elle aimait les bons enfans. Elle se félicita qu'il plût à son père et l'aidât à se désennuyer. En ce qui la concernait personnellement, elle lui savait gré de connaître Mme d'Armanches, de l'admirer beaucoup; elle était charmée de pouvoir causer avec lui de cette incomparable amie, seul sujet d'entretien dont elle ne se lassât jamais. Elle aurait pu s'étonner qu'étant venu à Chernex dans l'espérance d'y trouver la duchesse, il y prolongeât son séjour. Mais il lui avait expliqué qu'il aimait beaucoup la Suisse et particulièrement le lac des Quatre-Cantons, que, ne l'ayant jamais vu qu'en été, il avait voulu le revoir au premier printemps, que de Lausanne il avait fait un crochet pour saluer en passant la duchesse, et que trouvant les environs de Vevey encore plus beaux que ceux de Lucerne, il y était resté. Cette explication lui avait paru suffisante.

Bientôt elle se crut assez informée pour constater que, très égal dans sa politesse, M. de Louvaigue était un peu inégal d'humeur. Il y avait des jours où, gai comme un pinson, il prenait tout en bonne part, s'amusait et riait de tout; il y en avait d'autres où son front basané se plissait, où il semblait inquiet, nerveux. Étant devenue curieuse, elle se promit de découvrir la raison de ce phénomène. Elle décida provisoirement que le comte était un homme très intéressant, mais un peu bizarre. En se rappelant tout ce qu'il avait pu lui dire, en recousant l'un à l'autre quelques lambeaux de leurs conversations, elle fit la remarque qu'il avait essayé de plusieurs métiers sans se tenir à aucun. Il avait été soldat, il ne l'était plus; il avait entrepris un voyage d'exploration au Brésil et il avait pensé à publier son journal; son livre n'avait pas paru. A l'heure présente, il se croyait fait pour la politique. Comme elle voulait le bien de son prochain, elle souhaita que cet essai réussît et fût le dernier, que M. de Louvaigue fût nommé député en 1889, et que, si jamais les conservateurs arrivaient au pouvoir, il devînt ministre. Il lui semblait qu'un tel homme, s'il parvenait à se fixer, ferait bonne figure dans un gouvernement. Ainsi raisonnait cet esprit méthodique et laborieux; si petits que soient leurs pas, les fourmis finissent par arriver.

L'estime qu'elle avait pour cet homme intéressant et distingué, quoique bizarre, s'accrut encore le soir où le général fit sa malencontreuse incartade. Elle l'avait vu près de s'emporter, et elle pensait avec quelque satisfaction d'amour-propre qu'il lui avait suffi de le regarder pour qu'il se contînt et ravalât sa réplique. Elle lui comptait son apaisement subit comme un bon point, comme une preuve qu'il avait bon cœur. Aussi éprouva-t-elle une vive contrariété en apprenant qu'il était parti. Ce départ lui gâtait son comte de Louvaigue. Il était donc assez susceptible pour ne pouvoir pardonner une vivacité à un vieux général, qui avait presque trente ans de plus que lui! Eh! quoi, se mettre en route sans prendre congé d'une jeune femme avec laquelle il était monté à la Dent de Jaman! C'était un procédé inexcusable.

Elle s'empressa de décider qu'il n'était pas parti tout de bon, qu'il reviendrait. Quoiqu'elle eût horreur des indiscrétions, des commérages, elle ne put se tenir d'envoyer le lendemain sa femme de chambre à la pension, pour s'informer où le comte était allé et s'il devait revenir. La réponse fut qu'il n'avait pas fait connaître ses intentions. Reviendra-t-il? ne reviendra-t-il pas? Chaque jour elle se posait cette question, qui lui semblait importante. On peut juger des effets que produisent le désœuvrement, la solitude, sur une personne pleine de raison, et de quels enfantillages elle est

capable après quelques semaines de séjour à Chernex, quand on saura qu'une après-midi, se trouvant seule dans son petit jardin et s'étant assurée que personne ne la voyait, elle tira une pièce d'or de son porte-monnaie et la jeta en l'air, en se disant : « Si c'est face, il reviendra. » Ce fut pile, et pourtant, deux jours après, le comte était de retour. En l'apercevant, elle sentit comme un poids qui lui tombait du cœur, et elle rougit. Quelle était la cause de cette rougeur soudaine? Ce n'était pas le plaisir d'avoir deviné, puisqu'elle s'était trompée.

Jusque-là, elle avait tâché de se faire une idée juste du caractère de M. de Louvaigue, sans s'occuper beaucoup de sa figure. En général, elle songeait peu à la figure des hommes. Assurément elle n'était pas insensible à la beauté des formes, à l'harmonie des lignes. Mais les êtres mal faits, disgraciés, s'emparaient de son cœur plus facilement que les autres : elle admirait les roses, elle s'attendrissait sur les crapauds. Le jour même où, quelques heures après son retour, le comte avait dîné pour la première fois au chalet, le général s'étant assoupi après la partie de whist, M. de Louvaigue en profita pour approcher sa chaise du fauteuil où Mlle Vionnaz était assise, brodant un col pour la duchesse. Il lui avait raconté quelques épisodes tragiques de son voyage au Brésil, et au cours de son récit, il s'était animé, échauffé. Elle laissa reposer un instant son aiguille pour contempler l'éloquent narrateur, et elle fut frappée de l'éclat de ses yeux et, pour tout dire, de la petitesse de son oreille et de la finesse de ses mains. Était-il beau? ne l'était-il pas? Elle ne savait trop qu'en penser, et elle se promit de s'en rapporter à la duchesse, de l'interroger sur ce point dès qu'elle aurait la joie de la revoir. Quand on a un oracle à soi, on s'en sert.

Mais un incident qui survint deux jours après établit entre elle et M. de Louvaigue une liaison plus étroite; le nœud était encore bien lâche, il se serra. Elle possédait un superbe épagneul, nommé Phyiax, de forte taille, aux soies noires et longues et d'une rare intelligence. Au milieu d'une promenade, elle lui avait montré l'un de ses gants, en lui disant :

— J'ai oublié l'autre à dessein, dans ma chambre, sur ma table, pour te donner l'occasion de prouver à M. de Louvaigue combien tu as d'esprit. Va bien vite le chercher et rapporte-le-moi.

Dressé depuis quelque temps déjà à cet exercice, il était parti comme un trait, s'était fait ouvrir les portes, avait trouvé le gant, l'avait rapporté.

— Vous verrez qu'un de ces jours, avait dit le comte émerveillé, il demandera la permission de vous le mettre.

Ce qui doublait pour Mlle Vionnaz le prix de son chien, c'est qu'il lui avait été donné par Mme d'Armanches. Elle ne s'en séparait jamais. Elle eût mieux fait pourtant de le laisser à Brunoy.

M. Vionnaz, ayant proposé à sa fille et au comte de visiter avec lui le château de Chillon, se souvint ou feignit de se rappeler, au moment de partir, qu'il avait une lettre pressée à terminer, et il leur dit d'aller toujours, qu'il les rattraperait bientôt. Ils se mirent en route, accompagnés de l'épagneul. Comme ils longeaient le chemin de fer, le général n'arrivant pas, ils s'arrêtèrent pour l'attendre dans un endroit où la haie vive qui borde la voie était interrompue par une barrière et une petite porte. Ils causaient avec animation, sans s'aviser qu'un train approchait. Ils s'en avisèrent enfin, et Mlle Vionnaz ordonna à Phylax de se coucher à ses pieds. Mais cet animal plus ingénieux que docile, ayant aperçu un grand jour dans la barrière fort dégradée, s'échappa brusquement par cette ouverture et courut entre les rails chercher un os de poulet, qui l'affriandait. Les chemins de fer font de nombreuses victimes parmi les chiens et les chats. Trop timides pour s'y aventurer le jour, les chats s'y promènent la nuit, et fascinés par les gros yeux fixes des locomotives, hébétés, ahuris, ils n'ont plus la force ni la volonté de fuir. Les chiens se familiarisent trop vite avec le tapage que font ces lourdes et impétueuses machines; ils les bravent et, comptant sur leur adresse à esquiver les voitures, leur imprudence s'amuse à les attendre.

Mlle Vionnaz rappela vivement Phylax. Il la regarda, fit un mouvement pour venir à elle, mais il voulut emporter son os. Elle ouvrait déjà la petite porte et allait s'élancer sur la voie lorsqu'elle se sentit retenue par un bras vigoureux, enlacé autour de sa taille. Au même instant, la locomotive arrivait comme la foudre, le malheureux animal disparut dans le tourbillon. Claire poussa un cri d'horreur, et ne sachant plus ce qu'elle faisait, elle se jeta sur le comte, à qui elle prit les deux mains pour s'en couvrir les yeux.

Ce fut l'affaire de trois secondes. Le train ayant passé, ils aperçurent l'épagneul gisant à quarante pas plus loin. M. de Louvaigue courut à lui; il était mort, bien mort. Le chasse-pierres l'avait frappé en plein cœur, sans le mutiler; on eût dit qu'il dormait les yeux ouverts; à peine rendait-il un peu de sang par le museau. Mlle Vionnaz s'agenouilla devant lui, et hors d'elle-même, ne pouvant croire à son malheur, elle lui prenait la tête, promenait ses mains sur un corps chaud et déjà raide, lui parlait. Quand elle se fut convaincue que c'était fini, que, l'eût-elle appelé cent fois, mille fois, il ne connaissait plus son nom, elle fondit en larmes.

Le comte, très ému de cette grande douleur, après l'avoir laissée pleurer, lui dit :

— Je vous assure, mademoiselle, que si j'avais pensé qu'il fût encore possible de le sauver...

— Je n'en doute pas, interrompit-elle, et je vous remercie.

— Il ne nous reste plus qu'à l'enterrer, reprit-il.

Il avait deviné sa pensée. Ayant emprunté une brouette dans une maison voisine, il y plaça le cadavre, et la poussant devant lui, il reprit le chemin de Chernex, précédé de Mlle Vionnaz qui se retournait quelquefois pour le regarder, mais qui ne pensait qu'à son chien. Ils rencontrèrent bientôt le général; touché de cette cruelle aventure, il fit à sa fille son compliment de condoléance.

— Il n'y a pas à dire, c'était une superbe bête! ajouta ce guerrier philosophe. Malheureusement pour lui, il avait un défaut grave, il n'obéissait pas. Il aimait à briller dans les exercices difficiles, mais il ne venait pas toujours quand on l'appelait. La discipline est le salut des chiens comme des armées.

En arrivant à Chernex, le comte se procura une pioche et voulut creuser lui-même la fosse du plus aimé des épagneuls. Il engageait Mlle Vionnaz à ne pas assister à cette triste cérémonie.

— Oh! laissez, laissez, dit-elle, je vous promets de ne pas pleurer.

Il s'acquitta aussi vite qu'il put de sa besogne, et quand ce fut fini, il déracina un petit rosier et le planta sur la fosse. Puis il regarda Mlle Vionnaz. Elle avait les yeux pleins de larmes, mais elle les y gardait, il n'y en avait point sur ses joues. Elle avait tenu sa promesse; à la rigueur, elle ne pleurait pas, et il eut envie de l'embrasser.

— Mon Dieu! s'écria le général, les chiens ne sont pas immortels. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut franchir le pas. Après tout, tu devrais te féliciter, ma chère, de la façon dont Phylax est mort; il a été tué du coup, sans se douter de rien. Ce qui serait déplorable, c'est qu'il eût vécu estropié et à jamais infirme. Claire, allons à Chillon, cela te distraira.

— Excusez-moi, je vous en prie! dit-elle. En chemin, nous verrions passer des locomotives.

Elle se retira dans sa chambre, et M. Vionnaz emmena le comte, qui eût mieux aimé rester. On se retrouva tous trois à dîner, et comme la bouche parle de ce qui remplit le cœur, Mlle Vionnaz revint sur l'accident jusqu'à ce que son père lui dit avec quelque impatience :

— Si nous parlions d'autre chose! Eh! que diable! on ne ressuscite pas un chien mort avec des paroles.

Elle essaya de sourire et répondit de son air le plus doux :

— Je vous promets, mon père, de n'en plus parler.

Et, pour la seconde fois, M. de Louvaigue eut une grande envie de l'embrasser.

Elle avait promis de n'en plus parler, elle ne s'était pas engagée à n'y plus penser. Cette funeste tragédie l'avait profondément remuée ; elle ne dormit pas de toute la nuit, et le lendemain, sans rien dire de ce qui l'occupait et quoiqu'elle répondît en souriant à toutes les questions qu'on pouvait lui faire, ses yeux semblaient rêver. Mais elle était trop raisonnable pour ne pas prendre sur elle et se calmer.

Dans les premiers jours, quand elle se souvenait de l'accident, elle ne pensait qu'à la victime, et les accessoires disparaissaient. Mais par degrés l'accessoire devint le principal. Elle se disait que dans cette triste circonstance, M. de Louvaigne lui avait témoigné beaucoup de sympathie, qu'il avait eu pour elle de grandes bontés. Elle le voyait poussant sa brouette, creusant une fosse, y plantant un rosier. Un détail surtout lui revenait de plus en plus en mémoire. Se rappelait-elle qu'en l'empêchant de s'élancer sur la voie, il lui avait sûrement sauvé la vie ? Non, elle n'y songeait guère. Ce qui lui faisait plus d'impression, c'est qu'elle avait senti le bras du comte s'enlacer autour de sa taille et que ce bras tenait bien ce qu'il tenait. Elle pensait aussi qu'ayant perdu la tête, elle s'était jetée sur lui, et elle se figurait qu'en se pressant contre sa poitrine, elle avait entendu les battemens d'un cœur qui répondait au sien.

C'en était fait, dorénavant il y avait quelque chose entre eux. Elle ne songeait plus à se dire que M. de Louvaigue parlait bien, qu'il mêlait de l'indulgence à sa malice, qu'il était facile à vivre et intéressant, quoique un peu bizarre, que ses yeux avaient un éclat singulier, ni à se demander s'il était beau ou ne l'était pas. Elle ne réfléchissait plus sur ses qualités et ses défauts, mais à mesure qu'elle s'en occupait moins, elle s'occupait davantage de lui. Un peintre se félicitait de sa myopie, qui, disait-il, lui faisait mieux voir les choses, parce que les détails lui échappaient. Mlle Vionnaz voyait mieux M. de Louvaigue depuis qu'en l'apercevant même de très loin, elle éprouvait comme un désordre d'esprit et que son regard se voilait et qu'elle était incapable d'analyser ce qu'elle ressentait. C'était un sentiment indéfinissable, qu'aucun homme ne lui avait inspiré. Il était lui, et si on lui avait demandé quel homme c'était, elle aurait répondu : « Je ne sais, je sais seulement que c'est lui. » Le son de sa voix la faisait tressaillir, le bruit de son pas la faisait frissonner. Quand on commence à aimer, c'est qu'on a cru

découvrir dans un être humain je ne sais quoi d'inconnu, un secret qui attire et qui trouble. L'amour vit de mystère; c'est une passion nocturne, et la lumière tue ce fils des ténèbres. Il n'y a que les âmes divines qui puissent tout à la fois aimer et connaître.

C'était là qu'en était Mlle Vionnaz : M. de Louvaigue l'inquiétait beaucoup. Mais ce sentiment lui était si nouveau que, ne sachant de quel nom l'appeler, elle s'imaginait que la mort de son chien lui avait dérangé les nerfs, troublé l'esprit. Elle s'efforçait de se ressaisir, de se retrouver, et n'y réussissant pas, elle s'indignait, se fâchait contre elle-même. Il lui semblait qu'un invisible ennemi tentait de la prendre dans ses filets et qu'une moitié de son âme était d'intelligence avec lui; mais l'autre moitié, la meilleure, lui restait, et elle s'était juré de se défendre vaillamment, obstinément. J'ai dit qu'elle s'entêtait.

Elle eut bientôt à livrer bataille. Depuis quelques jours, M. de Louvaigue, qu'elle avait vu tantôt doux, tantôt nerveux, était plus souvent nerveux que doux. Il y avait de la brusquerie dans son regard comme dans son geste, de l'agitation dans sa démarche; et ses distractions, l'incohérence de ses propos, lui attiraient les railleries du général. Il avait l'air d'un homme qui cherche une occasion et s'irrite de la chercher en vain, et la confiante Claire, devenue depuis peu très défiante, s'appliquait à ne pas la lui fournir. Malheureusement pour elle, le guerrier philosophe semblait entretenir de coupables complicités avec l'ennemi et vouloir plus de bien à l'assiégeant qu'à la garnison qui défendait si bravement la place. Ce père n'était pas un tiers incommode. Quand le comte venait le voir, il alléguait une lettre à écrire, du tabac, un journal à acheter, quelque course à faire dans le village, et il disparaissait, le laissant seul avec sa fille.

Ce fut dans un de ces tête-à-tête que M. de Louvaigue se résolut tout à coup à pousser une de ces grandes reconnaissances qui sont le prélude des engagemens décisifs. Sa figure annonçait son projet, il avait un pli entre les deux sourcils. Mlle Vionnaz pressentit le danger et rassembla toutes ses forces.

— C'est une chose bien bizarre que la destinée humaine, dit-il, et c'est une grande folie que de désirer quoi que ce soit, car dix fois sur douze, on se trouve mal d'obtenir ce qu'on souhaite, et une fois sur dix, on voit sortir de la grande loterie un billet dont on faisait aussi peu de cas que d'un chiffon de papier.

Elle ne comprenait pas bien ce que signifiait ce préambule, elle se rassura un peu. Elle travaillait à sa broderie et passait son ongle sur ses points pour les égaliser.

— Je pensais ce matin, poursuivit-il, à un de mes bons amis,

qui comme moi reçut à l'attaque de Phu-Sa deux blessures, mais plus graves que les miennes. Une des deux balles, tirée à bout portant, lui traversa le ventre à la hauteur de la ceinture et se logea près de l'épine dorsale. Il répondit à un commandant, qui s'informait s'il était grièvement blessé : « Je crois que c'est bien fini. » Mais le commandant ayant dit à un soldat : « Jetez une couverture sur ce cadavre, » — le cadavre en appela et se redressa. Il se rétablit lentement, et on crut quelque temps qu'il ne marcherait jamais sans béquilles ; il marche aujourd'hui comme vous et moi. Mais pour en revenir à mon point de départ, ce qui est plaisant, c'est que, n'ayant pas mangé avant de se battre et n'aimant pas se battre à jeun, il avait juré, pesté contre l'intendance. Le docteur qui le soignait lui dit un jour : « Mon cher, si vous aviez mangé le matin, vous étiez un homme perdu, car vous auriez eu l'intestin percé !.. — L'intestin percé ! s'écria-t-il. Et dire que je hurlais après le chef de gamelle ! »

Claire le regarda, comme pour lui demander quel rapport avait son histoire avec celle qu'elle attendait et qui ne venait pas.

— Oui, continua-t-il, la destinée est bizarre, et personne ne sait ce qu'il doit craindre ou désirer. Je m'ennuyais cruellement à Champrosay ; on ne bâtit pas en hiver, mes maçons ne m'occupaient plus. L'idée me vint d'aller à Lucerne. Croyant Mme d'Armanches à Chernex, je me détournai de mon chemin pour venir l'y chercher ; la duchesse est une personne auprès de laquelle on ne s'ennuie jamais. Elle était en Espagne ; j'en fus chagriné, je me plaignis de ma mauvaise chance, quand j'aurais dû la bénir. Il me semble aujourd'hui que c'est mon bon génie qui a voulu que je ne trouvasse pas la duchesse ; en vérité j'ai trouvé beaucoup mieux.

Elle s'inclina en signe de gratitude ; mais en même temps elle fit un geste qui signifiait :

— Quelle énormité ! quel blasphème !

— M'est-il permis de croire, reprit-il, que de votre côté, après avoir pensé que mes visites étaient trop fréquentes, vous n'avez pas eu trop de peine à vous y résigner. Les visiteurs n'abondent pas dans la petite Provence. Vous avez dit sans doute plus d'une fois : « C'est encore lui. » Mais peut-être avez-vous ajouté : « Acceptons ce que Dieu nous envoie. »

— Je n'ai jamais dit : C'est encore lui ! — répondit-elle. Croyez-le bien, monsieur, je vous suis très reconnaissante d'avoir été pour mon père une société si agréable, que depuis votre arrivée il n'a plus connu l'ennui.

— Mais vous-même, pour votre compte personnel...

— Je me souviendrai toujours, interrompit-elle, que j'avais eu

à Chernex un grand chagrin, et que vous m'avez témoigné une amitié... Vous me permettez, j'espère, d'employer ce mot... Une amitié très sympathique, très secourable... Mais on m'a défendu de parler de mon chien, je n'en parle plus.

— Elle vous manque beaucoup, cette pauvre bête?

— Beaucoup.

— Le temps aidant, on oublie tout, même les chiens. Quand vous aurez oublié Phylax, il ne vous manquera rien?

— Je suis si heureuse!

— Heureuse, dit-il, au point de ne rien vouloir changer à votre vie?

Elle répondit résolument : — Rien, monsieur, rien.

En ce moment, le général entra. Il venait d'acheter des cigares du pays, longs et noirs, et il en offrit un au comte Raoul, en lui disant qu'ils étaient exécrables, mais qu'on finissait par s'y accoutumer. Cette offre parut sans doute peu engageante à M. de Louvaigue, ou peut-être n'avait-il en cet instant aucune envie de fumer. Il refusa le cigare exécrable et sortit bientôt après.

V.

Quoique exempt de toute fatuité, M. de Louvaigue était de la race des orgueilleux. L'orgueil est, selon les cas, un grand stimulant ou un grand empêchement. Un homme actif, qui sait tout ce qu'il vaut, en devient plus actif encore; mais un paresseux, qui a beaucoup d'amour-propre, en devient encore plus paresseux. Si M. de Louvaigue, après s'être distingué sur les champs de bataille, s'était dégoûté du service, c'est qu'il ne voulait pas rester capitaine et qu'ayant calculé tout ce qu'il lui faudrait encore de temps et d'efforts pour devenir général de brigade, il avait préféré renoncer à tout et donner sa démission. Si, à son retour d'un voyage d'exploration qu'il s'était promis de raconter, il n'avait jamais publié son livre, c'est qu'il entendait que ce livre fût vraiment digne de lui, aussi remarquable par la forme que par le fond, et qu'ayant supputé tout ce qu'il lui en coûterait de peines pour mener à bien ces couches laborieuses, il avait trouvé plus commode de ne pas accoucher. Ses amis assurent qu'en se donnant à la politique, il a trouvé sa vraie voie, qu'il ira cette fois jusqu'au bout. C'est possible; mais cela s'explique sans doute par un changement qui s'est fait dans sa vie. Peut-être n'est-il plus seul à lutter contre sa paresse.

Dans cette occurrence encore, son orgueil faillit lui faire man-

quer sa destinée. Etait-il éperdument amoureux de M[lle] Vionnaz ? Vous en penserez tout ce qu'il vous plaira; mais à coup sûr il était infiniment désireux de l'épouser. Il l'avait examinée, tâtée, étudiée avec soin, et il était convaincu qu'elle possédait toutes les qualités qu'il souhaitait de trouver dans sa femme. Elle lui paraissait fort sensée, hormis dans les jugemens qu'elle portait sur la duchesse d'Armanches. A l'entendre raisonner et déraisonner sur ce sujet, on pouvait croire qu'elle avait le cerveau fêlé; mais, en toute autre matière, elle avait l'esprit absolument sain, et il fallait lui passer sa petite fêlure. Quant au cœur, il était d'or. Avec cela, elle avait le don de plaire, un charme tout particulier, une grâce prenante. Elle avait fait sa conquête, et il pensait qu'elle l'aiderait à conquérir ses électeurs. Un jour, il avait dit à demi-voix : « Quelle enseigne pour ma boutique ! » Mais il venait de pousser une grande reconnaissance, et il se sentait découragé. Il craignait un refus, qui l'atteindrait cruellement dans son amour-propre. Il renonça un instant à son projet, pensa de nouveau à partir.

Le charme mystérieux fut encore le plus fort. Le lendemain matin, il retournait dans le chalet habité par cette personne si désirable, mais il eut soin de s'y présenter assez tôt pour qu'elle ne fût pas levée. C'était au général qu'il en voulait. Il le trouva fumant sa première pipe dans le jardin.

— Peste! lui dit M. Vionnaz, comme vous êtes matinal aujourd'hui !

— On ne peut, mon général, se lever trop matin pour ce que je viens faire. A mon tour, depuis quelques nuits, j'ai perdu le sommeil, et il dépend de vous de me le rendre.

— Comment cela ?

M. de Louvaigue savait que le général n'aimait que les explications qui marchent droit devant elles comme un boulet, et pour le servir à son goût, il répondit d'un ton bref :

— Je me suis levé de si bonne heure pour venir vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Le général ne manifesta aucun étonnement ; il s'attendait depuis longtemps à ce qui lui arrivait. Il avait deviné le jeu de M. de Louvaigue, il surveillait ses manœuvres, s'amusait de ses embarras, et lui disait *in petto :* « Je te vois venir, mon beau capitaine. Te voilà au bord du fossé; mais saute donc, animal ! » S'il ne fut pas surpris, il fut ravi, transporté d'aise, au point qu'il eut de la peine à cacher sa joie. Quoi qu'en dît sa fille, il s'ennuyait beaucoup, non d'être à Chernex, mais de ne pas être ailleurs, dans un endroit qu'il préférait à tous les autres, et il pensait avec chagrin qu'il était condamné à rester dans la petite Provence jusqu'au retour de

la duchesse, qui devait venir y chercher Claire et qui s'éternisait en Espagne. Quelle admirable raison qu'un mariage pour s'en aller bien vite en France et pour abréger les dernières semaines de son pénible exil! Ceci n'était qu'un détail; ce bienheureux événement lui garantissait l'avenir. Sa fille, une fois mariée, n'aurait plus besoin de lui, il ne serait plus exposé à d'importuns appels, on le laisserait paisiblement dans sa solitude, qu'il peuplait selon ses fantaisies. Et puis, quel bon tour à jouer à Mme d'Armanches! Les hommes sont si inconséquens que tout à la fois il savait bon gré à la duchesse de le débarrasser de sa fille et lui en voulait de la confisquer. Il était trop clairvoyant pour ne pas comprendre qu'elle avait juré de la garder toujours, qu'elle l'empêchait de se marier. Les vieux soldats aiment à se battre et à gagner leurs batailles : « Ah ! chère madame, pensait-il, c'est vous qui m'avez fait venir ici. Il vous en cuira. Vous serez fort marrie et je serai fort content. On ne pourra plus me traiter d'égoïste, de mauvais père, ni m'accuser d'abandonner ma fille et de me décharger sur vous de mon paquet. Je l'aurai mariée, elle me devra son bonheur. » Et il se frottait les mains.

La réponse, comme la demande, fut aussi rectiligne que la marche d'un boulet.

— Mon cher comte, dit-il, je vous veux beaucoup de bien, et puisque vous me demandez ma fille, je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de vous la donner. Au surplus, je sais tout ce qu'elle vaut, et je peux vous certifier que vous ne vous repentirez jamais de votre acquisition.

Là-dessus, il chanta les louanges de Claire, passa en revue toutes ses perfections, vanta l'égalité de son humeur, la douceur de son caractère, le plaisir qu'on avait à vivre auprès d'elle; mais, n'étant pas hypocrite, il ne dit point que ce plaisir lui fût nécessaire ni qu'il eût beaucoup de peine à s'en passer. Quand il eut terminé sa cavatine, M. de Louvaigue lui expliqua en quelques mots l'état de ses affaires. Il parut fort édifié et s'expliqua à son tour sur la situation de sa fille, sur les quarante mille livres de rentes qu'elle avait héritées de sa mère. Le comte devint pensif; il ne doutait pas que Mlle Vionnaz n'eût de la fortune, mais il lui en croyait moins, et il pensait que les héritières ont le droit d'être difficiles.

— Sans doute, reprit le général, vous lui avez déjà touché un mot de cette affaire; elle a dit oui, ou peu s'en faut.

— Je le voudrais, mon général, mais j'ignore absolument si ma demande a quelque chance d'être agréée.

M. Vionnaz fit un geste qui signifiait : « Mon garçon, tu n'es pas

fort. » Il trouvait que M. de Louvaigue n'avait guère mis à profit les tête-à-tête qu'il lui avait astucieusement ménagés, en renouvelant si souvent sa provision de tabac et de cigares; que malgré son teint olivâtre, son air martial et sa moustache, ce jeune homme, qui avait servi, n'était dans le fond qu'une mazette, une poule mouillée. Mais apprend-on la guerre au Tonkin?

— Allons, dit-il, je vois que ce mariage est presque aussi avancé que celui d'Arlequin, auquel il ne manquait que le consentement de la future. Bah! laissez-moi faire, nous l'aurons.

— Hélas! je crois savoir au contraire que Mlle Vionnaz a peu de goût pour le mariage.

— Qui vous l'a dit?

— Mme d'Armanches, qui la connaît bien.

— De quoi se mêle cette duchesse? Je n'ai jamais pu souffrir les gens qui s'ingèrent dans les affaires des autres. Cette femme m'a pris ma fille; je ne serai pas fâché de la lui reprendre pour vous la donner, bien entendu. Il est possible que Claire n'ait jamais rencontré un homme qu'elle se souciât d'épouser. Mais je donnerais ma tête à couper que vos visites ne lui déplaisent point, que votre personne lui agrée, et je m'en vais de ce pas...

— Ah! je vous prie, interrompit le comte, promettez-moi de n'exercer sur elle aucune pression. J'entends n'obtenir sa main que d'elle-même et de sa très libre volonté.

— Me prenez-vous donc pour un tyran, pour un brutal? Je ne suis qu'un bonhomme. Claire a toujours été si douce et si gentille que dans son enfance elle n'a mérité qu'une fois de recevoir le fouet, et c'est sa mère qui s'est chargée de le lui donner; ma femme avait du goût pour ce genre d'exercice. Mon cher monsieur, comptez sur moi, je vous suis tout acquis, et retirez-vous dans votre pension. Vous aurez avant peu de nos nouvelles.

Mlle Vionnaz venait de descendre au salon quand M. de Louvaigue le traversa pour s'en aller. Il la salua d'un air respectueux et craintif, et courut s'enfermer chez lui pour y attendre l'arrêt de son juge, sans oser croire aux assurances que lui avait données son officieux avocat.

Claire, restée seule avec son père, s'aperçut tout de suite qu'il avait sa physionomie des grands jours. Elle sentait que le moment critique était venu. Très émue, elle s'assit dans un fauteuil et attendit. Elle n'attendit pas longtemps.

— J'avais toujours cru, ma chère, s'écria le général, que Chernex était un endroit où il ne se passait jamais rien. Aujourd'hui, par le plus grand des hasards, il s'y est passé quelque chose. M. de Louvaigue a fait sa barbe au premier chant du coq pour venir me

demander ta main, et je la lui ai accordée. Ce jeune homme me paraît un excellent parti. Quoiqu'il déraisonne abominablement sur la question militaire, il a d'ailleurs du bon sens, de l'esprit, et l'état de sa fortune me paraît fort satisfaisant. Je ne ferai pas valoir son titre de comte; je sais que tu te soucies médiocrement de ces bagatelles, et les Vionnaz sont de si bonne famille qu'un titre de plus ou de moins n'est pas une affaire pour eux. Mais, après tout, cela ne gâte rien. Ce qui me touche davantage, c'est qu'il n'en veut pas à ta dot, étant aussi riche que toi, si ce n'est plus. Bref, un tel mariage me paraît satisfaire à tous les genres de convenances, comme le disait ta mère, et tu sais si elle les respectait, ses chères convenances. Mais le comte est un homme délicat, et mon consentement ne lui suffit pas. Il veut avoir aussi le tien, je me suis porté garant qu'il l'aurait. A ton tour de parler. Réponds et parle bien.

Mlle Vionnaz avait le front blême, les lèvres blanches : l'ennemi tant redouté venait d'ouvrir le feu, et il avait des intelligences dans la place. Elle comprit toute la gravité de sa situation. Mais, s'il faut tout dire, quelque vives que fussent ses craintes, elle y trouvait du charme. Si son père lui avait appris qu'elle s'était abusée, que ses appréhensions étaient vaines, il lui aurait procuré un grand repos d'esprit, auquel se fût mêlée une grande déception. Elle avait eu raison de craindre, le comte avait des vues sérieuses sur elle, le comte l'aimait. Elle fut saisie d'un engourdissement, d'une langueur qui se répandit dans tout son être. Un grand danger la menaçait, et elle était résolue à sauver son âme; mais il y avait dans son péril comme une volupté cachée, jamais elle n'avait goûté à ce point la douceur de vivre et de respirer. Il nous arrive quelquefois, dans nos rêves, d'imaginer que nous tombons dans un précipice, et l'épouvante nous serre le cœur; puis, tout à coup, notre descente vertigineuse se ralentit, des ailes invisibles nous soutiennent, nous nous sentons tournoyer mollement dans l'air, comme un duvet de chardon ou une plume d'oiseau, et notre peur se change en une émotion de plaisir. Claire se sentait descendre dans un abîme; elle s'abandonna quelque temps aux délices de cette chute, en souhaitant de ne toucher jamais le fond. Elle le toucha enfin et se réveilla.

Elle avait fermé les yeux, enfoui son visage dans ses mains, comme pour protéger son rêve contre les inexorables clartés du soleil qui dissipent les fantômes et les épouvantes où l'on se complaît.

— La maison a fermé ses fenêtres et ses volets, lui dit le général. Peut-on savoir ce qui se passe derrière?.. Ah! çà, dors-tu? rêves-tu? réfléchis-tu?

Elle rouvrit les yeux, tenta de répondre. Ses lèvres tremblaient, et les mots ne sortaient qu'avec effort.

— Je vous assure, mon père, que je suis très sensible... Oui, je me sens très honorée, très fière... M. de Louvaigue est un homme...

— Assurément, dit-il; je ne l'ai jamais pris pour autre chose.

— Je veux dire que c'est un homme très distingué et que je n'éprouverais aucune répugnance... Oui, de tous les hommes que je connais... Mais, mon père, cela ne se peut, c'est impossible.

— Impossible!

— Oui, tout à fait impossible.

— Ah! par exemple! Et pourquoi donc?

— J'ai promis de ne pas me marier.

— De mieux en mieux. Et à qui donc as-tu fait cette judicieuse promesse? Est-ce au bon Dieu? As-tu prononcé des vœux, t'es-tu faite nonne, sans que je m'en doute? Ou aurais-tu par hasard une intrigue secrète avec un homme que tu ne peux épouser?

Cette dernière supposition parut si plaisante à Mlle Vionnaz qu'elle ne put s'empêcher de rire.

— Mais parle donc! A qui as-tu promis de ne pas te marier?

— A Mme d'Armanches.

Il fixa sur elle ses yeux verts, ronds et durs, qui commençaient à se fâcher.

— La plaisanterie est un peu forte. Quoi! Mme d'Armanches t'a fait promettre...

— Nous nous sommes juré de ne jamais nous quitter.

Il éprouva le besoin de se rafraîchir, et tirant d'un buffet un carafon de vin du pays, auquel il avait moins de peine à s'accoutumer qu'aux cigares de Vevey, il en remplit un verre. Mais avant de boire :

— Je l'ai dit depuis longtemps, que le diable emporte les amitiés romanesques! Libre à l'amour d'être un peu fou ; mais la folie est aussi à sa place en amitié qu'un moucheron dans du vin blanc.

Et il retira de son verre quelque chose que dans sa colère il prenait pour une mouche et qui n'était qu'un innocent fragment de bouchon.

— Mais c'est donc une extravagante que ta duchesse? Qu'elle s'occupe de sa maison, de sa peinture, et de gouverner son vieil imbécile de mari, qu'en trois ans elle a réduit à l'état d'ombre.

— Que voulez-vous dire, mon père? lui demanda Claire, en le regardant avec candeur.

— Je veux dire que je ne m'occupe point de ce qui se passe

dans son écuelle et que je la prie de ne pas se mêler de tes affaires, qui sont les miennes... Claire, je te croyais du bon sens.

— Les promesses, dit-elle, sont des promesses.

— Il en est de si ridicules qu'il faut avoir perdu l'esprit pour les tenir. Un soir, une jolie femme, à la fois prude et fort légère, qui aimait qu'on joignît les respects aux libertés, me fit promettre...

Il s'avisa en temps utile que son histoire était fort inconvenante, il ne la termina pas.

— La paternité est un sacerdoce, elle a les clés de saint Pierre. La langue a juré et le cœur aussi, puisqu'il te plaît de le croire ; je te délie de ton serment.

— Je ne vois qu'une personne qui puisse m'en délier, c'est la duchesse.

Il se fâcha tout à fait.

— Je crois rêver, s'écria-t-il d'une voix tonnante. Quand tu as besoin d'un conseil, c'est à cette femme que tu le demandes ; c'est elle qui te mène, c'est elle qui te gouverne... Mais tu as un père. Qu'en fais-tu ?

— Vous oubliez tout ce que je dois à la duchesse, répliqua-t-elle avec une grande douceur, sous laquelle perçait le reproche. Quand j'ai perdu ma mère, elle a recueilli l'orpheline. Quelle amitié, quelle tendre sollicitude ne m'a-t-elle pas témoignée ! Il y a cinq ans que je vis chez elle, et je n'ai pas eu un chagrin, une contrariété, un ennui. Je l'aime comme une sœur aînée, et les sœurs aînées servent de tutrices à leurs cadettes. Quand je n'aurais rien promis, elle a tant de titres à ma reconnaissance que je croirais manquer à tous mes devoirs si je prenais une résolution aussi grave sans l'avoir consultée, et à coup sûr elle ne me le pardonnerait jamais.

Le général sentit tous les désavantages de sa situation. Entre une amie comme Mme d'Armanches et un père tel que lui, la partie n'était pas égale. Comment mettre en balance les soins qu'il avait rendus à sa fille et les obligations qu'elle avait à la duchesse ? Dans un des bassins il y avait un grain de sable, dans l'autre une montagne. Il se calma et battit en retraite.

— Soit, écris à ta duchesse. Il faudra deux jours au moins pour que ta lettre arrive à Madrid, il en faudra cinq, mettons-en six pour recevoir la réponse. Voilà, ma parole ! six journées bien employées. Mais enfin, si cette réponse... Dans le cas contraire, écoute-moi bien, tu sauras ce qu'est ton père quand il se fâche.

Elle ne redoutait pas les foudres de son père ; mais il avait eu un bon mouvement, il avait quitté la Délivrance pour lui tenir compagnie ; elle désirait qu'il y retournât content d'elle et de lui. Elle

se leva, s'empara de ses deux mains, l'obligea à l'embrasser. Puis elle lui dit :

— J'écrirai tout de suite, à l'instant même, et je vous promets de dire à la duchesse tout le bien que je pense de M. de Louvaigue. La vie est longue ; qu'est-ce que six jours quand il s'agit de décider de tout un avenir ?

— Et si la duchesse répond oui ?..

— Ce sera oui, mon père.

— Et si elle répond non ?...

— Mon père, ce sera non.

— Heureusement, Lausanne n'est pas loin d'ici, et il s'y trouve, dit-on, un hospice d'aliénés fort bien tenu.

— Un peu de patience, dit-elle, un peu de patience. Vous verrez qu'elle dira oui.

Le général se rendit incontinent dans la pension de Chernex, où un homme très anxieux se promenait à grands pas, le long d'une galerie de bois, en tortillant sa moustache. M. Vionnaz lui expliqua ce qu'il appelait l'état de situation. Il se garda bien de lui dire tout le mal qu'il pensait de sa fille, de ses engouemens ridicules, de son déplorable entêtement ; il n'entendait pas refroidir cet amoureux. Tout au contraire, il déclara qu'après toutes les preuves d'amitié qu'elle avait reçues de Mme d'Armanches, elle ne pouvait se dispenser de lui soumettre le cas ; mais il ajouta qu'il s'agissait d'un devoir de convenance, d'une simple formalité, et il répondit de l'événement.

M. de Louvaigue apprit avec consternation que son sort dépendait du bon vouloir de la duchesse, dont il n'attendait rien de bon. Il était persuadé que sa réponse serait peu encourageante ou fort équivoque. Assailli de fâcheux pressentimens, on n'aurait pu lui ôter de la tête que, de tous les pays de l'Europe, l'Espagne était en ce moment le plus funeste à son bonheur, que si un coup de foudre venait à démolir l'échafaudage de ses espérances, ce tonnerre partirait de Madrid. Mais, voyant que le général approuvait sa fille, il dit amen, se résigna. Par un scrupule de délicatesse, dont Claire lui fut reconnaissante, il résolut de s'éloigner, d'aller passer ses jours d'attente à Fribourg, qu'il tenait pour une charmante ville, quoiqu'il l'eût traversée sans la voir, et il pria le général de lui adresser au Zaehringer-Hof la dépêche qui lui ferait connaître son destin.

Mlle Vionnaz avait pris la plume sur-le-champ, mais il lui fallut trois ou quatre heures pour terminer sa lettre. Elle était longue dans ses écritures ; elle appuyait, répétait, expliquait, développait, amplifiait. Au surplus, quand elle écrivait à son amie, son cœur

débordait et elle n'en finissait pas. Conformément à sa promesse, elle lui dit le plus grand bien de M. de Louvaigue; mais elle ajoutait que, résolue jusqu'alors à ne jamais se marier, ayant joui pendant bien des années d'un bonheur qu'aucun autre ne pouvait surpasser, le mariage lui apparaissait comme une nouveauté inquiétante, à laquelle son imagination avait de la peine à se faire. Son dernier paragraphe pouvait se résumer ainsi : « Ma bonne Cécile, je mets ma destinée entre tes mains; quoi que tu décides, tu auras raison. » Je résume, elle ne résumait pas.

Dès qu'elle eut fermé et cacheté le pli, elle courut le jeter elle-même dans la boîte, et en l'y jetant, elle lui recommanda de ne pas s'égarer, de ne pas s'amuser en chemin, de faire diligence, de s'en aller tout droit et bien vite à Madrid. En même temps, elle se recommandait à elle-même de tranquilliser son imagination, de ne point s'agiter, de ne point se tourmenter, et elle tâchait de remettre autant d'ordre dans son âme qu'elle en mettait dans ses armoires, qu'à la grande humiliation de sa femme de chambre, elle rangeait de ses mains et que Mme d'Armanches appelait le paradis du linge.

Six jours, sept jours s'écoulèrent, point de réponse. Depuis quelques semaines déjà, les lettres de la duchesse, toujours très courtes et qui n'étaient que des billets hâtivement écrits, étaient devenues fort rares. Comme tous les gens d'action, cette femme si vivante méprisait les écritoires. Il aurait fallu dix existences à son esprit ardent, toujours en travail, pour exécuter tous ses rêves. Le passé n'était rien pour elle, et elle vivait dans l'avenir beaucoup plus que dans le présent. Aussi pensait-elle que les heures qu'on passe à raconter ce qu'on a fait seraient plus utilement employées à faire quelque chose ou à brasser des projets.

Dans sa dernière lettre, elle parlait brièvement de quelques hommes remarquables qu'elle avait rencontrés, du plaisir qu'elle avait à fréquenter la société madrilène, où elle était accueillie avec empressement et fêtée. Depuis lors, pas un mot. Après avoir achevé avec son impétuosité habituelle sa copie des *Fileuses,* elle était partie pour faire une rapide tournée en Andalousie. Elle employait ses journées à courir, à voir, à bâcler des croquis, ses soirées à les retoucher; où eût-elle pris le temps d'écrire ? Cependant, Claire reçut quelques lignes datées de Malaga. Il n'y était fait aucune mention de M. de Louvaigue et du mariage projeté; tout au contraire, elle se plaignait de n'avoir pas de nouvelles, que Mlle Vionnaz ne lui écrivait plus. Évidemment, on avait négligé de lui envoyer ses lettres ou elle avait oublié de les réclamer.

— La voilà donc, cette fameuse réponse, dit le général à sa fille.

— Malheureusement, ce n'est pas une réponse. La duchesse n'a pas encore reçu ma lettre.

— Les Grecs, reprit-il, avaient la sottise de consulter les oracles ; mais, au moins, c'étaient des oracles à résidence fixe, et quand on prenait la peine d'aller à Delphes, on était sûr d'y trouver Apollon. Que faut-il dire d'un oracle ambulant, après lequel on doit courir de Madrid à Tolède et de Tolède à Grenade? Allons, ma chère, prends ton parti ; ne laisse pas se morfondre, sécher plus longtemps cet honnête homme que tu as expédié à Fribourg.

— Attendons encore, répliqua-t-elle.

Le général attendit, mais il attendait de mauvaise grâce. S'il ne disait rien, ses yeux, qui roulaient sans cesse, parlaient beaucoup. De jour en jour il avait plus de peine à se contenir. Il avait par momens l'air sinistre d'une poudrière où on lit à chaque endroit cette inscription : *Défense de fumer*. Une allumette mal éteinte aurait suffi pour que le feu prît à toute cette poudre, qui n'était pas de la poudre brûlant sans fumée et sans bruit.

M. de Louvaigue, dans son Fribourg, était moins orageux que le général, mais tout aussi agité et beaucoup plus sérieusement malheureux. Cette jolie ville, dont la situation est si pittoresque, lui semblait effroyablement ennuyeuse. Il en eut bientôt épuisé les curiosités. Le Zaehringer-Hof, où il logeait, est précédé d'une terrasse, qui commande un beau point de vue ; il ne s'y promenait plus. Il errait sous les arceaux de l'église Saint-Nicolas, et il avait tant de fois contemplé la Sainte-Anne de Deschwanden qu'il se figurait la connaître depuis trente ans. Il arpentait les bords de la Sarine ; il avait visité le pensionnat des jésuites et l'ermitage de Sainte-Madeleine, construit dans le flanc d'un rocher. Il y avait eu de mauvaises pensées. Il lui avait paru que la trop longue incertitude où on le tenait était blessante pour sa fierté. S'il eût pris conseil de son orgueil, qui était son mauvais génie, il eût dit : Arrive qui plante, je m'en vais.

Le surlendemain, comme Mlle Vionnaz s'occupait de ranger dans un vase de faïence des fleurs de premier printemps qu'elle venait de cueillir, elle eut la surprise de le voir entrer, et elle laissa tomber ses fleurs. Naturellement maigre, il n'avait pu maigrir ; mais il avait l'air d'un homme rongé, son visage exprimait ce genre de souffrance que cause une idée fixe qui nous creuse avec sa tarière.

Elle était restée debout, le dos à la cheminée. Il s'approcha d'elle, la salua et lui dit :

— Mademoiselle, nous avons tous nos faiblesses. Je puis supporter, et je crois l'avoir prouvé, beaucoup de choses, telles que la

faim, la soif, les chaleurs torrides, les froids rigoureux, les fatigues des longues marches, les blessures du corps et de l'âme, la douleur et le chagrin. Mais il m'est impossible de supporter l'incertitude. De grâce, dites-moi oui ou non; je ne puis plus attendre.

Elle lui expliqua que la duchesse n'avait pas reçu sa lettre, et elle s'en prit fort injustement au service des postes en Espagne.

Il lui répondit : — Je ne reproche rien ni aux facteurs espagnols ni à Mme d'Armanches; permettez-moi de vous dire que c'est de vous seule que je me plains. Je respecte vos scrupules, mais soyez certaine que vous ne trahirez pas l'amitié en accueillant ma demande. Si je devais vous emmener au-delà des mers, je comprendrais vos alarmes et votre refus. Vous ne vivrez plus avec la duchesse, mais vous la verrez aussi souvent qu'il vous plaira. Vous connaissez mes projets, et vous savez pourquoi je passerai désormais la plus grande partie de l'année à Champrosay. Ce village n'est pas bien loin de l'avenue d'Iéna et il n'est séparé de Brunoy que par une forêt, qu'une voiture traverse en moins de trois quarts d'heure. Vous la traverserez plusieurs fois chaque semaine. Je vous promets de respecter vos affections et de n'en être point jaloux.

— Oh! je vous remercie, dit-elle. Pourtant ce ne sera plus la même chose.

Elle se tut quelques instans. Elle respirait avec effort, et ses yeux étaient humides.

— Vous voulez donc que je dise oui? Vous y tenez beaucoup?

— Mon habitude, répliqua-t-il, est de dire toujours moins que je ne pense. Je vous le déclare en toute sincérité, il s'agit pour moi d'être ou de ne pas être.

— Oh! cette fois, vous en dites trop, et vous vous faites une idée bien exagérée de mes pauvres mérites. L'homme politique qui désire m'épouser n'aura pas son compte.

— Et moi, je vous assure, s'écria-t-il, que je sais parfaitement qui vous êtes, comme je sais parfaitement qui je suis. Faites un acte de foi, croyez en vous, croyez en moi. Je vous jure que vous vous en trouverez bien.

Elle tomba de nouveau dans un silence. Puis, tout à coup, comme obéissant à une impulsion machinale et sans qu'il devinât ce qu'elle se proposait de faire, elle commença à déganter lentement sa main droite. Son gant avait dix boutons, elle aurait voulu qu'il en eût cent, car elle savait que, lorsque le dernier serait sorti de sa boutonnière, elle prononcerait une de ces paroles sacrées à quiconque prend les engagemens au sérieux, une de ces paroles qu'on ne retire pas et qui font le bonheur ou le malheur d'une vie.

Quand elle en eut fini avec le dixième bouton, elle enleva son gant, qui coula le long de sa robe jusqu'à terre, et ayant tendu sa main à M. de Louvaigue, elle lui dit :

— Puisque vous y tenez tant, la voilà.

Il saisit avidement cette petite main ronde, potelée, grassouillette, et coup sur coup il la baisa jusqu'à trois fois.

Pendant cet entretien, le général, qui avait vu entrer M. de Louvaigue et qui savait qu'un combat décisif venait de s'engager, que l'affaire serait chaude et disputée, se promenait dans le jardin en agitant ses bras et sa canne. Il se rappelait ses campagnes, et il était furieux d'assister de loin à la bataille d'un autre, sans pouvoir lui porter secours ni courir au canon; il se disait : « Vous verrez que ce Tonkinois ne saura pas s'y prendre. »

Au même instant, le Tonkinois reparut. Son visage était si épanoui que le général n'eut pas besoin de l'interroger.

— Enfin! dit-il. Eh! vraiment, ce n'est pas malheureux.

Puis, lui montrant du doigt le tertre sous lequel M. de Louvaigue avait enterré l'infortuné Phylax :

— Mon cher, remerciez la pauvre bête qui, par vos soins, dort sous ce rosier, et dont les vers se régalent. J'ai suivi cette affaire de près; et, sur ma parole, vous pouvez dire que c'est un chien qui vous marie. Il faut avouer que les femmes sont de drôles de créatures.

Ce soir-là, quand elle se retira dans sa chambre, vers minuit, Claire se raconta longuement, à elle-même, tout ce qui s'était passé à Chernex pendant deux grands mois. Puis elle songea à ces servitudes du mariage dont la duchesse lui avait fait d'effrayantes descriptions. Mais elle se souvint aussi que, de l'aveu de cette grande prêtresse, la passion purifie tout, comme le feu. Tantôt descendant au fond de son cœur, tantôt récapitulant dans son esprit tout ce qu'avait fait, tout ce qu'avait dit le comte depuis leur première rencontre, elle acquit une certitude, et les joies que donnent les certitudes lui paraissaient les meilleures, les seules bonnes. Elle était sûre, parfaitement sûre que M. de Louvaigue et Mlle Vionnaz étaient destinés à s'aimer passionnément.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La deuxième partie au prochain n°.)

ÉTUDES DIPLOMATIQUES

FIN DU MINISTÈRE DU MARQUIS D'ARGENSON.

III[1].

SUITE DU PROJET DE CONFÉDÉRATION ITALIENNE.

La nouvelle de l'arrangement intervenu entre la France et le roi de Sardaigne, qui entraînait la cession définitive du Milanais, dut être annoncée à Élisabeth, à la fois, par une lettre autographe de Louis XV à son oncle et par une dépêche confidentielle de d'Argenson à Vauréal. Avant d'expédier cet envoi qui allait causer tant de douleur, d'Argenson eut encore, à la dernière heure, une explication avec le roi et ne lui dissimula pas que le seul moyen de faire céder la reine serait de la menacer d'un abandon complet; mais il espérait bien, ajoutait-il, que « cette menace ne serait qu'un semblant, et qu'au pis aller l'armée française n'aurait pas fait deux marches en arrière que l'Espagne se rangerait à la raison. » Le roi ne témoigna aucun trouble, même devant l'idée de ce parti extrême : le ministre proposait de ne laisser à l'Espagne que quatre jours pour délibérer : « C'est trop, dit le roi, deux suffiront, » et il signa sans hésiter (2).

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre et du 15 décembre.
(2) *Mémoires et Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 292.

« Le roi de Sardaigne, disait la lettre royale, reconnaissant sa faute, paraît venir à nous de la meilleure grâce du monde, je conviens que c'est un peu tard ; mais que Votre Majesté pense que la reine de Hongrie, étant débarrassée du roi de Prusse, va porter toutes ses forces sur l'Italie et sur le Rhin. Sur le Rhin, je puis me défendre, mais cette défense me met dans l'impossibilité de secourir Votre Majesté en Italie, et je vois l'Italie perdue... Les liens du sang nous unissent au roi de Sardaigne : rappelons-les-lui par un nouveau traité : cimentons si bien notre alliance que ces nouveaux établissemens soient durables à jamais. » Abordant enfin comme à regret la supposition d'un refus : « Je me verrais peut-être, ajoutait Louis XV, obligé de prendre un parti que je n'ose lui dire sans frémir, mais que le bien de mes sujets, pour lors, demanderait, qui serait de songer uniquement à la défense de mon royaume pour parvenir alors au prompt soulagement des maux de la guerre,... mais j'augure trop favorablement des sentimens de Votre Majesté et de ceux de la reine pour croire qu'elles voudraient me réduire à de telles extrémités qui seraient très pénibles à mon cœur. »

D'Argenson se croyait obligé de parler avec plus de ménagement : « Il y a longtemps, monsieur, écrivait-il à Vauréal, que vous n'avez reçu une dépêche aussi importante que celle-ci et qui ait demandé, de votre part, dans l'exécution des ordres du roi plus de dextérité, de force et de sagesse. » Il l'engageait alors à représenter à la reine qu'en lui proposant d'acquérir sans combat un établissement encore considérable, sinon conforme à tout ce qu'elle avait souhaité pour son fils, on lui offrait un meilleur marché que ce qu'elle pouvait espérer de la continuation de la guerre : « Faites usage de tous vos talens et de toute votre sagesse pour traiter avec fruit une matière aussi délicate. Il ne s'agit que d'une négociation de droiture, de candeur et de vérité. Évitez tout ce qui pourrait exciter la colère et le dépit de la reine d'Espagne, et mêlez à la fermeté de vos discours toute l'onction nécessaire. Adieu, monsieur, disait enfin le ministre dans un *post-scriptum* de sa propre main ; tâchez que ceci finisse sans mal ni douleur,.. surtout que cela se décide,.. l'ennemi est aux portes,.. il s'agit du ciel ou des enfers,.. peut-on hésiter et finasser (1) ? »

Vauréal, en se rendant au palais, chargé de la missive royale, et prêt à la commenter par les instructions ministérielles, ne se faisait assurément pas l'illusion de croire que la fermeté, même

(1) Louis XV à Philippe V. — D'Argenson à Vauréal, 16, 17 janvier 1746. (*Correspondance d'Espagne.* — Ministère des affaires étrangères.)

mêlée d'onction, pût se faire patiemment écouter jusqu'au bout. On ne s'attend pourtant jamais à tout, et la scène qu'il eut à subir prit un caractère qu'il n'avait pas prévu. Il se trouva en face non des violences habituelles de la reine, mais de la dignité offensée du roi. Au premier mot qui fut dit du nouveau partage territorial proposé pour l'Italie, la reine poussa bien un cri. « Et le traité de Fontainebleau! il n'y a donc plus rien de sacré en ce monde? Que vous avais-je dit? » ajouta-t-elle en se tournant vers son époux. Mais soit que, chez les âmes qui ne savent pas se gouverner elles-mêmes, le passage soit rapide de l'emportement à la faiblesse, soit qu'en lisant dans les regards du roi elle eût compris qu'il était touché à une corde sensible et qu'il n'y avait plus qu'à la laisser vibrer, elle se tut et parut plongée dans un morne abattement. « Je vis alors, dit Vauréal, un spectacle tout opposé à ce qui se passe ordinairement : la reine d'Espagne a coutume de se charger d'expliquer les sentimens du roi, qui parle peu et sans suite. Hier, la reine, absorbée dans sa douleur, ne proféra pas une parole pendant toute la séance, et le roi d'Espagne, comme tout d'un coup transformé en un autre homme, et, comme si cette nouvelle eût ranimé en lui toute la sensibilité dont il est capable, me dit les choses les plus vives et les plus fortes. Je n'ose reproduire ses expressions (1). »

Tout en constatant avec surprise cet éclat d'une éloquence inaccoutumée et tout en essayant vainement d'y opposer quelques raisons de prudence qui n'étaient pas écoutées, Vauréal gardait assez son sang-froid pour remarquer que ce qui paraissait blesser le roi le plus au vif, c'était moins encore le sacrifice qui lui était demandé que les précautions mêmes qu'on avait prises pour l'arracher de lui plus facilement : c'étaient ce secret gardé jusqu'à la dernière heure, cette exigence d'une réponse immédiate et la menace dont cette injonction inattendue lui apparaissait soudainement accompagnée. Un traité qui disposait du sort de son fils, dont on ne lui avait jamais parlé et qu'on lui ordonnait de souscrire sans qu'il eût même le temps d'en faire lecture! Tout le sang du petit-fils de Louis XIV lui montait au visage en se voyant traité ainsi, comme un enfant sans raison qu'on menait la verge à la main! « Le roi, mon neveu, s'écriait-il sans se mettre en peine d'être entendu, me prend le Milanais sans m'en prévenir, et, si je n'y consens pas, il me menace. Jamais pareille chose n'est arrivée à un roi d'Espagne. Ce qu'on me demande est contre mon honneur, je

(1) Vauréal à d'Argenson, 27 janvier 1746. (*Correspondance d'Espagne*. — Ministère des affaires étrangères.)

n'y puis consentir. » Cet appel à la fierté castillane ne pouvait manquer de trouver de l'écho. Ceux mêmes qui ne prenaient qu'un intérêt médiocre aux convoitises maternelles d'Élisabeth s'indignèrent à la pensée que le roi de France s'était joué de leur souverain. « Aussi, dit d'Argenson, la nouvelle fut reçue à Madrid comme l'un des plus grands malheurs qui auraient pu tomber sur la monarchie de Castille : elle fut d'abord ébruitée, tout se couvrit de sac et de cendre, et l'orage fut affreux contre les Français (1). »

Dans de telles dispositions, si Vauréal eût insisté, comme ses instructions le lui commandaient, pour une réponse immédiate, il n'eût obtenu qu'une négation absolue et hautaine. Il prit sur lui de temporiser, même un peu au-delà du terme qui lui était assigné; mais au bout de quelques jours, comme il s'étonnait de ne recevoir aucune communication, il apprit qu'il n'en avait point à attendre. Le roi d'Espagne prenait le parti, sans prévenir l'ambassadeur, de faire porter sa réponse au roi de France par un envoyé extraordinaire choisi parmi les grands de sa cour, le duc de Huescar. La reine se vantait tout haut du bon tour qu'elle jouait ainsi à Vauréal : « Je l'ai bien attrapé, » disait-elle. Peut-être pas tant qu'elle le croyait : l'habile homme, après avoir essuyé le premier feu, n'était peut-être pas fâché de laisser suivre ailleurs une affaire qui commençait si mal et pouvait plus mal finir.

La lettre de Philippe V à son neveu ne manquait ni de dignité ni d'adresse. Tout en insistant sur les engagemens pris à son égard et le déshonneur d'y manquer, il ne se bornait pas à faire appel à la foi jurée, il discutait la situation politique avec des considérations qui avaient leur valeur. Était-ce à la France victorieuse en Flandre et en Italie à céder ainsi, sans le disputer, le terrain qu'elle venait de conquérir ? Était-ce à la tête d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes qu'il fallait signer une paix honteuse? Quant au motif tiré de la défection du roi de Prusse, ce ne pouvait être qu'un prétexte, puisque la négociation était engagée et même déjà conclue à Turin avant qu'on y eût eu la nouvelle de la paix de Dresde : — « Je ne puis donc penser, disait le roi, que ce soit Votre Majesté qui se soit déterminée à de pareilles choses, qui ne répondent nullement à l'amitié qu'Elle veut bien avoir pour moi et pour ma maison. C'est sans doute un outrage de qui serait bien aise de nous voir mal ensemble. Que Votre Majesté me permette qu'en même temps que je le reconnais pour le chef de notre maison, je prenne la liberté, comme le plus vieux, et par conséquent plus expérimenté qu'un autre, par les conjonctures épineuses où je me suis trouvé,

(1) *Mémoires et Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 294.

de lui conseiller de ne point écouter les conseils de ceux qui veulent l'éloigner de l'union sincère et constante que je crois avoir méritée par la bonne foi avec laquelle je lui ai toujours été attaché. Je me persuade que Votre Majesté pourra bien s'imaginer que l'inexécution des traités qui sont trop récens pour qu'on puisse les avoir oubliés, la limitation du temps qu'on me prescrit pour donner la réponse, et encore plus les menaces qu'on y insinue, ne sont pas des moyens propres pour la conserver. Je connais trop la justice de Votre Majesté pour pouvoir croire qu'Elle pense de la sorte, et bien que je l'aie vu écrit de sa main, je le crois inspiré par des gens qui couvrent leur malice d'une apparence de bonne intention. »

L'original de ce portrait était aisément reconnaissable, et d'Argenson, si Louis XV lui communiqua la pièce, ne dut pas s'y méprendre. Et comme l'envoi était complété par une lettre de la fille de Louis XV à son père, le conjurant de ne pas abandonner son époux, et une autre d'Élisabeth à la dauphine sa fille, il put bien imaginer que dans ces épanchemens de tendresse conjugale et filiale, il était peint sous des traits plus noirs encore (1).

A Versailles, d'ailleurs, il commençait à mal passer son temps. On n'avait pas voulu prévenir de la communication faite à Madrid l'envoyé d'Espagne, Campo Florido (le même dont Vauréal a fait un portrait si peu flatteur), mais l'éveil fut donné à l'ambassade par un membre même du conseil, le ministre Maurepas, qui, inquiet de voir de si longs et de si fréquens tête-à-tête entre le roi et un collègue qu'il n'aimait pas, en soupçonna vaguement le motif. Le vieux courtisan, d'ailleurs, né pour l'intrigue, partout où il flairait un mystère, était pressé de le dépister. Poussé par lui, Campo Florido s'en vint droit à Marly demander au roi s'il était vrai qu'on eût expédié à Madrid une dépêche importante dont il ne connaissait pas le contenu. Le roi, jugeant que la dissimulation n'était plus de saison, trouva plus commode de convenir de tout, et raconta même les détails du traité. Le marquis avait l'oreille dure, et comme il arrive aux sourds, ne mesurait pas lui-même la portée de sa voix : le dialogue devenant très vif, il poussa, dit d'Argenson, de véritables hurlemens qui furent entendus du dehors. Puis, il descendit en droiture chez le ministre, se plaignant aux échos, surtout de la sotte figure que lui faisait faire l'ignorance où on l'avait laissé. D'Argenson, devant ce tapage ridicule, eut peine à garder son sérieux. — « Qui sommes-nous donc, lui dit-il, vous et moi, pour

(1) Philippe V à Louis XV, 30 janvier 1746. (*Correspondance d'Espagne. — Ministère des affaires étrangères.*)

mêler nos personnes aux grands événemens qui regardent les grands États? Un point tout au plus. Un capucin réfléchissait en regardant les astres; on lui demanda compte de sa pensée : il dit qu'il songeait à la différence qu'il y a d'un astre à un capucin. Tel est, monsieur, par rapport à nous, l'intérêt d'un bon partage de l'Italie (1). »

Les meilleures plaisanteries n'ont jamais remédié à rien : l'éclat était fait; et ce que le roi avait dit à un ministre étranger, il ne pouvait le cacher plus longtemps aux siens. Il fallut, dès le lendemain, convoquer le conseil pour le mettre au courant de tout. La consternation, dit d'Argenson, fut terrible. Tous les ministres étaient surpris, offensés, alarmés. Personne ne voyait clairement où tendait ce brusque changement de politique, ni jusqu'où le roi y était engagé, ni s'il y persisterait, ni ce qu'en penseraient la reine, le dauphin et les princesses, et dans le doute c'était à qui tirerait son épingle du jeu, chacun jurant qu'il n'avait rien su de l'affaire et n'y était pour rien. Le ministre de la guerre surtout tenait à dégager sa responsabilité, en faisant bien connaître qu'il n'avait été prévenu que quand tout était décidé. En attendant, la nouvelle circulait de bouche en bouche, de la cour à la ville, confirmée bientôt par la venue d'une ambassade extraordinaire d'Espagne. Les conversations, les commentaires allaient leur train, et d'Argenson sentait le terrain ministériel s'ébranler sous lui. A la vérité, il avait comme consolation l'approbation de Voltaire, qui, à peine averti par le bruit public, lui écrivait dans un accès d'admiration tout lyrique : « — Je vous fais mon compliment de la belle chose que j'entends dire. Comptez que quand vous serez au comble de la gloire, je serai à celui de la joie. Souvenez-vous, monseigneur, que quand vous ne pensiez pas à être ministre, je vous disais qu'il fallait que vous le fussiez pour le bien public. Vous nous donnerez la paix en détail; vous ferez de grandes et bonnes choses, et vous les ferez durables parce que vous avez justesse dans l'esprit et justice dans le cœur. Ce que vous faites m'enchante, et fait sur moi la même impression que le succès d'*Armide* sur les amateurs de Lulli... Les Italiens feront des sonnets pour vous, les Espagnols des rondedillas, les Français des odes, et moi un poème épique pour le moins. Ah! le beau jour, que celui-là, monseigneur! En attendant, dites au roi, dites à Mme de Pompadour que vous êtes content de l'historiographe (2). »

C'était bien d'être loué, mieux valait encore réussir, et d'Argen-

(1) D'Argenson à Vauréal, 29 janvier 1746. (*Correspondance d'Espagne*. — Ministère des affaires étrangères. — *Journal*, t. IV, p. 297.)

(2) Voltaire, *Correspondance générale*, 6, 14 février 1746.

son lui-même ne devait pas tarder à penser que pour avancer les affaires, un peu de raison à Madrid, un peu de fermeté chez Louis XV, un peu de loyauté chez Charles-Emmanuel, étaient préférables à tous les complimens du monde.

Pendant que tout était ainsi à trouble et confusion dans le cabinet français et que force était bien de mettre en panne jusqu'à l'arrivée de l'envoyé espagnol, à Turin, au contraire, la situation devenait d'heure en heure plus aiguë et plus pressante.

Champeaux, en arrivant, trouvait, comme il devait s'y attendre, et comme Montgardin l'en avait prévenu, l'humeur très changée avec les circonstances. La pacification, maintenant connue de l'Allemagne, et l'espoir (bien qu'encore éloigné) de l'arrivée des secours autrichiens avaient fait renaître la confiance dans l'entourage royal. Emmanuel et ses ministres commençaient à se demander s'ils ne s'étaient pas bien pressés, en signant l'engagement du 26 décembre, de se prêter à un acte d'une loyauté douteuse qu'une extrême nécessité pouvait seule justifier. A vrai dire, même dès le premier jour, cette démarche compromettante, une fois consommée, les avait laissés dans un grand trouble d'esprit. Non que ce fût le scrupule de manquer de foi à d'anciens alliés qui les tourmentât, — leur conscience ne parlait pas si haut, — mais c'était la crainte de s'être brouillés avec leurs amis d'Autriche et d'Angleterre, sans être parfaitement sûrs de la durée et de la solidité des nouveaux liens qu'ils contractaient. La preuve de l'état d'incertitude et même d'angoisse où ils restaient, c'est qu'ils avaient cru devoir faire part d'une résolution si contraire à leurs obligations envers l'Angleterre, à qui? au ministre de l'Angleterre lui-même, M. Villette, en lui faisant promettre, sur sa vie et sur son honneur, d'en garder religieusement le secret, mais ils le suppliaient, en même temps, de faire partir un courrier de son ambassade pour plaider auprès de sa cour les circonstances atténuantes de leur défection. Le roi avait voulu s'en expliquer en personne avec l'agent anglais dans un entretien où il donna les marques de la plus extrême douleur et protesta que jamais rien dans sa vie ne lui avait plus coûté. L'Autriche, disait-il, s'était si mal comportée à son égard et lui prêtait si peu d'aide, qu'il ne se croyait pas obligé de se justifier auprès d'elle; mais le roi d'Angleterre, son meilleur ou plutôt son seul ami, il ne se consolerait jamais d'être accusé de lui manquer de parole et d'être devenu indigne de son affection. Mais que pouvait-il faire cependant? George lui-même était menacé sur son trône et ne pouvait lui apporter aucun appui. Devait-il attendre que les généraux français et espagnols vinssent l'assiéger et le prendre, lui et sa famille, dans sa capitale? Vil-

lette, touché de ces considérations (qui en ce moment-là paraissaient encore sans réplique), avait promis de s'en rendre l'interprète et il allait même jusqu'à garantir qu'on y aurait égard à Londres, le roi d'Angleterre n'ayant jamais voulu que le bien de son allié et non sa perte. Sur quoi, Charles-Emmanuel, un peu soulagé, s'était empressé de dire qu'après tout rien n'était définitif, et que les deux souverains amis trouveraient toujours bien quelque moyen de maintenir entre eux une correspondance secrète qui leur permît de veiller à leurs intérêts communs. Bref, il était clair que ce que le cabinet piémontais cherchait avant tout, c'était la suspension d'armes, qui le dégagerait d'un danger pressant, et qu'une fois cette délivrance d'un péril immédiat obtenue, il espérait pouvoir reprendre sa liberté pour en faire usage dans le sens où la fortune des combats lui ferait espérer de rencontrer meilleure chance et plus de profit (1).

On peut juger, dès lors, combien Champeaux fut mal reçu quand il lui fallut convenir qu'au lieu de l'armistice attendu et de l'assentiment promis de l'Espagne, il n'apportait qu'un nouvel instrument diplomatique à rédiger et à débattre. Le mécompte était grand, et Gorzegue ne se fit pas faute de le laisser voir. Cependant, s'il n'eût été question, comme Champeaux se hâta de l'assurer, que de traduire en termes plus précis des points déjà accordés, un changement de forme n'altérant pas le fond n'aurait pas donné prétexte à une contestation sérieuse.

Mais la lecture du document apporté par Champeaux fit voir qu'il était loin d'en être ainsi et qu'il s'agissait de toute autre chose que de donner une tournure différente à des idées convenues. Des dispositions y étaient insérées, non pas nouvelles (ce qui eût pourtant été grave), mais au contraire déjà discutées et écartées : ainsi les deux premiers articles consacraient bien le partage territorial, tel que l'acte

(1) Villette, ministre d'Angleterre à Turin, au duc de Newcastle, 31 décembre 1746 et 3 janvier 1747. (*Correspondance de Turin.* — *Record office.*) — Cette étrange communication faite au ministre d'Angleterre d'une négociation qui était un véritable manque de foi envers le gouvernement britannique paraît avoir été ignorée de l'historien de Charles-Emmanuel III, M. Carutti, et de l'historien de Marie-Thérèse, M. d'Arneth. Je n'en avais trouvé la trace que dans un écrit du comte Selopis, intitulé : *Delle relazioni politiche tra la dinastia di Savoia ed il governo britannico* (1240-1815. — Turin, 1853, p. 82, 164). C'était un des points que j'aurais eu particulièrement à cœur de vérifier dans les documens des archives de Turin, dont la communication m'a été refusée. J'y ai suppléé par la dépêche anglaise, consultée et copiée au *Record office* de Londres. Il résulte de la dépêche de M. Villette qu'il eut connaissance des moindres détails de la mission de Champeaux, du déguisement que cet agent avait pris, du faux nom qu'il portait, et qu'il put prendre lecture de ses notes. On se demande alors qui Charles-Emmanuel espérait tromper, de George I[er] ou de Louis XV, et si c'était à Londres et à Paris que ses agens étaient chargés soit de mentir, soit de dire la vérité.

du 26 décembre l'avait établi ; mais le troisième (ô surprise !) n'était que la reproduction à peu près littérale du projet de confédération italique, deux fois proposé au cabinet piémontais et deux fois repoussé par lui avec énergie. Et pour en assurer tout de suite l'exécution et bannir sans délai tout Allemand du sol italien, on revenait à l'idée d'enlever le grand-duché de Toscane à l'époux de Marie-Thérèse. On a, en vérité, quelque peine à le croire, — à cette heure suprême, quand toutes les minutes étaient comptées et que le moindre retard remettait tout au hasard ; — d'Argenson, sous l'empire d'une préoccupation passionnée, n'avait pu se défendre de tenter, en faveur de la généreuse conception qui lui était chère, un effort vraiment désespéré (1).

La réapparition inattendue de cette exigence, dont on croyait avoir fait justice, porta au comble l'émotion de Charles-Emmanuel et de ses ministres. Leur situation, en effet, devenait de plus en plus critique. D'une part, nous dit un historien piémontais, la signature du procès-verbal du 26 décembre avait été un acte plus nécessaire qu'agréable. Les secours maintenant attendus de l'Autriche rendaient la nécessité moins pressante. Le retard du concours de l'Espagne rendait les avantages plus douteux. Et c'était dans de telles conditions que la France, loin de modérer ses demandes, y ajoutait des exigences qu'elle savait particulièrement désagréables ! C'était une prétention exorbitante, et qui ne pouvait être admise. Mais, d'un autre côté, renvoyer Champeaux avec un refus tout sec, c'était la rupture immédiate : et les auxiliaires annoncés par Marie-Thérèse n'avaient pas encore franchi les Alpes : avant d'arriver

(1) Ce fait est tellement étrange que j'ai hésité moi-même à y ajouter foi. Cependant le texte du projet de traité, inséré par d'Argenson lui-même en appendice à son journal, ne laisse à cet égard aucun doute ; il y est dit en propres termes : « Il sera signé de la part de Sa Majesté très chrétienne, de Sa Majesté catholique et de Sa Majesté le roi de Sardaigne, un traité particulier contenant les conditions de l'union et association qui sera formée entre les princes les plus considérables de l'Italie pour maintenir conjointement et de concert le repos et la tranquillité dans cette partie de l'Europe et pour empêcher qu'aucune armée étrangère puisse jamais y entrer sous quelque prétexte que ce soit. » — (*Mémoires et Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 464.) — Faut-il donc penser que Champeaux, désireux de ménager d'Argenson, ne l'avait pas suffisamment averti de la résistance invincible qu'il trouverait sur ce point dans le cabinet piémontais ? J'ai été un instant tenté de le supposer, d'autant plus que la note piémontaise, si catégorique, que j'ai citée plus haut, ne figure pas dans les pièces restées au ministère des affaires étrangères ; mais cette omission s'explique par le fait que Champeaux, envoyé seul, sans secrétaire, avertit lui-même qu'il ne peut donner copie de tous les documens échangés entre lui et le ministre piémontais et qu'il se borne à en analyser la substance. En tout cas, la première note remise par Montgardin, le 12 novembre à Paris, et le silence gardé dans l'acte du 26 décembre devaient avertir suffisamment de l'impossibilité de faire insérer, dans un acte tardif et dont la conclusion était urgente, une disposition de cette importance.

jusqu'aux rives supérieures du Pô, ils devaient passer sur le corps des Espagnols, déjà maîtres de la Lombardie : la capacité des généraux autrichiens n'était pas assez éprouvée pour qu'on pût attendre d'eux, ni une victoire certaine, ni une marche prompte et facile. Les Français, au contraire, étaient encore campés en plein Piémont, en possession de toutes les places fortes (sauf Alexandrie, dont les jours étaient comptés) ; ils pouvaient d'une heure à l'autre, apparaissant devant Turin, mettre la main sur la capitale et sur le souverain. Dans cette alternative vraiment alarmante, Charles-Emmanuel rassembla son conseil des ministres et demanda à chacun son avis par écrit. La trace de cette délibération solennelle est ainsi conservée dans les archives de Turin.

Les sentimens furent partagés : le ministre de la guerre, le comte Bogino, qui passait pour avoir été hostile dès le début à toute la négociation, insista pour le parti le plus décisif. Point de changement, ni dans le fond, ni dans la forme à l'acte du 26 décembre. C'était à prendre ou à laisser. — Un autre des conseillers, le marquis de Borzeglio, inclina au contraire à la concession et à la faiblesse : à tout prix, il fallait, suivant ce prudent personnage, sauver Alexandrie et préserver Turin d'un coup de main. On verrait ensuite, si, en prévenant l'Autriche et l'Angleterre, on ne pourrait trouver moyen de se dégager des paroles données. Gorzegue, suivant une voie intermédiaire, proposa de consentir à une rédaction nouvelle des engagemens du 26 décembre, pourvu qu'elle fût rigoureusement conforme au programme primitif et qu'on n'y fît place à aucune condition supplémentaire. Il exigeait de plus que cette fois la convention fût définitive, et que la suspension d'armes en fût la suite immédiate. Ce fut l'opinion qui prévalut. Dans les situations difficiles, les termes moyens, sans satisfaire tous les esprits, rallient habituellement tous les suffrages (1).

La marche indiquée par Gorzegue, d'ailleurs, bien que conciliante en apparence, était en réalité plus adroite et même plus insidieuse qu'elle n'avait l'air : car il était clair que Champeaux n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour modifier lui-même le texte nouveau qu'il avait apporté, et moins encore pour notifier aux généraux français l'injonction de suspendre les hostilités. Tout revenait donc en définitive à renvoyer une troisième fois l'affaire à Paris. C'est effectivement à quoi, après quelque débat, il fallut bien se résoudre, et Champeaux ne voulant pas même, de crainte de nouveaux malentendus, se faire l'interprète des volontés du cabinet piémontais, ce fut Gorzegue qui se chargea de les formuler lui-

(1) Carutti : *Histoire de Charles-Emmanuel*, t. III, p. 312 et suiv.

même dans une série d'articles, constituant une sorte d'ultimatum. Il y ajouta l'exigence expresse que tout fût conclu (principalement l'armistice) avant la fin du mois de février déjà en cours. Cette date était de rigueur, puisqu'à ce moment les Autrichiens seraient certainement en marche, peut-être déjà aux prises avec les Espagnols, et qu'il importait de savoir quelle attitude le roi de Sardaigne devrait prendre à leur égard (1).

Le ministre anglais eut connaissance de cette détermination comme des précédentes, et en en faisant part à sa cour, il exprimait, non sans raison, l'espérance que, tout étant de nouveau mis en question, une rupture complète pourrait s'ensuivre. La seule chose qui le surprît et qu'il ne pouvait s'expliquer, c'était la persistance du ministre français dans le plan chimérique de confédération italienne. Il fallait que ce fût, disait-il, la conception propre et favorite du roi de France (*own darling offspring*), et pour s'en rendre compte, il en était réduit à imaginer que Louis XV voulait se faire empereur de la fédération d'Italie pour égaler l'époux de Marie-Thérèse, devenu empereur de la fédération germanique.

Si Champeaux, au lieu d'être tel que ses dépêches nous le montrent, un agent médiocre et vaniteux, tout ébloui du rôle inespéré qui lui était échu et ne songeant qu'à en garder l'honneur; si, même il n'eût pas été réduit à vivre dans une cachette obscure, dont il ne sortait que de nuit, n'entretenant de communications avec personne, et n'apprenant que ce qu'on voulait bien lui dire : la fixation de ce délai, pendant lequel toute l'affaire de la négociation devait rester secrète, lui aurait ouvert les yeux sur la situation singulièrement avantageuse que le ministre piémontais réussissait par là à se ménager. Charles-Emmanuel allait ainsi avoir un mois pour se décider, suivant son humeur ou suivant les circonstances, entre les deux alliances autrichienne et française, restant libre également de rester fidèle ou de faire défection à l'une, de se rapprocher ou de demeurer éloigné de l'autre. Il gardait les deux cartes entre les mains, pouvant jouer jusqu'à la dernière heure celle qui lui présenterait le plus de chances de succès. Si la France entraînait l'Espagne à sa suite, Alexandrie était sauvée, le Piémont délivré, et l'on marchait, d'accord avec les puissantes armées des deux royautés de la maison de Bourbon, au-devant des Autrichiens pour leur barrer l'entrée de l'Italie et enlever à Marie-Thérèse une part de son patrimoine. Dans le cas contraire, le même délai d'un mois laissait aux Autrichiens le temps d'avancer ; on pouvait les at-

(1) Champeaux à d'Argenson, 1er février 1746. (*Correspondance de Turin.* — Ministère des affaires étrangères.)

tendre sans trop de péril, et leur tendre la main à leur arrivée, en prenant à revers Français et Espagnols et en les plaçant entre deux feux. C'était bien la vieille politique à double face et à deux tranchans tant reprochée à la maison de Savoie, mais jamais elle n'avait opéré dans des circonstances plus saisissantes. Il ne s'agissait pas cette fois de se retirer simplement d'une lutte engagée et de contracter une obligation à longue échéance. C'était à huit jours de la décision à prendre et des combats à livrer, en face des armées prêtes à entrer en campagne, qu'on discutait tranquillement dans le cabinet de Charles-Emmanuel de laquelle des deux nations rivales il convenait de verser le sang, ou de recevoir l'argent. Il y a certainement eu dans l'histoire des manœuvres plus loyales, je ne crois pas qu'elle en signale d'une plus audacieuse habileté.

Et ce n'était pas malheureusement le seul avantage que les hésitations des deux cabinets de Versailles et de Madrid assuraient à celui de Turin. L'invitation secrète adressée, nous l'avons vu, par d'Argenson au commandant de l'armée française l'engageant à se tenir tranquillement sur la défensive, pendant la durée d'une négociation dont on ne lui indiquait ni les conditions ni la nature, — cette communication si imprudemment faite et plus imprudemment encore révélée à Charles-Emmanuel, — allait avoir une bien autre conséquence : car l'armée piémontaise déjà remise, par le repos de l'hiver, de ses revers de l'année précédente, acquérait ainsi la facilité de prendre d'avance, sans exciter de soupçons et sans provoquer de représailles, toutes les mesures nécessaires pour se trouver prête, au cas où la négociation viendrait à échouer, à reprendre du jour au lendemain les hostilités. Advenant ce cas de rupture, toujours possible et même aisé à prévoir, cette armée, qui nous redevenait ennemie et n'aurait même jamais cessé de l'être, aurait quelques semaines d'avance sur la nôtre : elle se trouverait sous les armes et prête à l'attaque, tandis que Maillebois, endormi dans une fausse sécurité, et ne redoutant aucune agression, aurait à peine pris les précautions nécessaires pour se défendre.

Rien dans les verbeuses dépêches adressées par Champeaux à d'Argenson pour lui transmettre les dernières propositions, ou plutôt les dernières injonctions de Gorzegue, ne fait voir qu'il ait eu le moindre pressentiment de ces périls. Il n'y est occupé qu'à se justifier d'avoir dû sacrifier une seconde fois le *magnifique projet* de fédération italienne et d'expliquer pourquoi il ne se faisait pas lui-même le commissionnaire de ce nouvel envoi. Il restait, disait-il, pour surveiller sur place la suite des événemens. En réalité, c'était dans l'espérance (et il le laisse trop voir) que le traité définitif serait signé à Turin et qu'il aurait la gloire d'y attacher

son nom. D'Argenson, en recevant cette longue missive, n'y vit pas plus clair que son agent. Une seule chose le frappa : c'est que tout serait manqué si tout n'était pas fait au 1er mars, et qu'il fallait à tout prix avoir conclu avant cette fatale échéance.

L'impatience d'ailleurs le gagnait lui-même, et il avait plus d'une raison d'être pressé d'en finir. On attendait l'envoyé de Philippe V, le duc d'Huescar, qui voyageait lentement avec tout l'appareil d'une ambassade extraordinaire, comme s'il eût voulu protester par cette marche solennelle contre la décision précipitée qu'on avait prétendu arracher à son souverain. Louis XV, très mécontent de ce retard, tenait toujours bon, et répétait très haut, malgré les clameurs d'une partie de sa famille, et les répugnances de la plupart de ses ministres, qu'il n'écouterait aucune remontrance et ne ferait pas de concession. D'Argenson crut faire un coup de partie en profitant de cette disposition, pendant qu'elle durait, pour engager le souverain à fond, par un acte sur lequel il ne fût plus possible de revenir, et qui mît le duc d'Huescar, dès son arrivée, dans l'alternative de céder ou de se retirer immédiatement. C'est la seule explication qu'on puisse donner de la décision imprévue qu'il allait prendre. Dès le 17 février, c'est-à-dire, après avoir pris à peine le temps de jeter les yeux sur les pièces que Champeaux lui faisait tenir (émanées, nous l'avons vu, de la rédaction du ministre piémontais lui-même), il manda chez lui le comte de Montgardin et signa, au courant de la plume, le fameux armistice, objet de tous les vœux de la cour de Turin, sans y mettre ni une condition, ni une réserve, et en y laissant insérer un article spécial qui stipulait la levée immédiate du blocus d'Alexandrie. La seule précaution qu'il prît (et encore était-ce en fait plutôt qu'en droit, car l'acte lui-même n'en porte aucune trace), ce fut d'ajourner la publication jusqu'à l'arrivée à Paris de son gendre le comte de Maillebois, qu'il résolut d'envoyer en qualité de plénipotentiaire pour prendre la place de Champeaux et terminer tous les arrangemens définitifs. C'était au comte, après avoir pris connaissance de l'état des choses à Turin, à s'entendre avec le maréchal son père sur le moment où il conviendrait de mettre la suspension d'armes à l'ordre du jour des troupes françaises.

Ainsi nous passions d'un extrême à l'autre : entre la persistance obstinée dans des espérances chimériques, ou la concession précipitée d'un point capital, il y avait pourtant quelque intermédiaire à garder : quel contraste entre cette conduite saccadée et incohérente et la marche savante et calculée du cabinet de Turin (1)!

(1) Le texte du traité d'armistice, publié dans le *Journal de d'Argenson*, t. IV, 270, porte en *post-scriptum* sous ce titre : article séparé, une clause stipulant que l'armis-

Les signatures étaient à peine échangées que d'Argenson pouvait se demander s'il ne s'était pas trop hâté. Le duc d'Huescar arrivait et, quoique dans sa première audience il se fût montré aussi absolu dans sa résistance que son maître l'avait été à Madrid, dès la seconde ou troisième séance il commença à murmurer tout bas que peut-être un arrangement serait possible si l'on pouvait élargir la part faite en Lombardie à l'infant Philippe. Devant cette lueur d'espoir d'un accommodement pacifique, la résolution tout à l'heure intraitable du roi commença à mollir, et il se demanda s'il n'y aurait pas là un terrain de conciliation sur lequel on pût entrer en conversation avec le roi de Sardaigne. Mais ce fut bien autre chose quand, peu de jours après, Champeaux fit savoir que, la nouvelle de la mission du duc d'Huescar étant arrivée à Turin, le fait jusque-là soupçonné de la résistance de l'Espagne était devenu par là même public, et que Gorzegue exigeait, en conséquence, qu'on rendît publique aussi la résolution de la France dont on lui avait fait part à l'oreille: — à savoir que l'Espagne serait laissée seule dans son abstention et que les troupes françaises, se séparant de celles de l'infant, se retireraient d'Italie. Pour le coup le cœur paternel du roi s'émut tout à fait. Déclarer tout haut, en face de l'Europe, qu'il allait livrer l'époux de sa fille aux injures des Autrichiens, au risque de le voir, après une bataille perdue, emmener captif à Vienne! C'était une extrémité odieuse et un aveu trop pénible. — « J'avais bien fait cette menace, disait-il naïvement à d'Argenson, et je voulais que l'Espagne le crût: mais je n'avais jamais pensé qu'on l'exécuterait. » — Et de fait l'idée de faire évacuer l'Italie par les troupes françaises avait bien, même à un point de vue moins sentimental, quelque inconvénient pratique. Les Français partis, qui allait tenir tête aux Autrichiens en Italie? Charles-Emmanuel s'en chargerait-il à lui seul? et s'il s'en dispensait et se réfugiait dans une neutralité prudente, le généreux projet de bannir les Allemands d'Italie n'allait-il pas aboutir à la duperie de les laisser au contraire maîtres absolus du terrain? Il était tard pour s'en apercevoir. Était-il encore temps d'y aviser (1)?

En tout cas, d'ailleurs, une chose était claire, c'est que, soit pour

tice ne sera publié qu'après que le traité de paix définitive aura été conclu. Cet article ne se trouve pas dans l'instrument officiel conservé aux affaires étrangères, et, d'ailleurs, la suite des faits va prouver que rien de pareil n'avait été arrêté. Les incidens qui firent échouer la mission du comte de Maillebois n'auraient pas eu lieu si l'armistice n'avait dû être consenti que conditionnellement.

(1) La phrase que je mets dans la bouche du roi est prise textuellement dans une note de sa propre main mise à une dépêche préparée par d'Argenson, 7 mars 1746. (*Correspondance de Turin*. — Ministère des affaires étrangères.)

discuter les demi-concessions de l'Espagne, soit pour écarter les exigences du cabinet piémontais, on entrait dans une nouvelle phase de pourparlers qui se prolongerait assurément au-delà du terme fixé. Dès lors, que faire, à cette date du 1er mars qui approchait, de l'armistice qu'on venait de signer? Pouvait-on le déchirer, quand l'encre était encore toute fraîche? Fallait-il y donner cours devant une situation redevenue aussi incertaine que jamais? C'est sur quoi un très vif débat s'éleva de nouveau entre le marquis d'Argenson et le comte son frère : le marquis soutenait que la publication, loin d'être nuisible, aurait l'avantage de compromettre le roi de Sardaigne, et, suivant son expression, d'*embarquer l'affaire, en déclarant Sa Majesté sarde en pleine défection avec ses alliés.* Le comte répondait que, comme il fallait bien que le roi de Sardaigne trahît quelqu'un en cette occasion, on ne pouvait savoir d'avance si c'était à ses anciens ou à ses nouveaux alliés qu'il comptait fausser compagnie, et que le plus sûr était de se mettre en garde à tout événement pour n'être pas le jouet de ses artifices, et il montrait sans peine le danger qu'un désarmement précipité ferait courir à l'armée française : « Nous en répondrions sur nos têtes, » s'écriait-il. Le marquis était obligé alors de confesser son incapacité complète dans les arrangemens de guerre, et d'ailleurs, il avoue lui-même qu'entre tant de prétentions et d'intérêts divers à concilier sur trois théâtres différens, son trouble était extrême : « La délicatesse et la passion, dit-il quelque part, qui excèdent le sentiment qu'on en devrait avoir, font trembler à chaque pas dans une négociation de ce genre (1). »

Bref, on finit par se mettre d'accord en n'autorisant le comte de Maillebois à publier l'armistice que sous les trois conditions suivantes : la durée en serait indéfinie et non-seulement de deux mois; on ferait précéder la publication d'une déclaration renouvelant les engagemens du 26 décembre, et leur donnant ainsi ce qu'ils n'avaient pas encore reçu, un caractère public et irrévocable; enfin (et c'était le point sur lequel le ministre de la guerre insistait le plus), le blocus de la citadelle d'Alexandrie ne serait pas levé, mais on introduirait seulement dans la place un ravitaillement suffisant pour huit jours, qui serait renouvelé de semaine en semaine jusqu'à l'arrangement définitif : et c'est avec cette quatrième édition d'un même texte revisé, mutilé et complété à tant de reprises, que le comte de Maillebois se mit en route et arriva le dernier jour de février à Briançon, où il devait trouver les laissez-passer nécessaires pour franchir la frontière piémontaise.

(1) *Mémoires et Journal*, t. IV, p. 298, 299; — d'Argenson à Champeaux, 26 février 1746. (*Correspondance de Turin*. — Ministère des affaires étrangères.)

Les passe-ports l'attendaient bien, en effet, mais avec une lettre de Champeaux qui en renfermait une autre de Gorzegue, très polie, très empressée même, se terminant pourtant par cette question nettement posée : le comte était-il, oui ou non, en mesure de publier l'armistice dès son arrivée à Turin? Si oui, qu'il arrivât au plus tôt, si non, qu'il voulût bien s'arrêter et attendre qu'on vînt le trouver sur le territoire français, parce que sa présence dans la capitale ne pourrait être ignorée des cabinets anglais et autrichien, déjà très inquiets des bruits qui circulaient, et placerait ainsi le roi de Sardaigne dans la position la plus fausse vis-à-vis de ses alliés.

Le motif allégué pour une interrogation si pressante n'était pas absolument un prétexte. Il est certain que le voyage du duc d'Huescar avait donné partout l'éveil. Une démarche si publique, et dont le but n'était plus un mystère, ne pouvait manquer d'avoir un grand écho à Vienne et à Londres. La nouvelle de la défection du roi de Sardaigne était répandue dans toutes les chancelleries et tous les cafés d'Europe. Le moins que pouvaient faire les deux cours menacées de cet abandon était de mettre le cabinet de Turin en demeure de démentir ces soupçons en donnant quelque gage incontestable de sa fidélité, et le plus éclatant était, certainement, la reprise immédiate des hostilités. C'est aussi ce qu'était venu demander le prince de Lichtenstein, venu de sa personne de Novare à Turin, pour chercher des ordres et s'étonnant déjà tout haut qu'on les lui fît encore attendre. En un mot, l'instant critique était arrivé (à la date même qu'avait prévue, avec une si grande justesse de coup d'œil, le cabinet de Turin), où, la dissimulation n'étant plus possible, il faudrait faire publiquement son choix entre les deux alliances.

Le comte de Maillebois n'était pas en mesure de s'expliquer aussi nettement qu'on le sommait de le faire. Il se borna donc à répondre que les modifications qu'il demanderait à la convention d'armistice étaient légères et qu'elles ne donneraient lieu à aucune difficulté, et passant outre sans délai, il arrivait le 3 mars à Rivoli, à dix lieues de Turin. Là, nouvelle lettre de Gorzegue le sommant de ne pas faire un pas de plus sans articuler positivement ses réserves : il fallut bien se décider à les mettre par écrit pour les faire connaître. Et le lendemain, Maillebois voyait entrer chez lui Champeaux lui-même, accompagné d'un personnage qui n'était autre que le ministre de la guerre, le comte Bogino, lequel lui déclara avec beaucoup de hauteur, et sans vouloir accepter aucun débat, qu'aucune condition nouvelle d'un genre quelconque ne serait admise. Très ému de se voir acculé ainsi, du premier coup,

à une rupture immédiate, le comte crut pouvoir abandonner deux des points qu'on lui avait recommandé d'obtenir, il n'y en eut qu'un, le ravitaillement limité d'Alexandrie, sur lequel (connaissant le prix que son oncle, le ministre de la guerre français, y avait mis) il persista à ne pas céder. Bogino, de son côté, tint ferme sur la négative, et en se levant, il déclara que, tous les délais prévus étant expirés, un corps de troupes piémontaises était prêt à se mettre en marche pour aller porter secours à Alexandrie, que l'ordre de départ avait même été retardé d'un jour pour laisser au plénipotentiaire français le temps de se décider, mais que, si le lendemain, 5 mars, à l'aube du jour, on n'avait rien fait dire de nouveau à Turin, la marche serait commencée et ne pourrait plus être arrêtée (1).

C'était bien là, en effet, le mot de l'énigme. Pendant le mois que le cabinet de Turin s'était réservé, je l'ai dit, pour délibérer tout à son aise, la cause de l'alliance française n'avait pas cessé de perdre du terrain dans le conseil et dans l'esprit même de Charles-Emmanuel. C'était l'effet naturel de l'hésitation de l'Espagne et des dissentimens intérieurs de la famille royale comme du ministère de France, dont des agens bien informés ne laissaient rien ignorer à Turin. Marie-Thérèse, au contraire, prenait son parti avec sa résolution et sa perspicacité accoutumées. Avertie par le bruit public, elle connaissait assez le caractère de son volage allié pour ne pas douter de la défection dont elle était menacée; elle ne prêtait naturellement aucune foi aux dénégations obstinées qu'opposait, à toutes les questions qui lui étaient posées, le ministre sarde à Vienne. L'embarras seul de cet agent, trop visible dans son attitude, était un indice auquel on ne pouvait se méprendre. Mais, d'autre part, la mission même du duc d'Huescar indiquait assez clairement que la nouvelle alliance, bien que sérieusement mise sur le tapis, n'était pas chose faite, puisque l'Espagne discutait sur les conditions de son adhésion. Dès lors, la seule manière de prévenir le mal, s'il en était temps encore, c'était, non de se livrer contre Charles-Emmanuel à des récriminations blessantes, mais de lui rendre le courage d'opérer en silence un nouveau changement de front. La peur avait dû dicter sa trahison, c'est en le rassurant qu'on pouvait l'empêcher de la consommer. Aussi, sans se mettre trop en peine de savoir quel accueil ses

(1) Carutti : *Histoire de Charles-Emmanuel*, t. II, p. 314, 315; — Champeaux à d'Argenson, 5 mars; — le comte de Maillebois à d'Argenson, 6 mars 1746. (*Correspondance de Turin*. — Ministère des affaires étrangères. — (Voir toute la correspondance échangée entre Gorzegue et le comte de Maillebois les 2, 3, 4 et 5 mars. — *Rendu*, p. 168, 174.)

troupes allaient recevoir, la prudente souveraine ne songea-t-elle qu'à imprimer à leur marche une célérité inaccoutumée. Un corps de 30,000 hommes arrivait donc, faisant dix lieues par jour, et les premiers détachemens étaient déjà signalés aux environs de Mantoue. Ce contraste entre l'indécision, d'une part, et la hardiesse, de l'autre, frappait l'égoïste prudence du roi de Sardaigne et le faisait incliner de jour en jour davantage du côté de l'Autriche. Il fut bientôt évident qu'il ne cherchait plus qu'un prétexte pour se dégager d'une parole imprudente et faire oublier une défaillance momentanée. Quand on cherche en ce genre, on finit toujours par trouver. C'est ce que pensa sans doute le ministre de la guerre, le comte Bogino, qui, ne doutant plus d'une rupture qu'il avait toujours désirée, se mit silencieusement à l'œuvre pour reprendre les opérations militaires, dès que la permission lui en serait donnée, en les inaugurant par un grand coup de surprise et d'audace.

Son plan (dont tous les historiens piémontais parlent avec admiration, presque comme d'une conception de génie) était de réunir les bataillons les plus alertes et les plus aisément disponibles qu'il eût à ses ordres, de mettre à leur tête un chef connu par sa résolution et son esprit d'entreprise, le baron de Leutrum, puis de les lancer à travers les lignes françaises, dans l'espoir de les faire arriver sous les murs d'Alexandrie avant que la place, déjà réduite aux horreurs de la famine, eût été contrainte à capituler. Quand on jette les yeux sur la carte, et qu'on examine la position respective des armées, on a peine à concevoir comment un dessein d'une si folle témérité avait pu passer par la tête d'un tacticien quelconque. L'accès d'Alexandrie, du côté de Turin, était défendu par une chaîne de places fortes, toutes occupées par les Français, qui y gardaient des garnisons respectables. En arrière, autour de Tortone, était campé le maréchal de Maillebois lui-même, avec le gros de ses troupes. C'était donc l'armée française tout entière que les agresseurs pouvaient trouver, au premier signal, en face d'eux. D'où venait à Bogino la hardiesse de tenter une pareille aventure? Uniquement (il est impossible de le méconnaître) de la confiance que lui inspirait la recommandation donnée par d'Argenson à Maillebois de ne faire aucun mouvement tant que durerait la négociation pendante. On était sûr de trouver devant soi un adversaire qui avait promis de ne pas bouger; l'essentiel était de le maintenir dans cette attitude passive, en lui laissant ignorer tout ce qui se passait en dehors de lui, jusqu'à ce qu'il ne fût plus en mesure de se mettre en garde. Assurément, l'engagement n'étant pas réciproque, il était, dans la rigueur du droit, permis au gouvernement piémontais de prendre cette initiative sans prévenir; mais s'il y

eut jamais des cas où, suivant l'ancien adage, le droit extrême touche à l'extrême injure, celui-ci était du nombre.

Telle était la manœuvre plus habile qu'honnête qui, comme on le voit, réussissait à souhait. Il faut convenir que tous les politiques français semblaient donner à l'envi dans le piège qui leur était tendu. On n'avait pu laisser ignorer au maréchal de Maillebois l'envoi de son fils comme plénipotentiaire à Turin, et rien n'était mieux fait pour entretenir le chef de l'armée française dans l'attente et dans l'illusion d'une pacification prochaine. Comment croire, en effet, qu'un personnage aussi important que le gendre du ministre des affaires étrangères et le fils du commandant en chef de l'armée se déplaçât pour autre chose que pour mettre le sceau à un pacte déjà conclu? Mais les réserves apportées, après coup, à une convention déjà signée, fournissaient au cabinet piémontais justement le meilleur prétexte de rupture qu'il pût désirer. Enfin, le comte de Maillebois lui-même, en prolongeant les pourparlers sans les clore, et en venant se placer aux portes de Turin dans un point où il ne pouvait communiquer même avec les postes les plus avancés de l'armée française, permettait à Bogino de compléter ses préparatifs sans crainte d'être inquiété. Et c'est ainsi que l'adroit ministre arrivait au résultat vraiment inespéré de garder tout en suspens jusqu'à la dernière heure, et de ne congédier le fils que quand il n'aurait plus aucun moyen d'aviser son père, en temps utile, de son échec et de son renvoi.

Tout étant de la sorte heureusement combiné, le 5 mars, au matin, l'expédition piémontaise reçut l'ordre du départ; et quand, dans la journée qui suivit, le comte de Maillebois, qui, jusque-là, s'était naïvement refusé à prendre la menace au sérieux, fit savoir qu'il était prêt enfin à tout céder, la réponse fut qu'il était trop tard, que les troupes étaient en route et trop éloignées déjà pour qu'un ordre de rétrograder pût les atteindre. Sa présence, dès lors, qui commençait à être connue, devenant à la fois compromettante et inutile, on l'engageait à rentrer sur le territoire français pour y attendre la suite des événemens. On avait même eu le soin de lui faire préparer des chevaux sur toute la route, jusqu'à Suse, pour qu'il n'eût de prétexte de s'arrêter nulle part (1).

En même temps, le marquis de Gorzegue mandait auprès de lui les ministres d'Autriche et d'Angleterre et prenait enfin son parti de confesser tout haut ce qui ne pouvait plus être caché, à savoir qu'une négociation avait été engagée avec la France et qu'un envoyé français de haut rang était venu jusqu'à la porte de Turin. Mais il

(1) Gorzegue à Maillebois, 5 mars 1746; — *Rendu*, p. 170.

ne s'était agi, suivant lui, que de conclure un armistice pour sauver la ville d'Alexandrie, menacée d'une chute imminente. Quant au fond même de la transaction et au projet de partage des états autrichiens (qui avait été un instant accordé et convenu), il n'y fit qu'une légère et très vague allusion. « Quelques points, disait-il, avaient bien été un instant mis en avant qui semblaient satisfaire l'agent français, mais, tout étant resté subordonné à la condition préliminaire de la suspension d'armes, sur laquelle on n'avait pu s'accorder, l'affaire était rompue, l'envoyé français était reparti; et il n'y avait plus qu'à se mettre en campagne, ce qui allait être fait ce jour-là même. Le roi, ajouta-t-il, m'a donné ordre de vous faire part de tout ceci pour faire connaître la *droiture* de ses *intentions*. »

L'attitude des deux agens en recevant cette communication fut nécessairement assez différente. Pour le ministre anglais, qui savait tout, à qui on n'avait laissé ignorer aucun des incidens de la négociation, il eut peine (il en convient lui-même) à affecter la surprise; il ne répondit que peu de mots, admirant en vérité, ajoute-t-il, l'art avec lequel le ministre avait su faire le silence sur les points délicats. Quant au ministre autrichien, il resta matériellement atterré, ce qui lui donna une apparence de calme dont son collègue resta étonné. Mais l'entretien fini et la porte fermée, il reprit ses sens, et de la stupeur passa à la plus vive irritation. Jamais, s'écriait-il, on n'avait vu conduite si perfide et si indécente. Qu'était-ce donc que ces *points* sur lesquels on n'avait pu se mettre d'accord, un *instant*, à la satisfaction de la France? Il n'était pas difficile de les deviner. Il vaudrait cependant la peine de les tirer au clair, et de concert avec le prince Lichtenstein (à qui son aide-de-camp venait aussi de tout raconter) il allait demander une audience au roi où il le forcerait bien de s'expliquer. L'Anglais laissa passer ce flot de colère avec le sang-froid britannique, sans mot dire, jusqu'à ce que la fatigue vînt y mettre un terme (*I let him go this way for some time and till he seem tired*). Prenant alors la parole, avec calme, il lui fit remarquer que sans doute une audience du roi serait très utile pour obtenir de lui la promesse formelle que tout était fini avec la France et qu'aucun pourparler ne serait repris, mais que, quant à revenir sur le passé et à lui poser des questions qui l'embarrasseraient, de deux choses l'une, ou il n'y répondrait pas, ou les réponses qu'il ferait n'inspireraient aucune confiance.

« J'ajoutai, dit-il, que nous devions regarder la découverte que nous venions de faire comme des plus heureuses pour nos intérêts communs, puisque ce qui venait d'arriver à M. de Maillebois ne pouvait que creuser un fossé profond (*widen the breach*) entre Sa

Majesté sarde et la France, et qu'il valait mieux, par conséquent, profiter de la circonstance que d'exaspérer ces gens-là par des marques inopportunes de ressentiment, qui ne pourraient que les rejeter dans les bras des Français : nous devions donc, dans mon opinion, nous borner à rapporter les faits à nos cours sans les accompagner d'aucune réflexion et en laissant nos maîtres en faire tel usage qu'il leur conviendrait. Quant à nous, nous devions profiter de l'occasion qui nous était offerte pour rétablir nos affaires et faire tort à l'ennemi commun. Cette manière de voir ne parut pas très goûtée quand je l'exposai, mais j'ai lieu de croire qu'on en a pourtant tenu compte. » Effectivement, la réflexion porta conseil et le comte de Richecour (c'était le nom du ministre d'Autriche), en rendant compte de l'incident à Marie-Thérèse, au lieu d'en accroître la gravité, s'efforça de l'atténuer. Il se borna à se prêter seulement le mérite d'avoir trouvé sur place une réponse tournée en épigramme et probablement aiguisée après coup, puisque le récit anglais n'en parle pas : « J'ai répondu à M. de Gorzegue, dit-il, que je lui étais fort obligé de sa communication et que je m'empresserais d'en informer Votre Majesté impériale, qui avait déclaré tant de fois qu'elle aimerait mieux perdre de son propre bien que de voir le roi en perdre du sien. » — Quant au prince de Lichtenstein, il se mit en chemin sans délai pour aller porter ses troupes sur les derrières de l'armée française, tandis qu'elle serait attaquée de front par les troupes piémontaises sous les murs d'Alexandrie (1).

Un tour diplomatique si bien joué devait aboutir à un succès militaire aussi complet. L'agression, tout à fait imprévue, trouva le maréchal de Maillebois plongé dans la confiance la plus absolue. Il s'y abandonnait avec d'autant plus de complaisance que, ses

(1) Villette au duc de Newcastle, 15 mars 1746. (*Correspondance de Turin. — Record office.*) — Richecour à Marie-Thérèse, 6 mars 1746 (dépêche communiquée par M. d'Arneth). — On a quelque peine à croire que, le ministre d'Angleterre Turin ayant été pleinement informé du détail de la négociation et ayant communiqué tous ces renseignemens à son gouvernement, le cabinet de Londres n'en ait rien fait savoir à Vienne et que Marie-Thérèse dût rester jusqu'au dernier moment dans l'ignorance d'un fait qui l'intéressait à un si haut degré. C'est cependant ce qu'affirme M. d'Arneth dans son *Histoire de Marie-Thérèse* et ce qu'il a bien voulu me confirmer par une lettre écrite en réponse à la question que je lui avais faite et à la suite de laquelle il a eu l'obligeance de se livrer à de nouvelles recherches. Il reste convaincu que l'Autriche n'a rien su de ce qui se passait à Turin avant la fin de février et n'a été avertie à ce moment même que par les bruits publics vaguement répandus à Londres. Comment expliquer ce silence observé par le gouvernement anglais envers son alliée sur un point qui les touchait également l'un et l'autre? Faut-il croire que l'Angleterre, moins intéressée que l'Autriche dans les affaires d'Italie, voyait sans trop de déplaisir l'agrandissement du roi de Sardaigne? C'est possible, mais je n'oserais l'affirmer. On a peine à se reconnaître dans ce dédale de fourberies et d'intrigues.

rapports avec les généraux espagnols devenant de jour en jour plus aigres, il ne se souciait nullement de reprendre en leur compagnie une nouvelle campagne dans les conditions de l'année précédente. L'annonce de l'arrivée de son fils, porteur d'une convention d'armistice et chargé de pleins pouvoirs, le comblait de joie. Il se préparait à en faire à son armée, par un ordre du jour public, la joyeuse surprise; et, en attendant, il n'en gardait plus le secret à son entourage. Le déplaisir que paraissaient en éprouver ses maussades alliés ne faisait qu'accroître la satisfaction qu'il allait avoir à tendre amicalement la main à ses ennemis de la veille. Sa sécurité était telle qu'au moment où tout était prêt déjà pour le surprendre, il en était encore à demander à Paris des instructions pour savoir à qui, de l'infant ou du roi de Sardaigne, il convenait de céder, en cas d'expédition commune, le pas et le commandement. Aussi quand, dans les premiers jours de mars, le comte de Montal, qui commandait à Asti, lui fit savoir que ses éclaireurs lui signalaient des mouvemens suspects du côté de Turin, des passages de troupes et d'artillerie dont l'aspect était menaçant, le maréchal se refusa absolument à prendre l'alarme; et, au lieu de se porter tout de suite, comme il l'aurait fait en toute autre occasion, à l'aide de son lieutenant, il haussa les épaules et parut se moquer du message et du messager. On se trompait, dit-il, ou on le trompait, et ces menaces apparentes n'avaient pour but que de donner le change aux soupçons, déjà éveillés, des Autrichiens. Montal ayant insisté, cependant, il se borna à lui ordonner de prendre quelques précautions insignifiantes. Telles qu'elles étaient, cependant, ces recommandations n'arrivèrent pas à leur adresse : le courrier qui les portait trouva les Piémontais déjà sous les murs d'Asti, bombardant les faubourgs, creusant des tranchées et prêts à ouvrir la brèche (1).

(1) Voir toute la correspondance échangée entre Montal et Maillebois dans l'ouvrage publié par le marquis de Pezay, sur les campagnes du maréchal de Maillebois en Italie, vol. III, p. 513, 520; mais cet ouvrage doit être consulté avec réserve, parce que l'auteur, écrivant sous les yeux et à la demande de la famille du maréchal, fait plutôt un panégyrique et un plaidoyer qu'une histoire. Montal, écrivant après l'événement, à Paris, pour se justifier, dit en propres termes que le maréchal lui avait fait dire qu'il était sûr de notre paix, « signée avec le roi de Sardaigne et que je ne devais avoir aucune inquiétude sur la marche des ennemis. » — « Il paraît, par les ordres que M. le maréchal m'a donnés, qu'il était dans la bonne foi. » — Montal au comte d'Argenson, 24 mars 1746. — (Ministère de la guerre.) La lettre porte en marge cette note de la main du ministre : *J'ai rendu compte au roi, rien à répondre.*— (Voir aussi un *Appendice* au VIIe volume du *Journal de Luynes*, p. 36, une lettre sans signature, évidemment écrite par un officier de l'armée de Maillebois. Il y est dit que la nouvelle du traité signé avec la cour de Paris était publique dans l'armée, qui n'attendait que

C'était sur Asti, en effet, que Leutrum et sa petite troupe s'étaient portés, comme sur le point qui commandait la route directe d'Alexandrie. Montal, réduit à ses propres forces, était-il en état de leur tenir tête? C'est une question qui a été fort disputée entre lui et ses supérieurs, et peu s'en est fallu que la solution en ait été remise à un conseil de guerre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'essaya seulement pas de résister. Ne comprenant rien à ce qui se passait et perdant complètement la tête, après quelques coups de canon échangés, il se décida à députer un parlementaire à Leutrum : « Que se passe-t-il donc, dit cet envoyé, et que faites-vous? Tout le monde sait que la paix est faite avec votre maître, et vous nous attaquez sans prévenir. » « — Je ne sais rien de tout cela, répondit brusquement Leutrum, le roi m'a ordonné de prendre Asti : Je fais ce qu'on m'a dit de faire. »

Plus surpris et plus démoralisé que jamais, ne pouvant faire accorder les avis de Maillebois et le spectacle qu'il avait sous les yeux, Montal se laissa parler de capitulation. Il aurait voulu obtenir la sortie avec les honneurs de la guerre, et la faculté de se retirer sous Alexandrie. De la sorte rien n'eût été compromis, et il aurait pu aller demander à Maillebois l'explication de ce mystère. Mais Leutrum, sentant son avantage, déclara que toute la garnison était déjà en fait prisonnière de guerre et qu'il ne la laisserait pas échapper. Il lui fallait la soumission complète, ou dans deux heures il donnait l'assaut. Au bout de deux heures, Montal ne demandait plus pour sa troupe que la faculté de conserver ses bagages. « Je n'ai jamais fait la guerre aux bagages, » dit dédaigneusement Leutrum, et il fit sans peine cette injurieuse concession. La capitulation fut signée dans ces tristes termes. Onze bataillons français déposèrent leurs armes et durent être emmenés en captivité. La route d'Alexandrie était ouverte (1).

Aucun fait, dit l'historien piémontais dont je transcris le récit, plus honteux n'est inscrit dans l'histoire militaire de la France. L'assertion n'est peut-être pas trop sévère : mais il reste à savoir

le moment de la publication d'un armistice... Puis à propos de l'attaque d'Asti : « La marche des ennemis n'avait rien dissimulé : elle se faisait tambour battant; on l'annonçait de toutes parts à M. le maréchal. Mais par je ne sais quelle fatalité, ou séduit par les apparences d'une paix prochaine, il ne semblait faire aucune attention à ce récit.

(1) J'ai suivi dans le récit de ce véritable guet-apens celui de l'historien piémontais Carutti lui-même. Il est vrai que Carutti ne parle pas de la promesse faite à Charles-Emmanuel par d'Argenson et de l'immobilité ainsi imposée au maréchal de Maillebois. Il est difficile pourtant de croire que le fait n'ait laissé aucune trace dans les archives de Turin. En tout cas, le billet de d'Argenson à Maillebois est inséré à peu près textuellement dans son *Journal* où il aurait été facile de le trouver.

si aucun fait plus glorieux que ce succès dans les conditions où il était obtenu n'est inscrit dans les fastes militaires du Piémont. J'ose affirmer qu'un lecteur de bonne foi admirera plutôt ici l'adresse d'une intrigue bien nouée, que l'éclat d'un haut fait d'armes. Il manquerait même quelque chose au caractère moitié tragique et moitié plaisant de l'aventure, si on n'y ajoutait que, pendant la première journée, le bruit s'étant répandu à Turin que le coup était manqué, Gorzegue fit venir Champeaux et lui demanda s'il ne pourrait pas faire courir après le comte de Maillebois, pour le prier de redire son affaire : le lendemain, le résultat étant connu, nouveau contre-ordre. Ce trait, qu'un auteur comique ne négligerait pas, achève le tableau (1).

La signature de Montal était à peine apposée au texte de la capitulation qu'on entendit un signal partant des hauteurs qui dominent Asti. C'était le maréchal de Maillebois qui, enfin, sorti de sa confiance léthargique, accourait en toute hâte, plein de confusion et de colère. Quand on lui apporta le malheureux écrit que venait de souscrire son lieutenant, à peine pouvait-il en croire ses yeux; sa consternation et son désespoir furent au comble. Un récit du temps dit que ses genoux se dérobèrent sous lui, et qu'il faillit tomber à la renverse. A la joie d'une pacification triomphante, substituer du jour au lendemain l'humiliation d'un échec presque sans exemple! Il était impossible de tomber de plus haut. Et pas un avis, pas un mot ni de son fils, ni de Champeaux! Où étaient-ils? Où les chercher dans cette bagarre? Sa première lettre au comte d'Argenson, son ministre, écrite le soir même du désastre, porte le caractère d'un véritable affolement. « — Jamais, dit-il, on ne vit de situation pareille à la mienne : j'ai la mort dans le cœur! » Et il avoue que les idées les plus étranges lui passaient par l'esprit, celle entre autres de s'adresser directement au général ennemi pour le prier de faire passer une lettre à son fils, s'il était encore à Turin. Mais au milieu de son trouble, il conservait pourtant encore assez de calme et de soin de sa légitime défense pour transcrire textuellement le malheureux billet que le marquis lui avait écrit et qui était en réalité, à ses yeux, la cause de tout le malheur (2).

Rien pourtant n'eût été tout à fait irréparable si on avait pu marcher en toute hâte sur Alexandrie pour y devancer et attendre Leutrum. Mais comment s'aventurer ainsi, au lendemain d'une pa-

(1) Champeaux à d'Argenson, 6 mars 1746. (*Correspondance de Turin.* — Ministère des affaires étrangères.)

(2) Le maréchal de Maillebois au comte d'Argenson, 9 mars 1746. — (Ministère de la guerre.)

reille surprise qui pouvait en annoncer d'autres, quand on apprenait que Lichtenstein et ses Autrichiens s'apprêtaient à tenter le même coup sur Montcalvo? A la vérité, là veillait le brave Chevert, moins sujet que Montal à la défaillance. Mais on ne pouvait pourtant abandonner ainsi un terrain menacé et laisser dégarnir toute la rive supérieure du Pô. Maillebois se borna donc à envoyer en toute hâte demander des renforts à l'armée espagnole qui était campée devant Milan; mais avant que la demande pût être parvenue à son adresse, tout était fini à Alexandrie. Le commandant du siège (un officier espagnol comme je l'ai dit), le comte de Lasci, n'avait pas même attendu d'être attaqué. Sur la nouvelle de la prise d'Asti, et de l'arrivée des Piémontais, il avait levé le camp, se retirant sur Tortone et emmenant avec lui tout le contingent espagnol. Les bataillons français, ne pouvant se défendre seuls, avaient dû le suivre. Et quand le maréchal manda Lasci auprès de lui, pour lui demander l'explication de sa conduite : « Vous n'allez pas me faire croire, dit l'Espagnol avec insolence, que vous avez besoin de nous pour vous défendre contre les Piémontais : vous vous entendez trop bien avec eux (1). »

C'était là le dernier coup et le plus cruel, réservé à l'infortuné maréchal. Dupe et jouet des Piémontais, il ne lui manquait plus que de passer pour leur complice : et c'est, en effet, ce qui avait lieu. L'idée d'un accommodement secret intervenu entre les rois de France et de Sardaigne était si fort répandue, on croyait si bien la chose faite, dès lors l'agression des Piémontais était si étrange et la faiblesse des Français si peu croyable, que le soupçon d'un jeu concerté et d'une connivence entre eux paraissait aux spectateurs l'explication la plus vraisemblable. Fausse attaque d'un côté, résistance simulée de l'autre, disaient les témoins ébahis, le tout pour prolonger l'équivoque quelques jours de plus et surtout pour peser sur les résolutions incertaines de l'Espagne (2).

(1) Henri Morris : *Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins pendant la guerre de la succession d'Autriche*, 1886, p. 161. La plupart des historiens expliquent cette étrange conduite de Lasci par des ordres qu'il aurait reçus de Milan, après la nouvelle de la chute d'Asti. Le rapprochement des dates me paraît rendre cette interprétation impossible : Asti capitula le 8 mars et Alexandrie fut évacuée le 10. Il n'y a pas entre les deux jours le temps nécessaire pour un échange de courrier entre Alexandrie et Milan. Lasci a donc dû devancer l'ordre, que, d'ailleurs, il n'aurait pas manqué de recevoir.

(2) Cette supposition, bien que singulière, pouvait se justifier par des exemples récens. On avait vu, en effet, Frédéric et Marie-Thérèse quatre ans auparavant jouer un jeu analogue au siège de Neiss en Silésie. La ville s'était rendue aux Prussiens presque sans résistance pendant que Frédéric s'engageait à ne tirer aucun parti de cette victoire et à se contenter des avantages qu'un traité secret lui assurait au même moment. — (*Frédéric II et Marie-Thérèse*, t. II, p. 105 et 110.)

Nulle part, cette odieuse interprétation ne rencontra plus de faveur que dans le camp des Espagnols et autour de don Philippe lui-même. L'infant était tenu au courant, de Madrid, par sa mère, de toute la négociation engagée à Turin, et des commentaires passionnés ne lui avaient rien laissé ignorer des moyens de contrainte qu'on avait tenté d'employer sur le roi son père. La France, lui avait-elle écrit, vous traite comme un marmouset. La chute d'Asti, sans résistance réelle, lui parut tout simplement le prélude de l'abandon complet dont il se savait menacé ; ni lui, ni le comte de Gages ne se firent faute de le dire tout nettement au maréchal lui-même. — « Un coup pareil étonnerait toute l'Europe, lui écrivait le comte de Gages, qui connaît vos grandes qualités dans le métier de la guerre. L'infant a dans les mains la copie du traité fait entre le roi très chrétien et le roi de Sardaigne : il a même une lettre du roi, son père, où il est annoncé qu'on rendra libre la communication d'Alexandrie, et il ne doute pas que vous ayez agi en conséquence. Vous jugez bien, monsieur, que personne ne croira qu'un dérangement si extraordinaire ait pu se faire sans mystère. » — « Je ne puis me persuader, écrivait l'infant lui-même, qu'un général aussi expérimenté, tel que vous, ayez pu commettre une faute semblable, sans qu'il y ait quelque motif que je crains d'entendre, tout opposé qu'il est aux sentimens de mon cœur (1). » Et il ajoutait que, ne pouvant plus compter que sur lui-même pour se défendre, il rappelait toutes ses troupes autour de lui pour faire face aux renforts autrichiens qui arrivaient de Mantoue. Le maréchal, comme on le pense bien, justement offensé, ne voulait pas rester en reste de récriminations. — « Tout le mal, répondait-il, venait de la sotte expédition poussée sur Milan qui l'avait laissé dans l'abandon, avec une ligne de défense toute dégarnie et ouverte à toutes les surprises. »

Décrire le trouble et le désordre que ces soupçons réciproques jetaient dans les deux armées serait chose véritablement impossible. Jamais de mémoire d'homme, on ne vit pareille confusion des langues. Des courriers passaient d'un état-major à l'autre, chargés de gros mots et d'injures. C'était de part et d'autre un échange d'imputations outrageantes : il n'était pas de bruit étrange qui ne trouvât créance. C'était le maréchal, à qui on venait dire que, s'il essayait de se présenter au camp de l'infant, tout était prêt pour l'arrêter et le conduire à Madrid comme traître à la cause commune. Puis des officiers espagnols rencontrant des voitures de

(1) Le comte de Gages à Maillebois, 11 mars 1746 ; — l'Infant à Maillebois, même date. — (Ministère de la guerre.)

l'intendance française avaient la prétention de les fouiller pour y trouver la preuve des lâches intrigues dont ils étaient victimes. Enfin, on allait jusqu'à dire que, quand les Autrichiens arriveraient, les Espagnols, usant de représailles à leur tour, au lieu de les combattre, se jetteraient dans leurs bras, pendant que, les Piémontais coupant nos communications avec la Méditerranée, l'armée française se verrait cernée et obligée de mettre bas les armes. Tout paraissait possible et tout à craindre. En un mot, dit un historien contemporain, une perfidie supposée faisait naître mille trahisons réelles.

Au milieu de ce trouble général, on retrouvait par instant quelqu'un de ces traits de vaillante gaîté française qui ont toujours éclairé les jours les plus sombres de notre histoire. Telle est l'anecdote du sergent Va-de-bon-cœur que rapportent toutes les chroniques du temps. Obligé d'évacuer rapidement la ville de Moncalvo pour répondre à l'appel de Maillebois, Chevert avait dû y laisser ses blessés et ses malades, en les recommandant à la clémence du vainqueur, qui, entrant dans la ville sans résistance, n'aurait eu aucune raison pour maltraiter des infortunés. Mais avant que les Piémontais eussent paru devant les remparts, un de ces pauvres abandonnés, qui portait le nom de guerre de Va-de-bon-cœur, se soulevant sur son grabat et se retournant vers ses compagnons : « Camarades, leur dit-il, est-ce que nous allons nous rendre sans souffrir au moins pour *deux liards* de siège ? » Et il leur fit comprendre que, moyennant quelques vieilles pièces de canon rouillées, mises en place sur les remparts, on pourrait faire un simulacre de défense qui leur donnerait droit aux conditions d'une capitulation honorable. Aussitôt dit, aussitôt fait, et quand le baron de Leutrum arriva aux portes de la ville, il fut reçu, à sa grande surprise, par une décharge d'artillerie qui mit quelques-uns de ses hommes hors de combat. Touché lui-même de ce trait d'énergie, il fit tout de suite offrir à ces défenseurs improvisés de leur accorder le traitement qui leur conviendrait. « Non, répondit Va-de-bon-cœur, nous ne nous rendrons pas que vous n'ayez fait une tranchée, ne fût-elle que de la longueur de ma pipe. » Leutrum se prêta à la plaisanterie, et après une heure de bombardement assez mollement opéré, il accorda aux assiégés une capitulation qui leur permettait de sortir avec les honneurs de la guerre. Le régiment des infirmes défila alors devant lui, chacun portant, en guise des armes qu'il n'aurait peut-être pas été en état de soutenir, quelque signe de sa maladie ou de sa blessure : celui-ci brandissant sa béquille, cet autre le bras en écharpe, quelques-uns montés sur les épaules de leurs camarades, et ce fut dans cet ap-

pareil qu'ils rejoignirent l'armée française, où ils furent reçus avec de joyeuses exclamations. Quelques semaines plus tard, disons-le à l'honneur de l'ancien régime, Va-de-bon-cœur était nommé officier, et son nom figurait sur les contrôles à côté des plus illustres de la noblesse française (1).

Sans produire d'aussi fâcheuses conséquences que sur le théâtre du désastre, l'effet de la surprise causée par le coup de main d'Asti ne fut guère moindre à Versailles. Là aussi, le départ du comte de Maillebois ne laissait plus aucun doute sur la conclusion de l'alliance piémontaise; et d'Argenson lui-même, qui devait pourtant savoir à quoi s'en tenir, se croyait encore si sûr de son fait que le 7 mars (le jour même de la prise d'Asti), il entrait en conversation avec l'ambassadeur de Venise à Paris pour offrir à la république la ville de Mantoue, comme sa part dans la nouvelle distribution de l'Italie. Quand la triste réalité fut connue, ce fut une stupeur et bientôt un soulèvement général. Une véritable tempête de reproches fut déchaînée contre tous ceux, diplomates ou militaires, qui avaient mené perdre l'honneur de l'armée française dans une si cruelle aventure. Ni Champeaux, ni Maillebois, ni son fils n'étaient épargnés, on allait même jusqu'à accuser tout bas le roi lui-même qui avait voulu conduire une si grande affaire à l'insu de ses ministres. — « La personne du roi de France, écrit Chambrier au roi de Prusse, est intéressée dans l'affaire de Sardaigne; c'est lui qui a voulu entamer la négociation, voulant imiter Votre Majesté. — Mais d'Argenson naturellement recevait en pleine poitrine la plus forte atteinte. Les premiers et les plus ardens à l'accuser étaient ses collègues, naguère très piqués, maintenant heureux de n'avoir rien fait ni rien su: celui qui parlait le plus haut, c'était le comte son frère, ne se faisant pas faute de montrer ce malheureux billet, source de tout le mal dont on lui avait dérobé la connaissance. D'Argenson, au contraire, avec sa générosité accoutumée, ne cherchait nullement à se disculper aux dépens d'autrui, il ne pouvait souffrir surtout qu'on s'en prît aux deux Maillebois qui lui étaient unis par les liens de l'amitié et du sang. — « Le père et le fils, écrivait-il à Vauréal, dans son style imagé, sont innocens comme la chaste Suzanne (2). »

Par une étrange fatalité, un événement longtemps attendu, qui un peu plus tôt aurait comblé tous ses vœux, arriva juste à point pour accroître ses regrets. L'Espagne cédait enfin et acceptait sans

(1) *Mémoire sur les campagnes d'Italie en* 1745 *et* 1746; Amsterdam, 1777.

(2) D'Argenson à Vauréal, 22 mars 1746. (*Correspondance d'Espagne.* — Ministère de la guerre.) — Chambrier à Frédéric, 25 mars 1746.

réserve les conditions proposées. Dejà, depuis quelques jours, cette modification d'humeur était visible : la reine avait dit à Vauréal : « J'ai fait dire beaucoup de messes pour les âmes du purgatoire, ce sont mes bonnes amies ; mais j'y ai mis pour condition qu'elles inspireraient au roi une bonne résolution. » En conséquence, le 8 mars, le jour même où Asti ouvrait ses portes, elle faisait venir de nouveau l'ambassadeur. « Nous n'avons pas dormi cette nuit, le roi et moi, disait-elle, nous n'avons fait que raisonner sur le traité que le roi très chrétien a signé avec le roi de Sardaigne et de la fermeté qu'il apporte à le soutenir, nous cédons enfin et nous voulons bien l'exécuter (1). »

Concession tardive qui, dans le trouble général, ne fut pas même écoutée. Il n'y eut que d'Argenson qui y vit un rayon d'espoir et eut encore assez de crédit sur Louis XV pour le déterminer à faire l'essai d'en profiter. Charles-Emmanuel avait écrit à son neveu une lettre d'excuse banale où il persistait, malgré le contre-temps survenu (c'est ainsi qu'il appelait la surprise d'Asti), à l'assurer de ses dispositions amicales et pacifiques. La réponse dictée à Louis XV fut d'une mansuétude exemplaire absolument exempte de tout ressentiment. — « Personne, lui faisait-on dire, n'est plus persuadé que moi du caractère de vérité, de religion et de candeur de Votre Majesté. » — Et il annonçait de nouvelles instructions adressées à M. de Champeaux, relatives aux circonstances présentes. Charles-Emmanuel mit le satisfecit en poche, pour se justifier devant l'histoire ou pour en faire par la suite tel usage que de raison. Mais il n'en fit pas moins très nettement savoir à Champeaux que, la face des choses ayant changé, les arrangemens pris ne pourraient être maintenus sans de grandes modifications. Dès lors, son séjour à Turin donnant lieu à de fâcheux commentaires, il paraissait convenable d'y mettre un terme. Il faut qu'il s'en aille, disait Charles-Emmanuel à Villette, je le porte sur les épaules. Champeaux dut plier bagages, sans mot dire, et tout fut fini de ce côté (2).

Un seul résultat restait donc de cette noble tentative condamnée à un si triste avortement; c'était le trouble profond apporté dans les relations des deux armées et des deux cabinets de France et d'Espagne, et puisqu'on allait se retrouver en tête-à-tête et obligé de faire campagne ensemble, rien n'était plus pressé que de faire cesser un état violent de discorde qui rendait tout concert d'efforts

(1) *Mémoires et Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 306; — Vauréal à d'Argenson, 15 mars 1746. (*Correspondance d'Espagne*. — Ministère des affaires étrangères.)

(2) Voir les lettres de Charles-Emmanuel et de Louis XV (8, 25 mars et 5 avril 1746), dans *Rendu*, p. 178, 180. La lettre de Louis XV porte en marge des notes critiques et railleuses du ministre Gorzegue. — Villette au duc de Newcastle, 22 mars 1756.

impossible. Que ne pouvait-on craindre, d'ailleurs, de la part de l'irascible Élisabeth, qui allait se trouver d'autant plus humiliée de la concession qu'on lui avait arrachée, qu'elle n'en recueillait pas le bénéfice? Que l'Angleterre et l'Autriche lui fissent des offres séduisantes, ne se croirait-elle pas en droit d'user de représailles en se séparant de l'alliance française sans prévenir? Des correspondans secrets signalaient déjà la présence à Padoue d'un ecclésiastique espagnol qui était admis à des entretiens confidentiels avec les représentans de Marie-Thérèse, réfugiés dans cette ville depuis la prise de Milan (1). C'était donc à Madrid qu'il fallait aller en toute hâte panser la plaie de l'orgueil royal. Le vieux maréchal de Noailles, en sa qualité d'ancien compagnon d'armes de Philippe V, qui avait contribué à le mettre sur le trône, se crut propre à cet office délicat et s'offrit pour le remplir. Louis XV accepta sa proposition avec empressement sans songer que Noailles était l'adversaire direct et le contradicteur habituel de d'Argenson dans le conseil, et que donner à un ministre son propre rival comme ambassadeur, pour réparer ses fautes, c'était lui causer un dégoût difficile à supporter. Mais les princes, accoutumés à être obéis dès l'enfance, prennent peu de souci de la dignité de leurs serviteurs; et quant à craindre une démission volontaire, c'était un acte d'irrévérence que les habitudes du temps ne comportaient pas. D'Argenson dut donc dévorer l'injure sans se plaindre, il en fut quitte pour s'attribuer à lui-même la nomination de son rival et déclarer (comme il le fait encore dans ses *Mémoires*) qu'il était trop heureux de débarrasser le conseil, au moins pour quelques semaines, d'un brouillon et d'un importun. Mais sa disgrâce apparut dès lors comme prochaine à tous les yeux : il n'était plus ministre que de nom.

Ainsi, par une singularité dont ce n'est pas l'unique exemple, l'acte de la vie ministérielle de d'Argenson qui, auprès de la génération présente, a fait le plus d'honneur a sa mémoire, fut celui-là

(1) Arneth, t. IV, p. 182, 183, 448.— Cet ecclésiastique, un abbé Armandi, ne proposait de rien moins, nous dit M. d'Arneth, qu'une alliance de l'Espagne avec l'Autriche pour lui faire rendre la Silésie par la Prusse et enlever à la France la Lorraine et l'Alsace en échange d'un établissement fait à l'infant Philippe en Italie. Il est impossible de savoir jusqu'à quel point cet agent obscur était autorisé à engager ces pourparlers. Plus tard, d'autres négociations furent directement engagées entre Vienne et Madrid, entre autres par le marquis de Grimaldi, ministre de Gênes auprès de la cour d'Espagne. Mais d'Argenson prétend, dans ses *Mémoires*, que c'était avec la connaissance et le consentement du maréchal de Noailles qui en avait préalablement informé le roi, ce qui suppose que les intérêts français n'auraient pas été sacrifiés. Cette assertion n'a rien d'invraisemblable, étant donnée l'habitude que Louis XV commençait à prendre de suivre les affaires diplomatiques par des voies secrètes à l'insu des ministres. — (D'Arneth, t. IV, p. 188, 190, 449. — *Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 315.)

même qui le perdit dans le jugement de ses contemporains et qui prépara sa chute. Cette réhabilitation tardive d'un dessein longtemps méconnu n'est pourtant pas sans justice, et c'est à bon droit que le nom de d'Argenson est resté attaché au plan d'émancipation de l'Italie, car il n'est aucune de ses œuvres où il ait porté une passion plus vive et plus désintéressée. Il s'y adonna sans réserve, et n'est-il pas vrai que, dans le récit qu'on vient de lire, on le voit apparaître tout entier avec l'élévation de ses vues, la générosité de ses sentimens, la loyauté de sa parole, son ignorance de la malignité humaine, ses conceptions originales poursuivies un peu au hasard, sans souci (pour parler comme les politiques savoyards) *de la trop forte impression de nouveauté* qu'elles produisaient autour de lui, en un mot, cette recherche d'un résultat idéal qui l'exposait trop souvent à manquer le but en visant trop haut ?

C'est bien le jugement que porte de lui, en lui témoignant sa reconnaissance, au nom de l'Italie, l'illustre écrivain Botta, plus équitable et plus impartial, sur ce point, que les autres historiens ses compatriotes. Après avoir raconté le cruel mécompte infligé par le savoir-faire du ministre de Charles-Emmanuel à la naïveté de celui de Louis XV, il conclut en ces termes : D'Argenson, trompé par l'excès de sa bienveillance envers l'Italie, mérite plus d'éloges pour l'excellence de ses intentions que pour l'habileté de sa conduite : Bogino, au contraire, avec sa froideur calculée, fait preuve de plus d'adresse que de sincérité ou de droiture. L'abbé de Saint-Pierre aurait mieux aimé d'Argenson : Machiavel aurait préféré Bogino. Du train dont va le monde, je laisse au lecteur à décider laquelle des deux préférences serait la mieux placée (1). Cet avis ne diffère guère de celui qu'exprimait, au lendemain même de l'événement, un témoin intelligent, l'ambassadeur de Venise à Paris, plus en mesure que personne d'apprécier cette finesse italienne dont son propre gouvernement n'ignorait aucun des secrets. « Il est certain, disait-il, qu'en tout temps la maison de Savoie a su, mieux que toutes les autres cours, le moyen de mener à bien une négociation, et qu'elle doit son agrandissement surtout à l'art d'avoir su bien tromper les hommes, et les cours en tout temps ne changent guère leur manière d'agir (2). »

Le tort du plan de d'Argenson (il l'a reconnu lui-même) était

(1) Botta : *Histoire d'Italie*, faisant suite à Guichardin, t. xv, p. 113.

(2) Egli è certo che in tutti li tempi quella casa a saputo meglio di tutte le altre li modi di negoziare, e che all' arte di saper bene ingannare gli uomini deve sopre ogni altra cosa il proprio ingrandimento. E le corte in tutti li tempi conservano sempre poco più poco meno le medesime massime. — Tron, ambassadeur de Venise à Paris, 4 avril 1746. (Bibliothèque nationale)

d'être prématuré, et de devancer de plus d'un siècle le temps où l'exécution en eût été possible. C'était d'ailleurs en toutes choses (qu'il portât ses regards et son action au dedans ou au dehors de sa patrie), le trait particulier qui distinguait l'esprit de d'Argenson, de savoir s'élever au-dessus des horizons bornés de la société où il était né, et de pressentir un cours d'événemens et d'idées, que personne autour de lui ne soupçonnait. Mais ce qui faisait le mérite du philosophe causait aussi les fautes du politique. Quand on veut gouverner les hommes, il faut les connaître et les accepter tels qu'ils sont, non tels qu'ils devraient être, ou qu'on espère qu'ils seront un jour. Il est presque aussi dangereux de vivre par l'imagination dans l'avenir que de s'attarder dans des traditions surannées. Si Louis XV eût chargé d'Argenson de réformer la constitution de la France, la hardiesse de ses principes démocratiques aurait étonné Rousseau lui-même et dépassé d'un bond le contrat social. Ses notes diplomatiques nous le montrent préoccupé, avec la même témérité d'innovation, d'établir sur des bases rationnelles une nouvelle répartition des peuples et des territoires entre les états d'Europe, et, en ce genre non plus, aucune révolution ne l'aurait effrayé. « Dois-je donc, disait Marie-Thérèse au ministre d'Angleterre qui la pressait de céder quelques-unes de ses provinces, abandonner l'Allemagne au roi de Prusse et l'Italie au roi de Sardaigne? » — Si la question eût été posée à d'Argenson, elle ne l'aurait peut-être pas surpris, et sa réponse aurait pu être affirmative. Car de ces deux grandeurs nouvelles que Marie-Thérèse voyait poindre avec un effroi prophétique, il avait consenti de grand cœur à l'accroissement de l'une, et il n'a pas tenu à lui, nous venons de le voir, de préparer les voies à l'autre. Seulement il est douteux que, s'il eût été appelé à prêter ainsi son concours à la fortune d'autrui, il eût su faire preuve d'autant de prudence que de désintéressement et qu'il eût pris les précautions suffisantes pour que ses services fussent payés de reconnaissance. Il est vrai que, s'il sortait aujourd'hui de la tombe, c'est un reproche qu'il aurait le droit d'adresser avec plus de justice encore à ceux qui, chargés, un siècle après lui, de la conduite de nos destinées, et placés en face des mêmes problèmes, ont pris à tâche de les résoudre.

Duc de Broglie.

DU

DANUBE A L'ADRIATIQUE

III[1].

LES DIFFÉRENS CULTES.

Lorsqu'on parcourt les vallées de la péninsule, par exemple celles des deux Morava, on se lasse à la fin de n'apercevoir que des ébauches de civilisation dans le cadre naturel le plus admirable : des maisons grossièrement bâties en pisé, des toits rouges qui sourient de loin à travers les arbres, et qui, de près, recouvrent des intérieurs sordides; des églises rares, sommairement blanchies à la chaux, et plus semblables à des granges qu'à des temples. Il semble que ces populations si anciennes aient vécu au milieu d'un éternel provisoire. Eh quoi! se dit-on, est-il possible que ces vaillans Serbes, qui sont entrés ici vers le temps du roi Dagobert, n'aient rien créé de durable? Et Byzance, qui a vécu jusqu'au milieu du xv[e] siècle, n'a-t-elle point laissé de traces de son passage? Le Turc nomade a-t-il pu les effacer toutes?

J'étais plein de ces réflexions lorsque, venant du nord, je m'engageai dans les défilés de l'Ibar. Ce sont des gorges étroites et pittoresques qui remontent, comme cette rivière elle-même, jusqu'au

(1) Voyez la *Revue* du 1[er] et du 15 mai 1889.

plateau de Novi-Bazar. Quelle ne fut pas ma surprise de rencontrer à chaque pas, sur les éminences boisées qui se mirent dans l'Ibar, les restes d'une civilisation avancée, principalement des églises! Elles sont bien effondrées, bien maltraitées par les siècles, mais elles montrent encore, sous les lierres et sous les ronces, le cintre régulier de leurs petites fenêtres byzantines. C'est un grand plaisir de philosopher sur ces ruines, tout en suivant d'un œil distrait le travail des pêcheurs qu'on voit émerger dans la brume. Ces excellens chrétiens n'ont que trop profité des leçons des Turcs. Ils pêchent à la dynamite, c'est-à-dire qu'ils détruisent tout le poisson de la rivière ; comme une bande de corbeaux acharnés sur un squelette, ils achèvent de dévorer la substance de leur propre pays. Le soleil du matin éclaire gaîment cette besogne édifiante. Il y a cinq ou six siècles, il baignait des mêmes rayons de petites communautés prospères, enrichies par le voisinage des mines du Copaonic, sur lesquelles l'herbe pousse aujourd'hui. De longues files d'ouvriers, pareilles à des fourmis actives, couraient tout le long de la montagne. Les mules chargées de minerai remplissaient la forêt du bruit de leurs sonnailles, et des fonderies, répandues sur tous les torrens, mêlaient le tapage de la forge au grondement des eaux. De distance en distance, on apercevait, au-dessus de l'église, la croix grecque ou la croix latine, suivant que le village était grec, saxon ou ragusain, et cette étoile d'or, brillant au-dessus de la poussière et de la fumée, faisait planer une espérance sur les travaux des hommes. Le travail s'est évanoui, mais l'espérance est demeurée. De tout l'héritage du passé, les peuples de la péninsule n'ont conservé que leur foi. Mais ils se cramponnent à cette épave avec une obstination touchante.

I.

Ce passé revit tout entier dans le vieux couvent de Studenitza, qu'il faut aller chercher au fond d'une vallée latérale, en remontant un petit affluent de l'Ibar. Les abords n'en sont pas commodes. Tels ces palais dont un enchanteur défendait la porte : le chevalier assez hardi pour y grimper devait passer par une série d'épreuves terribles. L'aubergiste, évidemment ensorcelé, commence par vous refuser des chevaux. Puis c'est le cheval, sorcier lui-même, qui tourne la croupe du côté du précipice, couche les oreilles, et fait mine de reculer dans le vide. Chaque détour du lacet cache un piège : tantôt le sentier bien ouvert inspire une fâcheuse sécurité, tantôt il devient si abrupt et si incliné que mieux vaudrait marcher sur le bord d'un toit. Les bons pères se donneraient au diable plutôt

que de réparer l'avenue de leur château. Non pas qu'ils soient pauvres : ces beaux pâturages qu'on voit de distance en distance, ces forêts de sapins, cette scierie qui répand une odeur de résine, tout leur appartient. Mais que voulez-vous, ils n'aiment pas les visites. Les ronces du chemin sont leurs verrous de sûreté. Quand enfin, comme le pèlerin de Bunyan, vous avez triomphé de toutes les embûches, le magicien donne un coup de baguette, les flancs du ravin s'écartent, et, dans le fond d'une combe verdoyante, apparaît aux yeux ravis la fiancée du Christ, blanche et rose dans sa robe nuptiale.

Tout d'abord, je n'ai vu qu'elle, la belle église élégante, éternellement fraîche, et j'ai à peine jeté un coup d'œil sur la foule bariolée qui se pressait autour. Il faut avoir vécu dans la demi-barbarie orientale, il faut avoir subi la fatigue de ce chaos de couleurs et de formes où ni l'homme, ni la nature ne semblent avoir une volonté suivie, pour sentir le charme d'une arête vive de marbre blanc sur un ciel bleu, pour savourer l'harmonie des angles et des courbes, que la prière chrétienne emprunte à l'art antique. Nous autres animaux civilisés, cela nous est aussi nécessaire que l'air que nous respirons. Notre poitrine se dilate lorsque, dans l'encadrement des arcs, une main savante entrelace des animaux symboliques avec ces feuillages disciplinés qui poussent dans le paradis des architectes. Dirai-je avec quel recueillement nous entrons dans le demi-jour du sanctuaire, où les marbres veinés de gris répandent une clarté bleuâtre et entretiennent une fraîcheur sépulcrale? Avec quel respect nous considérons les fines colonnettes à moitié brisées des trois portails qui précèdent l'iconostase, et les lions héraldiques du baptistère! Salut aux vieux saints immobiles, peints à fresque et rangés méthodiquement le long des murs! Salut à ces dompteurs d'âmes, à ces précepteurs de barbares!... Ainsi devaient penser les pieux fondateurs de la basilique, ces rois serbes qui tranchaient du potentat et qui pensaient fonder un empire aussi durable que l'église elle-même. Leur joie dut être grande, le jour où la rustique vallée s'emplit pour la première fois du son des cloches. La couronne impériale au front, debout sous le riche portail ouvragé, ils imitaient un peu gauchement la tenue majestueuse de l'empereur de Byzance, de même que les sculptures de l'église, dans leur grâce d'emprunt, ont pour le connaisseur je ne sais quoi de lourd qui sent le parvenu. Ils crurent certainement, ces conducteurs de peuples, que le commun des mortels se précipiterait sur leurs pas, et que le monument mystique, étendant au loin sa grande ombre, leur soumettrait peu à peu toute la péninsule.

Tandis que je m'abandonne à cette rêverie, un moine chevelu, barbu, vêtu de noir, désigne à ma vénération les restes mortels d'un de ces monarques. En face de l'autel une espèce de longue boîte, recouverte d'une draperie de velours violet, repose sur une table, à portée de la main. Le moine ôte son bonnet, s'approche avec force génuflexions et petits signes de croix rapides, tire la draperie, soulève le couvercle, et, pour me faire plaisir, se dispose à violer pieusement la sépulture portative de son roi. Dans le cercueil entr'ouvert, un morceau d'étoffe moule la forme humaine d'un cadavre; tout près de la tête, on a mis une sébile d'aveugle, déjà pleine de pièces de monnaie. Quel abîme! Ce Bélisaire de la royauté tendant la main du fond de son cercueil! Je dépose à mon tour ma modeste obole sur le squelette de Sa Majesté Étienne Uroch. Si j'avais doublé la somme, le moine aurait certainement poussé plus loin le sacrilège et montré la dépouille royale dans son horreur la plus intime. Il existe un tarif pour vaincre les derniers scrupules. Un reste de pudeur m'a retenu. J'ai pris congé du prince infortuné sans vouloir remuer sa cendre.

Pendant que ce montreur de rois tire le rideau et remet son bonnet, un ivrogne entre dans l'église, et manie les objets sacrés avec une singulière familiarité, tout en vociférant des psaumes très peu chrétiens. Mon guide n'a pas l'air de s'en apercevoir, et continue l'étalage de son musée religieux. Dans ce pieux bric-à-brac, quelques pièces curieuses racontent l'histoire du couvent. Des vases d'orfèvrerie, un charmant reliquaire de la renaissance italienne, de belles étoffes offertes par un sultan, montrent que le monastère n'a pas cessé de prospérer sous la domination turque : ce qui dérange quelque peu les idées courantes sur le sort des chrétiens d'Orient. Une plaque de cuivre finement gravée, où s'ébattent des angelots bouffis et bouclés, contemporains d'Anne d'Autriche, présente le plan complet du couvent, avec ses fortifications et ses dépendances; et ce plan, tracé avec amour, atteste l'existence paisible des communautés chrétiennes aux beaux temps des Osmanlis. C'est seulement après le siège de Vienne qu'elles ont commencé à souffrir : il n'est point de pire tyrannie que celle d'une armée battue qui rentre dans ses foyers. Tel était parti bon soldat qui revient soudard. Mais on voit aussi que l'art religieux, comme le culte lui-même, n'a cessé de dégénérer jusqu'à l'époque moderne, et que l'émancipation n'a pas suspendu cette décadence. Tandis que les fresques les plus anciennes ont encore une grande allure, les dernières images de saints ne sont que de grossiers barbouillages. C'est de la barbarie sans naïveté.

Cependant les chants de l'ivrogne et la petite industrie mercan-

tile du bon père ont rompu le charme du saint lieu. Je trouve maintenant qu'il exhale une odeur de cimetière et de boutique. A la longue, le spectacle de ce culte enfantin me cause une espèce d'oppression. Tout me paraît mort, ici. Je sors à la hâte et je suis tenté de dire au soleil d'orient, qui verse sur le portail sa lumière aveuglante : « Brûle-moi, mais fais-moi vivre ; » aux cailloux du chemin : « Blessez-moi, mais faites-moi connaître, par le contraste de la douleur, le prix du repos ; » — à mon cheval lui-même : « Donne-moi un peu de cette philosophie chevaline qui se devine dans le mol abandon de tes oreilles; enseigne-moi l'âme obscure des bêtes et des choses. Mais avant tout, vivons ! » Telle est l'opinion d'un pâtre déguenillé qui souffle des notes incohérentes dans une flûte informe, tandis que des garçons et des filles se trémoussent en rond lourdement. Ces Estelles et ces Némorins n'ont pas de grâce ; mais leurs yeux brillent, leur sein s'agite, leurs mains se cherchent ; en un mot, ils vivent, tandis que ce culte paraît une momie dans ses bandelettes. Elle est bien vivante aussi, la vieille mendiante, accroupie sous le porche, et raclant une complainte criarde sur la corde détendue de sa *guzla*. Tout d'abord, il semble en l'écoutant qu'on avale une gorgée de vinaigre. Mais on s'y fait. Cela prend sur les nerfs, et vous donne à la longue une sorte d'angoisse agréable : témoin ce groupe de matrones, pêle-mêle dans l'ombre des murs, tas de chiffons rouges et blancs d'où sortent au hasard des bras nus et des figures bronzées. Elles paraissent écouter avec componction, à moins qu'elles ne dorment.

Mes yeux sont attirés plus loin par un groupe de moines. Ils sortent du couvent, bâti comme une grande ruche circulaire autour de l'église. De longues galeries de bois peint abritent les alvéoles, je veux dire les cellules, et le tout est adossé contre un vieux mur d'enceinte, à demi ruiné, dont les blessures racontent les sièges soutenus jadis par ces lévites, autour de l'arche sainte. Les hôtes actuels de ce lieu de méditation, transformé jadis en citadelle de la foi, ne ressemblent pourtant ni à des abeilles studieuses, ni à des guêpes armées de puissans aiguillons. Ce sont plutôt de bons, gros et gras frelons, tout occupés à manger tranquillement le miel des autres. Près de Belgrade, j'en connaissais un, beau comme un ange, pâle et grave, avec des cheveux noirs tombant sur ses épaules, une barbe vaporeuse, moelleuse et véritablement mystique. Il n'ouvrait jamais un livre, mais il n'avait pas son pareil pour broder des petits chiens en tapisserie ; ses chiens étaient parlans. Comme régulier, il avait fait vœu de célibat ; mais il me présenta sa « nièce ; » et le regard en coulisse que cette jeune personne me décocha fit naître des pensées dont je rougis

moi-même. J'ai moins pratiqué les pères de Studenitza, car ils ne sont pas d'humeur hospitalière. Au moment où ils s'avançaient dans la cour, les traits empreints de cette bienveillance qui suit un bon dîner ; lorsqu'avec une douce majesté, ils abandonnaient leurs mains potelées à la dévotion des paysans, ils reculèrent soudain, lorsqu'ils aperçurent, parmi les chemises blanches du troupeau, Satan lui-même, sous la forme d'un étranger vêtu modestement d'un « complet » de voyage. Cependant ils cessèrent bientôt de s'occuper de moi, ce qui me permit de les observer à mon aise. Ils promenaient de groupe en groupe leurs larges ceintures et leur toque des dimanches, en velours noir ou violet, tapant sur l'épaule des garçons, prenant le menton aux filles, évidemment entourés du respect universel, sans qu'on arrêtât de rire, de manger, de chanter, ou même de s'embrasser quelque peu sur leur passage. Ils n'en paraissaient nullement scandalisés ; et qu'ils avaient, ma foi, bien raison ! Ces ébats sur les pelouses, à l'ombre des beaux arbres, supposent des mœurs pastorales et saines. Pour eux, plus semblables à de bons seigneurs parmi leurs serfs qu'à des moines parmi leurs ouailles, ils offraient l'image parfaite d'une domination patriarcale ; de sorte qu'après avoir constaté le creux de leur cerveau, il est impossible de méconnaître la bonhomie de leurs manières et l'empire bénévole qu'ils exercent sur toutes les calottes rouges et les figures de brique répandues autour d'eux.

En partant le soir, tandis que je laissais reposer ma monture au sommet d'une rampe, je jetai un dernier regard sur le monastère. On ne voyait plus que les tours de l'église et le gros mur d'enceinte, tout crevassé. Le soleil couchant allumait une lueur rose au sommet des marbres, pendant que l'ombre grandissante accusait le relief puissant du rempart. Il me semblait voir en raccourci l'histoire du christianisme en Orient : d'abord la nef antique, œuvre logique et forte, d'une seule venue ; puis les complications imprévues, le couvent, construction déjà plus hâtive ; ce gros mur de défense, témoin d'une époque barbare ; puis cette forteresse elle-même abandonnée, rongée de plantes parasites ; des brèches ouvertes, moins par le canon que par l'incurie ; de pauvres restes de royauté, confiés à quelques gardiens ignorans et cupides ; un trésor à demi dilapidé, où les cadeaux des princes chrétiens se confondent avec ceux du chef des infidèles ; une foule, enfin, pleine de bons sentimens, unie à son clergé par des relations affectueuses, moins farouche à coup sûr, mais à peine plus dégrossie que les premiers catéchumènes qui furent baptisés dans les eaux de l'Ibar.

II.

Certes, à l'origine, les convertisseurs de peuples durent concevoir de grandes espérances. Cette unité morale, qui manquait à tant de races dispersées sur un sol tourmenté, la religion n'allait-elle pas la leur donner? Quelle institution paraissait mieux faite pour refondre à nouveau la péninsule et lui imprimer ce caractère solide que la nature et l'histoire lui avaient refusé jusque-là? Est-ce que les filets de la propagande sacrée ne s'étendaient pas tout autour de la presqu'île, depuis Aquilée jusqu'à Byzance, de Raguse à Corinthe et à Thessalonique? Ne semblait-il pas qu'une main providentielle poussât les hordes barbares dans ce quartier privilégié de la foi, comme le courant d'un fleuve entraîne les poissons dans la nasse, pour offrir à l'église l'occasion d'une pêche miraculeuse? Chaque ville, chaque rocher de ce sol béni marquait une étape du christianisme. Là, saint Paul avait prêché : l'on se montrait encore le degré de marbre d'où il avait parlé au peuple. Ici, sur la côte dalmate, dans Salone encore debout, les tombeaux des premiers chrétiens rappelaient ces sociétés funéraires où les fidèles persécutés mettaient en commun leurs espérances, à peine voilées dans d'ingénieux distiques latins, dont la forme seule était païenne. Encore aujourd'hui, le voyageur qui déchiffre ces touchantes épitaphes se rappelle que ces humbles pierres ont forcé l'empire à changer de route. A Constantinople, le Christ parlait en maître. Les grands conciles venaient de fixer le dogme après de longues et subtiles discussions; la foi se parait d'un reflet de philosophie grecque.

Même au déclin de l'empire, comme la croix de Sainte-Sophie dominait le chaos des peuples! Je me représente les impressions d'un contemporain qui aurait traversé le pays au plus fort des invasions. D'abord, l'image de la désolation et de la guerre, les ponts rompus, les routes effondrées, les files de chevaux morts que se disputent les corbeaux et les chiens errans, le silence morne répandu sur les campagnes, la charrue rouillée dans le sillon, les grands horizons vides où l'homme se cache; de temps en temps, le roulement des chariots et la clameur d'une troupe en marche; parmi les ruines encore fumantes, les grandes compagnies d'aventuriers slaves qui sillonnent la péninsule, puis les campemens des Bulgares aux pommettes saillantes. Ce voyageur n'aurait respiré qu'après avoir franchi le grand mur d'Anastase. La douce langue grecque eût alors frappé son oreille. Le bourdonnement

d'une ruche immense, les fontaines jaillissantes, la foule affairée, les églises somptueuses et pleines, l'Europe et l'Asie contenues dans une seule enceinte, eussent d'abord effacé les impressions funèbres de la route. Dans les écoles des rhéteurs et des philosophes, il aurait entendu commenter les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Peut-être même aurait-il eu la bonne fortune d'assister à quelque dispute théologique, et de voir siéger, parmi les prélats de cour, quelques-uns de ces évêques d'Asie-Mineure, au geste brusque, à la langue intempérante, dans lesquels revivait encore l'esprit de la primitive église. Devant une aussi docte assemblée, notre spectateur eût senti renaître sa confiance. Il n'eût pas douté que la foi ne demeurât maîtresse du champ de bataille où reculaient les armes de César. La Grèce chrétienne devait absorber une fois de plus ses farouches vainqueurs.

Les commencemens furent pleins de promesse. Les peuples barbares se jetaient dans les eaux baptismales, militairement, leur prince en tête. On les voyait solliciter l'honneur d'être chrétiens avec autant d'empressement que certaines peuplades en mettent aujourd'hui à nous emprunter nos mœurs. Les chefs députaient à Constantinople ou à Rome pour solliciter des instructeurs en religion, comme l'empereur du Maroc prend des caporaux européens pour former ses troupes. La veille, une armée barbare ressemblait à un repaire de bêtes fauves, respirant le meurtre et sentant la forêt. Le lendemain, ces mêmes hommes, nageant dans le bien-être, devenus propriétaires, grands seigneurs; parés de titres byzantins, protovestiaires ou protospathaires adoptaient l'orthodoxie en même temps que la toge ou le pallium. Très souvent, la conversion figurait dans un traité de paix, à côté d'une cession de territoire, comme il advint au roi bulgare Boris, après une campagne malheureuse contre Constantinople. Ce même Boris, ayant quelque peine à convaincre ses boïars de l'excellence de la religion chrétienne, en fit décapiter cinquante-deux pour l'exemple. Cet argument dessilla les yeux des autres, qui se convertirent soudain. Ce sont les procédés de Pierre le Grand.

Le malheur, c'est qu'il est plus facile de changer l'habit que les âmes, et qu'en religion surtout, les conversions en masse font parfois d'étranges néophytes. La propagande chrétienne, au VIIIe et au IXe siècle, ne ressemblait guère à celle des premiers apôtres. Ce n'étaient plus des hommes simples, parcourant le monde le bâton à la main, s'adressant de préférence aux humbles, et fondant partout de petites communautés vivaces. Les deux fameux missionnaires, Cyrille et Méthode, que les peuples slaves honorent d'un culte particulier, étaient des hommes de la meilleure société : ils

vivaient dans la familiarité des grands, s'asseyaient volontiers à la table des princes, traitaient avec eux de puissance à puissance, et ne s'occupaient que subsidiairement de ces drôles qui se tiennent à la porte des palais. Cyrille, ou plutôt, de son vrai nom, Constantin, d'abord bibliothécaire à Constantinople, avait contracté une certaine philosophie indulgente dans le commerce des parchemins. Son frère Méthode, avant d'aller réfléchir, au mont Olympe, sur la vanité des plaisirs, avait beaucoup vécu dans le monde : c'était un élégant de Thessalonique. Il n'est pas de saints plus aimables ni plus persuasifs que ceux qui ont débuté par l'amour profane. Ces deux hommes de cœur subirent bien des traverses. Mais on ne les voit pas tourmentés, comme un Boniface, du salut de leur âme; ils ne brûlent pas, comme saint Paul, du zèle de la maison du Seigneur. Ce sont avant tout des négociateurs; dans la hiérarchie des saints, leur place est au département politique. Sans cesse, ils se portent médiateurs entre les petits princes et les papes, entre la barbarie et la civilisation. Contre le formalisme de l'église de Rome, qui veut imposer partout son rite et sa langue, ils prennent la défense des langues locales. Ils se multiplient, vont à Rome, en reviennent, cherchent des transactions. Nul doute que le génie de Rome ne leur paraisse étroit. Qu'importe, disent-ils au pape, que ces peuples adorent Dieu dans leur patois? La croyance est-elle affaire d'orthographe? Et ces lettrés inventent un alphabet pour exprimer les sons slaves. On est bien tenté de leur donner raison contre Rome; et de nos jours, la résurrection des nationalités prête à leur mémoire un nouveau lustre. Cependant les vues du pape étaient profondes. Il voulait faire l'unité des âmes à travers celle des mots, dans un temps où les mots devançaient les idées, tandis que ces beaux esprits jetaient à leur insu le germe d'un schisme.

Ces conversions en masse inspirent des réflexions mélancoliques. On se demande parfois si leur rapidité même n'a pas compromis la fortune de la chrétienté. Ces ouvriers de la dernière heure avaient-ils eu, comme les anciennes populations de l'empire, cinq ou six siècles de catéchisme de persévérance pour s'assimiler les dogmes? Avaient-ils passé par les mystères d'Éleusis, par les idées pures de Platon, par la discipline stoïcienne, par l'école d'Alexandrie, par Marc-Aurèle et par Simon le Magicien, avant de recevoir la pleine lumière du Christ ? On les poussait pêle-mêle dans le temple, tout éblouis, tout chancelans sous le vin trop fort des doctrines nouvelles. Pour concevoir la simplicité de ces grands enfans, il faut lire la liste des cent six questions qu'ils adressaient au pape Nicolas, dans le courant du IXe siècle. Leur principal souci est de savoir

s'ils pourront, en tant que chrétiens, continuer à porter des culottes (*femoralia*) pareilles à celles de leurs grands-pères.

Notez que le christianisme a été dès l'origine une religion triste, une religion d'hommes mûrs et désabusés. C'était la foi d'une société qui avait largement joui de la vie à l'époque de son adolescence, et qui, lasse de ses débordemens, dégoûtée de tout, même du nectar des anciens dieux, se repliait sur elle-même pour faire son examen de conscience, après avoir abdiqué le gouvernement du monde entre les mains d'un maître. Est-il prudent de communiquer aux enfans, sans précaution, les fruits amers de l'expérience? N'est-ce pas un lieu-commun de la sagesse humaine qu'il faut respecter les illusions de cet âge, frêle enveloppe qui retarde et protège l'éclosion des idées? Heureux les peuples robustes et simples! Dans leur enfance insouciante, ils ont pu goûter la saveur des mythes ensoleillés qui poussent à travers champs. Leurs conceptions naturelles et vivantes n'ont pas été étouffées dans l'œuf par le voisinage d'un culte supérieur, mais sombre et subtil. Qui peut dire quelle fleur de poésie se fût épanouie parmi les peuples slaves, s'ils avaient eu le loisir de déployer leur génie propre avant d'entrer dans le christianisme? Quels aspects nouveaux du monde, quel sens plus intime de la nature ondoyante et fuyante, auraient pris corps dans ces dieux trop vite proscrits qui n'étaient ni grecs, ni romains, ni défigurés par les vieux moules classiques, dans ces Willis qui dansent sur le sommet des montagnes, dans les Judes, filles des rivières, ou dans le dieu suprême, père du soleil, vague et indéterminé comme le ciel lui-même? Tout cet Olympe barbare a péri de mort violente, ou revit à l'état d'amusement littéraire. Ce sont des métaphores, des fantômes qui s'évanouissent en fumée comme les notes légères d'un scherzo de Mendelssohn. En attendant, les peuples de la péninsule, marqués au front d'une maturité précoce, n'ont pas eu d'enfance, et c'est peut-être la cause principale de leur incurable mélancolie. Tandis que les autres peuples chantent longtemps avant d'écrire; tandis que la jeunesse des Grecs fut bercée par la sérénité harmonieuse des poèmes homériques, les Bulgares et les Serbes grandirent en pleine scolastique. Leurs premiers jouets furent les écrits d'un Clément, d'un Constantin le Pannonique, d'un Jean l'exarque, d'un moine Chraber et autres abstracteurs de quintessence. Un de leurs historiens remarque qu'ils ont l'imagination froide. Je le crois bien! on se refroidirait à moins. Cela rend indulgent pour les Bulgares modernes. Leur caractère de paysans processifs s'est formé dans ces âges lointains.

Les peuples de la péninsule seraient morts d'ennui, ou de théo-

logie rentrée, si, pour leur bonheur, ils n'avaient gardé quelques lambeaux de paganisme. Je ne parle pas seulement de ces pauvres dieux honteux qui revivent par-ci par-là dans les superstitions des campagnes. Mais ne trouve-t-on pas, dans le culte oriental, bien des pratiques païennes? Que dire de cette fête des eaux, lorsque, sur un autel de glace dressé au bord du Danube, un prêtre dit la messe au milieu des « guerriers assemblés, » peu semblables, il est vrai, sous leur uniforme, aux hardis aventuriers qui adoraient le fleuve lui-même, mais à peine plus éclairés sur le véritable but de la cérémonie? Que faut-il penser de cette *slava* des Serbes, convertie par l'église en fête de famille, transparente image du culte des pénates? Un monceau de cartes de visite, entre deux cierges allumés, remplace l'offrande que le père de famille présentait jadis aux dieux lares. Les visiteurs entrent et sortent, mangent du gâteau consacré, accomplissent machinalement un rite dont ils ne savent plus le sens. On dirait qu'ils éprouvent un certain malaise, et qu'une place est demeurée vide auprès du foyer, depuis que le petit dieu familier a été exorcisé par un saint rigide. Et ces lamentations qui font partie du cérémonial des enterremens, ces gâteaux de blé partagés sur la tombe! Au moment où l'on enlève le corps, la veuve se frappe la poitrine, jette des cris rauques sur un rythme funèbre, offre l'image vivante de la douleur antique, bien qu'un sentiment d'économie tout moderne l'empêche de déchirer ses vêtemens; puis, quand le cortège se met en marche, elle étouffe incontinent ses sanglots et redevient une chrétienne décente : comme si l'église tolérait l'expression païenne de la douleur jusqu'au seuil du lieu saint, mais point au-delà. — Cette mélopée lamentable recommencera plus tard, quand la veuve ira prier sur le tombeau de son époux. Ce cri monotone et machinal m'a poursuivi bien souvent le soir, dans le cimetière de Belgrade. Je voyais les pleureuses s'arrêter de temps en temps pour causer de leurs petites affaires, puis reprendre leur lamentation rythmée. Ce torrent de plaintives doléances prenait sa source, moins dans un chagrin personnel que dans la tradition : c'est qu'autrefois les pleurs n'étaient pas seulement permis, mais commandés; la religion consistait à célébrer la vie; elle enseignait la manière officielle de se révolter contre la mort, au lieu de l'accueillir comme un ange libérateur.

Je pourrais citer vingt autres réminiscences du même genre, par exemple, les bénédictions particulières et locales; les aspersions d'eau bénite à tout propos, sur les fondations des édifices, sur les intérieurs ; les prières dites à la hâte et sans recueillement, sur les lieux mêmes et dans toutes les circonstances, comme si les paroles

avaient une vertu matérielle, et devaient être prononcées dans un endroit plutôt que dans un autre. En général, je nomme païenne cette forme religieuse qui consiste moins dans l'élan du cœur que dans certaines pratiques machinales, et qui découpe en menus morceaux l'influence divine pour la disperser sur tous les actes de la vie, au lieu de la considérer dans sa source unique et simple, d'où elle rayonne sur le monde. C'est ainsi que les Romains avaient des dieux pour les champs, d'autres pour les maisons; des dieux pour la paix et pour la guerre, pour les naissances et pour les mariages, des dieux tristes et des dieux gais. Le Dieu unique de l'Évangile s'est multiplié, pour remplacer cette foule de divinités secondaires; il sortit souvent de son temple, et quelquefois il oublia d'y rentrer.

Parmi ces échos du temps passé, il en est de plus vagues, où vibre encore l'âme des âges barbares. Tout le monde connaît aujourd'hui ces mélodies hongroises, que les Tziganes ont rendues populaires. Allez les entendre à Pesth, dans ces grands caravansérails, où le bruit des assiettes et le cliquetis des verres se mêlent si singulièrement aux accens mélancoliques des airs nationaux. Un rythme d'une joie sauvage alterne avec des plaintes d'une tristesse inexprimable. Ces chansons, tout imprégnées du parfum de la steppe, sont tantôt larges comme la plaine immense, tantôt indécises comme les nuances de l'horizon. Des sons à la fois métalliques et doux prolongent l'accord et l'éparpillent en une sorte de brume harmonieuse, comme un cri d'appel se perd en ondes décroissantes dans la sonorité de l'air. Il faut voir les dignes bourgeois de Pesth, ou bien quelques hobereaux de passage en ville, qui laissent tomber leur fourchette pour écouter le front penché. Le chef d'orchestre, un Tzigane, se rapproche alors peu à peu, les fascine de son œil indien et caressant, et vient jouer en sourdine, jusque dans leur oreille. A leur insu, c'est la voix des ancêtres nomades qu'ils entendent. Ils cèdent au prestige de la déesse de la plaine, « Delibab, » la fée hongroise des mirages. Ils redeviennent pour un instant païens, nomades eux-mêmes, jusqu'au moment où, poussant un grand soupir, ils se lèvent, rentrent dans le XIX[e] siècle, et s'en vont au club discuter la politique de M. Tisza.

La péninsule possède aussi des chants étranges, bien plus anciens que leurs paroles. Même sans les comprendre, vous leur trouviez une saveur exotique, en les écoutant au Champ de Mars. Les Roumains, ces Parisiens de l'Orient, les avaient transposés à votre usage, en les ornant de quelques flonflons. Mais, saisis au vol et sur place, ils sont plus rudes, plus sauvages, plus mordans. Il faut entendre, dans une ville serbe, un orchestre de Tziganes, bien primitif celui-là,

bien déguenillé, racler sur de méchans violons les airs monotones du pays. Le refrain se compose de trois ou quatre notes, presque toujours les mêmes; et cependant il y a dans ces accords je ne sais quel accent barbare qui vous reporte au crépuscule des temps fabuleux. J'ai vu des hommes instruits, des officiers, des professeurs demeurer immobiles pendant des heures entières, en écoutant cette mélodie bizarre. On a d'abord envie de hausser les épaules. Peu à peu, on entrevoit dans cette plainte incohérente l'image affaiblie et comme déformée d'un vieux rêve primitif. Parfois vous diriez que ce peuple a été amputé d'une partie de son âme, et qu'il souffre à l'endroit des croyances qu'il n'a plus.

III.

Ils sont à plaindre, les hommes qui n'ont point eu de jeunesse; mais plus encore ceux qui n'ont ouvert les yeux que pour assister aux brouilleries de leurs parens. Tristes préliminaires du divorce : tous les jours ce sont des récriminations, des scènes violentes. Les enfans se taisent d'abord; plus tard, ils entrent dans la dispute, exploitent avec un naïf égoïsme les passions paternelles, entretiennent une rivalité dont ils profitent et savent se faire donner par le père le gâteau que la mère a refusé. On se sépare enfin, mais trop tard : les enfans ont perdu la première fraîcheur de leur foi.

C'est en deux mots l'histoire des peuples de la péninsule. Quand ils entrèrent dans la chrétienté, le ménage intérieur de l'église n'était pas édifiant. Rome et Constantinople se toisaient d'un œil jaloux. Plusieurs fois déjà, le pape avait dû, selon le mot de Bossuet, « réprimer l'orgueil du patriarche. » La théologie devenait de moins en moins désintéressée. Dans les conciles, on ne se battait plus pour des théories, mais pour des provinces. Les prélats se disputaient une frontière et ferraillaient pour une juridiction. Ces débats masquaient de vilaines questions d'argent : « Les Croates m'appartiennent! » disait Rome. — « Ils sont à moi! » disait Byzance. — Je prends les Serbes! — Et moi les Moraves! — Naturellement, Serbes, Moraves, Croates se donnaient et quelquefois se vendaient au plus offrant. Les chefs barbares, quand des apôtres paraissaient sur leur territoire, ne demandaient pas ce que valait la doctrine, mais ce qu'elle rapportait. Quelquefois, dans le prédicateur, ils flairaient un émissaire et l'invitaient à passer au large, comme fit Ratislav, roi des Moraves, lorsque d'honnêtes Allemands du diocèse de Salzbourg voulurent le catéchiser. — « Oh! oh! dit-il, voilà qui sent terriblement l'empire franc! Je préfère Constantinople. Parlez-moi d'un apôtre qui ne soit pas mon voisin. »

La conversion des Bulgares est le modèle du genre (1). Ce prince Boris, dont j'ai rapporté les procédés sommaires, n'était point un chrétien sentimental; et s'il trouva son chemin de Damas, on peut dire qu'il en connaissait les détours. D'abord, on le voit tâter le pape et donner des espérances à l'empereur Louis. Mais les Francs sont bien envahissans. Réflexion faite, il vaut mieux se tourner vers Byzance. Va donc pour le baptême byzantin! Justement, il vient de remporter quelques avantages sur l'empereur Michel III. Il signe la paix et se fait baptiser séance tenante. Sa résolution est si soudaine que le patriarche Photius la qualifie d'événement paradoxal. On l'explique après coup par l'influence d'une femme ou par la vue d'un tableau miraculeux. Mais, en réalité, il n'obéit qu'à l'intérêt bien entendu, qui lui montre trois ou quatre états chrétiens tout prêts à l'étrangler s'il reste païen. La première effusion passée, il veut palper les bénéfices de l'opération : il réclame pour la Bulgarie un évêque indépendant. Constantinople fait la sourde oreille : « Vous ne voulez pas? dit Boris. Très bien! Je vais à Rome. » Effectivement, il députe auprès du pape Nicolas pour obtenir non plus un évêque, mais un patriarche complet. En cour de Rome, on reçoit les Bulgares à bras ouverts, mais on élude la requête : « Il faut d'abord connaître l'état du pays... Nous enverrons une mission... » Au mois de novembre de l'année 866, deux évêques débarquent en Bulgarie avec une cargaison de livres latins. Les prêtres grecs sont reconduits à la frontière, et le peuple bulgare reçoit l'ordre de louer le Seigneur dans la langue de Tite-Live. Cependant, à Rome, la nomination du patriarche traîne en longueur. Le pape Nicolas est mort. Son successeur se montre moins traitable. On discute les candidats. Boris soutient un certain Marinus. Le pape aimerait mieux un certain Sylvestre. La vérité, c'est que le saint-siège n'a plus besoin de ménager les Bulgares. Il le croit au moins. Une de ces révolutions de palais, si fréquentes à Constantinople, a fait disparaître un empereur et déposé un patriarche, l'un des plus ardens adversaires du pape. Les chances de divorce s'éloignent. On parle de conciliation. Dès lors, pourquoi gâter les enfans? Ils n'auront pas leur patriarche. Alors le Bulgare furieux perd patience; il court à Constantinople, et fait sa paix avec les Grecs, qui, cette fois, ne lâchent plus leur proie. On prodigue les caresses à l'évêque de Bulgarie, on lui donne la première place après le patriarche. Boris envoie Siméon, son fils, faire ses humanités à Constantinople. Pendant cet échange de politesses, le clergé latin, qui n'a plus rien à faire, plie bagage à son tour et reprend tristement le chemin de

(1) C. J. Jiretchek, *Geschichte der Bulgaren.*

la frontière sous la conduite de son évêque Grimoald. — Voilà comment les Bulgares devinrent orthodoxes.

Le cas des Serbes n'est pas meilleur. On ne sait trop quand ils reçurent le baptême. Mais on sait très bien que pendant des siècles leurs princes firent la bascule entre Rome et Byzance. Leur hésitation est d'abord sincère. Ils comprennent qu'il faut à leur couronne toute neuve une bénédiction. Mais laquelle? où trouver la plus efficace, la plus fructueuse, soit en qualité, soit en quantité? L'embarras n'est pas mince. Il ne s'agit plus, comme pour les Bulgares, d'exploiter les divisions intérieures de la maison : le divorce est maintenant consommé; entre les églises rivales, il faut choisir. Qu'à cela ne tienne : ils iront d'abord à droite, et, si leur intérêt l'exige, ils reviendront à gauche. Étienne Nemanya se fait couronner par le pape; mais il s'aperçoit un beau jour, en lisant son discours du trône, que cet ornement, d'origine italienne, ne flatte pas l'œil de ses compatriotes. Immédiatement, il en commande un autre à Byzance et le met sur sa tête en grande cérémonie. Au fond, l'hostilité réglée des deux cours pontificales fait très bien les affaires de ces rusés despotes. Les communications sont difficiles : les nouvelles ne vont pas vite, de Rome à Constantinople. Placés presque à mi-chemin, les rois serbes peuvent conduire une négociation en partie double et offrir simultanément leurs services des deux côtés, sauf à comparer les enchères. Ils ne s'en firent pas faute, et suivant qu'ils avaient sur les bras les Hongrois ou les Grecs, ou les deux en même temps, on les voit écrire de la même encre une supplique en latin au saint-père et des soumissions en grec au patriarche. Il en est un, dans la série, qui poussa le procédé jusqu'à la perfection. Il s'appelait Milutin Uroch. Ce monarque ingénieux menait de front la controverse, les femmes et la politique, au point de confondre ces différens moyens d'action. Quand il voulait s'étendre au nord, il épousait une Hongroise et priait en latin. Si de nouveau le midi l'attirait, il renvoyait la Hongroise à ses parens, prenait une Bulgare et chantait en slavon. Un peu plus tard, il accommoda encore par un mariage ses démêlés avec l'empereur Andronicus. Sa nouvelle fiancée avait huit ans. De femme en femme et d'église en église, il fit tant de chemin qu'un jour il rencontra les Turcs. Le temps lui manqua pour monter un harem et se faire musulman.

D'aussi fréquentes palinodies donnaient beau jeu à tous les inventeurs de doctrines merveilleuses, à tous les marchands d'orviétan religieux, de même qu'aux anciens adversaires de l'église. Dès le IXe siècle, la Bulgarie, à peine baptisée, en est littéralement inondée. Ce sont les juifs d'abord, animés à cette époque de l'es-

prit de propagande, puissans sur les bords de la Mer-Noire et fiers de se dire les seuls éditeurs patentés de la parole divine. Puis les Arméniens monophysites, puis les pauliciens, dont on me dispensera d'expliquer le système, mais qui guettaient les Slaves, dit un auteur, pour les surprendre dans la première nouveauté d'un christianisme superficiel. Chez les orthodoxes même, on comptait plus d'une brebis galeuse. On cite un mauvais plaisant qui baptisait à tort et à travers et qu'on dut expulser, non sans lui avoir coupé les oreilles. Parmi les popes, c'était à qui, pour attirer le public, inventerait les prescriptions les plus bizarres : défense d'aller au bain le mercredi et le vendredi (je ne pense pas que ce commandement serait nécessaire aujourd'hui); défense de manger la chair d'un animal tué par un eunuque, etc. Plus tard, ce fut le tour des charlatans grossiers, des macérations extraordinaires, des faiseurs de miracles. Pauvres Bulgares, tombés au beau milieu de cette confusion des langues, des croyances et des pratiques! Je ne m'étonne point qu'ils aient été si souvent traités d'hérétiques ou sentant l'hérésie. Leur christianisme me paraît, comme à cet auteur byzantin, un tendre bourgeon dont la frêle enveloppe s'écaillait à tous les vents.

Que les temps sont changés! Tout ce tapage de doctrines contradictoires s'est éteint tout à coup pour faire place à un silence de mort. Aujourd'hui, la famille orthodoxe se divise en deux branches sur lesquelles il est impossible de porter le même jugement : car l'une est vivante, active et féconde, tandis que l'autre semble frappée de stérilité. En Russie, on discute, on médite, on invente des sectes (1). Les vieux croyans eux-mêmes font acte d'indépendance à leur manière. La pensée religieuse ne cesse de bouillonner sous le sol immobile et fait jaillir des sources nouvelles qui témoignent d'une puissante vitalité. Là-bas, dans les Balkans, c'est bien fini. Lorsque les Serbes et les Bulgares se disputent, c'est pour un bout de prairie sur les bords du Timok et non sur le saint-sacrement. Autant les frontières matérielles sont instables dans la péninsule, autant les frontières spirituelles sont à jamais fixées. Chacun s'est retranché dans sa croyance et n'en bouge plus. Qu'est donc devenu l'esprit sectaire? a-t-il disparu dans un élan fraternel? Le malheur a-t-il opéré le miracle de donner à ce peuple une seule âme? Je voudrais le croire. Mais les divisions religieuses n'ont fait que changer de forme. On parle moins, c'est vrai : peut-être on se massacrerait davantage. C'est lorsque le fanatisme se tait qu'il est redou-

(1) Sur la religion en Russie, M. A. Leroy-Beaulieu a écrit un livre définitif, dont les principaux chapitres ont paru ici même.

table. Tantôt on rencontre trois religions côte à côte, comme en Albanie, où les trois cultes rivaux semblent avoir institué jadis un concours de propagande et n'ont abouti tous trois qu'à faire des sauvages. Tantôt on rencontre çà et là des fragmens d'hérésie pétrifiée, qui se sont enfoncés parmi les peuples, comme un corps étranger pénètre dans la chair et gêne la circulation du sang. C'est justement l'impression que j'ai rapportée d'une promenade en Bosnie.

IV.

Dès les premiers pas, cette terre de Bosnie paraît pleine de mystère. Quand on arrive de Serbie, le contraste est frappant. Ce ne sont plus les molles ondulations, les horizons compliqués et vagues, les vallées tournantes, les larges plaines où pousse le maïs : le climat est plus rude, la nature plus sauvage et plus décidée. Nous sommes au mois de mai, cependant la verdure naissante disparaît sous un manteau de neige. Les vaches flairent avec inquiétude la couche glacée. Les arbres secouent sur nos têtes de petites avalanches. La forêt, poudrée à frimas, semble éclairée d'une lumière fantastique. Des rocs sourcilleux suspendent au bord des précipices leur crinière de sapins, tandis que des nuages gris roulent, montent ou s'accrochent à leurs aspérités. On traverse des bas-fonds pleins d'un ruissellement d'eaux, des colonnades de troncs lisses où brillent les feux des petits pâtres. Un torrent mugit au fond d'un entonnoir. Un vieux burg, triste comme un vautour déplumé sur le sommet d'un roc, regarde passer le voyageur d'un air maussade. On aperçoit cent mètres plus loin le geôlier, c'est-à-dire un petit fort autrichien tout neuf, aux talus bien rasés. La Bosnie se lève devant nous, dans son charme austère, avec son manteau de sombre verdure. Elle n'a pas, comme la Suisse, une couronne royale de glaciers ; mais il y a de la fierté dans son délabrement ; ses montagnes peu élevées, mais abruptes, ont la grandeur picaresque d'un repaire de bandits. Tout porte ici la trace de la bataille encore chaude entre chrétiens et musulmans. Ce sont des murs noircis, des maisons sans toit, des villages abandonnés, toutes les blessures mal fermées de l'insurrection de 1876. Le pays paraît vide et comme dépeuplé. Le premier bourg de quelque importance qu'on rencontre est Vichégrad, sur la Drina : quelques masures misérables, en bois ou en pisé, hantées par une population plus misérable encore, et, dans cette ville déchue, sordide, un pont admirable, aux arches en ogive, aux élégantes saillies, construit par quelque Vénitien sur les ordres de Soliman : aujourd'hui

ces pierres, usées par le temps, tout imprégnées de la lumière dorée des siècles, ne joignent plus que des rives désolées. Dès qu'on sort de Vichégrad, le désert recommence, éternel, verdoyant et vide. Sur la route de Rogatitza, nous faisons près de 80 kilomètres sans rencontrer âme qui vive, si ce n'est des patrouilles autrichiennes. Après tout, n'est-ce pas le spectacle qu'auraient offert les provinces de France au sortir des guerres de religion ?

D'un bord à l'autre de la Drina, les mœurs et les visages diffèrent autant que le sol. C'est un saut prodigieux dans le passé. Vous venez de quitter la figure bonnasse et la redingote râpée du douanier serbe ; et deux pas plus loin, voici les larges culottes orientales, les feredjés, les femmes bibliques montées sur des ânes : elles se cachent et tournent bride dès qu'elles nous aperçoivent ; — les jeunes garçons déhanchés, coiffés du fez, traînant leurs savates ; — les hommes au visage placide et régulier, le front rasé, les yeux bien fendus, l'ovale pur, la démarche lente ; — puis les accoutremens pittoresques, les couleurs harmonieuses, un pays et un peuple profondément imprégnés d'islamisme : car les chrétiens, quoiqu'ils se distinguent par leur costume, n'échappent pas à cette influence. Une famille chrétienne nous croise sur la route. Les hommes portent le turban rouge foncé, noué négligemment autour de la tête. Ils ont de grands traits, la face osseuse, l'œil noir profondément enchâssé, le teint de couleur cuivrée. Leurs larges ceintures, composées de petits carrés multicolores, ont des nuances d'un vert-rougeâtre. Les femmes ont le large pantalon serré à la cheville. On n'a rien imaginé de mieux pour protéger la pudeur. La grâce y perd un peu ; mais il reste le mouvement des hanches, que ne défigurent ni la cuirasse du corset, ni l'ampleur artificielle de la jupe. Elles ont des coiffures larges et compliquées, des vestes brodées et soutachées de nuance vert pâle ou saumon, mais jamais sombre. Là se montre, en Bosnie, la différence de la chrétienne et de la musulmane. Le chrétien fait de sa femme un oiseau blanc, coloré, coquet. Pour lui, l'aspect de la bien-aimée doit être un hymne de joie. Elle tranche sur le train monotone de la vie, comme son riche costume sur le vert uniforme des paysages. Pour les détails, relisez le *Cantique des cantiques*. Les musulmans, au contraire, cachent leurs femmes. Suivant eux, le soleil est un dangereux rival : il accuse les formes, fait chanter les couleurs, et, sous ce beau ciel d'Orient, favorise le nu. Pour réagir contre ce perpétuel séducteur, l'Islam inventa le feredjé.

Pénétrons-nous de ces contrastes : ils expliquent le pays. Notre premier mouvement est un plaisir d'écoliers en vacances, devant

ce moyen âge ambulant, qui vit pour lui-même, sans la moindre envie de s'exhiber derrière une grille, au jardin d'acclimatation. Les rôles sont renversés. Nous devenons ici les bêtes curieuses. Leurs regards nous disent : « Que vous êtes donc laids et piteux dans vos pantalons noirs! Vous n'avez ni pistolets, ni poignards dans votre ceinture? Vous vous laisseriez donc égorger comme des poulets, sans la protection des gendarmes? Vous portez des ombrelles comme les femmes! Vous tenez donc bien au teint fade de vos précieux museaux? Et vos costumes, avec ces culottes pattues qui vous font ressembler à des pigeons malades! allez! Vous êtes les serviteurs d'une machine très puissante, mais des serviteurs misérables, sans prestige personnel, sans force et sans élégance. »

Nous pourrions répondre : « Tout cela est vrai; mais nous avons du moins cette supériorité sur vous, que, depuis deux cents ans, nous avons cessé de nous égorger pour un *Credo;* tandis que votre pays porte partout les marques de vos lamentables querelles. » Il faudra plus de cent ans pour repeupler ces belles vallées, ces espèces de larges fleuves de verdure délaissée qui coulent entre des rangs de montagnes bleues. Et toujours le même problème qui vous poursuit : pourquoi ces haines féroces et séculaires entre hommes du même sang? La conquête n'explique pas tout. Avant les Turcs, ils vivaient côte à côte, frères par la langue et par la race; et puis tout à coup, les nobles abjurent en masse, et se font plus Turcs que les Turcs. Pour garder leurs privilèges, dit-on? mais ils entraînent avec eux la moitié du pays, qui n'avait pas de privilèges, toute la population des villes, hommes de peine, bourgeois, marchands; l'autre moitié, cultivateurs et fermiers pour la plupart, restent chrétiens, et avec tant d'obstination, que les mauvais traitemens n'y peuvent rien; ils s'entêtent dans leur foi comme les autres dans leur apostasie : pareil fanatisme des deux côtés. C'est nous la bailler belle que de faire, de tant de persévérance ou d'endurcissement, une simple question agraire, une querelle irlandaise entre propriétaires et fermiers.

Je poursuivais le mot de cette énigme, tout en gravissant un sentier fort raide à travers la montagne, lorsque mes yeux tombèrent sur d'énormes pierres grises d'un aspect druidique, mais régulièrement taillées en forme de sarcophages. Quelques-unes portaient, sur leur paroi, l'image d'une croix grossièrement sculptée; la plupart étaient sans aucun ornement. La rencontre me frappa, dans un endroit si solitaire, car j'étais loin de toute habitation. Ces étranges monumens, semés sur le flanc d'un ravin sauvage, dessinaient leur puissant relief sur un fond uniforme de ver-

dure bleuâtre. J'appris par mon guide que c'étaient les tombes des anciens bogomiles, ou patarins, hérétiques enfin, de quelque nom qu'on veuille les nommer, frères aînés de nos albigeois, et disparus comme eux de la surface de la terre, après avoir été, suivant l'opinion de l'église, l'opprobre de la chrétienté. J'appris également qu'il existait en Bosnie des milliers de ces pierres, attestant l'importance de la secte, et qu'elles se trouvaient généralement dans les vallons les plus reculés, où les derniers des sectaires s'étaient réfugiés, pour échapper aux persécutions; que ces hérétiques avaient joué un rôle considérable dans l'histoire intérieure du pays, et que les musulmans témoignaient pour leur mémoire une vénération particulière.

Vous êtes-vous jamais divertis à chercher les racines d'un grand arbre? C'est la distraction favorite de M. Gladstone, ce bûcheron radical qui abat un chêne dans sa journée. On creuse autour de l'arbre un grand trou circulaire, puis on tâche de découvrir la racine maîtresse. On n'aperçoit d'abord qu'un gros serpent rougeâtre dont la courbe s'enfonce dans la terre. On creuse, on fouille : le serpent de bois se dérobe et s'enfonce toujours plus avant, dans les mystères de la vie souterraine. On s'aperçoit enfin que le chêne va puiser la sève loin de la surface du sol, au fond des vieilles formations géologiques. De même en histoire, lorsqu'on cherche à pénétrer les racines des événemens contemporains. On donne d'abord un petit coup de bêche, en amateur, avec le désir de savoir sans se fatiguer. Puis on s'anime, on creuse toujours plus avant, et l'on est stupéfait de découvrir, sous une couche de huit ou dix siècles, l'origine du chêne vénérable, tordu par l'orage, creusé par le temps, que maintes fois la cognée a entamé sans l'abattre. L'islamisme, en Bosnie, se dresse ainsi comme un vieux tronc décharné, mais solide, que ni la force ouverte du canon, ni la sape de la diplomatie n'ont encore pu détruire; et le secret de sa longue résistance gît peut-être dans l'histoire oubliée des bogomiles.

Nous les connaissons seulement par les diatribes de leurs ennemis. Dès l'origine, leur figure triste et pâle se dresse derrière les visages enflammés des docteurs de l'église, qui les accablent de leurs invectives. Il n'est pas jusqu'à la douce Anne Comnène, la muse de Byzance, qui ne soit saisie d'un saint transport, quand elle fait le compte des hérétiques brûlés par son père. Elle raille les bogomiles sur leurs cheveux incultes, sur leur basse extraction, tout en déplorant que ce fléau commence à gagner la noblesse. Elle nous les montre cachant leur longue face maigre, courbés sur la terre, vêtus comme des moines, et marmottant des patenôtres entre leurs dents.

Il est vrai que ces gens étaient sans excuse, de porter des cache-nez sous le beau ciel d'Orient.

Au premier coup d'œil, le fond de leur doctrine ne justifie pas cette grande colère. C'était à peu près l'erreur ancienne des manichéens. Notre pessimisme à la mode s'en arrangerait assez. Nos philosophes de salon n'auraient pas d'objection à considérer Satan comme le collaborateur officiel de la Providence dans la confection de cette planète bizarre. Cela permet d'expliquer beaucoup de choses qui, pour un optimiste, sont encore obscures, et notamment le cœur de l'homme. Selon le *Credo* des bogomiles, Satan, après avoir bâti de toutes pièces son ciel et sa terre, c'est-à-dire les nôtres, prit un peu de terre et fit Adam. Seulement, pour lui donner un semblant d'âme, il dut s'adresser au père Éternel, qui consentit à laisser tomber un peu du souffle divin. La condition du pacte fut que l'homme servirait deux maîtres. Ève eut également Satan pour père spirituel. Les bogomiles n'avaient point une haute idée de notre mère commune. Ils enseignaient que le diable, après avoir formé, pour notre damnation, ce chef-d'œuvre de grâce et de perversité, se demanda ce qu'il pourrait faire de pire, et ne put produire que Caïn : après quoi, son pouvoir créateur fut épuisé. Il n'eut qu'à régner tranquillement sur ses nouveaux sujets, jusqu'au jour où l'apparition du Sauveur vint le contraindre à donner quelques libertés constitutionnelles. Mais les bogomiles pensaient que, comme beaucoup de souverains, il s'était résigné de mauvaise grâce à ce partage, qu'il ne cessait d'intriguer contre la charte évangélique, et qu'il conservait des intelligences secrètes parmi les représentans du bon principe. Leur méfiance était universelle. Ils croyaient voir le pied fourchu jusque sous la robe des évêques ; et dans leurs églises de bois, sans image et sans autel, ils montaient la garde nuit et jour auprès du livre saint posé sur une nappe blanche, de crainte que le Malin ne vînt en tourner les pages.

Si puériles que fussent leurs croyances, ils avaient cet avantage sur le pessimisme moderne que, tout au moins dans la première ferveur de la secte, ils suivaient leur principe jusqu'au bout. On ne les entendait point parler du néant de la vie en étalant le linge le plus fin, ni gémir sur leur sort en se drapant dans un pallium taillé à la dernière mode. S'ils accusaient l'éternelle duperie de la nature, cette marâtre, ils ne se laissaient pas choir sur des sièges moelleux, après un repas succulent, l'estomac doucement échauffé par des vins exquis. Sans doute, le prêtre Cosmas, leur ennemi mortel, prétend qu'une fois hors de chez eux, invités à dîner en ville, « ils buvaient et mangeaient comme des éléphans. » Mais le

témoignage de Cosmas est suspect; et d'ailleurs, si parfois un satanique appétit, trop longtemps comprimé, les jetait dans une ripaille exceptionnelle, ils n'avaient pas plus tôt avalé la dernière bouchée qu'ils s'en repentaient cruellement et qu'ils s'administraient d'une main ferme de terribles coups de discipline.

Leur originalité n'est pas dans leur dogme. Vingt fois avant eux, on avait discuté sur le principe du bien et du mal, de même que sur les deux natures du Christ, sans que les puissans du jour en fussent très alarmés. Le véritable péril qui mit en mouvement contre eux les foudres de l'église et le bras séculier, ce sont les tendances nettement socialistes de la secte. Ils n'en voulaient pas seulement à la Jérusalem céleste : ils entendaient bien reconstruire sur un nouveau modèle le royaume de la terre. Pour comprendre le travail obscur qui se faisait dans leur âme, on n'a qu'à lire les écrits d'un Tolstoï, ou à pénétrer, sous la conduite de M. Melchior de Vogüé, dans la cabane d'un Soutaïef. Nous le connaissons tous à présent, ce paysan russe, rejetant toutes les anciennes Écritures, penché le soir sur un livre unique, l'Évangile, qu'il épelle péniblement en promenant son gros doigt durci sur le texte sacré, tandis que les veines de son front têtu se gonflent sous la pression de l'idée fixe. C'est lui qui veut aller parler au tsar pour dévoiler les abus des fonctionnaires et du clergé; lui qui ensevelit son enfant mort sous le plancher de sa chambre, plutôt que de marchander la terre de l'église; lui enfin qui se laisse juger, condamner, voler, plutôt que de résister à la malice des hommes, et qui veut appliquer à la lettre la morale du sermon sur la Montagne.

Tel était aussi l'idéal des bogomiles. Il est instructif de voir comment l'expérience a tourné dans un siècle de foi. Dès les premiers pas, ces « vrais chrétiens, » comme ils se désignaient eux-mêmes, durent entrer en composition avec les passions humaines. Le code de charité sublime édicté sur la Montagne a des clauses terriblement dures. Je connais des hommes qui accepteraient tout, sauf de tendre la joue gauche à celui qui frappe la joue droite. Les bogomiles se tirèrent d'affaire en distinguant deux catégories de fidèles : le commun des martyrs et les *parfaits*. Ces derniers, dont on comptait environ 4,000 au XIII[e] siècle, se chargèrent de la partie la plus désagréable du précepte. Par exemple, il entrait dans leurs attributions de tendre la joue gauche lorsque la communauté recevait un soufflet. Mais à leurs côtés, un frère, moins parfait sans doute, avait le droit de riposter par un vigoureux coup de pied. Ces fidèles du second degré ne s'en firent pas faute, et la chronique affirme qu'ils avaient coutume d'asséner de bons horions sur le heaume des papistes et des orthodoxes. De même pour les autres préceptes :

les saints se chargeaient de fournir des modèles de chasteté accomplie; mais les autres prenaient femme, en se réservant même le droit d'en changer si elle n'avait pas un bon caractère (*si non erit bona*). Le mérite des saints se reversait ainsi sur les pécheurs et leur procurait l'absolution pendant le péché. On comprend la diffusion rapide d'une doctrine aussi indulgente pour les défaillances de la chair. On conçoit même qu'elle ait pu prendre pied dans notre joyeuse Provence et fleurir à Marseille aussi bien qu'à Tarascon. Si la fin tragique des albigeois n'imposait pas le respect, il serait permis de croire que les Méridionaux s'arrangeaient assez d'un ascétisme exercé par procuration, qui ne troublait nullement leurs petites habitudes. Il est vrai que tout fidèle devait, au moins une fois en sa vie, se faire admettre au nombre des saints. Mais il en était quitte pour se repentir à l'article de la mort. En Occident, cette espèce de lessive finale, qui liquidait toutes les peccadilles passées, s'appelait la *Convenenza*. Commentaire frappant du mot de Pascal : « Qui veut faire l'ange, fait la bête. » Triste lendemain du rêve de charité universelle dont Tolstoï voudrait faire la loi des sociétés modernes.

Cependant, ni le relâchement graduel de la secte, ni ses extravagances, n'expliquent son étendue et sa durée. Dans un temps où les deux pouvoirs étaient confondus, elle couvrit d'un masque religieux tantôt la protestation des humbles contre tous les genres d'oppression, tantôt la révolte des esprits turbulens contre l'autorité dominante. Ce fut une espèce d'Internationale, couvée de bonne heure en Orient par le désordre des guerres et par les troubles de l'église, répandue peu à peu dans la péninsule et de là dans toute l'Europe méridionale, d'où elle trouva, dit-on, des chemins souterrains jusqu'en Bohême, et vint tendre la main aux premiers hussites. Pour la première fois, peut-être, mais non pour la dernière, des individus appartenant aux races et aux nations les plus diverses se trouvèrent unis contre l'église, moins par l'unité de croyance que par une communion de haine contre l'ordre établi et par une vive répugnance pour la hiérarchie du moyen âge, soit que cette rébellion prît sa source dans le libre génie des cités du midi, soit qu'elle fût entretenue par l'indépendance farouche des montagnards. En Occident, l'édifice religieux était dans toute sa force. A peine quelques pierres, détachées des ouvrages extérieurs, écrasèrent les assaillans sous leurs décombres. Mais l'église d'Orient, partagée en autant de cénacles que la péninsule comptait de despotes, en fut profondément ébranlée. Le dédale des races et des montagnes favorisait les mécréans. Dispersés d'un côté par le bras séculier, ils passaient un fleuve et trouvaient l'impunité sur l'autre

bord. Chose étrange! Cette association subversive faillit réaliser un instant l'union morale de la péninsule. En menaçant les pouvoirs établis, elle renversait les frontières. De l'archipel à l'Adriatique, elle formait un réseau de franc-maçonnerie qui aurait pu frayer les voies à l'unité politique. Mais, au contraire, suspectée, poursuivie, traquée partout par les dominations particulières, refoulée dans les montagnes de Bosnie, elle devait périr, et l'esprit de concorde périt avec elle. L'ébranlement qu'elle laissa dans sa retraite ne servit qu'à miner davantage le sol de la péninsule. Quelques années plus tard, il suffit aux Turcs d'y poser le pied pour faire tomber toutes les défenses du christianisme.

En Bosnie, les bogomiles durèrent plus longtemps, à l'abri de leurs montagnes. Ils eurent même une sorte de pape dont l'autorité était reconnue de nos albigeois. Des princes bosniaques les favorisèrent. La noblesse presque tout entière, lorsqu'elle n'était pas retenue par des liaisons avec la maison de Hongrie, se jeta dans l'hérésie : placée sur la frontière des deux cultes, aussi éloignée de Rome que de Byzance, également hostile aux deux dominations, et n'ayant rien de plus cher que son indépendance, elle saisit le premier prétexte de s'émanciper d'un joug religieux que le roi de Hongrie exploitait au profit de son ambition. Quelques cités dalmates furent séduites à leur tour par les mêmes raisons qui déterminèrent nos villes du Midi. Les papes suscitèrent contre les dissidens de furieuses croisades. Il ne dépendit pas du saint-siège que ces bogomiles de Bosnie ne fussent exterminés comme les albigeois. Mais les tueries en masse sont moins faciles dans un pays hérissé, abrupt, fertile en embuscades, que dans les plaines de Provence. Les têtes de l'hydre renaissaient toujours. Ces batailles durèrent pendant plusieurs siècles avec des succès partagés; tel était l'aveuglement des haines religieuses, que l'approche des Turcs n'y mit point un terme. La Bosnie avait éprouvé la force des infidèles, et la Serbie leur était soumise depuis longtemps, que la croisade continuait au nord contre les bogomiles. Depuis la bataille de Kossovo jusqu'au règne de Mahomet II, les Bosniaques, inquiets, mais toujours libres, eurent près de cent ans pour prendre parti. Harcelés par les catholiques, gouvernés par des princes irrésolus qui ne surent ni gagner le cœur de leur peuple en l'affranchissant de Rome, ni s'assurer l'appui de Rome par une soumission complète, ces montagnards, accoutumés à voir dans l'église une ennemie, se sentirent de plus en plus entraînés vers cette autre religion guerrière et asiatique qui ne sondait pas les cœurs. Celle-ci n'atteignait que les dehors, prescrivait des pratiques sans imposer des dogmes, et surtout laissait debout les abus en même temps que les

privilèges. Aussi cette contrée, réputée imprenable, tomba devant Mahomet II presque sans coup férir. Les portes des forteresses s'ouvraient toutes grandes devant les Turcs : il est démontré que les gouverneurs bogomiles furent les premiers à se rendre. Presque toute la noblesse adopta bientôt l'islamisme; et, dans cette populace des villes qui suivit son exemple, il est difficile de ne pas reconnaître les descendans des hérétiques, à moins de supposer que ces derniers aient été engloutis par un tremblement de terre. La veille de la conquête ils formaient le tiers, sinon la moitié de la population. Le lendemain, il n'est plus parlé d'eux; mais la même proportion se retrouve entre musulmans et chrétiens. Une présomption déjà si forte est confirmée par la ressemblance de l'hérésie elle-même avec le culte simple et sommaire de Mahomet, que nous allons trouver dans toute sa gloire à Serajevo.

V.

Déjà nous approchons de la capitale de la Bosnie. La route n'est plus une simple expression kilométrique : les piétons, les cavaliers, les chars à bœufs se suivent de près. On devine le voisinage d'un centre. Mais où se cache la ville? On nous dit qu'elle est à deux pas, et nous ne voyons rien, que ces beautés alpestres qu'on va chercher dans les défilés solitaires. Nous distinguons à nos pieds des profondeurs bleuâtres, d'où la cime des arbres émerge dans la lumière. Un rayon de soleil, coupé par l'ombre oblique de la montagne, nous montre au fond du précipice les reflets argentés d'un torrent, qui s'enfonce, comme une couleuvre peureuse, dans les replis du roc. Et toujours point de ville! Cependant, le gouffre s'écarte et développe ses contours sinueux : c'est un dédale de pentes vertigineuses, dont les teintes fauves s'amortissent dans le crépuscule grandissant. Tout un écheveau blanc de routes neuves, avec leurs longs chapelets de bornes, se croise sur cette muraille de granit. Quoi! des routes là-haut! C'est invraisemblable. C'est réel pourtant : les canons autrichiens ont délogé les chèvres sur les sommets les plus inaccessibles.

Nous descendons, nous tournons sur ces rampes ; et positivement le cœur nous bat. Qui n'a connu cette émotion du voyageur au dernier coude de la route? Quel mystère se dérobe derrière ce pan de muraille qui masque l'horizon? Nous franchissons maintenant un vieux pont de pierre ombragé de tilleuls. Un groupe de jeunes gens graves, portant avec élégance le fez et l'ample culotte, regarde couler l'eau. Quelques pas de plus, un bout de forte-

resse édentée, une grosse poterne trapue, toute sombre au dehors, toute lumineuse du côté du couchant, — porte de prison donnant sur un paradis, — et nous sommes en ville. Quel coup de théâtre! Serajevo, que nous avons abordé par la montagne, se déploie d'un seul trait devant nous. C'est une vraie corbeille de jardins, de coupoles et de toits rougeâtres, un mélange exquis de masses verdoyantes et de blancheurs; de distance en distance, la fusée d'un minaret file dans le ciel pur, et se termine par une étincelle de métal. Toute cette grâce riante est répandue à flots d'étage en étage, de cascade en cascade sur les flancs de la montagne, ou plutôt sur les deux parois d'une gorge, au fond de laquelle coule un fleuve. Et notez qu'il ne s'agit pas d'un village aux promesses trompeuses, comme tant de beaux noms d'Orient: non, c'est une vraie capitale embaumée de fleurs et de verdure; une princesse de harem, ensevelie dans une retraite enchantée : longtemps elle hésite à faire tomber son voile; elle se décide enfin, et devant ce mystère d'éternelle jeunesse, il faut tomber à genoux.

J'ai vu bien d'autres cités alpestres: Berne et sa Jungfrau, Lucerne et le front nuageux du Pilate, Genève et son lac, Innsbrück dans son manteau de forêts; mais toutes ces villes en prennent à leur aise: elles contemplent de loin la montagne. Elles n'ont point été, comme Serajevo, poser leur tête sur le sein même du géant, et se blottir amoureusement contre lui, lorsque, tout à côté, l'épanouissement de la vallée permettait de bâtir en rase campagne. Image frappante de la Bosnie musulmane, deux fois jalouse de sa solitude et de sa liberté, séparée du reste du monde par les mœurs et par la religion, refuge de fanatiques et de montagnards : pendant des siècles, elle a défendu son isolement farouche, et caché son secret dans les replis de ses défilés. A saisir ainsi le génie de la race, on conçoit de quel œil elle doit considérer la gare qui s'élève à l'autre bout de la ville, en plat pays, près d'une préfecture et d'une caserne. Je suppose que tout bon musulman doit maudire trois fois par jour ces chemins de fer bien ratissés qui envahissent le suprême asile de l'Islam en Europe. Cette population dédaigneuse dormait tranquille à l'ombre de la montagne, derrière le rempart encore plus épais de ses préjugés : voilà qu'on la réveille en sursaut pour la traîner sous la lumière crue de la plaine!

Douce et indolente Bosna-Séraï! Il est impossible d'oublier ton charme intime, dans cette fraîcheur de mai; ni les ruelles tortueuses où des jardins invisibles nous secouaient des lilas sur la tête, ni les sveltes fantômes, avec leurs petites bottes jaunes pointues, qui disparaissaient à notre approche, ni ces maisons de bois juchées sur le roc au bord du fleuve, au milieu d'un fouillis de plantes grim-

pantes qui retombent en grappes fleuries : un vieillard est assis là-haut sur sa porte; il fume devant l'horizon de pourpre; son regard glisse sur nos humbles personnes, mais ne s'y arrête pas. Que lui fait l'étranger qui passe? Près de lui, des femmes accroupies sur la corniche du rocher, les pieds dans le vide, pareilles à de jolies perruches bariolées, bavardent et grignotent des bonbons. Puis, plus bas, dans le va-et-vient tumultueux de la ville centrale, ce sont des amours de petites chrétiennes qui courent gaîment en faisant claquer leurs socques sur le pavé : taille fine, œil agaçant, corsage dont la grâce menue ressort sur le large pantalon bouffant, et surtout, petit fez assassin, posé coquettement au sommet du crâne, avec deux grosses nattes pendant par derrière, et des boucles folles par devant. Elles ont ainsi je ne sais quoi de vénitien, ces Bosniaques; elles sont bien orientales cependant lorsqu'elles font jouer leur petit pied nu sur leur marchepied ambulant, ou qu'elles butinent, comme des abeilles, dans le bazar, ou qu'elles s'arrêtent avec un déhanchement exquis, perchées sur une patte, devant l'étalage d'un fruitier sérieux et barbu comme un prophète. Par exemple, pour se coiffer comme elles, il est bon d'avoir quinze ans. Cette petite calotte provocante produit un effet comique sur les vieilles et les laides, les pâles et les bouffies, qui suivent, comme partout, la tyrannie de la mode.

Le lendemain, nous flânons à travers les rues déjà modernes, où l'Orient et l'Occident se coudoient, tantôt sur un pont de pierre en dos d'âne, dont l'arche bossue menace ruine, tantôt sur un pont métallique raide, commode et bête. Traversons le bazar, où la cotonnade imprimée hurle sa note fausse à côté des cuirs délicieusement ouvrés, faufilés d'or ou tailladés en noir et rouge. Voici la rue des armuriers, celle des orfèvres, celle des ferblantiers : quelle aimable ferraille, toute ciselée, semée d'étoiles et de croissans, pleine encore de fantaisie et de rêve, en attendant qu'elle soit détrônée par notre insipide chaudronnerie! On voudrait s'arrêter partout, marchander ce vase au long col, cette lanterne d'étoffe à couvercle repoussé... Mais le temps presse. Il est midi. Sur les galeries des minarets, brodés de festons d'un vert foncé, l'appel du muezzin retentit et se répercute de proche en proche : mélopée traînante, née sous la tente du nomade, et toute pleine de la grandeur du désert. Soudain, les échoppes se vident; l'étalage est confié à la bonne foi publique et les mosquées s'emplissent.

Entrons dans la plus importante. Nulle trace de décadence, nul abandon. Ce ne sont pas les marbres de Salonique, décolorés par le temps, ni les vieilles mosaïques byzantines. Ce n'est pas davantage

la lèpre maladive des monumens d'Uskup. L'Islam est ici chez lui, au milieu des couleurs vives et gaies, où domine la chanson du vert sur le blanc : vert sombre sur les entablemens et les corniches, sur le portique de bois, blancheur mate et douce des murs intérieurs; verdure mouvante et diaphane du grand platane qui ombrage la fontaine aux ablutions; joyeux murmure de l'eau dans la vasque immense, sous les renflemens et les trèfles d'une armature en fer forgé. Les fidèles arrivent. Par tous les robinets de la fontaine, l'eau lustrale coule à flots. C'est un ruissellement continu sur les figures bronzées, sur les mains calleuses, sur les pieds durcis. Riches, pauvres, jeunes, vieux, ils y vont tous et sérieusement, à grande eau, non par métaphore et pour accomplir un rite. D'ailleurs, aucune distinction de classe ni d'âge : voici des jeunes gens qu'on prendrait pour de hardis sacripans, s'ils ne remplissaient si bien leurs devoirs religieux; puis des vieillards à barbe de bouc, aux traits creusés, à la démarche lente ; de longues figures ovales, des yeux à fleur de tête, des crânes presque entièrement rasés; des visages de marchands placides, blêmis par la boutique; des portefaix cuits et recuits par le soleil, portant leur ceinture nouée autour de leur tête; des begs à la tournure indolente, à la mine fière ; de jeunes muftis en robe noire, reconnaissables à la finesse et à la correction de leur turban.

Tous ces vrais croyans ne semblent pas s'apercevoir de notre présence. On m'assure qu'ils seraient moins endurans si quelque chrétien du pays pénétrait dans la mosquée. Ils ne seraient pas gens à se laisser braver par leurs anciens esclaves. C'est avec ceux-là qu'ils aimeraient en découdre. Quant à nous, sommes-nous même des chrétiens pour eux? Avons-nous supporté trois ou quatre siècles de schlague plutôt que de passer au croissant? Connaissons-nous cette foi robuste qui enfonce la croyance dans la chair au point de la confondre avec le souffle qui nous anime? Non, nous ne sommes pas du bois dont on fait les fanatiques. Nos « convictions, » comme dirait M. Prudhomme, succomberaient à la première saignée. Pour les musulmans, nous sommes des êtres incompréhensibles, des habitans de la lune. Et s'ils passent devant nous sans nous regarder, je crois qu'il entre beaucoup de mépris dans leur indifférence.

En un clin d'œil, toute cette foule s'engouffre dans la mosquée ou s'aligne sous le portique. Toute différence de visage, de rang, de richesse disparaît. C'est une file de dos inégaux, de culottes pendantes, qui seules trahissent l'âge ou la condition de leurs propriétaires. Il en est de superbes et de bouffantes, d'autres loqueteuses et mélancoliques, de pleines et de vides, de neuves

et de rapiécées. Le mufti frappe dans ses mains, et tout le troupeau se jette à genoux, avec un bruit sourd de crosses de fusil qui retombent au commandement. Pendant quelques minutes, on ne voit plus que des plantes de pieds nus, sous un amas de chiffons rouges, bleus ou noirs. Les dos se relèvent, s'inclinent, se balancent, avec un ensemble parfait, comme à la manœuvre. Et l'effet n'est nullement grotesque. Cette gymnastique uniforme, où personne ne cherche à se distinguer du voisin, renferme une belle leçon d'humilité. C'est une armée qui manœuvrerait directement sous l'œil de Dieu, et qui manifesterait sa ferveur par la précision de ses mouvemens. Imaginez ce que peut une pareille troupe une fois lancée, quand elle croit obéir à Dieu même.

L'Europe s'est longtemps trompée sur la force de l'Islam. Il était condamné par tous les médecins. Depuis Montesquieu, l'on se passait de main en main une philosophie courante sur la faiblesse des empires musulmans. Personne ne paraissait soupçonner que, derrière les gouvernemens en ruine, il reste quelquefois des hommes. Voyez ce que coûte un sophisme! à nous, Français, cinquante ans de guerre en Algérie; — aux Anglais, les épisodes sanglans de Caboul et de Khartoum ; — aux Autrichiens eux-mêmes, 30,000 baïonnettes pour garder le cadeau que Berlin leur a taillé dans le terrain d'autrui. Partout, nous apprenons à nos dépens que l'Islam est vivant, bien vivant; que dis-je? plus frais, plus dru, plus militant que notre propre religion. Car son seul tort est peut-être d'envahir l'homme tout entier. Je dirai par où nous sommes supérieurs. Mais considérez, je vous prie, ces marchands qui laissent leur boutique trois fois par jour pour se prosterner dans la poussière; et demandez aux notables commerçans de la rue de la Paix de courir à la Madeleine en faire autant! — Mais dites-vous, leur religion n'est pas raisonnée. — Soit : elle n'en est peut-être que plus puissante. Je voudrais bien savoir qui peut se flatter d'être en meilleurs termes là-haut, ni s'il est de plus belle prière que de répéter, le front contre terre : Dieu est grand! Vous appelez leur résignation du fatalisme? Mais les mots d'humilité, de renoncement conviendraient encore mieux.

Dans tous les cas, il existe d'étranges rapports entre l'Islam et l'enseignement tout oriental que les bogomiles tiraient des écritures. C'est le même esprit d'égalité, c'est le même temple nu, dépouillé de toute parure inutile, c'est presque le même Dieu, dictant des lois dans un livre unique, et rédigeant lui-même le code naïf et simple d'une société rudimentaire. On peut donc dire que l'Islam a ses racines dans le passé le plus lointain de la Bosnie. Les fruits de l'arbre ont une saveur exotique : mais la greffe im-

portée d'Asie n'a modifié ni le tronc, ni les branches, qui continuent de puiser leur sève dans le vieux sol réfractaire où germaient les anciennes hérésies. Les musulmans, dit-on, sont campés en Europe : c'est vrai peut-être en Épire, en Roumélie. Mais ils règnent à Serajevo. Pour les faire disparaître, il faudrait une guerre d'extermination. Ce n'est pas Vienne qui l'entreprendra. Vienne fait aujourd'hui bon ménage avec les musulmans. « Braves mécréans! me dit un officier, qui me paraît avoir là-dessus les sentimens d'un Richard Cœur-de-Lion. Honnêtes Sarrasins de Bosnie! qu'ils sont agréables à gouverner! qu'il est doux de les faire pirouetter sur le champ de manœuvres! Ce n'est pas comme ces chiens de chrétiens. Ceux-là ne sont jamais contens. D'abord, ils nous rompent la tête avec leurs satanées cloches. Puis ils font du scandale, ils murmurent; et même, horreur! ils parlent quelquefois sous les armes! »

La maison de Habsbourg a le sens politique : elle ne veut pas l'impossible. Ne pouvant se débarrasser des musulmans, elle a juré de s'en faire aimer. C'est plus que de la tolérance : on en est aux petits soins. La bureaucratie autrichienne a doublé les revenus des mosquées, en les gérant avec probité. Les biens *vakoufs* ont aujourd'hui leur palais au centre de la ville, avec une belle inscription en lettres d'or, comme une banque. Plus loin, sur une éminence, se dresse un autre palais bien en vue; c'est la nouvelle école de théologie musulmane, un modèle du genre, où l'esprit utilitaire se marie étrangement à quelques arabesques orientales : un Orient tiré au cordeau, surveillé, contrôlé, un minimum d'Orient sous l'œil paternel de l'autorité. Ce sont là des nouveautés qui doivent surprendre les begs et chatouiller leur amour-propre au bon endroit. Jugeant des autres par eux-mêmes, ils s'attendaient à être écrasés : on les traite au contraire avec une rare considération. Je ne sais si leur estime pour l'Europe s'en est beaucoup accrue. Dans tous les cas, ils en profitent. Ils deviennent même familiers. Tous les jours, des femmes musulmanes viennent en solliciteuses au palais du gouvernement : on les trouve accroupies dans l'antichambre de l'*adlatus* civil.

Démonstration sans réplique de la force des musulmans. Le premier axiome, en politique, est celui-ci : on me prend au sérieux, donc j'existe. Notre bonne Europe, avec ses phrases, ne respecte au fond que ce qu'elle craint. Depuis tantôt vingt ans, elle a découvert que l'Islam était une puissance. Elle veut s'en servir. Aujourd'hui, tout état désireux de faire figure doit emprunter quelques fidèles à Mahomet. C'est une domination qui a de l'élégance. La Russie et l'Angleterre les comptent par millions; nous

avons les nôtres, l'Italie en cherche et l'Allemagne se plaint de n'en point avoir. On rivalise de politesse avec ces hommes qui font de si bons soldats, et qui ont tant de frères dans les pays convoités. Ce qui est mort, et bien mort, ce n'est pas l'Islam, c'est l'esprit de croisade. Je n'engagerai pas un Oriental, embarrassé de sa personne, à se faire chrétien : on le renverrait de mauvaise grâce à son évêque ou à son archimandrite. Les ambassades n'apercevraient en lui qu'un protégé fâcheux, un national indiscret. Qu'il reste musulman, qu'il fasse en conscience ses trois ablutions par jour, les consulats se disputeront l'honneur de son amitié, tandis que la Sublime-Porte lui fera sous-main des propositions. Demandez plutôt aux fils d'Abd-el-Kader. En attendant mieux, les Autrichiens font, avec les musulmans, d'excellens cochers du train et des tirailleurs indigènes qui portent un fort joli costume ; et tout le monde s'en trouve bien.

Maintenant, pensons à l'amertume d'un saint Paul ou d'un Chrysostome, s'ils avaient pu prévoir ces déviations de leurs premiers enseignemens : une religion établie sommairement, dans des vues étroites, sur un terrain mal préparé, jetant sur l'enfance des races un voile de tristesse ; étouffant leur originalité sans les purger d'un reste de paganisme ; leur offrant l'image d'un pouvoir divisé contre lui-même ; favorisant ainsi la duplicité des princes ; suscitant de redoutables hérésies, dont les dernières fournirent des armes à l'Islamisme et lui conférèrent droit de cité dans un coin de l'Europe. Les politiques auraient joint leurs lamentations à celles des pères de l'église ; ils eussent déploré le morcellement de la société chrétienne dans la péninsule, la différence des mœurs au moins égale à celle des rites, les nuances imperceptibles du dogme transformées en barrières de peuples, les groupes de musulmans semés un peu partout, mais particulièrement tenaces en Bosnie, et dressés comme autant d'écueils contre les espérances des Slaves chrétiens.

Mais pour concevoir en même temps la faiblesse politique de ces peuples et leur force de résistance, il faut considérer l'église orthodoxe dans ses œuvres vives, c'est-à-dire dans son culte et dans sa discipline.

* * *.

CHANTE-PLEURE

TROISIÈME PARTIE (1).

XL.

Lentes, au-delà de la bourgade, des toitures serrées en grappe, collées au clocher comme un nid de frelons à l'écorce d'un saule, plus loin au-delà des ravins et des combes emplis par l'absolu silence du dimanche, plus loin encore jusqu'à la lisière sombre de la Ramade, lourde tenture d'arbres où s'étouffaient les vibrations dernières, lentes, grêles, les cloches de Paour appelaient les fidèles à l'office de vêpres.

Déjà l'église était à moitié pleine; des paysans obstruaient le porche, tassés en troupeau, et, par-dessus leurs épaules, dans la pénombre de la porte largement ouverte, l'église se reculait, très haute : le maître-autel au fond avec sa constellation vacillante de cierges, et, semés le long de la nef comme des essaims de papillons blancs, des coiffages de femmes que bariolaient par momens, pareils à un arc-en-ciel sauvage, les reflets rouge vif et bleu tendre descendus d'un vitrail neuf...

Affairées, jouant des coudes, des boutiquières déguisées en dames, gantées, le paroissien aux doigts, se poussaient à travers la foule en marche déjà vers le seuil, quelques-unes plus étoffées, plus im-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre.

portantes : la demoiselle de l'épicier, la dame de l'aubergiste, et, les dernières de toutes, comme ralenties par le poids de la fonction, la majesté de la caste, la receveuse des postes, la notairesse, la pharmacienne, — toute la bourgeoisie ! La grande porte se refermait sur elles, et l'antique liturgie déroulait presque aussitôt ses pompes villageoises, mariant les sabots crottés à la pourpre des enfans de chœur, et le ronflement solennel du serpent à l'âpre fausset des chantres.

Vêpres avaient commencé.

Pas d'autre bruit dans la ville sommeillante que le bourdonnement des psaumes, la mélopée berceuse qui sortait des flancs de la vieille bâtisse, comme la musique du creux d'un violon, — et encore, sur la place même de l'église, par intervalles, le roulement fêlé, cahoteux, des billes d'un billard.

Les joueurs étaient au café du Commerce, un endroit de plaisir fleurant l'aigre de la bière et le rance de la pipe, une salle crasseuse que décorait un comptoir de marbre ébréché à tous les angles et une glace au-dessus, une glace aveugle, sans reflet, où moisissaient, encartées entre le cadre et le cristal, des réclames coloriées d'apéritifs et d'amers...

Des habitués étaient là, occupés à pousser les billes ou à tripoter le carton, et parmi, quelques sages, — des paysans ceux-là, — qui, ne se souciant pas d'exposer un enjeu, se contentaient de suivre les coups, debout derrière les joueurs, conseillant un écart, louant un carambolage...

Une dame exagérément brune, les cheveux plantés bas, la lèvre duveteuse, — la patronne, — circulait entre les groupes, versait le gloria, débouchait les litres, et familière, se penchait quelquefois vers une table, appuyée de la main à l'épaule d'un client...

— Madame Lalie, allez donc voir s'ils paraissent ! priait le sieur Caviol, attelé lui quatrième à une *manille*, et, amicalement, il soulignait sa requête d'une pincée au bras de la limonadière.

La porte poussée, une bouffée de plain-chant arrivait très distincte de l'église, et un morceau de la place se découvrait, vide et blanc, dans le soleil.

— Personne ;.. si ; justement les voilà qui débouchent de la grand'rue... avertissait la madame.

La nouvelle mettait le café en rumeur. Pas trop tôt, vraiment, qu'il se montrât, ce candidat, depuis trois dimanches qu'il s'était annoncé, qu'il avait promis de venir à Paour.

Et tout de suite les parties s'interrompaient en son honneur, les billes s'arrêtaient de rouler ; sans rancune, de leur longue attente, les frères et amis tendaient la main aux entrans, à Pierre et à l'oncle Lortal.

Pauvre Pierre! il avait eu beau allonger la courroie, inventer des histoires pour éloigner la corvée, il lui avait bien fallu marcher à la fin, commencer son métier de candidat malgré lui... A vrai dire, l'oncle faisait à lui seul les trois quarts de la besogne. A l'aise avec tout le monde, ce diable d'homme! et il riait, il gouaillait, il serrait la patte à l'un, tapait sur le ventre à l'autre, tirait l'oreille à Caviol, chatouillait le menton à la limonadière, ébauchait en passant un carambolage; puis, finalement:

— Une tournée de bière pour tous ceux qui en veulent et de la gazeuse pour les autres! commandait-il à voix très haute. C'est pour arroser le diplôme de ce monsieur! expliquait-il en poussant Pierre par les épaules au milieu du groupe. Un docteur, mes enfans, un docteur de Paris!

— A la vôtre, messieurs, proposait Pierre en levant son verre.

— Et à la république! ripostait Caviol.

On trinqua, on but; on rebut, on retrinqua. Puis, les bouteilles vidées:

— Si nous montions au cercle; on serait plus tranquilles; qu'en penses-tu, Rascassié? Qu'en pensez-vous, monsieur le président? interrogeait Lortal.

Une des fortes têtes du parti, ce citoyen Rascassié, vétérinaire et président du cercle républicain: trogne rouge et barbe rance; l'air d'un savant qui serait maquignon et d'un maquignon qui serait ivrogne; orateur pâteux, praticien maladroit, mais de l'autorité malgré tout, ou, ce qui revient au même: du toupet!

Le président n'avait pas d'objection. Il regrettait seulement l'absence de ce brave Grassian, un homme de bon conseil...

— Je réponds de lui, affirmait l'oncle; inutile de l'attendre.

On montait.

Le cercle était au-dessus du café, une salle à peu près pareille avec un poêle en fonte au milieu et des tables alignées le long des murs; le papier seulement un peu plus frais et les tables moins crasseuses. Cela aurait eu l'air quelconque sans la profusion d'emblèmes et d'estampes patriotiques symétriquement accrochés: à droite, sur une auréole de drapeaux, une Marianne coiffée du bonnet phrygien, en face, magnifiquement encadré, un Gambetta très pileux, passé au noir, la tête enfoncée dans son encolure léonine, et comme pendant, une Alsace-Lorraine, un couple de belles filles en costume du pays, fraternellement unies, appuyées l'une à l'autre dans une attitude naïvement symbolique.

Des gravures de tout format, découpées au jour le jour dans des illustrés à bas prix, sans cadres celles-là, simplement épinglées à la tapisserie, complétaient la décoration. On y voyait plusieurs sinistres maritimes, une bataille, un tremblement de terre, une inon-

dation, un incendie, et, attirant avant tout les regards, immense et confuse, une pancarte où s'entassaient, pas plus gros que des têtes d'épingle, les députés de la dernière fournée, cinq cent quatre-vingt-quatre taches d'encre dont six, encadrées d'un trait au crayon, étaient censées représenter les élus du département.

Tel quel, et le local eût-il été plus médiocre, c'était le cercle, un endroit à part, imposant et prestigieux pour ce petit monde de cultivateurs ou d'ouvriers de campagne, presque effrayant pour quelques-uns, paysans riches, maires en exercice ou en espérance, ralliés par ambition aux idées nouvelles, mais défians quand même, incrédules à la république, où ils s'obstinaient à voir une conspiration plutôt qu'un gouvernement.

Membres du cercle, cela leur faisait de l'effet à tous ! Rien que de monter les quelques marches au-dessus du café, on aurait dit d'autres hommes; mal embouchés, braillards au rez-de-chaussée, bridés et circonspects au premier. Même la porte refermée et sans avoir rien de bien important à se dire, ils parlaient à voix basse, comme s'ils eussent participé aux rites de quelque confrérie et que le cercle eût été une espèce de chapelle. Et qui sait ? Peut-être y avait-il comme un rudiment d'église, de religion inconsciente, dans ce cénacle grotesque où l'idéal moderne, un idéal encore informe, jetait son premier vagissement, tandis qu'à côté dans l'église en titre, sous les voûtes gothiques, une foule moutonnière chantait sans les comprendre, — pâle musique de fantômes, — les remords du roi David.

Caviol avait la parole : grands mots, grands gestes, grands principes ! Toute la rhétorique révolutionnaire cueillie à même les quotidiens à un sou, et servie en bouquet avec des élégances de maître d'écriture; un vaste programme de réformes où l'instruction gratuite et intégrale figurait à côté de l'assimilation complète de nos colonies. Le tout pour aboutir au conseil d'arrondissement et à la nécessité de tenir haut et ferme le drapeau de la république aux élections prochaines.

L'auditoire gobait ça, bouche bée : ceux de la petite ville, menuisiers, bourreliers, anciens compagnons du Tour de France, francs-maçons quelques-uns, enlevés par l'éloquence de l'instituteur, les paysans ahuris comme au sermon, éblouis par le jeu des périphrases qui partaient mystérieuses, éclataient en l'air comme les fusées d'un feu d'artifice patriotique. Mais tous étaient d'accord à la fin pour acclamer le candidat, pour saluer avec l'orateur, « ce fils du terroir, ce bon démocrate, qui, dédaignant les succès de la capitale, avait voulu consacrer sa vie au soulagement de ses concitoyens, au soin de leur santé morale aussi bien que de leur santé physique. Et, puissions-nous, concluait-il, nous voir bientôt,

grâce à lui, guéris à tout jamais de cette lèpre infâme du monarchisme ! »

On applaudissait ; Pierre, cependant, mis en demeure d'accepter, demandait encore à réfléchir, très honoré certainement, mais il ne savait pas s'il pourrait... à peine arrivé d'hier, inconnu, oublié tout au moins de la plupart des électeurs...

— Ta, ta, ta, interrompait l'oncle Lortal. Que de paroles quand il n'y a à prononcer que trois lettres, o-u-i ! C'est dit, messieurs. La préfecture consent, et mon neveu accepte. Et maintenant, ce n'est pas le tout de parler, il faut agir. Les élections sont pour le mois prochain. Pas une minute à perdre. Toi, Rascassié, que penses-tu de Paour ?

Rascassié répondait d'une belle majorité en ville contre le conseiller sortant. Nettoyé, ce pauvre M. Lèze ! Sa popularité s'en allait bon train depuis que, mis à sec par le phylloxera, il faisait rentrer ses créances. Et le *vobiscum* qui braillait son latin, dans le monument d'à côté, ne lèverait pas la langue pour le soutenir ; impossible, maintenant que son neveu avait été promu rat-de-cave ! L'affaire était dans le sac.

— Toi, Comignan, poursuivait Lortal, crois-tu que ça marche à Labéjo ?

A Labéjo, tout irait comme sur des roulettes sans le chef cantonnier, un badingueusard, à la solde des Fabri. Rien à espérer tant qu'on n'aurait pas fichu ça dehors...

— Êtes-vous bien sûr ? insistait Pierre, pris de pitié pour le pauvre diable, brave homme d'ailleurs et chargé de famille... Il faudrait peut-être s'informer ; qu'en dites-vous, mon oncle ?..

Mais, sans sourciller, l'oncle jetait le cantonnier par-dessus bord. Et ce n'était pas, hélas ! la seule victime !

Chaque maire, chaque électeur influent avait sa liste de proscription en poche : un instituteur un peu tiède à déplacer à Excelsi, un desservant à mettre au pain sec à Toutes-Aures, une demi-douzaine de réactionnaires au moins à supprimer, et autant de bons sujets à pourvoir de la becquée administrative, de vrais amis ceux-là, des dévoués prêts à se faire hacher menu pour la république.

L'oncle promettait tout, s'engageait au nom de Pierre à apostiller la demande, à porter la dénonce à la sous-préfecture. Et on irait, s'il le fallait, au chef-lieu. Ce ne serait pas la peine d'être républicain, sang-Dieu ! si le gouvernement ne vous rendait pas quelques petits services...

Caviol approuvait. Et cependant il insistait pour connaître le sentiment de l'honorable candidat sur les principales réformes...

Mais le maire de Saint-Jean-des-Grèzes le trouvait bien curieux.

— Des réformes! des réformes! Nous en recauserons ce soir à dîner à la Glanderie. En attendant, comme vous devez être à court de salive, et nous aussi d'ailleurs, appelez, s'il vous plaît; qu'on porte de la bière. Nous allons baptiser le candidat...

Les cloches, depuis un moment silencieuses, se remettaient en branle, pendant que Mme Lalie remplissait les verres, et ces messieurs se hâtaient de lever le coude; vêpres finissant, les femmes et les filles de ces farouches allaient quitter l'église, et il n'était que temps d'atteler à l'auberge si l'on voulait les cueillir à la sortie.

Une poignée de mains au candidat, et bonsoir! on s'en allait; non pas cependant sans avoir très ostensiblement déposé le sou des écoles laïques, dans la tirelire peinte en tricolore et fixée dans le mur à l'entrée du cercle, comme le tronc des pauvres à la porte de l'église.

Pierre descendait le dernier, accroché par la boutonnière, tiré à part dans une embrasure où l'adjoint d'Excelsi, le nommé Murviel, lui demandait conseil sur la santé de sa femme; une faiblesse d'estomac qui la tenait depuis huit jours, quelque chose qui la brûlait là, dans le creux, et puis un gonflement, comme une ouaille, — parlant par respect, — qui s'est bourrée de sainfoin! Une consultation, et, l'ordonnance formulée, en guise d'honoraires, un avis donné au candidat, deux mots dans le tuyau de l'oreille, au sujet de cette vieille canaille de Comignan, le maire de Labéjo, un individu qui promettait à tout le monde, et après!..

Le candidat remerciait, et à peine s'était-il débarrassé du dénonciateur, le dénoncé lui tombait dessus; un malade, qui, sans prévenir, exhibait sa langue, pas fâché de savoir ce qu'en pensait le docteur. La langue réclamait une purge. Et pendant que Pierre dosait le sulfate de magnésie sur une feuille de son calepin, l'autre, en grand mystère, l'engageait à ne pas se fier à ce sournois de Murviel, un judas qui le cajolait par devant et le dénigrait tant qu'il pouvait par derrière.

Pas moyen de partir décidément; dans la rue, aux Rois Mages pendant qu'on attelait la jardinière, autres consultans, autres solliciteurs : un aspirant cantonnier, recommandé par le président du cercle, un apprenti facteur patronné par l'aubergiste, et, au moment de monter en voiture, le garçon d'écurie Charlou, qui retroussait sa culotte et, la patte en l'air, voulait qu'on lui enseignât un remède pour faire tomber l'enflure du genou meurtri d'une ruade...

Mais déjà l'oncle avait allongé un coup de fouet à la Pécharde, et roule, mon candidat! Il exultait, l'oncle Lortal, il se poussait du jabot à l'idée de charrier à son côté le futur grand homme : M. Pierre Lortal, docteur en médecine de la faculté de Paris, conseiller d'arrondissement de Paour! Quel triomphe! Il aurait voulu avoir la mèche plus grosse à son fouet et des grelots de plus fort calibre au collier de sa bête pour ameuter les passans, obliger tout le monde à lever la tête. Et les têtes se levaient en effet; les chapeaux sautaient en l'air; et dans le tas, au moment où ils défilaient devant l'église, quel coup pour l'oncle! le collègue de Toutes-Aures, l'assommeur de la Margasse, Grassian enfin, son ancien ami Grassian lui apparaissait, la figure plissée d'un sourire goguenard, et avec lui, bras dessus, bras dessous, M. Lèze, le conseiller sortant, l'ennemi!

Lortal avait fini de rire. Attrapé, consterné, il cingla la Pécharde, et se tournant vers Pierre, qui, lui, prenait tranquillement la chose :

— Je te l'avais bien dit, grommelait-il; ton coup d'épaule de l'autre jour va te coûter cher, mon garçon. Tu as roulé le Grassian, c'est très bien; maintenant ouvre l'œil et défends-toi, si tu ne veux pas qu'il te roule... sais-tu que tu n'as pas été déjà si fameux au cercle tout à l'heure...

L'oncle continuait, et déjà la carriole, dépassant les dernières maisons de Paour, filait, toujours montant, vers la Ramade. Bientôt le village, tout proche encore, s'abaissait derrière eux, plongeait subitement étranglé dans un pli de la montagne; l'église plus haute restait en vue, puis seulement la pointe du clocher, puis rien; la rase campagne; un pays âpre, déchiré, rocailleux; de larges pentes d'ombre ou des tronçons de route se tordaient comme dans du vertige, et des lignes de falaises indéfiniment profilées sur le ciel, raides, anguleuses, avec de très loin en très loin la silhouette d'une maison ou d'un arbre, une maison perdue, un arbre solitaire debout au bord d'une lande.

Rebondissant aux parois rocheuses, tombant en poussière au fond des combes, les dernières sonneries de vêpres se prolongeaient à travers ces étendues désertes, accompagnant la rentrée au logis des fidèles, des coiffages blancs et des feutres plats, disséminés par petits groupes, ceux du même hameau, du même quartier, cheminant ensemble, et les groupes diminuaient, semaient du monde à chaque fourche, à chaque croisière de sentiers... Déjà quelques fumées s'échappaient, floconnaient çà et là, annonçant le retour des ménagères, et l'oncle, occupé à figurer à grands traits le tracé d'une tournée électorale, les désignait en passant, du bout de son fouet. A gauche, au bel air, sur cet escarpement gré-

seux, c'était le pot-au-feu réactionnaire de Grumicel, une métairie bonapartiste, et cette spirale bleue plus bas, au bord du ruisseau, c'était la soupe républicaine de Comignan...

Mais Pierre n'avait cure de ces fumées ni de ces querelles, autres fumées! Indifférent aux combinaisons de l'oncle, insensible même à la douceur du soir qui venait, appelant l'obscure musique des rainettes... son idée allait à Chante-Pleure, au bord de la terrasse. Elle était là, elle! accoudée, le visage penché vers la nuit, telle qu'il l'avait vue un certain soir. Minute inoubliable pour lui; mais elle, y pensait-elle encore?

XLI.

Ouvrant les yeux le matin, la tête à moitié prise dans le rêve, il arrivait quelquefois à Pierre de se croire encore à Paris dans son garni de la rue de l'Arbalète, à l'heure où l'ami Béléa tapait à la cloison pour l'éveiller; et, vite, alors il fallait endosser ses hardes et partir pour l'hôpital! Mais l'erreur ne durait guère; dans la gaîté du jour qui filtrait à travers les fentes des volets, les êtres de la chambre lui apparaissaient si différens! A portée de la main les courtines de serge fanée du grand lit drapé à l'ancienne, et plus loin, accrochés aux murs, pendus aux solives selon l'habitude paysanne pieusement conservée par le revenant, des écheveaux de fil, des nattes d'étoupes, un pain de cire jaune, des régimes de maïs, tous ces fruits de la terre qui continuent jusque dans l'intérieur des logis rustiques les parfums et les couleurs du dehors.

Ah! que Paris était loin! — Et Chante-Pleure était près! Chante-Pleure! A peine débrouillé du sommeil, c'était, chaque jour, la même pensée qui revenait à Pierre, une pensée quittée la veille sur le traversin et qui le ressaisissait à peine avait-il recommencé à vivre. Et en même temps que la pensée, avant même, une impression de bonheur, d'un bonheur irraisonné, irréfléchi, presque involontaire; quelque chose de matériel comme une odeur qu'il aurait respirée. Urgèle était là, cette délicieuse Urgèle! il la voyait, il l'entendait, et à chaque trait recréé de son visage, à chaque ligne recomposée de son corps, il se dilatait, il se fondait dans ce dédoublement de tout l'être, mystère et volupté suprême de l'amour.

Tête baissée, avec la témérité d'un cœur ingénu, il s'abandonnait, il se perdait dans ces délices, chimériques, hélas! peut-être même un peu coupables. Car enfin, il avait promis d'épouser Cécile. Amoureux d'un côté, fiancé de l'autre, comment s'arrangerait-il avec sa conscience? Il ne s'arrangeait pas; il oubliait; il essayait d'oublier tout au moins; il vivait au jour le jour, reculant, d'un prétexte à l'autre, la malheureuse échéance. Et de délai en délai,

au lieu de s'adoucir, sa répugnance ne faisait que s'exaspérer... Si violente à la fin, qu'elle sortait, qu'elle se manifestait malgré lui, jusqu'à sauter aux yeux de sa cousine. Pas du tout aveugle, l'enfant avait bien cru plus d'une fois s'apercevoir de quelque chose; Pierre évidemment n'était pas avec elle ce qu'il avait été, ce qu'il aurait dû être; beaucoup trop correct, trop compassé à son goût; mais traître! — sa vanité se refusait à le croire. Ces façons nouvelles l'avaient étonnée d'abord, dépitée même; puis, à la réflexion, elle avait mis le changement sur le compte de la gravité professionnelle du fiancé, et elle trouvait ça bon genre, elle s'appliquait même, impatiente de jouer à la madame, à se mettre à l'unisson. Cependant la froideur du jeune homme s'accentuant encore, il fallut bien renoncer à cette explication. Les convenances ne pouvaient pas obliger Pierre à espacer, à abréger ses visites à la Glanderie; car ce n'étaient plus maintenant que des visites, un bonjour en passant, sans s'asseoir, un déjeuner, vite, vite, et il partait avant le dessert soi-disant à cause des malades; de simples rapports de voisinage, au lieu de la vie en commun qu'avait imaginée Cécile, et dans ces rencontres presque rares, jamais une minute d'intimité, de tête-à-tête, — un vrai glaçon!

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Inquiète, elle avait boudé pour voir; elle avait joué la fâchée, s'enfermant dans sa chambre aux heures où elle savait que son cousin devait venir. Hélas! l'ingrat n'y avait seulement pas pris garde! Furieuse alors, elle avait eu recours aux grands moyens, aux scènes, aux explications orageuses; mais il n'y avait d'orage que dans sa tête; pacifique et évasif, Pierre s'en tirait avec de vagues promesses, des protestations plus ou moins sincères...

Le bruit de leurs disputes, quelquefois, éveillait l'oncle assoupi dans sa béatitude d'après boire, et il vous les semonçait pour rire, à sa façon. Comment, déjà brouillés, les amoureux? en guerre avant le sacrement, eh! eh! ils pourraient acheter de la vaisselle solide s'ils prenaient l'habitude de se chamailler au dessert. Quelle farce! Et tout de même il voulait savoir à quel propos, et qui avait commencé; et tantôt il donnait tort à Pierre, tantôt à Cécile, après quoi il les obligeait à s'embrasser, « et pas de tricherie, à pleines lèvres; des baisers qui claquent! » commandait-il à sa fille qui, toujours grimacière, y allait en minaudant du bout des lèvres.

Les jeunes gens réaccordés, on en revenait à fixer le jour du mariage. Et les difficultés reparaissaient. C'était les réparations qui se mettaient à la traverse et, les réparations finies, les plâtres du nouvel appartement ne se décidaient pas à sécher. Le plâtre une fois sec, impossible encore, l'herbe était mûre, il fallait renvoyer après la fenaison; mais cette fois, par exemple, il n'y avait qu'à partir du

pied gauche, et vivement! Pierre avait consenti de guerre lasse; à court d'expédiens, il ne comptait plus que sur un hasard pour le délier de la parole donnée et qu'il n'osait pas reprendre. Non pas qu'il reculât devant les suites probables d'une rupture; et quelles suites, pourtant : un procès contre son tuteur, probablement, et si cet homme le perdait, gare! Qui sait les mauvais tours qu'il imaginerait pour se venger! Avec un ennemi de cette importance à ses trousses, la place ne serait pas tenable à Saint-Jean-des-Grèzes. Pierre le savait et aurait passé outre; des scrupules le retenaient. Cette cousine, cet oncle, c'était son sang après tout, les seules affections qui lui restaient de son enfance. Un peu vaniteuse et coquette, elle; lui, tendre à l'argent et rude au pauvre monde, mais qu'avaient-ils fait à Pierre l'un et l'autre? Et il se moquait d'eux, il les tenait le bec dans l'eau, prêt à les planter là, s'il pouvait. Non, ça n'était pas bien honnête! Pour se justifier, s'excuser tout au moins à ses yeux, le fiancé aurait souhaité d'avoir à se plaindre du futur beau-père ou de la promise. Et tous les deux s'obstinaient à ne pas lui servir même l'ombre d'un grief.

Au commencement, les assiduités de l'instituteur, même colorées de prétextes plus ou moins scientifiques, l'avaient un peu préoccupé. Et il l'avait laissé voir. Mais au premier mot Cécile avait lâché brevet et professeur, et comme en même temps le docteur espaçait ses visites à la Glanderie, il n'avait pas eu l'occasion de rien appréhender de suspect. Au contraire, pendant qu'il se donnait du large, la cousine, piquée au jeu, le cherchait, se frottait à lui, renouait à mesure le fil qu'il travaillait à rompre. Et tiraillé, coupé en deux, la moitié du côté de son agrément, l'autre moitié du côté de sa conscience, Pierre ne savait dire ni oui, ni non.

Ce fut la Taton qui le tira de cette ornière. Au déjeuner, au souper, pendant qu'elle le servait, — Pierre avait repris l'ancienne habitude de manger à la cuisine, content de s'asseoir à la même place où s'était assis son père; — le soir, au seuil de la porte, elle filant l'étoupe, lui parcourant le journal, et devant eux, entre les poiriers moussus du jardin, l'essor silencieux des chauves-souris comme des lambeaux de nuit sur l'or pâle du crépuscule, Pierre se récréait à entendre jaser la vieille nourrice. Et pas n'était besoin de lui faire : Je vous prie; ainsi qu'à toutes les vieilles gens, les histoires lui échappaient, s'en allaient de sa bouche comme d'un trop-plein de sa mémoire. Pauvre Taton! L'orphelin se plaisait surtout à ce qu'elle lui contait de ses chers morts, de son père, de sa mère; et comme la pauvre femme n'avait guère connu au monde que ses maîtres, — sa vie plus humble ayant été horizonnée de leur vie, — elle tombait presque toujours à parler d'eux. Pierre alors fermait le journal, appuyait sa tête dans ses

mains, et, le regard fixé sur la nuit qui arrivait, ombre vivante suggestive des ombres mortes, il regardait venir à lui, ressuscités par le parler naïf de la paysanne, — telle une vie de saint en quelque rustique évangile, — les chers visages d'autrefois.

Pas grand'chose pourtant, ces récits : des bribes d'existence, des morceaux d'heure fixés dans la mémoire, comme ces images d'un sou, ces coquillages, ces fleurs sèches, ornemens d'une chambre de pauvre.

Peu de choses! mais avec ces riens ajoutés l'un à l'autre, les caractères revenaient, réapparaissaient pour Pierre ; la douceur angélique de la mère un peu délicate de santé, la belle humeur emportée, exubérante du père, un sanguin, un violent comme l'oncle cadet, mais sans une goutte d'âcreté dans les veines, un sans-souci, un vive la-joie, toujours à courir fusil en main après les lièvres et les perdreaux, prodigue de son amitié et de son bien, qu'il laissait s'en aller vers les autres, sans réfléchir et sans compter.

L'oncle servait de repoussoir à ces portraits de braves gens : Un faux bonhomme celui-là, avec son air de citoyen rit-toujours, un avare, un serre-piastres, qui, dans tous leurs arrangemens de famille, avait toujours mis dans le sac son trop faible et confiant aîné. Largement pourvu, avantagé par le testament de leur ancien, il avait encore, à toute occasion, tiré à lui la couverture. Et passe encore, tant qu'il plumait son frère ; un homme après tout, ça peut se défendre ; mais son neveu ! un enfant ! un orphelin ! Ah! le traître! Ça n'avait été qu'un cri dans la paroisse, quand on l'avait vu, lui le tuteur de Pierre, prendre à rebours les intérêts de celui qu'il devait protéger, démolir, ruiner les terres de Fontbrune, au profit de ses terres à lui, des champs de la Glanderie.

— Alors, il aurait travaillé à me ruiner, au moment même où il se mettait en frais pour me faire instruire. Drôle de calcul! objectait Pierre.

— Et tu t'imagines qu'il sortait tout cet argent de sa poche ainsi qu'il lui plaît de s'en vanter? Pas si bête! De simples avances en tout cas et qu'il te faudrait rembourser, mon pauvre garçon, au cas où vous entreriez en difficulté pour le règlement de vos affaires. Ah! c'est un individu qui sait compter, le cadet de Lortal ! si instruit que tu sois, notre Pierre, j'ai bien peur que tu ne sois pas de force à te débrouiller avec lui!

Notre Pierre haussait les épaules. Mais une fois lancée après les gens de la Glanderie, la vieille ne lâchait pas si facilement le morceau. Quand elle avait fini de secouer le père, elle s'en prenait à la fille; pas trop brutalement d'habitude, un coup de patte en passant, une caresse à rebrousse-poil ; mais un matin que le fiancé se hasar-

dait à contredire, elle poussait à fond, exaspérée : des bonnes à rien, ces jeunesses d'aujourd'hui, des effrontées, avec leurs cheveux en l'air et les odeurs qu'elles mettent sur elles, comme pour ensorceler les hommes; délicates ensuite comme des princesses, ne levant pas une paille dans la maison, de peur d'abîmer leurs doigts. Une honte! Est-ce que Cécile ne s'était pas avisée, en revenant du couvent, de se baigner la figure dans du lait, pour s'éclaircir le teint? Du bon lait de vache tout chaud que Bièbe allait traire en secret, quand toute la maison était au lit.

— Et sans doute, insinuait Taton, ce n'est pas le seul service qu'elle lui ait rendu, cette mauvaise garçaille. En voilà une qui en réciterait, si elle voulait parler!

— Quoi? quel service? que réciterait-elle? interrogeait Pierre, ennuyé de ces commérages.

Mais Taton hésitait à lâcher un mot de plus. Peut-être n'était-ce pas certain, après tout, ce qu'on lui avait rapporté, et, pour des paroles en l'air, elle n'avait pas envie de se brouiller avec son maître. Pierre avait des oreilles et des yeux, n'est-ce pas? Maintenant qu'il était prévenu, il n'avait qu'à s'en servir. Ce que tout le monde avait remarqué, ce que les coqs de la Glanderie chantaient sur les toits, il finirait peut-être par le voir ou par l'entendre... Oh! pardi, rien de bien méchant au fond, atténuait la nourrice, partagée entre sa démangeaison de parler et la peur de chagriner son maître... Sans doute en mettait-on plus qu'il n'y en avait... Un garçon et une fille pouvaient bien se rencontrer, même seul à seule, sans que le péché leur tînt compagnie. Des enfantillages probablement! Une fille privée de sa mère était plus exposée qu'une autre et encore plus une fille riche et désœuvrée. « Quand les doigts ne sont pas occupés, c'est la tête qui travaille. Et alors, le premier freluquet venu qui fréquente dans la maison... »

— Ce qui revient à dire, si j'ai bien compris, que Cécile est bien avec Caviol, articulait Pierre...

— Allons! te voilà fâché, maintenant, et tu vas t'en prendre à ta pauvre Taton. Doucement, doucement, mon ami; on ne répond de rien. Ce que les jeunes gens ont fait ensemble, qui est-ce qui l'a vu? Seulement c'est ennuyeux pour nous qu'on en jase...

— On aura bientôt fini d'en jaser, sois tranquille, Taton, concluait Pierre, debout maintenant. — Et pas aussi fâché que le supposait la servante, l'air sérieux seulement et délibéré comme quelqu'un qui vient de prendre un parti, le fiancé de Cécile quittait brusquement la maison et s'enfonçait presque aussitôt sous la châtaigneraie, dont l'ombrage ininterrompu s'étendait des gorges de Fontbrune jusqu'au seuil de la Glanderie.

XLII.

Pas fâché, oh! non, humilié à peine de la trahison de Cécile; et cette trahison, l'idée ne lui venait pas de la mettre en doute. Le premier étonnement passé, des manèges lui revenaient, des coups d'œil, des gestes parfaitement innocens en apparence, et maintenant il savait ce que cela voulait dire: des hasards de rencontre qui étaient probablement des rendez-vous, des poignées de mains où les billets doux se glissaient, jusqu'à ce morceau de papier échappé à l'instituteur le jour où ils rentraient en carriole de la Sainte-Urgèle.

Bien sûr, il y avait quelque chose entre eux. Et l'oncle ne s'était aperçu de rien! Oh! cet oncle, ce terrible oncle, quelle tête il allait faire tout à l'heure, quand il saurait!.. Quel attrapage, mes amis, si la colère ne lui séchait pas la salive dans la gorge! Violent comme il était et sanguin, il y avait de quoi lui donner le coup de la mort.

— Je ne veux plus de Cécile. — On ne pouvait pas lui servir ça tout cru, sans précaution. Pierre cherchait un biais, un moyen de faire venir l'histoire...

— Monsieur Pierre?

C'était, devant lui, le pastoureau de la Glanderie, le berger des dindons et des oies, un petit homme à tignasse rousse, hardi et futé comme tous ceux de sa couleur...

— Bonjour, Mirguet.

Pierre allait passer outre; mais le rousseau demeurait là en travers, le chapeau dans la main.

— C'est que, monsieur, on vous demande là-bas...

D'un geste du pouce qu'il envoyait en arrière par-dessus l'épaule, il indiquait ce là-bas, un pays de l'autre côté du bois, qui, dans son idée, ne pouvait être que la Glanderie :

— Il paraît qu'il y a quelque chose qui ne va pas, et ça presse... ajoutait-il.

— Mon oncle est malade?

— Malade? Pas de l'estomac, en tout cas, ni de la gorge! Si vous entendiez comme il crie tout ce matin. Il est joliment en colère, aujourd'hui, notre monsieur!

— Et dis-moi, petit, Mlle Cécile est-elle à la Glanderie?

— Elle y était pour sûr, il n'y a pas un quart d'heure.

— Et présentement?

— Écoutez! voilà Petitel qui sonne le dernier de la grand'messe. Elle doit être à l'église, notre demoiselle... Dans une heure,

sans doute, elle sera revenue, à moins qu'elle ne se retarde à l'école pour prendre M. le maître. Vous devez savoir, vous, s'il déjeune à la maison.

Mirguet n'attendit pas la réponse. Une couvée de mésanges s'était mise à pépier, tout près de là, blottie dans quelque châtaignier fendu, et le garçon, faussant compagnie à Pierre, s'avançait au bruit, le cou tendu, prêt à mettre la main sur le nid.

Pierre s'était remis en marche, moins perplexe... Cette explication, qu'il ne savait comment aborder, l'oncle allait la lui faciliter, sans doute, en se fâchant contre lui. Car c'était, bien sûr, pour lui laver la tête que cet homme, peu endurant et assez mal embouché, l'avait fait assigner par le Mirguet. « Et qu'il crie, tant mieux! » se disait le docteur, soulagé de penser qu'il n'aurait pas à porter les premiers coups.

XLIII.

Le moment approchait. L'ombre des châtaigniers, sous lesquels Pierre cheminait depuis Fontbrune, manquait brusquement, et en face, au-delà de la prairie dont l'herbe mûre blondissait au soleil, bigarrée de bleu tendre et de jaune vif comme une étoffe paysanne, les bâtisses de la Glanderie apparaissaient familières. Et familière aussi cette herbe où il avait joué enfant, où il s'était roulé avec Cécile. La même herbe, les mêmes fleurs; au bas de la pente, à l'humidité des sources, les ficaires, les reines-des-prés, les eupatoires; plus haut les oseilles sauvages, les sauges, les pâquerettes; où la semence première avait germé, la famille se perpétuait toujours pareille, qui sait depuis quand et pour combien de printemps encore? C'était comme un vivant reproche pour Pierre, cette immobilité, cette fidélité inconsciente des plantes au sol natal, et lui était au moment de s'en arracher pour toujours!

Mais Pierre ne pensait pas aux fleurs, tout à l'ennui de sa rencontre avec l'oncle, dont la voix lui arrivait déjà, rude, contrariante, par-dessus les murs du jardin.

A qui en avait-il donc, ce Lortal? A quelque ouvrier, sans doute. Le dimanche était jour de paie à la Glanderie, jour de colère aussi pour le maître, qui ne manquait pas d'insulter un peu ses journaliers et ses fournisseurs avant de solder leur compte. Et il semblait que ces tonnerres, — comme les cris d'une femme en couches, — lui adoucissaient le passage si cruel de l'argent dans les doigts.

Chaque dimanche, à l'issue de la messe première, c'était, dans la cuisine où le seigneur du lieu donnait audience, un bruit de disputes, un fracas de jurons et d'invectives qui faisait se retour-

ner les passans à quelque cent pas plus loin sur la route de la Ramade.

La faute en était à l'avarice de l'oncle, un peu aussi à sa comptabilité, irrégulièrement tenue et d'une plume hésitante sur des bouts de papier barbouillés, noircis dans tous les sens, utilisés jusqu'à l'extrême bord, illisibles pour tout autre que pour lui, et encore! De là des contestations, de vraies batailles, où les pauvres diables d'ouvriers, gênés par l'autorité de M. le maire, intimidés par l'écriture, eux qui ne savaient compter que sur leurs doigts, assourdis d'ailleurs par les injures que leur contradicteur leur jetait comme mitraille à la figure, — et ils n'osaient pas les lui rendre, — luttaient pied à pied, la sueur au front, l'angoisse à l'âme, pour reconquérir ce qui était à eux, le maigre salaire péniblement amassé pendant six jours d'acharné labeur, le torse au vent de bise ou à la rage du soleil! A l'un ou à l'autre, la patience échappait quelquefois, la langue partait, et l'oncle? il fallait voir l'oncle, alors, il fallait l'entendre! La crête haute, les poings fermés, les yeux en tisons! Les tempes lui battaient de l'effort, le sang menaçait de se figer dans les veines. Gare à l'apoplexie! Mais non; le cas était prévu. Tout près, à portée, le bain de pieds mijotait sur le feu et la moutarde, le vinaigre à côté, à forte dose.

Sûr de son révulsif, le colérique individu lâchait ses dernières bordées, matait, clouait son homme, soldait le compte à sa guise, et subitement radouci : « Bonjour, mon ami, au suivant! »

Calel, le vigneron sans vigne, Calel, depuis quelque temps réduit, le pauvre diable, à gagner sa vie chez les voisins, sortait de toucher sa semaine au moment où Pierre entrait à la Glanderie. Il était, ce jour-là, le dernier de la fournée, et il filait rondement, étouffant au fond de sa poche le tintement agaçant pour l'oncle, — et s'il allait les lui reprendre! — des pièces blanches et du billon qu'il emportait, presque furtif, comme un voleur! L'affaire sans doute avait été chaude, le vieil homme en portait les marques sur sa figure encore plissée, douloureuse, abrutie par la crainte; et l'oncle lui-même en était resté comme anéanti, la lèvre sèche, la face violette, écroulé de tout son poids sur sa chaise, devant la table à manger hors d'usage qui lui servait de bureau. Son œil seulement cligna imperceptiblement à l'entrée de Pierre, un œil plus petit que d'habitude, fermé presque, comme s'il avait peur de se trahir...

— Vous me demandez? interrogeait le neveu en allongeant une poignée de mains au maître de céans.

— Sans doute, puisque tu oubliais de venir nous voir... La cuisine de la Glanderie ne te convient plus, dis, ou tu as peur que les murs ne soient pas assez solides...

Pierre essayait de rire; l'oncle en faisait le semblant, et il reprenait :

— Combien de temps que tu ne nous as pas honorés de ta visite?

— Pas compté... Combien? huit jours peut-être.

— Quinze, mon garçon; deux grandes semaines... Si ça n'était que pour moi, tu comprends... je n'en mettrais pas la tête au lit. On t'affectionne, pas vrai, on est content de t'avoir; mais tout de même, on s'en passe. Tu arrives, tant mieux; tu n'arrives pas, tant pis! Mais Cécile, que veux-tu qu'elle en pense? Si c'est comme ça que tu t'y prends quand tu es amoureux, toi! Elle ne m'a rien dit encore; je la connais, elle se couperait la langue avec les dents plutôt que de se plaindre; mais ça lui sort par la figure. Elle sèche sur pied, la pauvre enfant. Et elle n'est pas la seule à s'apercevoir que tu nous lâches. Les gens autour de nous ne sont pas aveugles, et quand ils ont vu, ils parlent. Ça ne les regarde pas, c'est vrai, mais ils parlent quand même. Et c'est ça qui m'ennuie. Ce que l'un a dit, l'autre le répète, et les histoires, tu sais, ne font pas comme les pierres, ça ramasse quand ça roule. Qui sait ce qu'on racontera sur vous deux! La réputation d'une fille tient à si peu, quelquefois.

L'oncle s'était mis sur pied, il avait passé son bras sous le bras de Pierre, et appareillés ainsi comme un couple d'intimes, ils se promenaient de long en large dans la cuisine...

— Pardonne-moi de te tracasser, mon ami, continuait le vieil homme. Ne va pas croire surtout que je me méfie de toi. Je te connais, n'est-ce pas, comme tu me connais... Lortal l'oncle et Lortal le neveu, c'est tout un. Quand on est comme nous sommes ensemble depuis dix-huit ans... Dix-huit ans, tout de même! Comme le temps passe! Tu ne te rappelles pas, toi? quand je suis allé te quérir avec tes frusques à Fontbrune, après la mort de ton père! Tu ne voulais pas, tu pleurais pour monter en voiture; mais je t'offris de conduire la Pécharde; et dès que je t'eus mis les rênes en mains, nous fûmes amis... Et ça tient toujours, est-il pas vrai, mon garçon?

Cordial, il tapait à petits coups de sa forte main sur l'épaule du neveu, et à voix lente, presque attendrie :

— La famille, mon ami, il n'y a que ça de bon. Des gens qu'on a toujours pratiqués, avec qui on s'emboîte aussi exactement qu'une cheville à son trou, des gens dont on peut répondre comme de soi-même!

Pierre mordillait sa moustache; la douceur de l'oncle le déroutait; il n'avait pas prévu ça. Si l'homme avait montré les dents, à la bonne heure; on avait la riposte prête; à brutal brutal et demi... Mais tant de cordialité cadrait mal avec ce qu'il avait à dire... Et l'oncle poursuivait, onctueux, insinuant :

— Que se passe-t-il, voyons? Confesse-moi ça librement. Qu'est-ce qui t'empêche de venir? Rien de grave, au moins? quelque malentendu ; je t'ai peut-être vexé sans le vouloir... Qui sait? tu t'es peut-être imaginé que je te forçais la main, en mettant le mariage aussitôt après les foins... tu ne dis pas non?.. tant mieux alors ; après les foins ou après l'août, qu'est-ce que ça fait? Pas la peine de se bouder pour si peu. Si l'août ne te va pas, — il y a des personnes qui aiment mieux se conjoindre au temps frais, — préfères-tu que nous retardions jusqu'aux vendanges? Tu comprends que, pour une affaire de quelques semaines de plus ou de moins, nous n'allons pas nous brouiller. On t'attendra, mon ami, six mois, dix mois, est-ce assez?

C'était bien un peu étonnant, cette facilité de l'oncle; pas si coulant que ça d'habitude, le monsieur! Mais quoi? Le délai arrangeait si bien Pierre; dix mois! presque un ajournement; et d'ici-là on aurait le temps de réfléchir; l'imprudent sauta dessus, comme un poisson sur l'appât.

Mal lui en prit. Au premier mot d'acquiescement, le père de Cécile se retourna...

D'une secousse, il avait lâché le bras de son neveu, et campé devant lui, avec son air de tous les jours, rude et méprisant...

— Ah! je te tiens, mon petit, hurlait-il. Tu as donné dans le panneau. Dans dix mois! voyez-vous ça? Dans dix mois! Et pourquoi pas dans dix ans?

— Certes; la chose en vaut la peine, répliquait Pierre. Je ne suis que d'hier à Saint-Jean des-Grèzes. Et qui sait si je prendrai, comme médecin? qui sait si la clientèle de Bissol aura la volonté de me venir?.. Votre acte n'est pas encore signé, et le vieux grigou en profite pour continuer ses visites... Ce que j'en dis, ce n'est pas seulement par rapport à moi ; c'est aussi dans l'intérêt de Cécile...

— Comme si ma fille avait besoin de tes honoraires pour vivre! Bien obligé, mon ami.... Sacré blagueur, va! Pourquoi ne pas cracher tout de suite ce que tu as au bout de la langue... Tu en as assez de nous. — Voilà tout! Des paysans! ce n'est pas ce qu'il faut à monsieur. Monsieur ne se plait plus que chez les marquis. Ne mens pas, je sais tout ; veux-tu que je te dise combien de fois depuis quinze jours tu es allé à Chante-Pleure? Et ce que tu as mangé à dîner, et avec qui tu as fait la causette? Ah! mon gaillard, il paraît qu'on ne s'y trouve pas mal au château. Bon gîte, bonne table, et quand on a fini de manger, on s'amuse. Elle n'a pas froid aux yeux, eh! cette petite Urgèle... Et vous ne vous ennuyez pas ensemble à ce qu'on raconte. A peine arrivé, le premier soir, en tête-à-tête!.. C'est ça qui s'appelle ne pas perdre son temps! Je te

plais, tu me chausses, allons-y!.. Quel toupet ça vous a tout de même, ces demoiselles!

— Assez! mon oncle; Mlle de Fabri est une honnête fille...

— Une honnête fille qui court après un fils de paysan? Allons donc! tu avales ça, toi? Tu te figures qu'elle te cherche pour le bon motif. Ah! bien oui! Compte là-dessus; si tu attends que Mlle de Fabri s'appelle Mme Lortal, tu peux attendre. Et quand même? Une supposition; tu l'épouses; te voilà au château, à tu et à toi avec tous les nobles du canton. Quelle chance! Par malheur, tu n'en auras pas pour huit jours. A peine installé, crac, il faudra déguerpir. Ruinés à plat, les Fabri; nettoyés à fond. Chante-Pleure même ne leur appartient plus; hypothéqué au Crédit foncier, qui ne rentrera peut-être pas dans son argent. Si tu ne me crois pas, demande à Capespine, qui vient de leur couper les vivres, informe-toi chez Rigal, le menuisier de Labéjo, qui les a fait assigner pour un compte de cinq pistoles. Plus le sou; rien que les yeux pour pleurer. Encore un château à vendre, le dernier! Ah! tu as du nez, toi; et tu peux te vanter de tomber là bien à propos. Pécaïre, ils vont te dévorer jusqu'à l'os. Le papa, la maman, l'oncle, le colonel, cinq bouches à remplir sans compter les toutous et les faucons. Bien du plaisir je te souhaite! Et penser que c'est pour ces farceurs et pour ces farceuses que tu nous lâches...

— Mais je ne vous lâche pas, mon oncle, répondait Pierre; je ne suis pas pressé de me marier, c'est tout...

— Tu n'es pas pressé? Tant pis pour toi; moi, je le suis, ripostait l'oncle... Sa voix en même temps éteinte, comme obscurcie depuis l'arrivée de Pierre, se désenrouait, éclatait tout à coup dans une flambée de colère. — Je suis bien bête, proférait-il, de raisonner avec toi. Assez causé. D'ici un mois, Cécile sera ta femme — ou jamais. Est-ce clair? Réponds maintenant. Oui ou non; sans plus, et qu'on t'entende. Seulement, si c'est non, je te préviens, — il y a assez longtemps que je me ruine pour toi, — si c'est non, tu vas me rendre mon argent. Ça t'étonne? Tu demandes l'addition? Tout de suite. Comptons, si ça te fait plaisir. A combien penses-tu que monte, bon an mal an, le revenu de Fontbrune? Mauvaises terres, mon cher; tout sable ou rochers; du jonc dans les prairies, de la ravenelle dans les emblavures; tristes récoltes! Des châtaignes, beaucoup de châtaignes; mais ça se vend si mal! A combien le tout? Cinquante pistoles? Soit. Ôte de là les impôts et les assurances, et vois un peu ce qui reste. Attends, aligne en regard l'argent que j'ai avancé pour toi: la pension à payer au collège et le vestiaire et le linge et les faux frais, dessin, musique, je ne te refusais rien; tu prenais des leçons de petit bugle! Mettons deux cents pistoles. Bien. Tire le compte à présent. Et après le collège,

Paris. C'est ça qui m'a enfoncé. L'été dernier, tiens, tu ne t'es pas douté, il te fallait une paire de cent francs pour finir de solder ta gargote. Et ici pas un sou, tout mon argent parti à planter la vigne. Il a fallu emprunter à Capespine. Et il m'a écorché, l'animal !

— On vous remboursera, mon oncle, soyez tranquille...

— Et avec quoi, s'il te plaît? Fontbrune y aura bientôt passé...

— Fontbrune y passera... tant pis... nous serons quittes...

— Quittes ! Tu crois ça? Pas encore, méchant garçon, jamais, si tu avais seulement pour un liard de cœur ! Quittes? Et l'affection que je te portais, petit malheureux; et les mauvais quarts d'heure que j'ai passés à m'inquiéter à cause de toi. Tu as oublié tout ça, dis? Quand tu avais la typhoïde, cette nuit où il a fallu atteler pour aller chercher Bissol à Paour? Et il a fait payer double sa visite, le pacan ! Et le trouble que j'ai eu, — j'étais mort si je n'avais pas ingurgité un verre d'eau-de-vie ! — le soir où la Péchardc t'envoya rouler à terre la tête la première au fond de la côte de la Ramade. Elle fut couronnée de ce coup-là, la pauvre bête, et la jardinière me coûta bien un louis à réparer... Tout ça pour ce monsieur ici présent ! Dieu ! que j'ai été bête ! Non, c'est vrai, tu n'étais pas un neveu pour moi, tu étais comme un fils; à ce point que, si je vous avais vus en danger de vous noyer, Cécile et toi, je ne sais pas à qui des deux d'abord j'aurais tendu la main ! Et toi, maintenant que le moment serait venu de reconnaître ce que j'ai été pour toi, de m'assister, de me soigner dans mes vieux jours, car je me fais vieux, bien vieux. Regarde ! Il m'est tombé de la farine sur les tempes; et mes bras, tâte un peu comme c'est mou; dire que je levais un sac de blé comme une plume ! Pauvre, pauvre Lortal !

L'oncle s'apitoyait, sa voix nasonnait, détrempée; un peu d'humidité, qui était peut-être un commencement de larme, pointait entre ses paupières...

Il pleurait sur Pierre et sur lui du même coup. Et tout en s'attendrissant, il ne perdait pas de vue les mouvemens du jeune homme, épiant, espérant un signe, un geste de repentance pour se jeter à son cou, — et tout serait oublié.

Mais rien ne venait. Intérieurement ému, malgré tout ce qu'il savait et ce qu'il devinait de l'égoïsme de l'oncle, Pierre se raidissait, sentant bien qu'un seul mot, une marque de faiblesse, le remettrait à la merci de cet homme, — et ce serait à recommencer dans huit jours...

Mais déjà le père de Cécile chantait sur un autre ton; honteux de son émotion sans profit, honteux, irrité. La patience lui échappait à la fin! sa figure se refaisait houleuse, les sourcils froncés,

la bouche en avant, soulevée avec un mouvement des mâchoires qui broyaient à vide, comme prêtes à mordre.

— Tu veux te brouiller, tu le veux! prononçait-il; et les mots lui restaient à moitié gorge. Eh bien, soit! Nous verrons qui de nous deux en pâtira le plus! Ah, tu te f... de moi? Tu renies ma fille? Bien, bien, ça se règlera, qu'as-tu peur! Tu auras de mes nouvelles et pas plus tard que demain. Tu as fini de rire, va, c'est moi qui t'en réponds. Ah! je t'enseignerai ton métier, garnement!

Pierre, immobile, bras croisés, laissait passer l'orage. Mais cette immobilité même exaspérait le brutal, qui se plantait devant son neveu, et d'un geste qui était comme un soufflet, lui montrait la porte.

— Tu es averti : file maintenant, débarrasse-moi le plancher, commandait-il; allons! Je suis saoûl de te voir, hors d'ici, mauvais chien !

Et comme l'insulté, toujours calme, ne se pressait pas de sortir.

— As-tu entendu? reprenait l'enragé. File, et plus vite que ça; va-t'en, si tu ne veux pas que je t'applique un cataplasme à cinq doigts sur la figure.

Raide sur ses ergots, il levait en même temps la main sur son neveu.

Mais le coup resta en route, la main n'acheva pas de s'abattre, vigoureusement empoignée par le jeune homme, qui d'un tour de bras, sans prononcer une parole, repoussa l'agression.

Et déjà l'agresseur revenait à la charge.

— Tu crois me faire peur, articulait-il...

Bleu de colère, la face tuméfiée, les yeux hors de la tête, il fonçait sur son neveu.

L'équilibre lui manqua tout à coup; la cuisine tournait; une faiblesse lui descendait dans les jambes. Il aurait touché terre, si Pierre ne l'avait pas soutenu dans ses bras.

Le bain de pieds était là, heureusement sur le feu, et Bièbe connaissait la manœuvre : par précaution, le docteur doubla la dose de moutarde.

La réaction ne tarda pas; les murs reprirent leur aplomb et en même temps les idées du malade.

Une maladie de cinq minutes.

Oui, mais ces minutes-là auraient pu être les dernières! L'oncle avait eu le temps de se calmer. La figure paisible, maintenant, le geste grave, il posa la main sur la manche de Pierre qui le saluait, prêt à partir.

— Rien qu'un mot, dit-il. Une seule question. Tout est fini entre nous, tu es libre. Mais si tu es un homme, tu ne t'en iras pas avant

de m'avoir dit pourquoi tu t'en vas. Non pas des raisons, la raison, la bonne. Tu comprends, on saura que nous sommes brouillés, et les gens s'informeront du motif : que veux-tu que je réponde?

Très juste, l'exigence de l'oncle, et pas commode à contenter, comment lui expliquer?..

— La raison? Eh mais?.. Cécile et moi, nous ne nous convenons plus, voilà tout. C'est malheureux, mais qu'y faire? Si je suis resté cinq ans de suite à Paris, ce n'est pas la faute à Cécile, et ce n'est pas ma faute à moi, si pendant ces cinq ans Cécile a eu le temps de m'oublier.

— T'oublier, et avec qui, sang-Dieu ? Pas de plaisanterie, s'il te plaît. Depuis que ma fille est rentrée du couvent, pas un homme n'a mis le pied dans la maison.

Pierre souriait...

— Ce n'est pas Toine le berger que tu veux dire, ni Pierril, ni le facteur qui me porte le journal. Alors qui ?

— Bonjour, vous autres, interrompait Cécile en poussant la porte. — Et derrière elle, dans le remous de la jupe raide, la tête enfarinée du sieur Caviol.

Qui ? se demandait l'oncle, pendant que Pierre se dérobait, esquivant la main tendue vers lui de l'instituteur.

Qui ?

Comprenant tout à coup, le vieil homme se laissa choir d'un bloc sur une chaise... assommé, anéanti. Et comme Cécile et Caviol couraient à lui, inquiets, prêts à lui porter secours, il les repoussa violemment d'un revers de main, et tête basse, les yeux à terre :

— Nom de D..! proféra-t-il. Nom de D..!

XLIV.

— Et après que vous y aurez charrié tout le fumier de Saint-Jean-des-Grèzes, vous ne serez pas plus avancé, mon cher Lortal. Trop de sable! Il n'a pas la force d'épier, seulement, votre blé...

M. de Fabri se baissait, cueillait, au bout d'un chalumeau grêle, un épi avorté, sans un seul fœtus de grain dans ses alvéoles incomplètes, et, indiquant du geste les puissantes et massives châtaigneraies qui emmuraient la chétive emblavure :

— Un joli endroit pour récolter de l'ombre, continuait-il... Et puis le blé, au prix où ça se vend, pas la peine de s'échiner! Non, croyez-moi, je me suis entêté trop longtemps à cette bêtise... Profitez de mes écoles, mon ami, ne vous amusez pas à contrarier votre terre. Le blé ne lui va pas, eh bien! qu'elle vous produise de l'herbe. L'herbe! Ah! si j'avais su, il y a quinze ans! Si je m'étais

douté de ce qu'on peut réaliser avec l'herbe... Essayez, vous m'en direz des nouvelles...

— Oui, c'est ça! essayez, mon camarade, souriait Urgèle, venue là en promeneuse pour voir comment c'était chez le docteur, et elle s'impatientait aux longueurs de la consultation agricole. Réformer les assolemens de Fontbrune! Pourquoi donc? Elle trouvait ça très bien, elle; exactement le contraire de ce qu'elle était obligée d'admirer tous les jours à Chante-Pleure : des choses pas du tout intensives, Dieu merci, des blés pas peignés, pas sarclés, de bons petits blés sans prétention scientifique, avec des bleuets dedans, des mélilots, des glaïeuls, un tas d'herbes qui fleuraient bon... Et l'on allait changer tout ça, quel dommage!

Mais M. de Fabri ne se laissait pas démonter. Puisque son ami Pierre, contraint par sa brouille avec l'oncle de reprendre la direction de Fontbrune, avait eu recours à son expérience, il se faisait un devoir de le piloter de son mieux. Et ce devoir lui était un plaisir. Trop content, le vieil agronome, à peu près incompris jusque-là, doucement bafoué par sa fille, amèrement critiqué par son frère, en butte aux sourdes résistances, aux mépris dans son dos des paysans routiniers et sournois, trop content de trouver à la fin un auditeur bénévole, qui sait? un disciple, et pas le premier venu, un garçon instruit, au courant des méthodes scientifiques, capable de se défendre, d'argumenter au besoin contre son professeur; et plus flatteur en était son assentiment.

Aussi s'en donnait-il de développer ses idées sur les prairies; il partait sur un chiffre, il s'emballait avec une intrépidité dans l'illusion, une facilité de se donner, — la même peut-être qui avait mis en mouvement les de Fabri de jadis, les avait jetés, la lance au poing, à la conquête de quelque décevante Palestine.

Son évangile d'à présent, — car il en avait changé deux ou trois fois, le malheureux! — c'était un mémoire sur les foins, récemment couronné par l'Institut, un livre unique, affirmait-il, un livre initial, qui, s'il était mieux connu, bouleverserait l'agriculture française. Et, en attendant de réformer le reste du monde, il révolutionnait Fontbrune; il coupait, il taillait en plein drap, réfutant au pied levé, bousculant les objections de Pierre, secouant d'un bon rire les moqueries qu'Urgèle s'amusait à jeter dans les jambes du dada favori que son père chevauchait à grande allure.

— J'ai calculé pour Chante-Pleure; j'arrive à un revenu net de trois cents francs à l'hectare, et là-dessus j'amortis les frais de la digue, dont vous pourrez probablement vous passer, vous, chançard! Les Nibeauzels sont vôtres, n'est-ce pas? et aussi les sources qui alimentent le ruisseau de Terraube, un ruisseau qui doit bien débiter ses vingt litres à la seconde, plus qu'il ne faut pour irri-

guer tout Fontbrune. En pratiquant une saignée au gué des Mugues, vous avez et au-delà la pente nécessaire. Une tranchée à découvert, des rigoles de rien du tout, une misère.

— Et le roc des Cruéjouls, qu'en faites-vous? objectait Pierre.

— Si nous ne pouvons pas le contourner, nous irons chercher l'eau en amont, au naissant des sources, ou bien nous attaquerons l'obstacle à coups de dynamite... Petite affaire, les Cruéjouls! Voulez-vous que nous allions voir?

On allait voir. C'était au-dessus de Fontbrune, un peu loin, dans un pays de rochers et d'arbres, une étroite vallée calcaire, un ravin plutôt, emmuraillé de pentes très raides, et tantôt des bois maigres au bord, ou des vignes indigentes, tantôt le roc en surplomb d'où pendait, rigide et luisant, quelque rameau de térébinthe ou d'alaterne. Au fond verdissait un peu d'herbe parcellée en de tout petits prés montueux enclos de cognassiers et, serpentant avec les sinuosités du ruisseau, une ligne grêle de frênes et de peupliers.

On grimpait, le long d'un chemin pierreux, à la lisière des bois, et bientôt le vallon s'étrécissait encore, perdait ses fruitiers, ses vignes, réduit à la fin au seul lit du ruisseau; et le ruisseau, contrarié par le roc, s'affolait, bondissait de çà, de là, avec des colères de gave en miniature, tandis que le chemin, étranglé en sentier, cherchait péniblement son passage, sautait, enjambait à chaque pas les pleurantes cascatelles et les précipices minuscules.

C'était Terraube, un endroit tout à fait enfoncé, reculé de tout, un pli de verdure perdu, invisible à dix pas, dans l'aridité de la haute montagne.

Et bientôt, grâce aux fantaisies hydrauliques de M. de Fabri et de Pierre, cette veine de fraîcheur allait tarir. Urgèle se désolait. Les arbres riverains, les frênes, les aulnes, que deviendraient-ils? Accoutumés à boire à leur soif, à plonger leurs racines dans le limon nourricier, ils sécheraient sur pied, les malheureux! Et les plantes d'eau, les scolopendres, les capillaires, les mousses, comme des chevelures vertes au fond des vasques de marbre, hélas! tout cet aimable petit monde était condamné à périr.

Seule, pendant que ces messieurs, partis à la découverte, plantaient et déplantaient des jalons, très animés à leur tentative de nivellement, Urgèle ruminait ces tristesses. Un bras passé amicalement autour d'un jeune frêne, les yeux vers le ruisseau, elle s'amusait à suivre les mouvemens de l'eau, si souple, si docile, et dont la souplesse avait, à la longue, adouci, modelé le rocher. Et cela lui semblait impie, maintenant que ces deux êtres, si dissemblables, avaient pris leurs habitudes ensemble, de les désunir brutalement.

Le retour des ingénieurs coupa cette méditation. Ils revenaient bredouilles. Le roc de Cruéjouls, plus prolongé vers le haut, et d'une arête plus saillante qu'ils ne l'avaient supposé, ne voulait pas laisser passer la rigole. Il fallait trancher dans le vif ou remonter d'une lieue pour retrouver le ruisseau. L'affaire était manquée. Et Urgèle d'applaudir. Trop tôt, prétendait son père; c'était à revoir, et plus sérieusement cette fois, avec de bons outils.

— En attendant, monsieur Pierre, demandait Urgèle, vous m'avez promis de me montrer votre chez-vous...

— Et nous avons à organiser les râteliers de votre étable,.. insistait M. de Fabri.

XLV.

Dès la porte, Pierre s'excusait de la pauvreté du logis; pas même un fauteuil à offrir... Mais Urgèle lui fermait la bouche, si contente! Depuis qu'à travers les feuillées retombantes de la châtaigneraie, qui envoyait son ombre au seuil de la maison, elle avait aperçu les pignons enverdis de lierre, elle ne s'arrêtait pas de s'exclamer. La maison! oh! la maison! la vraie, l'unique, intacte avec sa mousse brune entre les pierres et ses iris violets chaperonnant le mur du jardin! Et le jardin! oh! le jardin aussi, ces fruitiers pataudś, déjetés, ces fleurs de légende : lis, passe-roses, tournesols! C'était tellement ça, si parfaitement, si idéalement ancien, qu'Urgèle hésitait à avancer, comme si, en mettant le doigt dessus, le charme allait s'évanouir.

Même une fois entrée, l'émotion lui durait, entretenue par l'aspect vénérable de chaque meuble, de chaque ustensile; et elle les touchait, elle les maniait l'un après l'autre avec respect, comme des reliques.

L'occasion ne lui avait pourtant pas manqué de voir des arrangemens de maisons paysannes; mais ç'avait été, le plus souvent, en des logis de pauvres, des mobiliers de bric et de broc, du vieux éclopé, sordide, mêlé à du neuf, disgracieux et criard; ici, au contraire, rien que de cossu, de solide, des moulures épaisses aux bahuts, des complications de serrures, des ampleurs d'étoffes drapant les lits à quenouilles, et des raretés parmi : sur le brun, presque noir, du vaisselier de chêne, des colorations délicates de faïences, et, accroché à une solive, un bâton curieusement évidé et tourné en forme de chaîne, d'où pendait le *calel*, la lampe romaine à trois becs, encore en usage en Rouergue et en Quercy.

Urgèle voulait tout voir, tout palper, et Taton, à la suite, exhibant, expliquant, indiquant l'âge, la provenance de chaque objet, et s'il était venu chez ses maîtres par héritage ou par achat. Et

n'était-elle pas elle-même, la vieille servante, costumée de pied en cap à la mode de jadis, avec le hâle comme une patine sur les joues, et je ne sais quel parfum sur elle de bienséance et d'honnêteté d'un autre âge, n'était-elle pas une manière d'antiquité dans son genre, et la plus précieuse? Très émue, la demoiselle de Chante-Pleure la tournait, la retournait, de face, de trois quarts, de profil, admirait son fichu, tâtait l'étoffe de sa robe, curieuse et cordiale, avec des mots d'amitié et des poignées de main à tout propos qui faisaient se pâmer d'aise et rougir de confusion la pauvre femme.

— Bien sûr, vous avez dû en danser de ces bourrées, eh! Taton? Et peut-être encore, si quelqu'un vous jouait la musique?..

Sans attendre la réponse, un bras ballant, l'autre levé en l'air, un peu, selon les principes, Urgèle s'était mise à chanter et à tourner tout ensemble.

Oh! la danse sauvage et douce, si chaste!

Et si sûrement elle tapait la mesure du pied ou balançait la tête d'un air naïvement mutin que Taton ne pouvait pas se retenir de suivre la cadence, et, raide, elle évoluait sur place, avec quelque chose d'autrefois, un sourire fané sur sa figure aussi ridée qu'une pomme de l'année dernière.

M. de Fabri, au même moment, entraînait, un peu malgré lui, le futur agriculteur aux étables, où il avait à lui proposer un modèle de râtelier de son invention, quelque chose de perfectionné, une mécanique savante, qui mesurait toute seule le foin ou la paille aux bestiaux: une première dépense un peu forte, mais Pierre aurait vite regagné ça en économie sur la nourriture...

— Surtout, recommandait-il, indigné des toiles d'araignées qui pendaient énormes, alourdies de la poussière des siècles, aux poutres noires de l'étable, surtout, un coup de balai à ces ordures, de l'air et de la lumière, sacrédié, montez-moi le plancher d'un empan...

Une fois en train, — et pour ce que ça lui coûterait, il aurait été bien bon de se gêner, pensait Taton. — M. de Fabri ne s'arrêtait pas de bouleverser. Après l'étable, la grange; après la grange, le jardin. Il en dessinait un tout neuf du bout de sa canne sur le sable, un tracé qui sabrait les plates-bandes si paisiblement existantes, quand Urgèle les rejoignit, un panier à la main.

— Trop de zèle, vous, monsieur Pierre, plaisantait-elle; et toi, père, trop d'éloquence; assez, le cours d'arboriculture est fermé pour aujourd'hui. Il s'agit de goûter présentement; l'odeur du pain bis m'a donné une fringale, et Taton m'a assuré que je trouverais des groseilles. Où ça, les groseilles?

Les groseilles étaient au fond de l'enclos, en bordure d'une allée

montante de noisetiers et de poiriers en quenouille, et, au bout, adossées au roc vif, ombragées de buis maigres et de figuiers, noirs de figues-fleurs, les ruches alignées en demi-cercle : un coin bien du pays et bien de la saison, ardent, ensoleillé, vibrant de rayons et de musiques, saturé d'odeurs mûres, déjà presque estivales, animé d'une vie à son plein et qui s'évaporait, intense, avant de se flétrir.

En grappes menues pendant à travers le feuillage grêle, les groseilles rougissaient, saignaient, blessées à vif, poignardées par les frelons et les abeilles qui bourdonnaient autour, festonnaient encolérées au-dessus de Pierre et d'Urgèle.

La cueillette finie, le panier plein, — un de ces paniers d'amarines que tressent les filles de ferme au coin de l'âtre pendant les veillées d'hiver, — la jeune fille remerciait son camarade, qui s'offrait à porter la vendange, et, du seuil de la cuisine : — Dans cinq minutes, s'écriait-elle, défense de me déranger jusque-là...

Elle rayonnait, Urgèle ; une gaîté enivrée, des élans et des arrêts subits, les yeux mouillés, attendris tout à coup, comme si elle regardait passer un rêve. Quel rêve ? Le même peut-être qui, très lointain encore, à peine distinct, venait au-devant de Pierre, et il n'osait pas le dévisager en face, le trouvant trop beau pour lui, trop en l'air !

Mais, de l'intérieur, Urgèle l'appelait, appelait M. de Fabri ; les groseilles les attendaient ; un plein saladier, la miche de pain bis à côté sous la serviette de toile bise, et, debout, prête à les servir, — quel enfantillage ! — Urgèle, mais une Urgèle nouvelle pour Pierre, une Urgèle tout à fait paysanne avec la défroque de Taton sur le dos, la jupe d'*estamine* qu'une parente défunte avait léguée à la servante après des années de loyaux services ; — la couleur était un peu passée, mais la fibre résistait encore ; — et, sorti des profondeurs obscures de l'armoire, le bonnet des dimanches, une coiffe d'indienne claire, nouée d'un ruban violet très large à la mode du Causse.

Délicieuse ainsi troussée, la petite demoiselle, et l'air assorti au costume, un air grave, naïf, un peu rude ; comment l'avait-elle attrapé ? Ah ! la bonne petite servante qu'avait Pierre ! Servante, ménagère ? Libre à lui d'imaginer l'un ou l'autre.

M. de Fabri ne s'émerveillait pas autant que son hôte ; même il faisait un peu la grimace ; si habitué qu'il fût aux travestissemens villageois de sa fille, la comédie, cette fois, n'était plus de son goût. Chez soi, à Chante-Pleure, passe encore ; mais chez les autres, chez ce jeune homme, un bon garçon sans doute et pas mal intentionné ; mais enfin ! Ah ! cette Urgèle !

Visiblement contrarié, le seigneur de Chante-Pleure croquait ses groseilles à la hâte et, à travers les distractions et les silences de Pierre tout à la contemplation de la jeune fille, il essayait de réveiller la discussion agricole, depuis un moment assoupie, il repartait pour l'herbe et les engrais chimiques, affectant d'ignorer les manèges de sa fille qui s'amusait maintenant, malgré les protestations de la vieille, ébahie et confuse, à rincer elle-même, à essuyer les verres, et elle les offrait ensuite de si bonne grâce, posés selon la politesse rustique, sur la paume de la main :

— Allons, père, une goutte pour boire à la prospérité de Fontbrune, à l'irrigation des prairies, si vous voulez. Voyons, ne froncez pas le sourcil. Est-ce que la robe de Taton m'irait mal?

— La robe te va très bien ; seulement...

— Oh! pas de seulement! Ne me gâtez pas ma journée, méchant petit père. Il y a si longtemps que je rêvais de me voir ainsi, vêtue d'habillemens à la mode de toujours, installée dans une maison sérieuse, menant la vraie vie enfin!

— La vie paysanne? souriait M. de Fabri. Et tu t'imagines la pratiquer pour t'être déguisée une heure en métayère, pour avoir dressé le couvert et épluché des groseilles, comme tu aurais joué à la dînette, il y a dix ans, avec trois mûres de haie sur une feuille de figuier, Mlle Berquin!

Mais Urgèle se récriait, fâchée de n'être pas prise au sérieux. Une comédie, son goût pour la campagne! une amusette, la seule chose au monde qui l'eût jamais passionnée! Non, vraiment, on la jugeait trop mal. Les mœurs paysannes! Eh bien, quoi? pensait-on qu'elle n'en connaissait pas les misères : l'avarice, la dureté de cœur, les calus aux mains et quelquefois à la conscience. Et après? Étaient-ils les seuls avaricieux, les seuls impitoyables au pauvre monde, ces ruraux? Tant pis, d'ailleurs; elle les aimait tels quels; oui, même dépaysannés à moitié, frottés de vices bourgeois, déveloutés de leur simplicité antique, elle les préférait encore aux gens de la ville : plus ingénus quand même et malgré eux, plus près de la tradition, plus soumis que le reste de l'humanité au mystère ambiant, aux fatalités indifférentes ou hostiles de la vie des astres et des plantes...

Urgèle s'exaltait là-dessus, et à l'appui de ses dires, elle nommait des amis à elle, des voisins de Chante-Pleure : les Sudre, les Gaujal; des êtres exquis, affirmait-elle : la crème des braves gens; et intelligens avec ça, toujours d'aplomb, pensant juste et parlant bien. — Ce Salvian Sudre, tenez, un garçon riche, éduqué, bachelier, ma foi, tout comme un autre, et qui, ses études finies, de retour au village, a repris tranquillement en toute simplicité d'âme ses hardes et ses outils de cultivateur.

— Quel enthousiasme! souriait M. de Fabri; s'il est si bien que ça, et si c'est ton goût d'être fermière, que ne l'épouses-tu, ce Salvian?

— Lui ou un autre qui le vaille, pourquoi pas? ripostait Urgèle.

XLVI.

« Lui ou un autre... » Qu'avait-elle voulu dire et à qui pensait-elle, la demoiselle de Chante-Pleure? Les fils de paysans éduqués et riches n'abondaient pas à Saint-Jean-des-Grèzes; et ce regard ensuite, fixé sur Pierre... Quelle folie! Et pourtant, si peu infatué de lui-même que fût le jeune homme, impossible, cette fois, de ne pas espérer... Quoi? rien de définitif; sans doute, elle n'y penserait plus demain, mais une minute peut-être Urgèle et lui s'étaient fiancés en idée, et, dussent-elles ne jamais prendre corps, ces immatérielles et illusoires fiançailles lui semblaient un lien entre eux, quelque chose de sacré comme la communion en un rêve. Le silence pénible qui avait suivi la boutade de la petite châtelaine malgré elle, la confusion du père de Fabri, son empressement à hâter le départ, n'avaient fait qu'enhardir les soupçons de Pierre, et encore, l'agitation nerveuse d'Urgèle, son accolade cordiale à Taton, et, déjà en voiture, et la voiture en marche, ce geste d'adieu envoyé qui sait? à Fontbrune ou à Pierre, à la terre ou au terrien?

Elle était partie maintenant, et le docteur la cherchait encore; une à une il relevait, il recensait précieusement les traces légères qu'elle avait laissées après elle dans les allées du jardin : de l'herbe foulée un peu, une imperceptible dépression dans l'argile d'une plante-bande; et, baissé à terre, il s'efforçait à reconnaître, à deviner ses empreintes mêlées aux siennes autour des groseilliers...

Les abeilles bourdonnaient près de lui, familières; une poule gloussait de l'autre côté de la haie, dans le verger paisible où l'herbe fléchissait, assoupie de langueur printanière; quelque chose de reposé, d'heureux, émanait de ces choses quotidiennes, et Pierre s'étonnait de trouver un charme extraordinaire à ces coutumières sensations. Qu'est-ce qu'elles avaient donc à embaumer si fort, ces groseilles, et pourquoi si douce à entendre, cette musique des abeilles?

Pour la troisième fois depuis une heure, le docteur achevait de relire un cahier de papier timbré, six feuilles d'une écriture compacte portées le matin même à Fontbrune par Nazic, l'huissier de Saint-Vergondin : une citation à comparaître devant le tribunal de première instance où il devait « s'entendre condamner à verser

aux mains de son tuteur Antonin Lortal la somme de vingt-cinq mille et trois cents francs, montant des frais à lui avancés au cours de sa minorité, ainsi qu'en faisaient foi les factures diverses et comptes de tutelle fournis par ledit sieur. »

Fâcheuse affaire! Après un mois de pourparlers, de stations interminables dans l'étude de l'avoué, après des commencemens d'accord et des recommencemens de brouille, il avait fallu en arriver là, à ce billet doux en style de chicane et au rendez-vous final devant les messieurs en jupes noires...

Quelle tuile! Et quels tracas à la suite! Il y en aurait, Dieu sait, de ces mauvais quarts d'heure avant de s'être tiré de là bien ou mal. Mal probablement. Pour confiant qu'il fût dans son bon droit, Pierre ne se payait pas d'illusions! Une chance sur dix... et même! Il était si malin ce cadet de Lortal, et si bien avec le gouvernement! Et lui, naïf, au lieu d'user de ses avantages, par délicatesse un peu si vous voulez, beaucoup par insouciance, avait laissé tomber dans l'eau, au lieu de s'y cramponner, sa candidature au conseil d'arrondissement, le meilleur atout, à coup sûr, qu'il pût avoir dans son jeu.

Ce n'était pas, en tout cas, sur ses nouveaux amis de Chante-Pleure qu'il devait compter pour lui donner un coup de main; le compromettre plutôt, et peut-être était-ce déjà fait et le futur plaideur dénoncé au chef-lieu comme un habitué du château, — un suspect autrement dit.

Rien d'avantageux, rien de solide tout au moins à espérer de ce côté : quelque bonne parole d'Urgèle, un conseil pas bien pratique de son père, une dizaine de chapelets de Mme de Fabri; encore aurait-il fallu les mettre dans la confidence, et, tout gênés qu'ils fussent eux-mêmes dans leurs affaires, ils avaient l'air si au-dessus de ces vétilles, Urgèle, toujours à ses effusions rustiques, M. Roger à ses réformes agricoles, Pierre n'aurait jamais osé se plaindre devant eux, étaler ses misères, ses embarras d'argent. Car à peine le procès entamé, à peine serrés les cordons jusque-là si libéralement ouverts de la bourse de l'oncle, le neveu en était déjà aux expédiens, réduit à mettre son nom sur des billets à ordre que le citoyen Capespine lui négociait par amitié à six du cent. La récolte, une fois levée, comblerait peut-être le déficit; mais, en attendant, il s'agissait de vivre, de solder les ouvriers, de renouveler ses outils, son cheptel, les bœufs hors d'usage et les charrues infirmes que venait de lui restituer son tuteur. Grosse dépense, et, pour la régler, il n'y avait plus à se fier à ses honoraires de médecin désormais problématiques.

A l'instigation de l'oncle Lortal, sans aucun doute, ce félon de

Bissol n'avait-il pas, en effet, repris sa parole et réenfourché la Truitée? Adieu la clientèle en espérance! Le château excepté et quelques familles limitrophes de Fontbrune, que retiendrait sans doute la facilité du voisinage, le pays restait inféodé au vieux praticien. C'était une occasion manquée et très malheureusement au moment où Pierre avait besoin de toutes ses ressources. Tout bien calculé, si étroitement qu'il fût décidé à marcher, il arriverait bien juste à joindre les deux bouts.

Un avenir pas très aimable qu'il avait là en perspective, bien différent, en tout cas, de celui qu'il était venu, trois mois avant, chercher à Saint-Jean-des-Grèzes, de la grasse, de la facile, de la plantureuse existence qui l'attendait, s'il avait voulu, entre Cécile et son père.

Et ce n'était pas seulement le régime à changer qui inquiétait le garçon, mais encore et surtout le souci des résolutions à prendre, des responsabilités à endosser, de son indépendance à employer, une indépendance nouvellement conquise, et dont il ne savait que faire, faible de caractère, depuis longtemps assujetti d'ailleurs, plié à l'autorité d'un autre, et quel autre! ce despote d'oncle Lortal!

Pierre allait et venait, et ces calculs avec lui, — compagnie pas bien égayante, — dans son jardin de Fontbrune, le long de l'allée de groseilliers qu'il avait vendangée quelques jours avant avec Urgèle. Les groseilles n'étaient plus là, et, au lieu de leur parfum, c'était l'âcre odeur du papier timbré que le docteur roulait machinalement entre les doigts, et, le papier une fois roulé, machinalement encore, il décapitait, allant et venant, du bout de son bâton, la cime des prunelliers en bordure.

Le moulinet s'arrêta tout à coup; une tête apparaissait au sommet de l'échalier qui donnait accès de la pommeraie dans le jardin. Une voix, en même temps :

— La main, je te prie, docteur; la pierre glisse.

Et souple, effleurant du bout des doigts la main tendue vers elle, Cécile sautait d'un bond en face de son cousin légèrement ébahi, et qui le laissait voir...

— Qu'as-tu à m'examiner du haut en bas? souriait-elle, un peu confuse à son tour, et sa confusion lui montait aux joues, déjà animées par la course. — Oui, je sais bien, je n'aurais pas dû venir. Après la façon dont nous nous sommes quittés, dont tu m'as quittée! accentuait-elle avec une moue de reproche, certes non, je ne l'aurais pas dû; mais j'ai eu une telle surprise tout à l'heure! je suis partie comme une folle... c'est que... figure-toi... je ne savais rien du procès; rien. Le père ne m'a pas ouvert la bouche de ça ni

d'autre chose, depuis le malheureux dimanche, oh! quel dimanche! C'est Nazie, l'huissier, qui m'a tout appris, il y a une heure; il sortait d'ici, tout fier, et il se vantait, croyant me flatter, de te ruiner à plat, de te mettre au pain quérant. Ah! les hommes, que c'est méchant tout de même! Et peut-être, pensais-je, Pierre me juge-t-il aussi mauvaise que les autres. Tu le mériterais pour sûr, mais je ne suis pas rancunière. Non, vrai, tu peux me croire, si quelqu'un te veut du mal, ce n'est pas moi. Seulement, j'ai peut-être tort de te le dire...

XLVII.

Non, certes, elle n'avait pas tort.

Si prévenu vis-à-vis d'elle, si boutonné que fût Pierre, tant de cordialité méritait bien un remercîment. Et elle était si jolie ce jour-là! Quelque chose d'adouci, d'abandonné, comme si, dans sa hâte, elle n'avait pas eu le temps de se composer une attitude.

Mais à peine arrivée, elle parlait déjà de repartir. Elle avait dit tout ce qu'elle avait à dire, et ne se souciait pas de prolonger une visite déjà compromettante. On avait assez jasé sur son compte, elle n'avait pas envie de donner encore de l'ouvrage aux mauvaises langues. Et quelle scène au retour, si son père venait à connaître l'emploi de sa matinée! Pierre essayait de la retenir.

— Non, persistait-elle; laisse-moi m'en aller; quittons-nous comme nous sommes; si nous demeurions à causer, ça se gâterait peut-être; je suis bonne fille, c'est vrai, et même plus que tu n'aurais supposé, n'est-il pas vrai? n'empêche que j'en ai gros sur le cœur.

Subitement encolérée, les sourcils barrés, la voix rude :

— C'est mal, très mal, ce que tu as fait, Pierre, articulait-elle. Si tu ne voulais pas de moi, tu n'avais qu'à parler; on ne t'aurait pas épousé par force... Mais m'accuser, moi! et à propos de qui? pour un gringalet d'instituteur! Parce qu'on nous avait vus deux ou trois fois ensemble? Quelle histoire! Est-ce que nous ne sommes pas en tête-à-tête à présent? Et après?

— On m'a dit... j'ai cru... répondait Pierre.

Mais elle lui coupait la parole.

— Il ne fallait pas écouter, il ne fallait pas croire, ripostait-elle, il ne fallait pas me condamner sans m'entendre.

Pierre se défendait mollement; les raisons, certes, ne lui manquaient pas, ni les mots; mais était-ce bien le moment, et devait-il répondre par des duretés au bon procédé de Cécile? Mieux valait

s'excuser tant bien que mal, rejeter la faute sur l'oncle, ce diable d'oncle qui, prétendait-il, avait pris la mouche au premier mot.

— En attendant, le mal est fait, et les langues marchent. Si tu savais comme on m'arrange et les lettres qu'on écrit contre moi! Enfin, tant pis! Tout le monde, heureusement, n'est pas aussi nigaud que toi, et je pourrais te nommer des gens qui ne se croient pas déshonorés pour demander ma main. Encore un la semaine dernière : le fils Linon de Saint-Vergondin; tu le connais, celui-là; vous étudiiez en même temps à Paris. Son père lui a acheté la pharmacie Vidal. Et moi, je m'en irais pharmacienne. Comme ça nous aurions l'occasion de nous revoir. Qu'en dis-tu, de ce mariage? Ton idée sur ce Linon, donne-la. Moi, ça m'est tellement égal, celui-là ou un autre...

Elle riait, toujours plantée au sommet de l'échalier, ni dedans, ni dehors, comme quelqu'un qui passe;.. mais sa gaîté, un peu forcée, s'interrompait brusquement en soupir; elle avait détourné les yeux, et muette, la tête basse, elle dessinait de vagues arabesques à la pointe de l'ombrelle sur le sol de l'allée, pendant que, très consciencieux, Pierre la renseignait sur le futur en question, un bon enfant selon lui, gai, sans souci, un peu porté sur sa bouche; mais cela ne valait-il pas mieux que de courir les filles ou de manier le carton? Certainement, concluait-il, une femme qui saurait le prendre pourrait être heureuse avec lui...

— Heureuse! heureuse! soupirait Cécile, heureuse! qu'en sais-tu? et qu'est-ce que ça te fait? Heureuse! Et tu me dis ça tranquillement, comme s'il s'agissait de la première venue, comme si nous n'avions pas failli être mari et femme!

Un peu ému, — et il l'aurait été davantage si la figure à gifles de Caviol n'était venue se mettre entre Cécile et lui, — Pierre avait pris la main de sa cousine et il la serrait amicalement dans la sienne.

Elle relevait la tête alors, enhardie, et, les yeux dans les yeux de son cousin :

— C'est plus fort que moi, vois-tu, disait-elle. Il y a des momens où il me semble que ce n'est pas arrivé, que ce n'est pas possible;.. dis, est-ce bien vrai que tu ne te soucies plus de moi, que tu méprises ta Cécile? Parle un peu, réponds, que l'on t'entende. Quand tu me l'auras dit une fois, bien en face, je le croirai; pas avant! Ou bien alors c'est que je suis devenue bien laide; trop maigre peut-être? Non? la peau trop noire? mes yeux, mes pauvres yeux se seraient-ils rapetissés par hasard? Tu les trouvais beaux jadis; enfin pour une raison ou pour une autre, je ne suis plus à ton goût...

Pierre niait, et de bon cœur. Jamais Cécile n'avait été aussi bien.

— Menteur! menteur! ripostait la cousine. — Et elle lui soufflait ça à la figure, dressée vers lui, appuyée presque, les yeux noyés, les lèvres entr'ouvertes, et le jeune homme n'osait pas remuer, attiré malgré lui, troublé par de persuasives réminiscences! — Menteur! insistait-elle. Ose me répéter ça, ose me dire que tu me trouves aussi jolie que ton amie Urgèle!

Urgèle! quel nom! quelle imprudence! Sitôt lâché, l'enfant aurait bien voulu le reprendre; mais déjà Pierre avait reçu le choc. Urgèle! Ah! elle pouvait bien se fâcher maintenant, la pauvre Cécile, elle pouvait se fondre en tendresses; Pierre avait repris tout son sang-froid. Doucement, sans la brusquer, il s'écartait d'elle.

— Pourquoi des comparaisons inutiles? répondait-il. L'essentiel est que nous soyons amis, et nous le sommes. Quoi qu'il arrive, entends-tu? que je gagne mon procès ou que je le perde, je n'oublierai jamais ton bon cœur. A charge de revanche, ma cousine...

Il appuyait sa promesse d'une poignée de mains qui était presque un congé.

Mais Cécile ne s'en allait pas; soucieuse.

— Alors, c'est fini, bien fini, disait-elle.

— Je ne te renvoie pas, quoique l'heure soit passée depuis un moment d'aller visiter mes malades. Reste tant que tu voudras...

— Merci, ripostait-elle, avec un sourire amer, pour qu'on me calomnie encore, pour qu'on dise que, n'ayant pas réussi à devenir ta femme, je me contente d'être ta maîtresse. Merci bien! Elle secouait la tête; puis, la main posée sur l'épaule de son cousin: écoute, dit-elle, tu me croiras ou tu ne me croiras pas, tant pis; j'ai fini d'être fière, écoute: ni avant ton arrivée, ni après, je n'ai rien fait de mal avec Caviol. Jamais, entends-tu? jamais!..

Elle avait nettement articulé sa déclaration, appuyant chaque mot d'une pression de ses doigts sur l'épaule de Pierre. Puis, prête à s'en aller, la figure déjà tournée vers le verger:

— Adieu, dit-elle, adieu, Pierre; de longtemps tu n'entendras plus parler de moi... à moins que... Elle avait descendu la première marche de l'échalier... à moins que.., répéta-t-elle, elle hésitait à finir... si l'on me pousse à bout, cependant; si personne ne veut de moi... Déjà deux fois qu'on me demande, et puis, sous un prétexte ou sous un autre, les gens reprennent leur parole. Que ça arrive encore, et je sais ce qui me reste à faire; perdue pour perdue...

Lentement, marche après marche, comme si elle descendait dans du malheur, Cécile quittait l'échalier.

Et Pierre très perplexe. La consoler, l'encourager, il l'aurait voulu, mais que répondre et quelle pitié offrir qui ne fût pas une insulte? Puisque le courage lui avait manqué tout à l'heure, la confiance aussi, quand elle s'appuyait à lui, frémissante, à moitié pardonnée, à quoi bon maintenant, la frime d'un raccommodement sans lendemain?

— Adieu, Cécile! prononça-t-il gravement, pendant que déjà loin de lui, — oh! bien loin! — elle s'en allait, aussitôt disparue sous les arbres...

Adieu! Elle était partie, et il demeurait accoudé au mur de pierre, troublé malgré lui, vaguement inquiet des menaces énigmatiques de Cécile... Perdue pour perdue... que voulait-elle dire? un coup monté par Caviol peut-être; et n'était-ce pas lui qui, pour obliger l'héritière à se jeter dans ses bras, la calomniait en dessous, expédiait les lettres anonymes à l'adresse des prétendans. Rien de plus plausible. Et alors, quoi? une fuite, un enlèvement, quelque gros scandale? Baste! des histoires en l'air tout ça, des menaces, et rien après.

Pas le temps de s'appesantir d'ailleurs; Cécile le quittait à peine, et déjà Pierre avait de quoi s'occuper, devant lui, dans le verger.

XLVIII.

Secoué par la main d'un passant invisible, un poirier sauvage poussé dans la haie d'érables et de viornes qui bordait le chemin, venait de jeter, comme une jonchée dans l'herbe, sa récolte de fruits mûrs. Et, tout de suite, se coulant à quatre pattes par une fente de la clôture, un enfant se jetait avidement sur le butin. Un des petits Margassots sans doute; sa voracité le trahissait et aussi sa pelure, ses loques sordides qui faisaient honte à la fraîcheur des feuilles encore dans leur nouveauté du printemps. La Margasse d'ailleurs se montra presque aussitôt; la même Margasse que Pierre avait un jour tirée des pattes du Grassian; la même, plus hâve, la peau et les os, et des haillons dessus; un spectre! Rampant à plat ventre comme une couleuvre immonde, elle avait jailli de la haie, et, derrière elle, tiré à la remorque, le second Margassot, mais rongé, vidé par la misère, par la maladie peut-être; un fantôme d'enfant avec des yeux de fièvre, un regard fixe d'halluciné ou d'idiot.

Pauvres hères ! qu'étaient-ils devenus depuis deux mois, depuis que, rentrant de l'aumône à la nuit tombée, ils avaient trouvé leur baraque de Toutes-Aures, démolie en leur absence, par qui? on ne le sut jamais, et les débris comme une semence jetés aux quatre vents du ciel. Ils avaient disparu ce soir-là, et personne, ni le lendemain, ni après, n'avait retrouvé leur chemin. Terrés au fond de quel trou, blottis sous quel hallier, égarés sur quelle route?

Pierre le saurait tout à l'heure.

Si mal apprivoisés qu'ils fussent, toujours prêts, quand on s'occupait d'eux, à dételer ou à mordre, — mais était-ce leur faute? — il n'avait jamais cessé d'avoir l'œil sur ces abandonnés, de se mettre entre eux et la méchanceté paysanne. Et plus malheureux maintenant, tombés plus bas, au dernier échelon de l'abrutissement, de la misère, ce n'était pas le moment de les lâcher.

— Eh ! Margasse ? appela-t-il.

Mais sans doute que la parole humaine n'était plus qu'un bruit pour la pauvre femme, — bruit de menace et d'épouvante! Comme une nichée d'oiseaux en maraude, avant que le docteur eût fini de descendre l'échalier du jardin, la bande avait décampé. Peu s'en fallut, tant la peur leur donnait des jambes, qu'ils ne réussissent à prendre l'avance sur leur protecteur, et ils l'auraient fait sans doute si le poids du petit Margassot, que la mère charriait à bout de bras, ne les avait ralentis. Le docteur sauta dans le chemin, juste à temps pour happer le traînard, et gardant sa main comme en otage, il tâtait son pouls malade, plus malade qu'il ne l'avait craint tout d'abord. Pas moyen de s'y tromper, la vie s'en allait, si faible qu'on la sentait palpiter à peine, de ce petit corps dévoré de vermine et consumé de privations. Du lait bien vite au fiévreux, et il en ingurgitait péniblement deux ou trois gouttes, du pain aux autres, aux deux crève-la-faim, qui se jetaient dessus avec une voracité de naufragés. Et rassasiés enfin, la bouche à peu près libre, mais l'intellect toujours fermé, hélas! la langue rétive, quel mal pour faire parler ces muets, pour leur tirer, morceau après morceau, les explications sommaires que réclamait Pierre, pour savoir simplement d'où ils venaient, où ils allaient? Embarrassée ou méfiante, qui sait? la Margasse ne répondait rien de précis, des gestes seulement allongés vers un vague midi, qui commençait à la Ramade, et pouvait finir au-delà, n'importe où. Et dans la Ramade même, après que, pressée de questions, elle l'eut plus nettement indiquée, elle hésitait encore à trahir le chemin de son gîte, la Combe-aux-Trêves, où elle habitait, autant que Pierre put le comprendre, une cabane en ruines, abandonnée par les charbonniers.

Deux mois, deux longs mois, ils avaient vécu là tous les trois, emmurés par la peur, ne sortant qu'après le soleil tombé comme les bêtes nocturnes, paissant à leur manière les racines ou les herbes de la forêt, soupant de miel ou d'œufs de merles dénichés au hasard des taillis.

Bonne à ces désespérés, maternelle et nourricière, la Ramade avait sans doute donné à la Margasse, en qui des lueurs de tendresse survivaient à ses comportemens de fauve, des plantes salutaires pour couper les fièvres du petit Margassot. Mais que pouvait la vertu des simples pour reconstituer un organisme si débile; et la quinine, plus efficace, arriverait-elle à temps?

Pierre en avait été chercher quelques paquets, toujours préparés dans son officine de médecin de campagne, et il en expliquait l'emploi à la mère. Le lendemain d'ailleurs, avant qu'ils fussent partis pour l'aumône, il irait à la Combe-aux-Trèves, visiter le petit.

Ainsi ravitaillés de remèdes et de bonnes paroles, de victuailles aussi, qui gonflaient, à le crever, le bissac de la mendiante, la Margasse et sa progéniture s'étaient remis en chemin... Lamentables tous les trois, noirs de misère et de désespérance. Et pourtant, comme un rayon de bonté sur eux, le regard de Pierre les accompagnait, et clément aussi, — clément ce jour-là, mais demain? — le soleil riait à travers les déchirures de leurs hardes, la douceur du printemps flottait autour, les enveloppait, pareille à un autre vêtement, d'inconscientes caresses.

XLIX.

La nuit; la forêt; un abîme d'obscurité; un infini de silence.

Pas d'autre vie en l'air, pas d'autre mouvement que la montée lente de la lune à travers les branches.

Ronde, plate, énorme, elle glissait, planait de très haut sur le sommeil des arbres, et sa clarté prestigieuse, illusionnante, tremblait au seuil des futaies comme à l'entrée du mystère.

Autour de Pierre, le long de la route, tout flottait, indistinct. Les herbes au bord du fossé, les arbres plus bas dans l'inconnu des pentes, et les pentes aussi, la courbure des ravins, l'enfoncement des combes, les choses se démesuraient, méconnaissables, agrandies ou reculées indéfiniment.

La route elle-même, coupée de clartés et d'ombres, avait l'air suspendue dans le vide, légère, aérienne comme un pont jeté sur le noir.

Seule dans ce chaos, la corne brune du Pech-Agudet, nettement

découpée sur la douceur incertaine du ciel, orientait le marcheur, lui marquait le chemin de Fontbrune, blottie à l'opposé sur le revers de la Ramade. Mais Pierre n'était pas pressé de revenir. Mandé après son souper auprès d'un malade de Burgal, à l'orée des taillis de la Plégade, il avait refusé la carriole qu'on lui offrait pour le reconduire, préférant aux bavardages probables du conducteur la compagnie muette de la lune, amie du rêve, et il s'en retournait paisiblement, de son pied, savourant, comme du bonheur, la beauté calme, la fraîcheur exquise de la nuit, où voyageaient, — avec lui, mêlées aux vagues architectures de la féerie lunaire, — et aussi peu sûres qu'elles, hélas! — les chimères de son cœur.

A la croisière d'Aurifeille, il s'arrêta court. Là, débouchait, au sommet d'une assez âpre et mal commode descente, le sentier de la Combe-aux-Trêves et de la vente où gîtaient la Margasse et ses petits. Le matin même, il avait examiné le cadet toujours malade, et malgré le traitement énergique institué dès sa première visite, il l'avait laissé en piteux état. Urgèle, avertie, avait promis d'y aller voir, et sans doute elle n'avait pas manqué de porter à la cabane des couvertures de rechange et du linge frais; même, elle avait dû installer une garde pour suppléer la Margasse, toujours abrutie et sans idée, bonne à rien qu'à s'asseoir par terre au chevet de l'innocent et à chantonner pendant des heures, afin de l'endormir. Pierre était inquiet quand même, et il aurait si vite fait de se rendre compte! Sans plus réfléchir, il avait enfilé le sentier.

Un taillis à couper, un raidillon à descendre et à travers le vide de la vente, où des chênes s'espaçaient très graves, dans la pénombre, la cabane apparaissait, informe : un peu de terre soulevée et de l'herbe dessus, une poussée d'herbes folles qui l'assauvagissaient encore, la rendaient presque pareille aux saillies de rocher qui çà et là bossuaient le sol rugueux de la forêt.

Une clarté en sortait, et avec la clarté la psalmodie lente d'une chanson du pays aux finales allongées et que la chanteuse allongeait encore, appuyait en manière de berceuse. Mais la Margasse n'était pas seule dans la hutte. Deux femmes l'assistaient, deux paysannes occupées à cuisiner quelque remède sur un fourneau à esprit-de-vin, et l'arrivant reconnaissait tout de suite la plus âgée, Martril, une matrone de Chante-Pleure qui était l'infirmière attitrée et le bras droit d'Urgèle dans ses tournées de malades. Mais l'autre, cette figure penchée à l'opposé de Pierre sur le fourneau? Urgèle!

Elle s'était redressée vivement au « bonsoir » du docteur entrant dans la cabane, et ils se regardaient, étonnés tous les deux, lui plus troublé, elle plus confuse.

Mais le souvenir du fiévreux qui leur revenait en même temps

les empêchait de songer à leur commun embarras. Urgèle expliquait comment, débarquée là une heure avant avec les remèdes et la garde, elle avait trouvé l'enfant si bas, qu'elle n'avait pas eu le courage de s'en retourner à Chante-Pleure. Elle avait renvoyé la voiture pour tranquilliser son monde et aussi pour requérir Pierre au passage : « Vous voilà, tout va bien... » concluait-elle.

— Et vous n'avez pas eu peur de demeurer seule ici, rien que des femmes, au fin fond de la Ramade? interrogeait le docteur.

— Peur? et de qui, grand Dieu! ripostait-elle. Peur de nos amis les arbres, de nos voisins les charbonniers? Peur! oh! oui; bien peur de voir s'en aller ce petit malheureux. Comment le trouvez-vous, mon ami?

Le docteur le trouvait mal, très mal. Agenouillé au bord de la litière de feuille et de mousse qui servait de couche au malade, il observait le pauvre être déjà sans parole, sans regard, sans autre signe de vie que la respiration brève, haletante. Et cette respiration si faible s'affaiblissait encore, hésitait par moment comme pour s'essayer à finir.

Pierre écoutait, puis, hochant la tête : — Plus que quelques minutes à souffrir, prononça-t-il. Les extrémités se refroidissent, l'agonie a commencé. Rien à faire, conclut-il en réponse à l'interrogation muette d'Urgèle. Une goutte d'eau sur les lèvres, si vous voulez; une gorgée ne passerait pas.

Rien à faire. Martril pouvait souffler la lampe du fourneau; la Margasse pouvait rentrer sa chanson; il dormirait bien sans ça, le malade; et quel sommeil! Avait-elle compris ce qui se passait, la pauvre mère, ou bien était-ce que son gosier n'en voulait plus, elle se taisait maintenant; allongée à terre côte à côte avec le mourant, elle l'appuyait, le serrait contre elle d'un geste de maternité inconsciente, — comme pour l'empêcher de partir.

Rien à faire. Urgèle et Pierre causaient debout à voix basse; la vieille Martril avait tiré un chapelet de sa poche et marmonnait des *ave*, paisiblement; plus paisible encore, le dernier Margassot, couché dans un coin de la hutte, dormait à poings fermés. Ce n'était autour de l'agonie que des bruits de recueillement, des bruits de silence.

Du vent s'était levé depuis un peu; des souffles passaient, expiraient à la cime des futaies. On les entendait venir d'en bas, de la combe, confus d'abord et très doux comme un bruissement d'écluse, ils approchaient, s'enforcissaient peu à peu, frôlaient en passant les herbes au-dessus de la cabane et s'en allaient atténués, telles des voix de rêve! vers les lointains de la forêt. Les souffles de vent s'en allaient, et d'en bas en même temps, de la hutte, un autre

souffle montait comme d'un fifre cassé, frêle musique d'agonie coupée de longs, puis de plus longs intervalles. Et tantôt le vent, tantôt le malade, on aurait dit la même plainte. Un dernier râle enfin, mais continué aussitôt, emporté avec la lamentation des arbres dans l'inconnu de la nuit.

— Fini! articulait Pierre.

La Margasse jetait un cri, Martril gémissait un Jésus! Urgèle se signait gravement, et le petit frère, éveillé en sursaut, pleurait et criait sans comprendre, effrayé seulement de voir tout ce monde dans la hutte.

Mais déjà la Margasse s'activait à la toilette mortuaire. Geignant et sanglotant, et, entre deux sanglots, criant ou soupirant des mots de tendresse, elle avait selon les rites, avec des gestes attentifs, des attouchemens délicats, comme si elle craignait de lui faire mal, peigné les cheveux du mort, lavé la face exsangue, couleur de lis fané, et c'étaient ensuite les paupières qu'elle abaissait, les mains qu'elle joignait pour l'éternelle prière. Des fleurs maintenant! Urgèle en cueillait à brassées autour de la hutte : des mélites, des cardamines et, arrachés aux taillis voisins, des bouquets de troène ou de chèvrefeuille.

Et ce n'était rien de bien terrible à voir, cette mort, ce blanc visage et ces fleurs mortes autour, blanches également, également innocentes; rien de plus effrayant que la mort dans l'herbe d'une plante ou d'un oiseau. Rien! Et la cabane elle-même avait l'air si humble; écrasée sous la montée des chênes, et les chênes à leur tour se perdaient si profondément engloutis dans l'immensité de la forêt! Un pétale tombé, un enfant mort, n'était-ce pas tout un pour cette grande faiseuse et défaiseuse d'existences qui reprenait l'être sans vie et le rejetait à peine décomposé dans l'éternel devenir de la feuille ou de l'herbe!

L.

Urgèle respirait assise au seuil de la hutte sur une souche de hêtre, une sorte de billot à refendre le bois, un outil de rebut abandonné là par les charbonniers.

La forêt devant elle. Et en la contemplant une fantaisie lui venait. Oh! rien d'impossible! traverser la Ramade au clair de lune. Depuis des années, elle y pensait, et jamais personne pour l'accompagner. Si elle voulait cependant, si elle osait... jamais occasion plus facile; la forêt là à portée et la lune, et Pierre qui ne se ferait pas prier sans doute pour la suivre. Pas besoin d'ailleurs

d'aller trop loin. Quand elle n'en verrait qu'un morceau! Remonter la Combe-aux-Trèves, pour rejoindre la voiture au carrefour d'Excelsi. Une promenade d'une heure!

Brusquement décidée, elle se dépêchait de racoler Pierre qui hasardait quelques objections. Mais quoi? s'il refusait, elle était décidée à partir seule. Martril, avertie, consentait un peu à contre-cœur à finir la veillée funèbre en tête-à-tête avec la Margasse.

En route!

Mais à la croisière d'Excelsi, pas de voiture ni d'ailleurs aucune chose ayant vie. Urgèle la première se fatigua d'attendre. C'était si beau devant eux, et en prenant les raccourcis, peut-être arriverait-on avant la voiture à l'entrée de la Ramade.

Vivement, les promeneurs s'engageaient dans la descente. Et tout de suite la grande nuit les prenait, l'obscurité plus épaisse sous le couvert des futaies amoncelées, qui s'étageaient, plafonnaient au-dessus de leurs têtes.

Un reste de ciel très mince se découvrait par endroits, leur laissait voir la lune au bord, comme accoudée à la margelle d'un puits; et le trou se bouchait presque aussitôt; les deux murailles de feuilles se rejoignaient, fermaient sur eux leur voûte de ténèbres.

Urgèle s'étonnait; une sensation d'étrangeté trop forte, presque douloureuse, l'envahissait peu à peu. La multitude des arbres pesait sur elle, inquiétante. Il y en avait trop vraiment, et si changés de figure, pas du tout les mêmes que dans le jour. Ils étaient là à droite, à gauche, comme un peuple, tassés sur les gradins de la montagne, et ce peuple les regardait venir.

Oh! cette foule, oh! ce silence! ils n'avaient pas l'air méchant, ces chênes ni ces hêtres; mais si hauts, si graves, d'une gravité surhumaine; pas ennemis, étrangers : des êtres d'un autre monde, d'une autre planète. Et la Ramade était toute à eux, maintenant; Urgèle ne s'y sentait plus chez elle. Elle baissait la voix sans y penser, intimidée vaguement, comme si elle avait peur de déranger on ne sait qui, de profaner on ne sait quel culte.

Des bruits par moment la troublaient, et elle obligeait Pierre à s'arrêter pour écouter. Ce frisson là-haut, était-ce une haleinée de vent, ou le mouvement d'une vie inquiète dans les branches? et ce sanglot à côté d'eux, dans le noir de la cluse, était-ce la chute d'un ruisseau ou le soupir d'une âme en peine? Pierre la rassurait; troublé lui aussi, délicieusement troublé par la présence d'Urgèle, plus prestigieuse pour lui que les enchantemens du clair de lune, plus émouvante que l'horreur sacrée des arbres nocturnes.

Les déformations de la clarté lunaire qui l'égarait, s'amusait à

le désorienter, semblait-il, comme une fée malicieuse, toutes les invraisemblances du lieu ou de l'heure, s'ajoutaient encore à l'invraisemblance du tête-à-tête. Était-ce bien elle, était-ce M[lle] de Fabri, cette ombre, ces vêtemens sans couleur, cette figure de mystère qui cheminait à ses côtés ?

Des lueurs devant eux, échappées aux interstices des frondaisons accumulées, tombaient, rejaillissaient tout à coup au ras de terre comme un éclat de feu follet ou d'escarboucle, et, plus loin, c'était tout un morceau de taillis qui étincelait avec des porches, des arceaux béans illuminés comme pour quelque fête...

Urgèle se baissait, ravie, toutes ses peurs en allées devant la beauté du spectacle ; elle faisait le geste de cueillir les rayons dans l'herbe, et, se jouant ainsi, légère à travers ces mensonges, elle avait l'air, elle aussi, d'une créature entre ciel et terre, irréelle, à peine existante. Et Pierre l'en aimait davantage, comme s'il la sentait plus près de lui, moins inaccessible dans le rêve.

La route, cependant, descendait, descendait encore ; la fatigue gagnait la promeneuse, et, avec la fatigue, bientôt le tourment de la soif.

— Tout à l'heure, promettait Pierre, à la fontaine de Fonfrède.

Ce n'était pas la source tout de suite, mais déjà le ruisseau qui chantonnait au-dessous d'eux dans la coupure du ravin : une voix si frêle que le bruit de leurs pas les empêchait de l'entendre.

Ils la suivaient cependant à tâtons, remontaient non sans peine la pente un peu raide, embroussaillée, très obscure.

Le peu de clarté qui les avait accompagnés jusque-là, luisant au-dessus de la route, les abandonnait brusquement à l'entrée de la combe. Et c'était sur eux le noir opaque, enfermé, d'une église, la voûte en haut, indistincte, mêlée comme une fleur de ténèbres à l'indéterminé du ciel, les bas côtés fuyant sous la retombée vague des arceaux, avec des chapelles mystérieuses baignées d'une lumière pâle, miraculeusement pâle, et au fond, découpée en blanc sur la nervure des branches, la pleine lune arrondie en rosace, une rosace énorme, toute givrée, incrustée des froides gemmes de la nuit.

Urgèle avançait péniblement, ralentie aux fragons épineux, aux buissons de houx et d'églantier, à tout le bas peuple de la forêt, plus vivace, plus dru, au voisinage de l'eau courante.

Mais la voix du ruisseau qui les guidait se taisait tout à coup ; ils avaient dépassé la source. Pierre la chercha un moment à tâtons, et quand il l'eut trouvée, il lui fallut encore écarter de la main, comme les cheveux d'un visage, le rideau de glaïeuls et de menthes qui empêchait de la voir.

Elle apparut alors, frappée, évoquée, semblait-il, par la clarté lunaire.

C'était une toute mignonne fontinette, un rond d'eau frigide et pure enchâssé dans un bloc de grès, et le bloc entaillé du bord, cavé grossièrement par les charbonniers; mais plus souvent qu'eux, sans aucun doute, s'y désaltéraient les rouges-gorges et les bouvreuils.

Urgèle y puisa avec la main, et Pierre après elle, et si étroit était le creux où la source tenait tout entière, qu'il leur semblait boire dans le même verre...

La camarade s'était laissée tomber sur un roc, au bord du ruisseau, et Pierre à côté d'elle. Une halte d'une minute! Mais, la minute passée, quand elle voulut repartir, oh! quelle lassitude! L'estomac lui manquait, les jambes ne voulaient plus la porter. Elle demandait grâce.

— Une demi-heure de repos! conseillait Pierre.

Mais elle insistait pour ne pas se retarder; la nuit s'avançait, sans doute, et elle tenait à être rentrée au jour avant que son père ne fût levé... il se fâcherait peut-être...

Et pendant qu'elle parlait de Chante-Pleure, de sa famille, il lui semblait que tout ce monde-là s'était reculé d'elle, loin, dans le passé, comme si dans cet enchantement de la forêt et de la nuit, les pas eussent été des lieues et les minutes des années! Elle se faisait difficilement à l'idée de se remettre à tous les jours, de reprendre le train accoutumé du ménage, des visites; tout cela lui paraissait fade, décoloré, sans intérêt. Et c'était la même chose pour Pierre. Ils se plaignaient tous les deux de ne pouvoir pas continuer ce rêve d'une heure. La vie serait si simple si l'on voulait, le bonheur si facile!..

Urgèle soupirait. Qui sait ce qui l'attendait plus tard? Trop heureuse tant qu'elle continuerait à vivre avec ses parens à Chante-Pleure. Mais que deviendrait-elle le jour où elle serait obligée de partir, et avec qui?

Un silence; puis, les yeux levés sur Pierre :

— Vous, interrogeait-elle, vous ne vous mariez plus, à ce qu'on dit.

Pierre avouait la brouille avec l'oncle, et il l'expliquait à sa manière, sans trop charger sa cousine, surtout sans donner le motif de dessous, le vrai motif de la rupture.

— Alors Cécile était, à votre idée, trop demoiselle, trop de la ville enfin, insistait Urgèle. Bien sûr? il n'y avait pas d'autre raison?

— Aucune, répondit Pierre, un moment tenté, — mais comment le prendrait-elle? — de lui tout confesser.

— Aucune? tant mieux, répliqua-t-elle avec une moue d'étonnement, de contentement aussi; comme si elle avait eu quelque soupçon de ce qui était et qu'elle fût aise de s'être trompée. Au fait, elle n'était pas pour vous, cette Cécile, approuva-t-elle; le procès avec l'oncle, c'est ennuyeux, mais tous les ennuis plutôt que le malheur d'être mal assorti en ménage! La petite Louise Nadal, tenez, voilà ce qu'il vous faudrait. Un cœur simple, et pas sotte avec ça. Vous la connaissez bien? Le père est marchand de bois à Excelsi; de braves gens...

Pierre secouait la tête.

— Vous ne vous en souciez pas, reprenait Urgèle; à la bonne heure! je n'y tiens pas tant que ça, moi non plus; si vous restez vieux garçon et moi vieille fille, — comme j'en prends le chemin, — eh bien, nous nous tiendrons compagnie. Chante-Pleure n'est pas loin de Fontbrune; vous viendrez me lire des romans, le soir, et même, nous serons vieux alors et personne n'y trouvera rien à dire, nous irons, tant qu'il nous plaira, admirer le clair de lune en Ramade!

Elle riait, et toute riante, un frisson la prenait, une langueur commençait à l'accabler; ses fibres, exaspérées par la marche, se détendaient peu à peu, ses paupières battaient appesanties, sa bouche s'ouvrait en un involontaire sourire, et sa tête fléchissait en même temps, se renversait dans l'herbe. Elle dormait.

Oh! l'inoubliable minute, la brève, l'éternelle! Elle était là devant Pierre, à lui, toute à lui; rien que la forêt autour d'eux et la nuit pas gênante!

A lui, uniquement à lui, à son regard qui la caressait, l'enveloppait d'une adoration enivrée, extatique.

Urgèle! Urgèle! A voix douce, très douce, comme de la musique, il balbutiait les toujours pareilles litanies de l'amour, des mots quelconques, des mots qui veulent dire autre chose. Tout ce qu'il n'aurait jamais osé dire, penser à peine, les mignardises, les tendresses, les folies qui lui brûlaient le cœur depuis trois mois, il le laissait sortir à flot vers celle qui ne pouvait pas répondre. Des silences ensuite, tout près d'elle, si près qu'il se retenait de respirer, craignant de l'éveiller avec son souffle, et des désespoirs tout à coup à la pensée que ce bonheur allait finir. Encore une minute, et après! Oh! puisqu'il le pouvait, la bien regarder au moins: ce corps souple, abandonné dans l'herbe, ce bras ployé portant la tête, — tel un oiseau qui dort! et rien qu'une moitié du visage à découvert, mais si calme, si suavement calme, d'une beauté tout autre et qui apparaissait pour la première fois à Pierre, dans le repos absolu, dans la confiance touchante du sommeil.

Un mouvement de la dormeuse le fit se rejeter en arrière. Vaguement avertie, elle s'était redressée tout à coup et regardait devant elle, étonnée. Où était-elle? La réalité la ressaisissait peu à peu, et avec la réalité, une impression de déconvenue; un malaise en même temps, les pieds endoloris, les épaules courbatues.

Oh! le maussade réveil! Si contente tout à l'heure et maintenant! Maintenant une honte lui venait presque de se trouver seule avec Pierre. Quelle folie! Qu'en penseraient les gens, qu'en dirait-on chez elle si l'on arrivait à le savoir?

Un bruit dans le fourré au-dessous d'elle l'épeura comme si déjà elle était découverte. Ce n'était, expliqua Pierre, que la randonnée d'un lièvre. Mais Urgèle avait hâte de partir, et, non plus par les lacets interminables du chemin, mais au plus court, par le sentier de piéton qui escaladait les pentes.

LI.

Une brève ascension! une fuite plutôt, et sur leurs pas, comme si la forêt, après les avoir attirés, ensorcelés, s'efforçait à les retenir, à les emprisonner encore, des saillies de rocher où ils buttaient, des ronces qui les égratignaient au passage.

La nuit les quittait cependant; la clarté de la lune baissait, défaillait en des traînées à peine blanches et une autre clarté se répandait en même temps, incertaine, triste. Le jour! De la pâleur montait à l'horizon, tremblait au-dessus des pierres levées et des froides bruyères de la Fage, quand les fuyards débouchèrent à la lisière des herbages et des emblavures de Périllac, pas loin de la maison du garde.

La maison dormait, et le ciel, et la forêt étalée devant eux confusément. Vision de rêve! Rien de tout à fait solide; des commencemens, des ébauches, des choses qui allaient être! A peine une fente de clarté, une mince déchirure blanche, mais d'une blancheur d'éclair presque livide, s'ouvrait en long au bord du ciel. La ligne flottait, la couleur hésitait à naître. Le bleu du ciel n'était pas bleu, le vert de la forêt n'était pas vert, c'étaient des nuances à côté, troubles, indéfinissables, d'une étrangeté maladive. Et rien de cela n'avait l'air d'exister. La Ramade sortait de la nuit comme d'un sépulcre avec la face blême d'un fantôme. Était-ce vraiment la forêt, cet amas d'ondulations qui moutonnaient, dévalaient à perte de vue, mêlées en haut avec le moutonnement des nuages? Les futaies centenaires, les chênes vertigineux, les gouffres sans fond, tout ce monde mystérieux et puissant qu'ils venaient de traverser,

où était-il? Disparu avec les enchantemens de la nuit, avec l'éblouissement du clair de lune. Le fragile décor était rentré sous terre, enseveli sous la flottante enveloppe des feuilles, comme sous l'écorce incolore de la géode les prismes changeans, la féerie étincelante du cristal.

Et disparu aussi, atténué tout au moins, déjà entré dans la vie mélancolique du souvenir, leur enthousiasme de tantôt, le frisson esthétique qui les avait soulevés ensemble. Fini tout ça! Même la beauté d'Urgèle semblait se faner à cette désillusionnante lumière d'avant le jour; elle était trop pâle à présent, les yeux enfoncés, les lèvres fiévreuses, quelque chose de fripé, de désenchanté sur elle...

Si près de lui encore, Pierre la sentait déjà en allée, plus étrangère qu'avant cette brusque intimité d'une heure, trop longue peut-être, trop ardente; et maintenant c'était l'inévitable déclin...

Ils se regardaient à la dérobée, muets tous les deux, ne sachant comment se déprendre l'un de l'autre...

Le tintement d'un *angelus*, — de grêles tercets venus on ne sait d'où et qui pleuraient goutte à goutte comme une autre rosée, dans le silence glacé de l'aube, — leur donna le signal.

— Si mon père ne vous en parle pas le premier, inutile de le renseigner sur notre promenade,.. recommanda Urgèle.

Elle tendait la main au camarade qui s'offrait à l'accompagner jusqu'à la brèche de Chante-Pleure.

— Merci, je m'en tirerai bien toute seule. — Elle avait relevé un pan de sa jupe, et déjà en marche: — Au revoir! fit-elle encore.

Et sans se retourner, sans insister d'un mot ni d'un geste, elle quitta la forêt.

ÉMILE POUVILLON.

(La quatrième partie au prochain n°.)

UN

JARDIN BOTANIQUE TROPICAL

Naguère, dans un discours solennel, le recteur d'une des plus grandes universités de l'Europe a mis en cause les jardins botaniques. L'orateur, célèbre phytophysiologiste, reproche à ces jardins de ne plus être au niveau de la science botanique d'aujourd'hui. Collections de plantes officinales au moyen âge et jusque vers le milieu du XVIe siècle, les jardins botaniques devinrent depuis cette époque de véritables institutions scientifiques. Abandonnant la spéculation pure, l'intérêt se reporta sur les êtres vivans eux-mêmes et avant tout sur les végétaux. Mécènes et savans réunirent leurs efforts pour faire venir des contrées les plus lointaines des plantes rares ou inconnues. On assigna aux jardins, dépositaires de ces richesses, la lourde tâche de présenter une réduction du monde végétal tout entier, et de réunir, dans la mesure du possible, des spécimens de toutes les plantes vasculaires existantes. Malgré le nombre toujours croissant des plantes introduites en Europe, cette manière de voir a persisté longtemps, et ce n'est qu'au commencement de ce siècle que l'on s'est vu contraint de changer de méthode. D'abord, on dut reconnaître l'impossibilité de donner dans un jardin, quelque grand et bien aménagé qu'il fût, un aperçu

tant soit peu complet de l'énorme quantité de plantes vasculaires distribuées à la surface de notre globe. Ensuite, et c'est là un argument plus grave, les conditions offertes dans les jardins aux végétaux introduits sont souvent trop peu naturelles, pour que l'on puisse considérer les plantes exotiques cultivées comme fournissant des termes de comparaison sûrs, dans les recherches scientifiques telles qu'on les comprend de nos jours. Trop de plantes, dans des conditions trop peu normales : telles sont, résumées en quelques mots, les critiques que l'orateur adressait aux jardins botaniques.

Ces institutions, attaquées en si haut lieu, n'ont pas manqué de défenseurs. Tout en reconnaissant le bien fondé d'une partie des critiques avancées, on a fait remarquer qu'en variant quelque peu d'objectif, en s'attachant plus que par le passé à l'adoption d'un plan commun, les jardins botaniques de l'Europe éviteraient aisément la déchéance dont ils étaient menacés. Mais nous n'avons pas à prendre parti dans le différend, par la raison que les jardins botaniques tropicaux sont ici hors de cause, et c'est le fait que nous aurons à mettre en évidence dans les pages suivantes.

Le nombre des jardins botaniques situés dans la zone intra-tropicale est beaucoup plus grand qu'on ne le pense généralement. D'après une énumération récente, il n'en existe pas moins d'une quinzaine dans les possessions anglaises. Dans les colonies françaises, on en trouve à Saint-Denis dans l'île de la Réunion, à la Pointe-à-Pitre dans l'île de la Guadeloupe, à Saint-Pierre dans l'île de la Martinique, à Pondichéry et à Saïgon. L'Espagne en a à la Havane et à Manille, et la Hollande un seul, à Buitenzorg dans l'île de Java. Il y a encore des jardins botaniques tropicaux dans l'Amérique méridionale, ce qui fait qu'en somme leur nombre total est assez élevé. Cependant, il faut le dire, quelques-uns ne sont pas des jardins botaniques proprement dits, mais plutôt des stations agronomiques ou des jardins d'acclimatation. Il y en a d'autres, toutefois, qui méritent le nom de grands établissemens scientifiques, tout en ne se désintéressant pas de l'agriculture tropicale. Parmi ces derniers il faut citer, sans contredit, en premier lieu, d'après l'ordre chronologique, ceux de Calcutta, de Buitenzorg, à Java, et de Peradeniya à Ceylan.

Le jardin royal de Calcutta a été fondé en 1786, par le colonel Robert Hyd, qui en fut le premier directeur. Dans la liste de ses successeurs, on trouve les noms célèbres de Roxburgh, de Wallich et celui de Griffith, le plus grand naturaliste de notre siècle dans l'extrême Orient. Actuellement, le jardin de Calcutta se trouve, depuis plusieurs années, sous la direction aussi

savante qu'habile du docteur G. King, aux soins duquel l'herbier de Calcutta doit sa grande réputation. Le jardin royal de Peradeniya, dans l'île de Ceylan, date de 1821. Situé, près de Kandy, à une altitude de presque 500 mètres, jouissant d'un climat chaud et humide, occupant une superficie de plus de 60 hectares et relié, comme il l'est, au port de Colombo par un chemin de fer, le jardin de Peradeniya se trouve sous tous les rapports dans les conditions les plus favorables. Pendant de bien longues années il a été dirigé par le docteur Thwaites, homme d'un réel mérite, mais d'après lequel un jardin botanique dans un pays tropical devait être, en quelque sorte, une copie réduite de la forêt vierge. Ce système, plus original que méritoire, excluait tout arrangement méthodique des plantes et restreignait forcément le nombre des étiquettes. Dès son arrivée à Ceylan, il y a neuf ans, le successeur du docteur Thwaites, le docteur H. Trimen, a immédiatement compris les inconvéniens de la manière de voir de son prédécesseur. Distribuer sur un terrain d'une soixantaine d'hectares, sans ordre quelconque, un grand nombre de plantes pour la plupart non étiquetées, c'est entraver fatalement, et à un degré très sensible, l'emploi scientifique des riches collections qu'on a su réunir. Aussi, M. Trimen n'a pas tardé à inaugurer un nouvel arrangement des plantes, d'après le système naturel, et à faire poser autant que possible des étiquettes. Avec ses succursales tant dans la plaine que sur la montagne, le jardin de Peradeniya est appelé à un brillant avenir. Le troisième des jardins mentionnés, celui de Buitenzorg dans l'île de Java, a été fondé en 1817. Nous allons retracer brièvement son histoire et démontrer, par l'étude de son organisation actuelle, comment une ère nouvelle commence pour les grands jardins botaniques tropicaux, dont le rôle est destiné à grandir incessamment dans l'évolution future de la science des végétaux.

I.

Le 29 octobre 1815, une escadre, quittant la rade du Texel, au nord de la Hollande, mettait à la voile pour les Indes. Les passagers, car il y en avait sur ces navires de guerre, durent se réjouir doublement de quitter la brume et les froides rafales de la mer du Nord, pour les parages ensoleillés de la Malaisie. L'escadre, en effet, amenait vers Java les commissaires-généraux auxquels le souverain de la Hollande avait confié la tâche de reprendre en son nom le gouvernement des Indes néerlandaises. Guidé par des vues larges, le nouveau roi avait adjoint aux commissaires un naturaliste

distingué, Reinwardt, professeur à l'athénée d'Amsterdam, afin d'asseoir sur des bases solides l'étude de la merveilleuse nature qui fait la richesse des possessions néerlandaises, dans le sud de l'Asie.

L'escadre ne pénétra dans le détroit de la Sonde que vers la fin d'avril de l'année suivante. Il dut tarder aux hauts fonctionnaires, voguant, après une longue traversée, entre de charmans îlots enchâssés comme autant d'émeraudes dans les minces filets argentés des brisans, respirant les senteurs légères, émanées des côtes voisines, d'atterrir enfin et de s'acquitter de leur tâche. L'avenir, pourtant, leur réservait maints déboires, et ce ne fut qu'après de longues tergiversations que les autorités anglaises se décidèrent enfin, le 19 août 1816, à transmettre le pouvoir sur les Indes néerlandaises aux plénipotentiaires du souverain hollandais. Celui des commissaires destiné à remplir les fonctions de gouverneur-général, le baron van der Capellen, s'installa peu après à Buitenzorg, emmenant Reinwardt avec lui.

Buitenzorg, résidence des vice-rois des Indes néerlandaises, est situé à 58 kilomètres de Batavia, par 106° 53′ 5″ de longitude est et 6° 35′ 8″ de latitude sud, sur une des longues arêtes qui descendent vers le nord de la grande montagne le Salak. Site enchanteur, jouissant d'un beau et sain climat, il n'est pas étonnant que les gouverneurs-généraux s'y soient établis plutôt qu'à Batavia, quelque grande et belle que soit la « cité des villas. » Cette préférence accordée à Buitenzorg par les représentans du roi a été la cause de la création d'un établissement botanique sur ce point. En effet, sur les instances de Reinwardt, les commissaires-généraux décidèrent, par arrêté du 15 avril 1817, de fonder un jardin botanique à Buitenzorg, sur un terrain inculte appartenant au domaine et cédé par le baron van der Capellen. C'est sur ce terrain, contigu au parc et au jardin du palais, que les travaux commencèrent, le 18 mai, avec une cinquantaine d'ouvriers indigènes, sous la direction de deux jardiniers en chef, dont l'un, amené par Reinwardt, avait exercé le même emploi en Hollande, tandis que l'autre était élève du jardin royal de Kew. Il eût été difficile de trouver, dans toute l'île de Java, un endroit mieux approprié à une création de ce genre, parce que, grâce à des circonstances particulières, Buitenzorg réunit à d'autres avantages encore celui de ne pas avoir de mousson sèche proprement dite.

Il est évident qu'une période de sécheresse presque continue, de quatre à cinq mois, habituelle, par exemple, dans l'est de Java, ne saurait convenir qu'à un nombre de végétaux relativement restreint. Même le climat de Batavia, où deux ou trois mois privés de

fortes pluies ne sont pas rares, conviendrait beaucoup moins à un jardin botanique que celui de Buitenzorg, où l'on se plaint déjà lorsque, au milieu de la saison sèche, il cesse de pleuvoir pendant trois semaines consécutives. Ces fréquentes et fortes pluies ont un double avantage pour le jardin : d'abord, Buitenzorg leur est redevable de sa végétation toujours luxuriante, ne s'arrêtant pour ainsi dire jamais. Ensuite, les pluies amènent un abaissement de la température moyenne, qui rend possible la culture de beaucoup de plantes de la forêt vierge des montagnes, bien que Buitenzorg ne se trouve qu'à une altitude de 280 mètres. Pour donner une idée de la masse d'eau qui se déverse annuellement sur le Sans-Souci (1) de Java, il suffira de dire qu'en moyenne il tombe, à Buitenzorg, 4,680 millimètres de pluie par an, tandis qu'en Hollande, un des pays les plus pluvieux de l'Europe, il n'en tombe par an que 660 millimètres. Aucun plan ne fut d'abord arrêté. Les archives ne contiennent d'indication d'aucune sorte sur l'aménagement primitif du jardin. On sait seulement que son fondateur, Reinwardt, profita des nombreux voyages qu'il fit pour expédier des plantes à Buitenzorg. Toutefois, le premier catalogue du « Jardin botanique de l'état, » nom officiellement adopté, publié quelques mois après le départ de Reinwardt, se borne à une énumération de 912 espèces de plantes. Reinwardt retourna en Europe en juin 1822 pour aller occuper une chaire à l'université de Leyde. Sur sa proposition, le gouvernement plaça à la tête du jardin le docteur C.-L. Blume, le premier directeur de l'*Hortus Bogoriensis* (2), botaniste hors ligne, dont la renommée scientifique eut Buitenzorg pour berceau. Blume déploya une remarquable activité comme directeur du jardin ; il commença, en 1825, la publication d'un travail sur la flore des Indes néerlandaises. Avec une rapidité fiévreuse il fit paraître, dans le courant de 1825 et pendant la première partie de 1826, dix-sept fascicules, avec la description de plus de 1,200 espèces nouvelles, d'un grand nombre de genres et de plusieurs familles de plantes entièrement inconnues jusqu'à lui. Le jardin profita directement des travaux de Blume, parce que la collection de plantes vivantes s'enrichit d'une suite nombreuse de spécimens des espèces découvertes par lui. D'autre part, Blume parvint à faire attacher au jardin, outre un nombreux personnel indigène et les deux jardiniers en chef, encore un troisième jardinier européen et un dessinateur. Bref, sous tous les rapports, la

(1) La tradition littérale du mot *Buitenzorg* serait « hors de souci. »

(2) *Hortus Bogoriensis*, le nom scientifique du jardin, tire son origine de *Bogor*, nom indigène de Buitenzorg.

jeune institution débuta brillamment, et il fut permis de bien augurer de son avenir. Un cruel revirement ne tarda pas, cependant, à démentir les pronostics favorables. Blume, après s'être réellement surmené, dut retourner en Europe, en 1826, pour rétablir sa santé. Presque en même temps, le baron van der Capellen fut remplacé par le vicomte du Bus de Gisignies. Rien n'avait été négligé par le premier pour donner un nouvel élan à la colonie; mais, en poursuivant ce but, en grand seigneur qu'il était, il avait trop délié les cordons de la bourse. Aussi, du Bus fut envoyé comme commissaire-général, avec ordre de diminuer les dépenses et de rétablir ainsi l'équilibre du budget colonial. Le commissaire exécuta les ordres qu'il avait reçus, et les dépenses furent immédiatement réduites, mais aussi que d'institutions utiles supprimées, ou peu s'en fallut! Le jardin botanique de Buitenzorg fut la première victime des nouvelles mesures. Il fut sur le point de disparaître : en août 1826, les postes de directeur et de dessinateur furent supprimés; on ne lui laissa qu'un seul jardinier européen. Par arrêté de l'année suivante, son budget spécial disparut et l'on décida que, dorénavant, il serait pourvu aux besoins du « Jardin botanique de l'état » avec une partie de la somme allouée aux gouverneurs-généraux pour l'entretien de leur parc de Buitenzorg.

Il y a heureusement des hasards providentiels grâce auxquels de chétives institutions résistent aux coups les plus meurtriers. Ces hasards se produisent lorsqu'un homme ferme et persévérant vit assez pour démontrer une fois de plus que la volonté triomphe, à la longue, des arrêtés les plus rigoureux, dus à des nécessités du moment, destinés à disparaître avec les circonstances qui les avaient motivés. L'homme se rencontra et le hasard se produisit. Le général comte van den Bosch, successeur du vicomte du Bus de Gisignies, débarqué à Batavia en janvier 1830, avait emmené avec lui de la Hollande un simple aide-jardinier, jeune homme qui avait occupé une position inférieure dans une maison de campagne près de La Haye. Vers la fin de l'année, le seul jardinier en chef resté au jardin tomba malade, retourna en Europe et mourut en route. On désigna, pour le remplacer, l'aide-jardinier du gouverneur-général; il se nommait J.-E. Teysmann. Ce simple jardinier, qui n'avait d'autre instruction que celle de l'école primaire, reçut, un demi-siècle plus tard, un témoignage aussi brillant que rare de l'estime qu'il avait su s'acquérir dans le monde scientifique.

C'est à lui effectivement qu'en dehors des diplômes d'honneur, des médailles frappées à son effigie, des félicitations venues de toutes parts, fut offert un album dans lequel plus de cent bota-

nistes, unis aux Darwin et aux Candolle, lui présentèrent leurs hommages, et cet album, sur une plaque d'or, portait l'inscription suivante :

Celeberrimo indefessoque J.-E. Teysmann cum dimidium per sæculum Archipelagi indici thesaurum botanicum exploravit, mirantes collegæ.

Pour en arriver là, il fallait sans doute posséder des qualités hors ligne, et Teysmann en était véritablement doué. Homme de forte trempe, sous tous les rapports, il unissait, jusqu'à la fin de sa vie, à une grande énergie et à une vive intelligence, l'âpre désir de ne laisser échapper aucune occasion de s'instruire, d'étendre ses connaissances spéciales et surtout d'élargir ses vues.

De 1830 à 1837, on n'entend plus parler ni du jardin de Buitenzorg, ni de son jardinier en chef : le jardin botanique n'existant, pour ainsi dire, pendant cette période, que de nom, et le préposé considérant les dix premières années passées à Java comme des années d'apprentissage. Cependant ce fut pendant cette période, en 1837, que le gouvernement colonial prit une mesure qui devait amener par la suite les conséquences les plus heureuses. Le membre dirigeant d'une commission dite d'histoire naturelle, à qui revenait la direction scientifique de Buitenzorg, était alors Diard, de nationalité française, et ce fut lui qui appuya chaudement auprès du gouverneur la demande de M. Hasskarl, débarqué récemment à Batavia et en quête d'une position. Plaidant la cause de son candidat, Diard réussit à le faire nommer provisoirement jardinier en second, puis « botaniste » et chargé en cette qualité de l'arrangement systématique des plantes du jardin. L'idée de Diard, strictement exécutée par M. Hasskarl, contribue maintenant, plus encore que le grand nombre d'espèces cultivées, à la valeur scientifique du jardin. — Des groupes arborescens, de véritables « quartiers » composés des plus grands végétaux, furent ainsi distribués dans un ordre naturel, et pendant les cinq ans qu'il resta attaché au jardin, le « botaniste » put déterminer un grand nombre d'espèces et composer le second catalogue du jardin, publié en 1844 et comprenant près de 3,000 plantes, parmi lesquelles plusieurs entièrement nouvelles.

Diard et M. Hasskarl partirent en congé pour l'Europe, et Teysmann resta seul de nouveau et dans des circonstances bien difficiles, puisque, depuis le départ de Diard, le gérant du jardin botanique fut un militaire : l'intendant des palais du gouverneur-général. Cet arrangement insolite continua, et pendant une trentaine d'années des militaires eurent la direction de l'*Hortus Bogoriensis*. Dans de telles conditions, une nouvelle période de

déclin, sinon d'oubli complet, du jardin eût été inévitable, sans la présence de l'énergique Teysmann. Plus les temps furent difficiles et plus il déploya ses rares qualités, dans l'intérêt de l'institution à laquelle il se sentait attaché pour la vie. Voyageant beaucoup dans tout l'archipel, il ne cessa d'envoyer des plantes et des graines à Buitenzorg. De retour, il était constamment sur la brèche, luttant pour les intérêts de son jardin, et ne redoutant pas même les conflits avec son chef militaire ; conflits, il faut le dire, assez fréquens.

Le résultat de cette ligne de conduite fut pour lui la publication en 1864, avec l'aide d'un assistant, Binnendijk, arrivé à Java en 1850, du troisième catalogue du jardin, dans lequel le nombre des espèces en culture permanente dépasse déjà *huit mille*.

Enfin, en 1868, la longue période des vicissitudes se trouve close. Le jardin redevient institution scientifique de l'état, avec un directeur et un budget spéciaux, et une entière indépendance des intendans du palais, avec lesquels il n'existe plus, depuis lors, que des rapports de bon voisinage. Ce retour à l'organisation primitive était dû aux instances de Teysmann, qui, lui-même, resta en relation continue avec le jardin par de nombreux envois de graines et de plantes récoltées lors de ses voyages dans les parties les plus éloignées des possessions néerlandaises. Le gouvernement nomma directeur le docteur Scheffer, de l'université d'Utrecht, élève de Miquel, l'auteur de la *Flore des Indes néerlandaises*. Le nouveau directeur commença ses recherches scientifiques dès son installation à Java. Quelques années plus tard, il obtint du gouvernement une subvention spéciale pour la publication d'un recueil scientifique intitulé : *Annales du jardin botanique de Buitenzorg*. Pendant la direction du docteur Scheffer, deux changemens de grande importance eurent lieu. Les collections du service des mines, installées dans un grand musée en face du jardin, furent transférées à Batavia, et le gouvernement céda le grand bâtiment au jardin botanique pour l'installation de l'herbier, des collections et de la bibliothèque. La seconde mesure, non moins importante, fut la fondation, en 1876, d'un jardin et d'une école d'agriculture ; la dernière supprimée depuis. L'extension considérable donnée au jardin aurait dû aller de concert avec une augmentation du personnel scientifique. On eut le tort de ne pas le comprendre, et le docteur Scheffer resta seul jusqu'à sa mort, survenue à l'âge de trente-six ans, en 1880. Ce qui advint après la mort du docteur Scheffer n'est pas encore du domaine de l'histoire. Aussi, contentons-nous de jeter un coup d'œil rapide sur l'organisation actuelle du jardin.

L'intérêt qui s'attache à l'histoire d'une institution tient surtout à l'importance et à l'étendue que présente cette institution au moment où on la considère ; en est-il ainsi de l'établissement que nous avons en vue ? Le lecteur en jugera.

Le jardin botanique de l'état à Buitenzorg comprend trois jardins différens. D'abord il y a le jardin botanique proprement dit, au centre de la ville, occupant une superficie de 36 hectares, enclavé entre le parc du gouverneur-général, une petite rivière, le Tjiliwong, et la route postale. Il est traversé, dans toute sa largeur, par une grande et belle allée, nommée allée des Kanaries, d'après le nom indigène des arbres qui la bordent, beaux pieds de *Canarium commune*, atteignant une hauteur d'environ 30 mètres. Sur cette allée qui longe un grand étang, égayé par un gracieux îlot, voitures et piétons circulent librement : sur ses côtés, des routes carrossables, en partie ouvertes au public, pénètrent dans toutes les directions et constituent des artères, auxquelles se rattache tout un dédale de chemins et de sentiers d'ordres différens. Les plantes d'une même famille, nous l'avons déjà dit, se trouvent réunies; elles forment des groupes épars ou bien elles occupent un ou plusieurs quartiers, délimités par des sentiers. A l'un des angles de chaque quartier se trouve l'indication des genres qu'il renferme. Chaque espèce est représentée par deux pieds, dont l'un porte une étiquette indiquant le nom scientifique, le nom indigène, s'il y en a, et le plus souvent aussi la provenance de la plante. Vu le grand nombre de plantes grimpantes des pays tropicaux, Teysmann a eu l'heureuse idée de les localiser dans une partie spéciale du jardin, où elles sont disposées de même d'après leurs affinités naturelles; partie qui offre un vaste champ à d'intéressantes observations. Au total, les plantes herbacées comprises, le nombre des espèces est d'environ 9,000. Au milieu du jardin, se trouve une rangée de pépinières, où l'on cultive les jeunes plants, en partie sous des abris qui les protègent contre l'ardeur du soleil ou contre l'effet nuisible des pluies battantes. Quelques plantes réclament des soins spéciaux, notamment un certain nombre de fougères, d'aroïdées et d'orchidées ; elles sont placées dans deux constructions qui ressemblent aux serres d'Europe, à cette différence près, qu'à Buitenzorg elles servent à mettre les plantes au frais et non à leur procurer une température plus élevée. Le jardin a ses propres charpentiers pour exécuter de pareilles constructions ; petit détail qui cependant peut servir à donner une idée de l'échelle sur laquelle tout est organisé. Le personnel indigène se compose d'une centaine d'individus, parmi lesquels il y a trois employés ayant des connaissances botaniques spéciales, beaucoup plus approfondies qu'on ne s'at-

tendrait à les trouver chez des Malais. Ce personnel travaille sous les ordres d'un jardinier en chef et d'un jardinier en second. Jour et nuit le jardin est ouvert; chose possible seulement en Orient, où l'on n'est pas encore assez avancé pour considérer la propriété comme un vol. Aux deux entrées principales, il y a des portiers, mais non des portes.

Le jardin d'agriculture, seconde division de l'*Hortus Bogoriensis*, situé à près d'une lieue du centre de Buitenzorg, n'occupe pas moins de soixante-dix hectares. L'aménagement du local et la distribution des plantes indiquent tout de suite un but exclusivement pratique. Tout y est régulier; les chemins et les sentiers qui se coupent à angles droits; les quartiers qu'ils enclavent, presque tous de même dimension; les plantes, dans chaque quartier, toutes de la même espèce et du même âge. Tandis que dans la division scientifique chaque espèce n'est représentée que par deux pieds, il y en a ici, en moyenne, une centaine pour chaque espèce. Mais aussi on se borne à cultiver les plantes qui sont, ou peuvent devenir utiles à l'agriculture ou à l'industrie coloniales : les différentes espèces et variétés de caféier, de thé, de canne à sucre, d'arbres à caoutchouc et à gutta-percha, l'*Erythroxylon coca*, qui fournit la cocaïne, les arbres qui produisent du tannin et des huiles, les plantes fourragères, etc. Une partie spéciale du jardin est réservée aux plantes officinales. Il y a un jardinier en chef pour conduire et surveiller les travaux, et un personnel de 70 ouvriers indigènes. Le troisième jardin se trouve à une assez grande distance de Buitenzorg, sur un des versans du volcan voisin, le Gedé. Avec une superficie de 30 hectares, situé à une altitude de 1,500 mètres, il possède un climat qui se prête à merveille, tant à la culture des plantes de la flore indigène des montagnes qu'à celle des végétaux de l'Australie et du Japon. Une dizaine d'indigènes y travaillent sous les ordres d'un jardinier européen. Les trois jardins qui constituent ensemble le jardin botanique de l'état à Buitenzorg occupent une superficie de presque 140 hectares.

Le musée, situé en face du jardin botanique proprement dit, bâtiment de 44 mètres de long, a été spécialement construit pour l'usage auquel il sert encore actuellement, bien qu'il ait été consacré originairement à des collections minéralogiques. Il se compose d'une salle, occupant le corps de logis principal, et de deux ailes. De plain-pied la salle contient des armoires le long des murs, et des vitrines au milieu, qui renferment les collections tant botaniques que techniques. Les objets sont en partie desséchés, en partie conservés dans l'esprit-de-vin. Une galerie faisant le tour de toute la

salle, à une hauteur d'environ 4 mètres, est exclusivement occupée par l'herbier. Les plantes desséchées ne se trouvent pas dans des portefeuilles, comme en Europe, mais dans des boîtes en fer-blanc, afin de mieux les protéger contre les insectes et les moisissures, ces grands ennemis des collections dans un pays tropical. Il va sans dire que le sublimé corrosif, la naphtaline et le sulfure de carbone sont considérés à Buitenzorg comme de précieux auxiliaires dans ce combat, livré constamment contre les insectes. Le nombre des boîtes en fer-blanc, renfermant l'herbier, dépasse 1,200; chaque boîte contient en moyenne 100 spécimens. Une des ailes est affectée au service du musée, division qui a pour chef le directeur-adjoint du jardin, assisté d'un aide-naturaliste. L'autre aile, longue d'un peu plus de dix et large de près de onze mètres, est réservée en entier à la bibliothèque, qui renferme plus de 5,000 volumes. Nombre considérable dès qu'il s'agit d'une bibliothèque spécialement botanique, bien que les livres d'histoire naturelle générale et les comptes-rendus des académies des sciences, telles que celles de Paris, de Berlin et de Londres, ne fassent pas défaut. En fait de botanique descriptive, on tient, outre les travaux généraux classiques et indispensables, à posséder surtout ce qui concerne la flore de l'extrême Orient. Quant aux livres de botanique générale, on n'a cessé de les compléter par l'acquisition des traités les plus récens et des dernières publications sur la morphologie, l'anatomie, la physiologie et la paléontologie végétales. Mais ce qui fait surtout la richesse de la bibliothèque du jardin de Buitenzorg, ce sont les séries, généralement complètes, de tous les recueils et revues botaniques de premier ordre qui se publient actuellement dans les langues hollandaise, française, allemande, anglaise et italienne. L'isolement dans lequel se trouve forcément un jardin botanique, situé à égale distance des centres scientifiques de l'ancien et du nouveau monde, oblige à poursuivre avec un soin continuel tout ce qui peut maintenir la bibliothèque au grand complet et en parfait accord avec les progrès de la science.

Le nombre des laboratoires est de trois. Bientôt il en existera encore un quatrième, car, sur la proposition du gouvernement colonial, agréée par celui de la mère-patrie, le personnel du jardin de Buitenzorg sera augmenté de deux fonctionnaires, un botaniste et un chimiste, à qui reviendra la tâche de fournir, par de patientes et sérieuses recherches, des données scientifiques sur les plantes utiles des pays tropicaux et sur leur culture; le laboratoire destiné au chimiste n'est pas encore ouvert. Derrière le musée, dans un bâtiment spécial, est installé le laboratoire pharmacologique, où un chimiste pharmacien, temporairement attaché au jardin, fait des

recherches sur les alcaloïdes et les autres substances curieuses et utiles que contiennent les plantes tropicales. Vu le peu de notions précises que nous possédons sur ces substances, cette heureuse innovation ne peut manquer de produire des résultats d'une grande utilité pratique et intéressans en même temps au point de vue scientifique.

Deux laboratoires botaniques sont placés dans le jardin botanique proprement dit, derrière la rangée de pépinières. L'un, vaste salle, large de six et longue de vingt mètres, est réservé aux savans d'outre-mer qui viennent passer quelques mois à l'*Hortus Bogoriensis,* pour entreprendre des explorations et étudier sur place la flore des tropiques. Ce laboratoire est éclairé par cinq fenêtres, à chacune desquelles correspond une table de travail; des armoires placées contre le mur opposé renferment les ustensiles nécessaires, appareils optiques et autres, flacons, vases, etc., et les réactifs dits microchimiques. En outre, il y a une petite collection de livres qu'il faut toujours avoir sous la main pendant le travail, et que, de la sorte, on n'a pas besoin d'envoyer quérir, à chaque instant, à la bibliothèque. De même, on se propose, pour faciliter les recherches des visiteurs, de déposer dans la salle un herbier composé uniquement de spécimens des plantes cultivées au jardin, afin que l'identification rapide d'une plante quelconque puisse, dans les cas douteux, se faire sans avoir recours à l'herbier du musée. Cet herbier spécial du laboratoire n'en est encore, à l'heure actuelle, qu'à son commencement. L'aménagement de la salle est simple, tout en présentant les deux avantages d'offrir une bonne lumière et beaucoup de place. Ce dernier point est essentiel dans un pays chaud, où il faut être au large, surtout dans un laboratoire de recherches. Même à Buitenzorg, où les soirées, les nuits et les matinées sont fraîches, la température moyenne au milieu de la journée est de 28° à 29° centigrades; il y a même des jours pendant la mousson sèche où le thermomètre monte, vers les deux ou trois heures de l'après-midi, jusqu'à 31° centigrades. Le second laboratoire botanique, à une centaine de pas de distance, adossé contre le bureau du jardin et communiquant avec celui-ci, est réservé au directeur et au nouveau fonctionnaire botaniste attendu de l'Europe. Le quatrième laboratoire, celui de chimie agricole, devra être installé sous peu dans le jardin d'agriculture.

Dans le proche voisinage des laboratoires botaniques sont situés les bureaux et un petit atelier photographique et lithographique du dessinateur-photographe du jardin. Les bureaux, autrefois mal installés dans deux petites chambres du musée, viennent d'être

transférés dans une maison spéciale, cédée à cet effet par le gouvernement; nouvelle preuve de la sollicitude que le gouvernement des Indes néerlandaises et celui de la mère-patrie ne cessent de témoigner au jardin de Buitenzorg.

II.

D'après quels principes et de quelle façon fonctionne l'organisation que nous venons de décrire? Quels sont les avantages propres aux grands jardins botaniques tropicaux, et pourquoi y a-t-il lieu de leur assigner dans l'avenir une grande influence sur le développement de la botanique? Avant de répondre à ces questions, il s'agit de s'entendre sur un point essentiel, savoir la différence qui existe, quant à la répartition de l'étude des sciences et de celle de leurs applications, entre l'Europe et l'Amérique, d'une part, et une colonie tropicale, de l'autre. Lorsque, chez les peuples européens, les sciences prirent le merveilleux essor qui caractérise notre siècle, une *différenciation* ne tarda pas à s'établir. Les études et les investigations purement scientifiques restèrent attachées, comme auparavant, plus ou moins directement, aux universités et aux facultés, en un mot, à l'enseignement supérieur proprement dit. Mais en même temps les remarquables applications qu'amenèrent les progrès de la science nécessitèrent la création d'institutions spéciales : écoles polytechniques, laboratoires techniques, jardins d'essais, stations agronomiques, etc. L'une et l'autre de ces deux branches devenues sœurs, la science et l'application, réclament également des travailleurs infatigables, doués de méthode autant que d'intelligence. Elles restent, tout en ayant un objectif différent, en rapport et en contact continuels; cependant la spécialisation existe, et il est à prévoir qu'elle s'accentuera toujours plus. Il en est, ou il en sera, de même pour les colonies où les conditions de climat permettent à l'Européen de se fixer à demeure. Mais il n'en est pas ainsi pour les colonies européennes dans les pays tropicaux. Ici les colons ne viennent nullement pour s'y fixer à tout jamais; au contraire, dès leur arrivée dans le pays lointain, quelque beau et fertile qu'il soit, ils ont la ferme intention de reprendre le chemin de la mère patrie. Pour la grande majorité d'entre eux, la position sociale ou la fortune voulues une fois acquises, on s'empresse de regagner le sol natal; quitte à s'apercevoir ensuite que les souvenirs de l'enfance et de l'adolescence sont souvent trompeurs, et que le climat et l'organisation sociale, en Europe, sont loin de réaliser l'idéal qu'on s'en était fait

à plaisir, pendant le séjour aux antipodes. Dans ces derniers temps, on a beaucoup discuté la question de savoir si les Européens peuvent fonder dans les pays tropicaux des colonies dans le sens strict du mot, y résider pendant plusieurs générations de suite et y faire souche de race pure. Le célèbre professeur Virchow est un de ceux qui nient, avec autant d'autorité que d'énergie, la possibilité d'une véritable acclimatation de la race européenne dans un pays tropical. S'il est permis à un naturaliste, ayant habité pendant plusieurs années la belle île de Java, et dont il est fervent admirateur, d'émettre un avis discret sur ce point litigieux, il faut bien avouer que tout porte à donner raison à M. Virchow. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de la possibilité théorique de cette acclimatation, le fait brutal est celui-ci : dans les Indes néerlandaises, et autant que je sache aussi dans d'autres pays tropicaux où s'exerce depuis des siècles la domination européenne, la race pure n'a pas réussi à s'acclimater.

Ces points une fois posés, on conçoit clairement pourquoi, à de rares exceptions près, les universités, facultés des sciences et institutions analogues ont fait jusqu'ici défaut dans les colonies tropicales. Les familles envoient leurs fils en Europe faire leurs études et prendre leurs grades ; le corps enseignant universitaire, avec ses laboratoires, ses bibliothèques, ses cabinets et ses collections, n'existe pas. Ces grandes installations, usines où se meut tout un monde de travailleurs dans le domaine de la science, sont absentes et pourtant, c'est surtout dans une colonie tropicale que l'intérêt matériel, qui y joue un si grand rôle, doit faire attacher beaucoup de valeur à l'application des données scientifiques. Il y a là une contradiction qui saute aux yeux, et qui devient plus manifeste encore si l'on passe de la thèse générale au cas spécial de la botanique, science qui entre la première en ligne de compte, à cause de l'importance capitale qui revient à l'agriculture dans un pays tropical. Or les temps sont passés, et on doit s'en féliciter, où le prix élevé des denrées coloniales, le manque de concurrence, le bon marché excessif de la main-d'œuvre, parfois malheureusement aussi des iniquités commises envers la population indigène, rendaient superflues toutes connaissances spéciales à celui qui courait la chance de faire fortune dans l'agriculture. Nous sommes déjà loin de ce temps où l'empirisme le plus grossier suffisait à mainte personne, en lui permettant de s'enrichir sans instruction aucune, et souvent même sans intelligence. Pour s'assurer un gain solide, l'agriculture tropicale ne réclame pas moins que celle des pays tempérés, de l'entente et des notions spéciales ; et pour elle aussi le besoin se fait sentir de s'établir sur de sérieuses bases scientifiques. On a dit, il

est vrai, en se plaçant à un point de vue pratique des plus étroits, que la contradiction que nous venons de signaler n'existait pas nécessairement, puisqu'il n'y aurait qu'à prendre les bases scientifiques, telles qu'elles ressortent des recherches des savans d'Europe, et que l'application seule en serait quelque peu différente sous les tropiques. Erreur bien grave, notamment lorsqu'il s'agit des phénomènes de la vie! On a beau comparer, quant à l'effet subi par la végétation, la mousson sèche à l'hiver, la mousson pluvieuse à l'été et au printemps, il n'en est pas moins vrai que les formes et les fonctions par lesquelles se manifeste la vie végétale sont bien différentes, dans un pays équatorial et dans la zone tempérée. Ici et là les manifestations de cette vie sont tout autres, bien que les lois essentielles qui la régissent restent les mêmes.

Ainsi, dans leur intérêt direct, il faut que les colonies tropicales possèdent des établissemens scientifiques pour l'étude de la vie végétale, dans ses formes et dans ses fonctions. Des institutions de ce genre, relevant d'universités ou de facultés, n'existant pas, il est évident que des jardins botaniques créés par l'état sont indispensables. Ces jardins ont un double objectif, scientifique et pratique; mais n'oublions pas que c'est la science qui constitue, pour ainsi dire, la souche; l'institution scientifique forme le tronc, sur lequel on greffe des branches utiles. Pour peu que le tronc soit entravé dans sa croissance et perde de sa vigueur, les branches ne manqueront pas d'en souffrir, et même elles finiront par périr. Ainsi, tout ce qui rabaisse le niveau scientifique d'un jardin botanique tropical est contraire, non-seulement à l'avancement de la science, mais tout autant à l'intérêt direct de la colonie.

Il importe d'insister sur cette vérité, parce qu'il y a toujours chez les agriculteurs une tendance à ne pas distinguer un jardin botanique d'une station agronomique ou d'un jardin d'essais. Cette erreur est excusable chez des personnes qui, ne comprenant pas le *festina lente* de la science, voudraient toujours des réponses immédiates aux questions de pathologie et de physiologie végétales, posées par eux dans l'intérêt d'une culture spéciale à laquelle ils s'adonnent. Ce manque de patience et de compréhension du *modus operandi* dans les investigations scientifiques constitue la raison principale pour laquelle les stations agricoles fondées par les agriculteurs eux-mêmes risquent de ne pas donner les résultats qu'on en attend, et que mériteraient certes les louables efforts de ceux qui les ont créées. A l'abri de ces impatiences, un établissement de l'état poursuit son développement régulier. Il étend sa sphère d'action de plus en plus, dans l'intérêt

de tous, mais sans se laisser bouleverser par les exigences variables du moment, bien souvent exagérées. C'est aux fonctionnaires placés par les gouvernemens coloniaux à la tête des jardins botaniques qu'incombe en premier lieu la tâche de lutter contre le manque de stabilité et d'esprit de suite, fléau de chaque colonie. Les gouvernemens ont non-seulement le droit, mais même le devoir d'exiger de ceux à qui ils confient ces postes, d'être exempts de vues changeantes et étroites, excusables chez d'autres, mais qui ne le sont jamais chez le naturaliste. Celui-ci a eu le bénéfice d'un enseignement scientifique éclairé, et on lui suppose une certaine largeur de vues, qui doit être le résultat de ses recherches personnelles.

Ces principes généraux admis, venons-en au mode de fonctionnement dans le cas particulier qui nous occupe. Le gouvernement des Indes néerlandaises autorise le directeur du jardin de Buitenzorg à répandre gratuitement des graines et des plants de végétaux utiles. En 1888, quatorze cents lots de graines, de boutures et de jeunes pieds de plantes utiles ont été expédiés dans toutes les parties de l'archipel. C'est surtout grâce au jardin d'agriculture qu'il a été possible de satisfaire à autant de demandes. Mais ce jardin fait partie d'un organisme scientifique et fonctionnerait bien mal s'il était seul. Les exemples suivans peuvent servir à en donner la preuve. Lorsque les remarquables propriétés anesthésiques de la cocaïne furent découvertes, il n'y avait qu'à aller aux deux pieds d'*Erythroxylon Coca*, du groupe des Erythroxylées, dans le jardin botanique proprement dit. On put récolter assez de graines pour faire une petite plantation dans le jardin d'agriculture. Lorsque, une année après, un savant insista auprès du ministère des colonies de La Haye pour qu'on favorisât l'introduction de l'*Erythroxylon Coca* à Java, on a pu répondre de Buitenzorg que des graines, récoltées dans le jardin d'agriculture, venaient d'être distribuées par milliers. L'arbre depuis longtemps connu comme producteur d'une gutta-percha de première qualité, le *Palaquium (Isonandra) Gutta*, ne croît peut-être plus nulle part à l'état spontané; en tout cas, il n'est guère possible d'en obtenir des graines. Dans le quartier des Sapotacées du jardin de Buitenzorg se trouvent deux pieds, âgés d'environ trente à quarante ans, qui produisent tous les deux ans un grand nombre de graines. C'est d'elles que provient la jeune plantation du jardin d'agriculture, ainsi qu'un grand nombre de pieds compris dans une vaste plantation spéciale d'arbres à gutta-percha, commencée par le gouvernement, il y a quelques années, sous les auspices du jardin de Buitenzorg. Le

camphrier de Sumatra, arbre de grande valeur, est excessivement difficile à obtenir, d'abord parce que ses graines sont rares, ensuite parce qu'elles perdent très rapidement leur faculté germinative, même pendant un court voyage. Par des soins spéciaux, Teysmann a cependant réussi à introduire l'arbre à Buitenzorg. En 1885, les pieds du jardin botanique ont commencé à fructifier, et maintenant le jardin d'agriculture est en possession d'une jeune plantation de camphriers de Sumatra; tandis qu'en outre un assez grand nombre de plants pourront être distribués dans la prochaine mousson pluvieuse. Pourquoi le jardin d'agriculture possédait-il, peu de temps après leur découverte ou après leur mise en vogue, de nouveaux cacaotiers du Nicaragua; des arbres à caoutchouc; des plantes fourragères et de nouvelles variétés de caféiers du Brésil; des végétaux oléifères, des plantes potagères et des arbres utiles du Gabon; des lianes à caoutchouc de Zanzibar, etc.? C'est uniquement parce que, étant une dépendance d'un grand jardin botanique, il peut offrir en échange à ses correspondans mainte plante intéressante au point de vue de la botanique ou de l'horticulture.

Les recherches faites jusqu'ici à Buitenzorg sur la pathologie et la physiologie des plantes de grande culture ont été peu nombreuses, et encore ont-elles dû être plus ou moins contraires aux intérêts du jardin, ce qui est à réprouver d'après ce que nous venons de dire. Dès l'arrivée des deux nouveaux fonctionnaires, le botaniste et le chimiste, exclusivement destinés à ce genre de recherches, le personnel scientifique du jardin botanique de Buitenzorg sera assez nombreux et varié pour répondre à tous les besoins. D'une part, tout abaissement du niveau scientifique de l'ensemble sera impossible; d'autre part, de patientes et solides recherches fourniront à l'agriculture de sérieuses données, dont elle ne manquera pas de profiter. La souche conservera la sève nécessaire pour l'alimentation des branches, dont la greffe aura été faite avec des visées pratiques. Ce qui s'accomplira sous peu en vue de l'agriculture a eu lieu, il y a un an, pour la pharmacologie et la toxicologie, par la fondation du laboratoire pharmacologique. Bien que l'habile pharmacien-chimiste, qui est le chef de cette nouvelle division, ne soit qu'au début de ses recherches, les résultats obtenus dès aujourd'hui fournissent des preuves concluantes, tant de l'utilité de la mesure prise par le gouvernement colonial que de la nécessité de rattacher ce laboratoire à un grand jardin botanique.

Lors de la fondation de l'*Hortus Bogoriensis,* on n'a pas manqué d'entrevoir la grande utilité que la colonie pourrait en retirer dans la suite; mais ce n'est pas là le motif qui a décidé en premier

lieu sa création. Lorsque le gouvernement de la Hollande envoya Reinwardt aux Indes néerlandaises, c'était, comme le disait expressément le souverain, « afin d'obtenir des connaissances aussi approfondies de nos colonies, que nos voisins en possèdent des leurs. » Il entrait dans les intentions du roi de contribuer, en encourageant l'exploration scientifique des colonies, « à rendre manifeste l'heureuse renaissance du nom néerlandais. » Fruit de sentimens aussi généreux qu'élevés, le jardin de Buitenzorg a le devoir de ne jamais renier son origine. Poursuivre l'émulation avec les colonies voisines; aider à faire bien connaître, sous tous les rapports, l'exubérante végétation tropicale; contribuer à l'avancement de la science indépendamment de toute utilité directe : c'est encore là rendre service à la colonie, et d'une manière à la longue tout aussi efficace que celle qui ne vise qu'à l'intérêt pratique direct. Plus la civilisation marche, plus on exigera des nations qui possèdent de grands royaumes, dans de lointaines contrées bénies du ciel, de ne jamais oublier que royauté oblige; et moins il sera loisible de se soustraire à la noble tâche d'augmenter la connaissance de la nature, en dehors d'un intérêt précis, tant actuel que futur.

Une partie considérable de ce rôle incombe aux jardins botaniques, surtout lorsqu'ils possèdent des avantages spéciaux, comme celui de Buitenzorg. Nous disions au début que les critiques, adressées récemment aux jardins botaniques, ne sauraient atteindre les jardins tropicaux, parce que ceux-ci se trouvent dans des conditions tout à fait spéciales. En effet, la courte description que nous venons de donner suffira à faire comprendre que, par exemple à Buitenzorg, il n'est pas question d'un entassement de plantes anormales. Il est vrai que, dans maint quartier du jardin, la croissance a causé un trop grand rapprochement des arbres. Mais même les pieds qui en souffrent ne font nullement penser à ces spécimens grêles et malingres des serres, visés par le savant critique. Quant aux conditions offertes aux plantes, il est évident que là encore il y a une bien grande différence entre les serres et un jardin. Non pas que l'*Hortus Bogoriensis* corresponde, pour toutes les plantes qui s'y trouvent rassemblées, à leurs stations favorables. Mais de là à des conditions anormales il y a loin. Il suffit de se rappeler qu'à part les jeunes plants et les espèces, très peu nombreuses, cultivées sous des abris, toutes les plantes croissent en pleine terre. En second lieu, il est évident que le grand nombre de végétaux répandus sur un aussi vaste espace implique l'impossibilité de conserver à tel pied une vie factice, en lui prodiguant des soins méticuleux. En général, on peut dire que tout végétal introduit à Buitenzorg et auquel le climat ne convient pas du tout finit par mourir, le plus

souvent, dans un assez bref délai. Les plantes qui continuent à croître dans un jardin tropical peuvent se développer plus ou moins bien, mais il est très rare qu'on doive leur attribuer un développement anormal. Aussi, le taxinomiste et le morphologiste peuvent-ils étudier les plantes du jardin sans crainte de tomber à chaque instant sur des caractères dénaturés ou faussés par la culture. Dans les rares cas de doute, l'herbier est là pour servir de contrôle et permettre la comparaison avec des espèces voisines, non cultivées au jardin. Vu le grand nombre de plantes ligneuses des flores tropicales, l'étude des pieds vivans présente, pour la systématique, un réel avantage sur celle des spécimens d'herbier. Ceux-ci ne sont forcément que de tout petits fragmens, portant, il est vrai, des fleurs et des fruits, mais chez lesquels le polymorphisme, si fréquent dans les parties végétatives, ne ressort presque jamais. Le physiologiste et l'anatomiste peuvent faire des recherches sur le développement, le jeu des fonctions et la structure intime des plantes du jardin, sans risquer d'être induits en erreur par des dégradations et des réductions dues à une vie souffreteuse et maladive, conséquence de conditions trop peu naturelles. C'est notamment pour ce genre de recherches que l'absence de véritable mousson sèche est un avantage spécial du jardin de Buitenzorg. La périodicité qui se montre dans les phases successives du cycle évolutif de la plante y est presque toujours due à des causes internes et bien rarement à l'influence directe de causes externes. C'est pour le phytophysiologiste un avantage qu'il ne trouve pas dans la zone tempérée, et rarement sous les tropiques.

On conçoit dans quelles circonstances favorables se trouvent les botanistes attachés à l'*Hortus Bogoriensis* et résidant à Buitenzorg pour étudier, à tous les égards, la flore des Indes néerlandaises et, en général, les manifestations de la vie végétale dans une contrée tropicale. Mais ce serait chez eux bien mal comprendre leur tâche et faire preuve d'une regrettable étroitesse d'idées que de vouloir se réserver, autant que possible, les découvertes et les travaux à poursuivre dans ce vaste et fertile champ d'études. Au contraire, il est de leur devoir d'engager sans cesse leurs confrères d'outre-mer à venir profiter de l'occasion pour étudier une foule de questions impossibles à aborder en Europe. Une large hospitalité scientifique offerte à tous, profitable à la science et digne de la grande colonie qui a l'avantage de pouvoir l'offrir, voilà la seule ligne de conduite qu'il convienne de suivre. C'est dans cet ordre d'idées que le gouvernement des Indes néerlandaises a fondé à Buitenzorg, il y a quatre ans, le laboratoire de recherches qui est à la disposition des naturalistes étrangers.

Nous voilà arrivés à la question importante : pourquoi les jardins

botaniques tropicaux sont-ils entrés dans une nouvelle phase, dans laquelle ils exerceront une grande influence sur le développement de la botanique? La réponse est aussi simple que brève : c'est parce qu'ils deviennent « stations botaniques » à l'instar des « stations zoologiques » des côtes en Europe. Quiconque s'intéresse aux sciences naturelles ne peut manquer de savoir que la zoologie doit une grande partie de son essor actuel à ces stations littorales. Quelque hasardé que cela paraisse, on peut prédire que les jardins botaniques tropicaux seront, dans l'avenir, d'une plus grande importance encore pour l'avancement de la botanique. Il faut que pour cela ils soient grands et bien situés, comme celui de Buitenzorg et celui de Peradeniya, où l'on vient d'imiter l'exemple donné en instituant un laboratoire réservé aux visiteurs.

Pour que ce pronostic se réalise, il faut encore deux choses : d'abord, que les botanistes suivent l'exemple donné par leurs collègues les zoologues et qu'ils deviennent un peu moins casaniers; ensuite, que l'on se fasse des notions un peu plus justes sur les « périls » auxquels on s'expose dans un voyage sur mer et notamment sur les « dangers » que l'on affronte en allant visiter un pays tropical. Écueils, ouragans, naufrages, d'une part; maladies pernicieuses, fauves, serpens et autre engeance venimeuse, de l'autre; ce sont autant de fantômes qui hantent les imaginations craintives et les esprits prévenus. Quiconque connaît les grands *steamers* qui font le voyage vers la mer des Indes sait que les périls et les inconvéniens auxquels on se croit exposé à bord de ces navires, bien aménagés et offrant beaucoup de confortable, ont très peu de réalité. Trois ou quatre semaines de *dolce far niente*, passées à bord d'un grand *mail-steamer*, pendant lesquelles on hume l'excellent air frais de la mer, sont profitables à la santé. Il est vrai qu'il y a des momens où l'on s'ennuie, momens où l'on constate une certaine monotonie dans les distractions offertes par les poissons volans et les marsouins. Mais, en revanche, que d'excellens souvenirs ne conserve-t-on pas des journées passées à bord! L'appréhension la moins fondée, celle des dangers à encourir en allant passer quelques mois dans un pays tropical, est encore la plus difficile à dissiper. Les opinions fausses à cet égard, que l'on retrouve dans tous les pays, ont une singulière ténacité. Pour peu qu'on aille dans un endroit sain et civilisé, un séjour de quelques mois dans un pays tropical ne présente pas le moindre danger. Au contraire, pour beaucoup de constitutions, l'automne et l'hiver de l'Europe sont loin de valoir le climat des tropiques. Certes, celui-ci peut avoir un effet nuisible sur la santé; mais cet effet ne se fait sentir qu'à la longue.

Quelque peu fondées que soient de pareilles craintes, on ne se décidera à les surmonter que s'il ne subsiste aucun doute sur l'utilité, pour un naturaliste, d'un séjour de quelques mois dans un jardin botanique de l'extrême Orient. On a fait parfois la réflexion qu'un jardin de ce genre, si grand et si riche qu'on le suppose, ne saurait pourtant donner à lui seul une idée réelle de ce qu'est la végétation d'une forêt vierge, cet irrésistible attrait du scrutateur de la nature vivante. L'observation est des plus justes; seulement on oublie qu'à Java, comme ailleurs sous les tropiques, l'état primitif et la civilisation se coudoient. A Buitenzorg, demeure des vice-rois, une simple excursion d'un, de deux ou trois jours transporte le botaniste en pleine forêt vierge, tant celle-ci est proche. Il y a plus, et dans la montagne se trouve une succursale du jardin, qui porte le nom de Tjibodas et qui touche la lisière même de la forêt sur laquelle elle a empiété. C'est là que les naturalistes, visiteurs de la station botanique de Buitenzorg, vont passer quelque temps pour faire des observations et recueillir à leur aise les plantes de la forêt vierge. Afin que celle-ci fût à l'abri de toute dévastation de la part des indigènes et gardât son caractère primitif, le gouvernement a pris soin de mettre une étendue d'environ 250 hectares sous la dépendance immédiate du jardin botanique.

Une absence assez prolongée, souvent un congé à obtenir ou une mission à solliciter, les objections de membres de la famille, peu faits aux voyages, ce sont là des obstacles à vaincre lorsqu'il s'agit d'un voyage aux Indes-Orientales. Aussi s'est-on demandé si ce voyage réserve à l'investigateur non-seulement la certitude de constater de nouveaux faits qui se rangent dans des cadres déjà connus; mais s'il existe beaucoup de chance de découvrir de nouvelles veines, dont l'exploration fournirait à la science des aperçus originaux. Cette question mérite une réponse plus affirmative encore que ne le pensent beaucoup de naturalistes, qui n'ont jamais quitté l'Europe. Il faut avoir vu combien le *struggle for life*, la « concurrence vitale, » est acharné dans le monde végétal, sous les tropiques, pour bien comprendre à quel point la nature a dû s'épuiser à fournir aux combattans une diversité d'armes offensives ou défensives inconnues partout ailleurs. Il faut, — pour ne citer qu'un seul exemple, — avoir observé soi-même ces arbres de haute stature, couverts jusqu'à la cime d'une végétation touffue de parasites et d'épiphytes, pour concevoir, avec le genre de vie qui leur est particulier, l'existence chez ces lutteurs, d'une foule d'adaptations spéciales dont on commence à peine à entrevoir l'origine et le fonctionnement. C'est seulement après avoir éprouvé en personne la surprise causée par l'aspect de la luxu-

riante végétation tropicale que le physiologiste obtiendra finalement une notion vraie des merveilles que lui réserve l'étude de phénomènes vitaux, se manifestant avec une aussi remarquable surabondance. Enfin, il importe d'avoir présent à l'esprit que les conditions climatologiques actuelles des contrées équatoriales se rapprochent sensiblement de celles qui s'étendirent autrefois à la surface entière de notre globe. Partant, c'est à l'étude des plantes tropicales qu'il est indispensable de s'adresser en premier lieu, dès que l'on s'attache à la solution de cette série d'énigmes, concernant l'origine et la filiation des groupes de végétaux de notre époque. L'avenir réserve aux botanistes qui viendront étudier sur place cette flore merveilleuse, l'honneur de combler de grandes lacunes dans les connaissances actuelles et de faire des découvertes dont on ne devine que partiellement aujourd'hui l'importance et la signification.

Ce que nous venons de dire n'est ni prématuré, ni déplacé. D'abord, les résultats obtenus dès maintenant nous y autorisent. Ensuite, les naturalistes ont fourni récemment la preuve de l'intérêt qu'ils ont à étendre leurs recherches sur la nature des contrées équatoriales. Depuis quatre ans qu'existe le laboratoire de recherches à Buitenzorg, il a été visité par quatorze naturalistes, et tous, — à l'exception d'un seul, — venus d'outre-mer et de pays différens. C'est à regret que nous devons ajouter qu'aucun botaniste français n'est, jusqu'ici, venu occuper une table de travail dans le laboratoire de l'*Hortus Bogoriensis*. A ne pas en douter, le nombre des visiteurs ira en augmentant, et à la longue, il en viendra de toutes les nationalités. Celui qui a l'honneur de diriger pour le moment l'établissement scientifique dont il a été question dans ces lignes est le premier à le désirer. C'est même, et avant tout, avec l'intention d'encourager ce mouvement et de contribuer à le rendre plus actif qu'elles ont été écrites.

M. TREUB.

LA RENAISSANCE

DU

ROMAN HISTORIQUE

EN ANGLETERRE

I. J.-H. Shorthouse, *John Inglesant*, 2 vol. — II. Walter Pater, *Marius the Epicurean*, 2 vol.

Il semble bien que le roman historique soit à jamais démodé. Les critiques et, chose plus grave, le public ont admis l'impossibilité, pour le romancier, de rendre la vie aux mœurs comme aux caractères des époques passées, et c'est à peine si l'on trouve, de loin en loin, un auteur de roman-feuilleton qui consente à reprendre les traditions des Dumas et des Féval.

Pourtant ce genre autrefois si aimé a conservé des partisans, et il ne se passe guère d'année sans que l'on entende s'élever, en France ou à l'étranger, de chaudes protestations contre sa disgrâce. Il reste même encore des esprits chagrins pour prétendre que, loin d'être impossible, la forme historique est la plus précieuse de toutes les formes du roman, celle qui comporte la plus grosse part de vérité, ou, tout au moins, d'objectivité. Suivant eux, le passé

est plus facile à bien connaître que le présent. Pour qu'un écrivain parvienne à nous donner l'image vivante d'une époque, il faut que lui-même l'aperçoive d'ensemble, dans un plein relief, avec l'enchaînement des causes et des conséquences : comment le pourra-t-il, si l'époque n'est pas achevée, s'il s'y trouve personnellement mêlé, s'il est condamné à ne l'observer qu'au travers de ses sentimens, de ses intérêts particuliers? C'est parce que nous tournons avec la terre que nous ne sentons pas la terre tourner; nous ne comprenons pas le mécanisme intérieur de notre société contemporaine parce que nous sommes nous-mêmes un de ses rouages. Et il en est des époques comme des œuvres d'art : nous aimons davantage les œuvres d'aujourd'hui, faites pour nous par des hommes semblables à nous ; mais nous comprenons, nous jugeons mieux les œuvres du passé, pouvant les voir dans une perspective suffisante.

Nos romanciers ont préféré nous décrire les mœurs et les caractères de leur temps. Ils ont essayé d'abord de nous en offrir une description objective; et ils l'ont pu aussi longtemps qu'ils ont cherché leurs sujets très loin d'eux, dans les classes sociales dont eux-mêmes ne faisaient point partie. Mais dès qu'ils ont abordé le monde qui semblait leur être le plus familier, ils ont involontairement substitué leurs sentimens personnels à ceux de leurs héros. On nous a donné bien des romans de l'homme de lettres depuis trente ans : il n'en est guère que nous ayons retenu. Et voici déjà que la plupart des romans nouveaux deviennent de simples confidences, des autobiographies de l'auteur, toutes choses peut-être curieuses, n'ayant pas à coup sûr l'objectivité que l'on exigeait naguère d'une œuvre d'art parfaite.

Répliquerez-vous à ces apologistes du roman historique que l'objectivité dont ils parlent n'est peut-être point si nécessaire, et que peut-être il suffit à un écrivain de bien *sentir* la vie de son temps pour être en état de la rendre? Ils auront, pour vous confondre, une foule de considérations d'esthétique générale, où il serait trop long de les suivre. Mais si vous leur faites observer que, pendant les cinquante ans de son triomphe, le roman historique n'a point produit de chef-d'œuvre, que ni les ouvrages de Walter Scott ni *Notre-Dame de Paris* ou *les Trois Mousquetaires* n'ont réussi à présenter une image vivante du passé, et que cet argument suffirait à prouver l'impuissance du genre, ils vous répondront que votre argument prouve tout au plus l'impuissance des auteurs que vous avez cités, et non pas du genre lui-même.

Et nul doute que, sur ce point, ils n'aient entièrement raison. Le roman historique *a priori* n'a rien d'impossible ; il peut être

d'un exercice plus malaisé que le roman de mœurs contemporaines, exiger chez l'auteur et les lecteurs plus d'attention ou de savoir; mais nous ne voyons pas de motif général qui empêche un écrivain de parvenir à restituer une époque ancienne, non plus que le public d'y prendre plaisir. Et si tous les romanciers, jusqu'ici, ont échoué à faire revivre le passé, et les Walter Scott, et les Alexandre Dumas, et les Alfred de Vigny, et les Flaubert, c'est qu'ils ont tous manqué, par quelque point essentiel, aux règles du roman historique.

Car il est certain, d'abord, que pour nous suggérer l'illusion de la vie, un roman doit être conforme à ce que nous savons par ailleurs des conditions de la vie. Un romancier qui aborde l'histoire doit avant tout la respecter, sous peine de se heurter, dans l'esprit des lecteurs, à des notions préconçues qui empêcheront qu'on le croie.

Il faut encore qu'il ne se contente pas de prendre dans l'histoire les actes et les attitudes de ses personnages. Aux différentes époques correspondent des façons différentes de sentir, de penser, de vouloir; et les âmes des temps que l'on fait revivre doivent être restituées au même degré que l'ensemble des circonstances extérieures. Animer des personnages d'autrefois de sentimens et de pensées modernes, comme ont fait Walter Scott et tous ses successeurs, n'est pas moins déraisonnable que de vouloir échapper à ce défaut, comme a fait Flaubert, en créant des personnages d'autrefois qui n'ont ni sentimens ni pensées.

Ajoutons que, parmi les époques de l'histoire, il en est qui se prêtent mieux que d'autres à de telles restitutions psychologiques. Suivant que notre vie se modifie, nous devenons plus ou moins capables de comprendre l'une ou l'autre des civilisations antérieures. La Grèce antique, par exemple, ou même le XVII[e] siècle français, nous sont en ce moment plus difficiles à reconstituer que la décadence romaine ou les dernières années du XVIII[e] siècle : et déjà nous n'avons plus à nous représenter la vie des esprits de la Renaissance la même facilité qu'auraient pu avoir les générations précédentes. De là, pour l'audacieux qui reviendrait au roman historique, une sorte de choix à faire entre les époques. Il se peut que nous comprenions mieux le passé que le présent, mais certes les phases du passé que nous comprenons le mieux sont celles qui ont avec le présent le plus d'analogie.

Et si ce ne sont point les règles absolues du genre, ce sont du moins celles que semblent s'être proposées deux écrivains, M. Shorthouse et M. Pater, qui tous deux ont essayé de faire renaître en Angleterre le roman historique.

I.

L'entreprise, en vérité, leur était plus facile dans leur pays qu'elle ne le serait chez nous. Car, outre qu'en Angleterre il en est des genres et des réputations comme des coupes d'habits, qui ne se démodent jamais tout à fait, les Anglais n'ont pas cessé d'avoir, pour le roman historique, le respect qu'ils ont naturellement pour toutes les choses instructives. Walter Scott, si dédaigné du public français, est resté dans sa patrie infiniment plus populaire qu'on ne serait porté à le supposer. Malgré la fâcheuse insuffisance de ses caractères, il a mis à ses peintures de mœurs une juste observation plastique et un sentiment d'amour-propre national qui longtemps encore lui vaudront l'admiration de ses compatriotes. Depuis, les romans d'Ainsworth, de Charles Kingsley, le *Barnabé Rudge* et les *Deux cités* de Dickens, ont maintenu, sans grand éclat d'ailleurs, le genre qu'il avait créé. On peut même dire que, bien avant MM. Shorthouse et Pater, deux écrivains anglais ont essayé de perfectionner le roman historique en animant leurs personnages d'émotions et de pensées appropriées à l'époque où ils les faisaient vivre : lord Bulwer Lytton, dans le *Dernier des barons* (au moins en ce qui concerne les figures de Hastings et du roi Édouard IV) et Thackeray, dans *Henry Esmond* (1).

C'est précisément sur le modèle d'*Henry Esmond* que M. Shorthouse semble avoir construit son histoire de *John Inglesant*. Comme le livre de Thackeray, son livre est une façon de chronique, la simple biographie d'un personnage qui assiste à de grands événemens plutôt qu'il n'y prend part lui même. Mais cette ressemblance est tout extérieure : on ne tarde pas à s'apercevoir que, pour avoir restitué très scrupuleusement les mœurs qu'il a décrites, M. Shorthouse s'est toujours préoccupé davantage du caractère même de son héros, et que les événemens qui ont eu pour lui le plus d'intérêt sont ceux qui se passaient dans l'âme de John Inglesant.

Ces événemens, d'ailleurs, ne pouvaient manquer d'être intéressans. John Inglesant est, en effet, le représentant d'une des périodes les plus singulières de la civilisation anglaise, de la période de trouble intellectuel et moral qui a précédé la révolution de 1648. Sous le vent d'influences contraires, les esprits d'élite se

(1) Les œuvres récentes de M. Félix Dahn, en Allemagne, celles de M. Sienkiewicz en Pologne, celles de M. Danilevsky en Russie, pour ne point parler de *la Guerre et la Paix*, représentent dans le roman historique une évolution analogue.

sentaient alors ballottés en tous sens, attirés tour à tour vers des idéals différens. Le conflit du tempérament anglais primitif, toujours rude et sanguin, et des finesses mondaines; le conflit des tendances positives et des hautes aspirations poétiques ; le conflit de l'esprit protestant, qui s'exagérait jusqu'au puritanisme, et de l'esprit catholique, revenu à la mode avec Henriette de France: autant de points par où l'âme d'un jeune Cavalier de 1640 s'impose à notre curiosité.

Il est en revanche assez fâcheux que l'auteur de *John Inglesant* ait cru devoir, dans la seconde partie de son roman, s'étendre sur la peinture des mœurs italiennes du XVIIe siècle, à travers lesquelles il a promené son héros. L'Italie de ce temps était trop différente de l'Angleterre pour que sa description ne constituât pas un sujet nouveau, et un sujet où l'imagination d'un Anglais risquait bien de se trouver gênée. Peut-être aussi l'infériorité de cette seconde partie vient-elle de ce que M. Shorthouse s'est de bonne heure senti fatigué de son effort de psychologie : car si le premier volume de *John Inglesant* nous offre une curieuse restitution d'une âme d'autrefois, le mérite paraît en être à la conscience érudite de l'écrivain bien plus qu'à son génie naturel, et rien ne prouve que cette conscience ne se soit pas essoufflée avant le terme de l'ouvrage. Voici d'ailleurs, autant que peut en faire juger une rapide analyse, l'histoire des aventures morales de John Inglesant.

Vers la fin de juin 1537, un jeune gentilhomme anglais d'origine flamande, Richard Inglesant, fut chargé par le comte d'Essex d'expulser de leur couvent de Westacre, dans le Wiltshire, des moines catholiques qui refusaient de se rallier à l'Église établie. Il remplit fidèlement sa mission; mais lui-même avait toujours gardé des sentimens catholiques, et l'héroïsme des religieux eut encore pour effet de lui rendre plus chère la foi persécutée : ce qui ne l'empêcha point d'accepter le don que lui fit Essex de l'ancien couvent de Westacre, non plus que de se conformer toujours à toutes les pratiques protestantes, comme il convenait à un courtisan. Son fils Richard, son petit-fils Eustace suivirent son exemple. Ce dernier pourtant avait épousé une dame catholique; et c'est d'elle que sont nés, à Westacre, en 1622, deux enfans jumeaux, Eustace et John.

La mère mourut des suites de ses couches; le père emmena à Londres Eustace, considéré comme l'aîné, et John resta seul dans le vieux prieuré où il eut d'abord pour toute instruction une infinité d'histoires mystérieuses ou tragiques, des légendes de miracles, des récits de revenans. Plus tard, le curé de la chapelle lui enseigna le catéchisme et la grammaire latine, mais toujours

c'étaient les anciens domestiques et les paysans du village qui restaient ses maîtres préférés. Il avait onze ans lorsque son père le mit en pension chez le vicaire d'Ashley, un professeur très renommé dans le pays, helléniste éminent, mais aussi platonicien, rose-croix, très épris d'alchimie et d'astrologie. Tout de suite le vicaire découvrit chez son élève un esprit docile, curieux, porté au romanesque. Il l'imprégna des symboles et des allégories de son platonisme; et lorsque, après trois ans, l'enfant le quitta, il lui donna les plus précieux conseils pour sa vie à venir : « Ne parlez point, lui dit-il, de la lumière du Christ qui est en vous, mais gardez-la dans votre cœur : écoutez ce que disent les hommes, mais n'en suivez aucun. Si vous allez à la cour, attachez-vous, quoi qu'il arrive, au parti du Roi et de l'Église; rappelez-vous l'exemple que vous a donné Socrate dans *Criton.* »

A Westacre, John trouva son père en compagnie de son frère Eustace et d'un gentilhomme inconnu, qui lui fut désigné comme devant rester auprès de lui pour continuer son éducation. John Inglesant se sentit dès lors attiré, par une sorte de fascination, vers ce nouveau maître. Celui-ci le prit tendrement sur ses genoux, lui fit expliquer des passages de Platon, enfin l'envoya jouer, en disant à son père : « Voilà bien en vérité le sol le plus favorable pour nous que nous puissions trouver dans tout le royaume! » Un sol excellent, en effet, et qui ne manquerait pas de porter les fruits qu'on attendait de lui : car l'enfant était dès lors choisi pour un rôle politique important. La tendresse conjugale de Charles Ier avait fortifié l'espoir des catholiques; on considérait comme possible de ramener à la religion romaine, par une adroite diplomatie, plusieurs hauts dignitaires de l'église établie, et d'accord avec un jésuite ami de la reine, le père de John avait formé le projet d'utiliser à ce rôle d'agent docile du parti catholique la fine et souple nature de son fils cadet. Le nouveau maître qu'on lui donnait, c'était ce jésuite, le père Saint-Clare, et cet homme d'un génie supérieur entreprit dès le début un système d'éducation approprié à ses fins.

Il montra à son élève le côté pratique et positif de tout ce que le vicaire d'Ashley lui avait appris à considérer seulement du point de vue idéal. Il l'habitua à voir la contrepartie de toute vérité de raison. Il ne détruisit pas son culte pour Platon, mais il lui prouva que les méthodes socratiques ne sauraient avoir de prise sur les masses, et qu'il fallait leur substituer dans la vie d'autres moyens de persuasion. Et pour prendre plus entièrement possession de son esprit, il résolut enfin de ne pas le laisser se convertir au catholicisme. L'enfant témoignait de singulières capacités d'enthou-

siasme; converti, il risquait de renoncer au monde de l'action, et c'en était fait de son rôle d'agent médiateur. Aussi le père Saint-Clare ne lui laissa-t-il voir de la religion romaine que sa beauté extérieure : il l'anima envers elle d'une passion tout esthétique, lui conseillant, pour le reste, de demeurer fidèle à l'église établie, comme avait fait son père.

Un an de cette éducation suffit pour mettre l'élève au point où le voulait son maître. Le jésuite se croyait désormais sûr d'Inglesant, et avait même cessé de s'occuper de lui, lorsque survint un hasard qui faillit tout compromettre. Dans un petit livre mystique qui lui était tombé sous la main, le *Cœur brûlant, ou la Vie de sainte Thérèse*, le jeune homme trouva de tels argumens en faveur de la vie contemplative qu'il sentit renaître son aversion naturelle pour l'action et les plaisirs du monde. La crise qui suivit fut des plus douloureuses; et comme le père Saint-Clare était retenu à Londres auprès de la reine, Inglesant résolut d'aller consulter son ancien professeur, le vicaire d'Ashley. Il le trouva retiré parmi ses livres, très las et un peu dégoûté, tout adonné désormais à ses études grecques. Il n'obtint de lui que des citations de textes anciens, et s'en retourna à Westacre plus incertain qu'il n'était venu. En route, il rencontra un gentilhomme du voisinage, qui, après s'être plaint de l'excès de zèle catholique de sa femme et de ses humeurs, lui fit l'éloge d'un vieux clergyman, sans rival pour les directions de conscience : à coup sûr, il devait être catholique dans le cœur, et si pieux qu'un ange venait le visiter pendant ses prières. Inglesant ne manqua pas d'aller chez ce clergyman : mais celui-là n'avait à lui offrir que des brochures sur des questions de rituel; il était d'ailleurs très attaché à l'église établie, dont la hiérarchie le comblait d'admiration, et, sans nier précisément les visites de l'ange, il n'aimait pas à y insister.

Inglesant avait connu dans sa première enfance un maître d'école dont l'air doux et bon l'avait frappé. Il l'alla voir, fut très bien accueilli; le vieillard lui expliqua la nécessité d'avoir le cœur pur, et comment l'infinie providence de Dieu se manifestait dans le moindre brin d'herbe.

Le jeune homme jugea inutile de continuer ses recherches : il se résolut désormais à garder enfermés en lui ses sentimens les plus profonds. Cependant son irrésolution restait extrême, et il fut enchanté lorsque le jésuite lui déclara qu'il était temps d'abandonner les rêves pour commencer sa vie politique. Aussi bien la situation devenait grave : contre l'église établie elle-même se dressait un ennemi terrible, le puritanisme, et c'était l'église établie et la royauté qu'il s'agissait de sauver.

Quelque temps après son arrivée à Londres, où le jésuite l'avait fait nommer page de la reine, Inglesant eut pour la première fois l'occasion de venir à Gidding, chez le célèbre Nicolas Ferrar. Cet homme d'une piété singulière avait transformé sa maison en une sorte de libre couvent, où lui et toute sa famille partageaient leurs journées entre la contemplation et le travail charitable. Le jeune page trouva, dans cette sainte maison, un accueil qui le toucha beaucoup. Il admirait la ferveur des jeunes filles, nièces et pupilles de M. Ferrar, qui, tous les soirs, remplissaient de leurs chants la petite chapelle : « L'expression extatique de leurs beaux visages l'étonna ; mais surtout il ne pouvait détacher ses regards de l'une d'elles, qui était assise en face de lui, le capuchon un peu rejeté en arrière. Elle avait un air de résignation tranquille, avec des traits délicats, et de grands yeux très doux. » Il apprit bientôt qu'elle s'appelait Mary Collet, que ses parens étaient morts, et qu'elle s'était vouée de son plein gré à la vie religieuse ; plusieurs fois, les jours suivans, il eut occasion de l'entretenir, et d'apprécier les charmes de sa nature naïvement gaie, ignorante et insouciante de tous les plaisirs mondains. Lorsqu'il dut quitter Gidding pour rentrer à Londres, elle lui promit qu'elle ne l'oublierait pas, mais sans l'inviter à revenir, sans donner aucun signe de regret. Lui, cependant, s'en alla tout imprégné d'une joie profonde, comme s'il avait enfin trouvé la paix morale si longtemps cherchée.

Le souvenir des heureuses journées de Gidding eut même pour effet de raviver avec tant de force ses dispositions mystiques, que le jésuite dut le conduire chez le fameux Hobbes, « un homme de haute taille avec un grand front et des yeux pleins de malice, » mais qui avait une façon un peu grossière de concilier le matérialisme avec la révélation.

Pourtant, si Inglesant fut choqué du sens terre-à-terre qu'il donnait à la doctrine de Platon, il n'en fut pas moins, cette fois encore, tiré de ses rêveries : « Comment sais-je, en vérité, si cette vie divine que j'ai en moi est autre chose qu'une simple opinion, ou seulement s'il y a une vie divine? » C'est la première fois que ce doute lui venait : il résolut de se laisser vivre, pour n'y point penser.

Devenu page de Charles Ier, il le suivit en Écosse, revint assister au procès de Strafford et fut chargé d'une mission auprès de Laud. Avant de rejoindre la cour à Oxford, où, dans l'attente des événemens, elle menait une singulière existence de fêtes et d'intrigues, il voulut aller revoir ses amis de Gidding. C'est là qu'un hobereau puritain, qui sollicitait la main de Mary Collet, l'éclaira enfin sur lui-même : il comprit qu'il aimait la jeune fille, il le lui dit,

assis auprès d'elle dans le vieux parloir. Il lui offrit de passer sa vie loin du monde, seul avec elle. « La lumière tombait en plein sur le visage de Mary, tandis qu'elle l'écoutait, les yeux fixés sur lui. Le parfum des fleurs remplissait la chambre, dans le calme silence du soir, que troublaient seulement de lointains murmures. Ses yeux, — ses étranges yeux qui l'avaient attiré la première fois dans la chapelle, — devenaient toujours plus grands et plus doux à mesure qu'elle le considérait, chargés d'une tendre affection qu'il ne leur avait jamais vue. Quelques secondes elle ne voulut pas parler, peut-être ne put pas, car les grands yeux étaient humides de larmes. Il aurait désiré vivre toujours ainsi, sans autre pensée que la vue de ces yeux brûlans. » Enfin, elle parla : elle lui dit qu'elle l'aimait, elle aussi, mais que leurs voies dans la vie étaient différentes; elle sentait qu'il ne s'appartenait pas, et qu'à elle non plus il n'appartiendrait jamais tout entier. Inglesant fit de son mieux pour se distraire. Il eut à Oxford une foule d'aventures mondaines; il rentra dans Londres pour assister aux derniers momens de Laud; il combattit à Naseby sous les yeux du roi. Mais s'il ne pouvait renoncer à l'action non plus qu'au rêve, il continuait à se sentir incapable d'y éprouver du plaisir : c'est à Gidding seulement que l'ennui le quittait. Il était à Gidding lorsqu'il reçut un message du père Saint-Clare, l'avertissant que l'heure était enfin venue pour lui de servir la cause du roi et de l'Église. Le message était mystérieux, il hésita. Allait-il renoncer au bonheur, qu'il sentait si près de lui, pour se sacrifier à une cause où il ne pouvait parvenir à s'intéresser? Cette fois, Mary Collet elle-même lui conseilla de ne point partir : peut-être avait-elle regret d'avoir repoussé son offre, peut-être craignait-elle que le jésuite ne le forçât à une action déloyale. Pourtant, elle s'aperçut bientôt que le jeune homme était à jamais entre les mains de son ancien maître, et dut se résigner à le laisser partir. Leurs adieux furent tristes. Inglesant était tourmenté de remords, ne comprenant pas l'instinct fatal qui le faisait agir. Sur le seuil, Mary lui tendit la main, puis elle se détourna et rentra dans la maison. Elle lui parut plus semblable à un ange qu'à un être humain : pourquoi donc la vit-il s'éloigner sans un effort pour la retenir?

La mission dont le chargea le père Saint-Clare était vraiment des plus scabreuses. Il s'agissait d'aller chercher en Irlande une armée catholique, avec une lettre du roi, mais une lettre que le roi se réservait de désavouer s'il y avait danger. Inglesant partit, ramena l'armée, et ne tarda pas à être accusé du double crime de trahison et de faux. Il garda, sous les interrogatoires les plus pressans, une attitude courageuse; malgré les tentations les plus

cruelles, il tint le serment qu'il avait fait, prit sur lui la falsification de la lettre, et fut condamné à mort après un long emprisonnement. Il allait être exécuté lorsque l'influence du jésuite lui sauva la vie.

Au sortir de sa prison, il eut une joie très vive, que devait suivre bientôt le pire désespoir. Il rencontra son frère Eustace qui, peu de temps avant la Révolution, s'était marié, et qui se préparait maintenant à rejoindre sa femme dans le château qu'elle habitait. Au contact de ce frère toujours aimé, l'âme fatiguée de John retrouvait, avec les souvenirs de l'enfance, les naïves tendresses enfantines. Mais Eustace était inquiet, troublé ; il hésitait à quitter Londres. Un Italien qu'il avait naguère mortellement offensé s'était introduit, en qualité de médecin, auprès de sa femme : les horoscopes consultés donnaient des présages sinistres. Pour se rassurer, les deux frères allèrent voir l'astrologue le plus fameux de Londres, un homme de fort belle mine, l'air sérieux et plein de dignité, vêtu de noir, avec une pèlerine de fourrure sur les épaules et la tête coiffée d'un bonnet carré. Invité par cet homme à lire l'avenir dans un cristal magique, John Inglesant frémit d'horreur en y discernant le cadavre de son frère, frappé d'un coup de poignard. Puis la vision s'effaça, et il s'éleva dans la chambre un vent si violent que l'astrologue, se tournant vers le jeune homme :

« En vérité, jeune seigneur, lui dit-il, il faut que vous soyez d'une nature singulière ; assez pur de cœur pour voir des choses qu'ont vainement désiré voir les hommes les plus saints, et pourtant si sauvage et si indocile que la perversité de vos intimes pensées irrite les bienheureux esprits. »

Le terrible présage du cristal était trop vrai. Quelques jours après, Eustace Inglesant mourut assassiné par l'Italien, et son frère, malade, affaibli de corps et d'esprit, se retrouva seul dans la vie. Il ne fut sauvé du suicide que par la résolution qu'il prit de venger, de sa main, le meurtre d'Eustace.

Il quitta l'Angleterre ; il vint en France, où la frivolité de la cour d'Henriette le choqua, acheva de le dégoûter de la politique. Dans un couvent de la rue des Terres-Fortes, il vit une dernière fois Mary Collet, forcée elle aussi à fuir l'Angleterre après la mort du roi. Il la vit mourir, toujours pleine d'amour pour lui, mais toujours calme et résignée, avec le doux éclat de ses grands yeux. A son tour il voulut chercher dans un cloître l'oubli et le repos, en même temps que son âme indécise continuait à lui suggérer mille prétextes contraires. Enfin il décida d'attendre, pour abandonner

le monde, qu'il eût vengé le meurtre de son frère. L'assassin s'était réfugié en Italie : il s'y rendit pour l'aller découvrir.

Il eut en Italie une existence assez accidentée. Il fut mêlé aux intrigues des petites cours, assista à l'élection d'un pape, et se vit de nouveau emprisonné pour avoir défendu Molinos, dont il aimait les doctrines sans pouvoir s'y rallier. Même il se maria ; mais son cœur en avait fini avec les fortes passions, et la mort de sa femme, quelque temps après, ne paraît pas l'avoir beaucoup affecté. Il était d'ailleurs devenu indifférent à une foule de choses : la musique seule l'intéressait vraiment. Son désir de vengeance tantôt l'agitait et tantôt, dès qu'une occasion semblait s'offrir, faiblissait en lui. Un jour il rencontra le meurtrier de son frère, mais il le laissa s'échapper, jugeant qu'il y aurait lâcheté à le tuer désarmé. Il le rencontra une seconde fois pendant la peste de Naples ; il le trouva infirme, misérable et dans les angoisses du plus profond repentir.

L'épilogue du roman est tout à fait joli. Un jeune musicien anglais écrit à son ami qu'il est allé à Oxford et qu'il y a fait de la musique avec le vieux John Inglesant, rentré dans sa patrie après la restauration de Charles II. « Au premier abord, dit-il, il me plut beaucoup : il portait des cheveux très longs, à la mode ancienne ; mais, pour tout le reste, il était vêtu à la mode d'aujourd'hui, avec un pourpoint de satin noir, une collerette et un jabot de malines. Son expression était noble, mais distraite ; ses traits pâles et un peu amincis, et son attitude me donna l'idée d'un homme qui avait vu le monde et en qui peu de choses, désormais, étaient capables d'exciter une attention extrême. Ses manières étaient d'ailleurs courtoises et polies, même à l'excès. »

Le concert eut lieu. Inglesant tint sa partie dans deux concertos ; après quoi, à la demande générale, il joua seul, sur son violon, une fugue suivant la manière italienne. Le témoin raconte enfin qu'il a eu un long entretien avec le vieux gentilhomme. Il lui avait demandé ce qu'il pensait de l'Église catholique et de ses différences avec l'Église établie : « Ceci est la querelle suprême, avait répondu Inglesant, car il ne s'y agit pas d'une dispute entre deux sectes ou deux royaumes, mais entre les deux parties de la nature humaine. » Et il avait continué sur ce ton, parlant plutôt pour lui-même, exposant les avantages des deux religions. Puis le soir était venu, et l'on s'était séparé.

II.

Voici maintenant l'histoire de Marius l'épicurien, telle que nous la raconte, en deux gros volumes, M. Walter Pater.

Au temps où l'empereur Antonin, mourant, fit porter l'image de la Fortune chez son successeur Marc-Aurèle, il y avait, dans une maison de campagne de l'Étrurie, à demi ferme, à demi villa, un enfant qui gardait encore toutes les croyances de la « religion de Numa, » et dont la petite âme semblait rendre une vie nouvelle à toutes les traditions du polythéisme romain transmises par d'indifférentes générations de sceptiques. Orphelin de son père, élevé par une mère qui observait le deuil dans toute sa rigueur, Marius acquit de bonne heure un profond sérieux, un ferme sentiment de sa responsabilité, en même temps qu'un vif penchant au rêve et à la spéculation. Il suivait avec un intérêt recueilli les charmantes pratiques de la vieille foi nationale, qui remplissait l'univers, autour de lui, de présences sacrées. Et ainsi se passa son enfance, plus occupée à contempler qu'à agir, mais sans cesse réconfortée par d'assidus exercices corporels et par la vue d'une mer bordée de roses géantes, sous un air tout imprégné d'échos et de parfums. Dans une sorte de pèlerinage qu'il fit à un temple d'Esculape, il rencontra un jeune prêtre qui l'entretint longuement et lui conseilla de rester toujours tempéré en toutes choses, celles de l'âme et celles du corps, avec un cœur plein de paix pour le reste des hommes : à ce prix, la vie entière lui paraîtrait aussi fraîche et pure que les couleurs d'une fresque. Puis les cérémonies commencèrent. L'enfant ne se fatiguait pas de leur simple poésie, qui l'attachait encore à cette religion soucieuse de la beauté formelle.

Peu de temps après, il perdit sa mère. La mort lui apparut, et il eut des semaines de désespoir où se mêlaient un besoin d'affection féminine, une appréhension des destinées de l'âme, mille effrois devant la vie. L'école où il fut admis, à Pise, n'aurait pas eu grande influence sur sa nature renfermée et réfléchie, sans la connaissance qu'il fit d'un jeune fils d'esclave, Flavien, et l'ardente amitié qui en résulta. Flavien était un esprit plein d'ambition et de vigueur, il prit sur l'âme plus indolente de son ami un empire absolu. Il lui fit connaître les joies de la dialectique, lui mit entre les mains le poème de Lucrèce, les pamphlets de Lucien, le *Livre d'or* d'Apulée. La foi enfantine de Marius s'effaçait peu à peu, ou plutôt elle se modifiait en lui, substituant à ses dogmes un cortège de gracieux symboles, pendant que la vie extérieure continuait à lui apparaître dans un harmonieux éloignement, comme une procession de blanches formes sur l'horizon bleu du ciel. Il vit mourir son jeune ami, jusqu'au bout hautain et dédaigneux, tranquille dans la certitude du néant qui l'attendait. Et une fois de plus le problème de la mort se posa devant lui.

Il lut le livre mystérieux d'Héraclite. Il y apprit que tout s'écoulait, qu'il ne fallait pas s'attacher aux vaines apparences, mais qu'il y avait derrière elles un feu permanent, une éternelle énergie vivante. Cette doctrine lui plut comme une belle hypothèse, avec les touchantes rêveries qu'elle lui suggérait. L'optimisme désenchanté des Cyrénaïques l'encouragea à orner sa vie, sans s'inquiéter de sa valeur réelle. Mais toujours le charme qui lui venait de ces systèmes endormait son angoisse plutôt qu'il ne la guérissait.

Peu à peu se forma en lui une philosophie qu'il crut bien ne jamais devoir quitter, un cyrénaïsme nouveau, donnant pour but à sa vie, non point le plaisir ni l'ataraxie, mais la vie elle-même. Il résolut de s'assurer qu'il comprenait toute chose, dans le monde des apparences, et que rien ne passait inaperçu devant sa pensée. Il rêva un idéal d'existence où l'action, l'amour et la souffrance même auraient leur part, tout ce qui, parmi les sensations possibles, était noble et passionné.

Le voyage qu'il fit de Pise à Rome fut riche en belles impressions. Il marchait à pied, la tête couverte d'un large chapeau : son manteau gris était serré contre sa poitrine, mais relevé sur les deux épaules pour ne pas gêner les mouvemens des bras. Derrière lui, ses domestiques conduisaient les mulets chargés de bagages, et souvent, lorsqu'il traversait les hameaux, les enfans venaient cheminer quelques pas avec lui, attirés par l'expression avenante de ses grands yeux noirs. La marche excitait son esprit à des images plastiques, il lui semblait que les recherches théoriques étaient vaines, et que l'objet de la vie devait être la traduction de l'univers sensible. Il décidait de vivre désormais dans le concret, d'éterniser, par un poème coloré et sonore, un moment de la durée. Mais la fatigue des derniers jours amena une réaction complète : il entra à Rome un peu honteux de lui-même, les idées confuses, diverti seulement par les étranges façons d'un compagnon rencontré en chemin. Qu'avait-il, ce grave et silencieux Cornélius, pour ne pas saluer les temples des dieux, et qu'était-ce qui mettait dans tous ses mouvemens un tel reflet de mystérieuses certitudes?

Rome se préparait à recevoir Marc-Aurèle : l'ovation que lui avait votée le sénat semblait avoir ravivé la gaîté et la piété nationales. Marius s'avançait comme dans un rêve dans cette cité de temples, découvrant à chaque pas des dieux nouveaux qui le ravissaient. Et, le lendemain, il vit marcher le long des rues de la ville, en compagnie de son fils adoptif Lucius Vérus, un dieu vivant, l'empereur Marc-Aurèle. Il l'entendit prononcer au sénat un discours plein d'images simples et fortes sur la nécessité de l'énergie, la vanité des ambitions extérieures. « L'empereur était amplement drapé

dans une toge très riche, mais de forme un peu démodée. Il tenait ses yeux obstinément baissés, des yeux gros et saillans, imprégnés d'une bienveillance dédaigneuse. Ses cheveux étaient restés noirs et épais. Son front dénotait l'homme qui, parmi l'aveuglement et la perplexité de tous, seul se faisait une idée claire sur l'ensemble des apparences. » Pourtant, il avait dans les plis de la bouche et dans les mains quelque chose d'émacié, d'ascétique, qui choqua Marius comme l'indice d'un manque de respect pour la santé du corps.

Quelque temps après, Marius, vêtu de sa toge de cérémonie et avec le lourd anneau d'or de l'*ingenuus*, fut admis auprès de l'empereur. Il vit la plus belle femme de l'empire et la plus mystérieuse, l'impératrice Faustine, assise auprès d'un brasier dont la lumière rougissait ses doigts effilés ; à ses côtés étaient son fils Commode et le vieux précepteur Fronton. Marc-Aurèle aussi était là, causant familièrement avec chacun des visiteurs, et il semble que Marius lui ait plu par la pureté de son regard : « Il convient, lui dit-il, de ressembler aux dieux plutôt que de les flatter. Assurez-vous que ceux dont vous vous approchez sont rendus plus heureux par votre présence. » La présence de l'empereur avait rendu le jeune homme plus heureux : comment donc expliquer qu'il ait trouvé bien autrement curieux son nouvel ami Cornélius? « Celui-là était sévère et dur, mais il y avait autour de lui comme un parfum d'espérance, de fraîcheur et d'espérance, comme la lueur d'une aurore nouvelle. » Et Marius, dont l'esprit ne pouvait concevoir les choses que sous une forme sensible, se demandait de quel dogme intellectuel ce jeune Cornélius pouvait bien être le symbole.

Un discours de Fronton lui fit entrevoir un idéal de vie morale si haut et si large qu'il se sentit honteux de la petitesse du sien. Que manquait-il à son cyrénaïsme? Il ne savait; mais il avait perdu sa sérénité ancienne. A fréquenter Marc-Aurèle, il ne put que s'embarrasser davantage dans l'hésitation. Le stoïcisme lui paraissait trop froid, avec quelque chose de vieillot qui lui déplaisait, et cependant il voyait l'empereur y puiser une sainteté, une calme et poétique dignité qui l'émouvaient infiniment. Par instans, il apercevait un grand idéal, dans la nuit montante de sa pensée : il voulait le saisir et ne pouvait.

La certitude morale qu'il cherchait et qu'échouèrent à lui donner le platonisme mystique d'Apulée aussi bien que le scepticisme de Lucien, il pensa les trouver enfin dans les croyances d'une dame chrétienne, Cœcilia, amie de Cornélius. La messe le séduisit par la grandeur de son symbolisme : le culte des morts lui parut satisfaire à des sentimens qu'il avait toujours eus et que nulle philoso-

phie n'avait su apprécier. Il éprouvait chaque jour plus vivement, auprès de cette jeune femme imposante et belle, l'impression de fraîche espérance que lui avait déjà donnée la vue de son ami. En même temps une charité nouvelle se découvrait à lui : le récit des martyrs lui révélait le bonheur du sacrifice. Le monde, qui lui avait semblé jadis peuplé de dieux, à présent se peuplait pour lui de voix douloureuses qui l'appelaient. Mais son âme païenne ne pouvait se résigner tout à fait à cette religion trop dédaigneuse du monde ; un séjour dans sa villa natale le rattacha même un instant aux illusions passées. Ce qui restait le plus clair en lui, c'était un besoin de tendresse, un triomphe du cœur sur l'esprit : peut-être aimait-il d'amour cette noble Cœcilia dont il revoyait sans cesse l'image douce et grave?

Il rentrait à Rome avec Cornélius lorsque, à la suite d'un tremblement de terre imputé aux chrétiens, tous deux furent assaillis et arrêtés par les habitans d'un village. On savait que l'un d'eux seulement était chrétien ; mais Marius, sûr d'être délivré en arrivant à Rome, laissa partir son ami et resta aux mains des soldats. Les durs traitemens de ces hommes, le froid, la fatigue et la faim lui causèrent une fièvre mortelle. Son agonie fut d'ailleurs très calme, réconfortée par le souvenir de son courageux sacrifice. Il mourut avec la certitude que des sources d'espoir nouvelles rendraient la vie plus facile aux générations qui le suivraient : *Abi, abi, anima christiana!* lui disaient en pleurant les saintes femmes qui l'avaient recueilli. Ses restes furent brûlés en secret : on célébra la mémoire sacrée de son martyre.

III.

On a dit que M. Shorthouse, l'auteur de *John Inglesant*, était un négociant de Londres, employant aux lettres les heures de loisir que lui laissait sa profession ; et, en vérité, ses derniers romans, *Sir Parcival* (1), la *Comtesse Ève* (2) trahissent, par un mélange assez gauche de symboles poétiques et d'aventures banales, l'inhabileté d'un homme que son art n'occupe point tout entier. Pourtant *John Inglesant* est un ouvrage curieux. En outre du caractère du héros, dont nous avons essayé de donner une idée, il contient des portraits de personnages célèbres, des peintures de mœurs, toute une partie plus spécialement descriptive, traitée avec un extrême souci de l'exactitude historique. Les images ne sont ni très originales ni très délicates, mais elles dénotent le plus souvent une

(1) Macmillan, éditeur, 1 vol.
(2) Macmillan, éditeur, 1 vol.

remarquable justesse de vision. Les diverses théories dont il est fait mention sont exposées clairement, et toujours au seul point de vue de leur influence sur l'esprit d'Inglesant. Le style même rachète ce qu'il a d'un peu monotone par une allure générale douce et tranquille qui n'est pas sans agrément.

Il est sûr cependant que, ni sous le rapport de l'érudition historique et philosophique, ni surtout sous celui de la beauté du style, *John Inglesant* ne saurait être mis en comparaison avec *Marius l'Épicurien*. L'auteur de ce dernier livre, M. Walter Pater, est un pur lettré. Ses *Études sur la renaissance* (1) comptent à bon droit parmi les chefs-d'œuvre de la critique anglaise, encore que la fantaisie y tienne trop de place, et que leur charme soit dû à la fine poésie de la langue, bien davantage qu'à la force des idées. Un autre volume d'essais, les *Portraits imaginaires* (2), des analyses de tragédies grecques publiées dans le *Macmillan's Magazine* (3), ont achevé de mettre en lumière un talent exquis, où la science et la rêverie s'unissent harmonieusement. Ce talent se retrouve dans l'histoire de *Marius*. Si les dissertations générales y sont multipliées sans raison, au point de faire souvent oublier le mince fil du récit, ce récit lui-même contient une foule de détails admirables : l'ovation de Marc-Aurèle, le pèlerinage de Marius au temple d'Esculape, son départ de Pise, son arrivée à Rome, les portraits de Fronton, de l'empereur, de Lucien, d'Apulée, du serf Flavien et du chrétien Cornélius. C'est vraiment la résurrection d'une époque, et M. Pater a su y adapter avec une vraisemblance parfaite l'âme de son héros.

D'où vient donc que, si différens par le sujet comme par la qualité de l'exécution, le roman de M. Shorthouse et celui de M. Pater présentent entre eux une ressemblance si marquée, et d'où vient qu'il nous ait suffi de les réduire tous deux à leurs parties essentielles pour accuser encore ce qu'ils ont de commun ? Serait-ce simplement que tous deux, sous prétexte d'histoires, sont des romans philosophiques ? Mais un roman philosophique n'est pas celui où il est question de doctrines et de théories, c'est une œuvre où les événemens sont ménagés en vue d'une conclusion générale, et il n'y a rien de pareil dans ces deux romans. *John Inglesant* ni *Marius l'Épicurien* n'aboutissent à aucune conclusion générale. Ce

(1) Macmillan, éditeur, 1 vol.
(2) Macmillan, éditeur, 1 vol.
(3) Sous le titre d'*Appréciations*, M. Pater vient encore de publier un volume d'études critiques, ouvrage, à dire vrai, très inégal, et où se manifeste souvent d'une façon fâcheuse la tendance à sacrifier faits et idées pour la seule beauté musicale des phrases.

ne sont pas même des livres comme *la Tentation de saint Antoine* de Flaubert, où l'auteur ait voulu résumer et opposer les divers systèmes : les systèmes nous sont présentés constamment à travers l'âme du jeune cavalier anglais et du jeune martyr romain.

Mais si les systèmes ont des aspects différens, les deux âmes sont les mêmes, et en subissent toutes deux les mêmes effets. Toutes deux désirent une certitude plus complète, mais aussi plus esthétique que celle que leur offre leur temps; toutes deux refusent de renoncer aux plaisirs de la vie, et toutes deux se sentent incapables d'en jouir. Avec un tempérament sensuel et un intime besoin d'affection, John Inglesant et Marius passent à côté de l'amour aussi bien que du bonheur: se sacrifiant à des causes où ils ne peuvent se convertir. Chose singulière, l'un et l'autre, tout au long de leur vie, ne semblent pas connaître les fortes souffrances: le doute les inquiète plus qu'il ne les afflige. Lorsque vient le terme de leur existence, ils se trouvent satisfaits du rôle qu'ils ont joué, et cependant ce rôle nous apparaît assez mélancolique, nous laissant la désolante impression de nobles âmes restées inutiles.

Est-ce donc que M. Shorthouse et M. Pater ont, malgré toute leur science, prêté à des personnages anciens des sentimens modernes? Nous croyons plutôt que leurs portraits sont fidèles, que Marius est un Romain du temps des Antonins, et Inglesant un Cavalier de 1648, mais que, sous l'effet de conditions pareilles, l'empire romain sous Marc-Aurèle et l'Angleterre du XVIIe siècle ont produit les mêmes caractères, et des caractères qui, sous l'effet de conditions analogues, se retrouvent encore dans la société anglaise contemporaine.

Les Anglais prétendent volontiers que l'ancien peuple romain est celui qui se rapproche le plus d'eux : et il est sûr qu'il y a, de part et d'autre, le même sentiment de fierté nationale, le même respect des convenances extérieures et des traditions, le même goût d'une beauté toute plastique, la même impuissance à concevoir les choses en dehors de leur aspect sensible, le même tempérament énergique, violent, ennemi des expansions. Or il est arrivé, à des époques déterminées, que ces deux races ont été envahies de curiosités qui ne leur étaient point naturelles : elles ont senti le désir de rivaliser en finesse avec des races plus fines, en pure beauté idéale avec des races moins sensuelles. Que ces influences leur soient venues des sophistes grecs, ou de la Renaissance italienne et française, ou encore du romantisme et de la métaphysique allemande, il était naturel qu'elles agissent de façons semblables sur des natures semblables. Voilà pourquoi un romain contemporain de Marc-Aurèle et un gentilhomme anglais contemporain de Charles Ier ont pu avoir les

mêmes besoins et les mêmes déceptions : voilà pourquoi aussi il a été possible aujourd'hui à des romanciers anglais de les restituer et de nous les faire paraître vivans. Marius l'Épicurien et John Inglesant, qui ne se souvient de les avoir quelquefois rencontrés sous la tenue froidement correcte d'un jeune élève de Cambridge ou d'Oxford?

Ce n'est plus, il est vrai, la philosophie ou la religion qui inquiètent désormais ce pâle jeune homme. Désintéressé de ces questions insolubles, il se contente de remplir scrupuleusement ses devoirs extérieurs; le plus souvent indifférent, quelquefois athée, trouvant malgré tout dans le blasphème la brutale saveur qu'y ont trouvée les contemporains de Marlowe ou de Shelley. Mais il a vu les peintures des primitifs italiens; il a lu les harmonieuses rêveries de Keats, les imaginations colorées de M. Swinburne, les paradoxes idéalistes de M. Ruskin; surtout il a connu Heine et ces poètes français qu'il aime sans bien les comprendre: Hugo, Gautier, Baudelaire. Il s'est alors senti plein de mépris pour ce qui est simple et naturel, pour ce qui convient le mieux à son solide esprit d'Anglais. Et il s'en va rêvant d'un idéal qui n'est point fait pour lui. Il s'essaie à une peinture plus intellectuelle et plus raffinée que celle des vieux Florentins, à une poésie subtile, pleine de délicats symboles et de pures images. Forcé de reconnaître que son art est factice, hétérogène, à jamais différent de ce qu'il le voudrait; sans cesse mis en émoi par des idéals nouveaux qui s'offrent à lui du dehors, il se décourage, s'évertue en mille incertitudes. Non qu'il juge indigne de lui la fatigue d'agir : mais son tempérament porté à l'excès lui fait paraître méprisable tout ce qui n'est pas la perfection absolue, et la perfection qu'il conçoit est faite d'élémens incompatibles. Ainsi il vit, dédaignant l'amour ou bien le compliquant à l'excès, jaloux de tout éprouver et toujours ignorant des joies véritables. Il promène à travers le monde une curiosité nullement douloureuse, mais incapable d'être jamais satisfaite, tant il a d'avance, pour toute chose, de scrupules et de dégoûts. Lui arrive-t-il de se sacrifier? c'est par une façon d'orgueil, ou d'indifférence, ou de lassitude. Son âme est noble et ses intentions excellentes, mais il reste en somme inutile aux autres comme à lui-même: le tout pour ne s'être pas résigné à être ce qu'il est, le compatriote des Fielding et des Reynolds, des Caldecott et des Dickens.

Et, sans revenir sur la possibilité ou la valeur du roman historique, nous devons bien avouer que nul roman de mœurs modernes ne nous a donné de ce type singulier une image aussi distincte que l'histoire du Romain Marius et celle du Cavalier Inglesant.

T. de Wyzewa.

UN ÉPISODE

DE LA

VIEILLESSE DU DUC DE WELLINGTON

Le duc de Wellington est un des personnages historiques les plus difficiles à définir. On l'a rangé parmi les grands hommes incomplets, auxquels il a manqué quelque chose pour figurer parmi les plus glorieux et pour mériter tout leur bonheur, pour remplir toute leur destinée. Mais quand on cherche à faire son portrait, on éprouve quelque embarras, tant il y avait en lui un bizarre amalgame de qualités et de défauts qui semblent s'exclure. Ses amis eux-mêmes, ceux qui l'ont le plus approché et le mieux connu, le trouvaient fort compliqué et tour à tour supérieur ou inférieur à ce qu'ils attendaient de lui; ils pensaient que, soit qu'on le louât, soit qu'on le blâmât, il fallait toujours craindre d'en dire trop ou de n'en pas dire assez.

En ce qui concerne ses qualités d'homme de guerre, l'accord s'est fait depuis longtemps, et personne ne se permet de douter qu'il ne possédât quelques-unes des parties d'un grand capitaine, la sûreté du calcul, l'esprit de combinaison, l'art de saisir les occasions, l'art de les préparer; mais il n'avait pas les dons surnaturels, les inspirations soudaines, les yeux qui voient tout et l'ardeur divine. Ce qui domine en lui, c'est la réflexion, la faculté de tendre obstinément à ses fins, sans jamais s'en laisser distraire ni détourner. Quand il n'était encore que sir Arthur Wellesley, secrétaire d'état au département de l'Irlande, on l'envoie en Portugal prendre le commandement de l'armée. Quel-

qu'un, le voyant silencieux et pensif, lui demande : « A quoi pensez-vous donc, sir Arthur? — Aux Français, répondit-il. Je ne les ai jamais vus, et tout ce que j'en sais, c'est qu'ils ont battu l'Europe entière. Je me figure que je les battrai, mais je ne puis les chasser de mon esprit. » C'est en pensant toujours à nous qu'il finira par nous battre.

A la réflexion il joint l'imperturbable sang-froid. Maître de son imagination et de ses nerfs, rien ne le trouble, ne le déconcerte. Froid et intrépide au feu, il n'est jamais téméraire et ne s'expose que quand il le faut; mais le danger le laisse impassible. Voyant tomber à ses côtés lord Anglesey, qui s'écrie : « Par Dieu ! j'ai perdu ma jambe ! » il lui répond tranquillement : « C'est par Dieu vrai ! » Et quand lui-même sera jeté à terre par une balle morte, il se relèvera en riant. Les hasards le mettent en belle humeur, il avait ce qu'on appelait au XVIe siècle la gaîté des armes.

Plus admirable encore que son sang-froid est sa constance dans les cas difficiles, dans l'adversité. Il ne connaît ni le découragement, ni l'angoisse, ni même l'anxiété, et il n'aura pas une heure de défaillance. On peut discuter le vainqueur de Talaveyra et de Salamanque; on doit s'incliner devant l'homme qui, acculé à l'extrémité du Portugal, rend inexpugnables les lignes de Torrès-Vedras, et par sa prodigieuse patience contraint Masséna à la retraite. C'est là surtout qu'il s'est montré grand homme. Napoléon, qu'il proclamait le plus grand capitaine qui eût jamais existé, était peu propre, selon lui, aux opérations défensives. Il lui reprochait son tempérament trop irritable et de s'être lassé trop vite dans sa merveilleuse campagne de France, d'avoir trop écouté ses nerfs, de s'être laissé ébranler par ses demi-échecs de Laon et de Craon, décourager par la marche sur Paris. Il prétendait qu'avec un peu plus de persévérance ce dieu de la guerre aurait fini par repousser les alliés, qui eussent fait la paix sur le Rhin. Il pensait qu'à la longue le caractère triomphe du génie, et on l'a servi selon ses goûts quand on l'a surnommé le duc de fer.

Comme général, Wellington a su si bien se servir des qualités qu'il avait, qu'il a réussi à se passer de celles qu'il n'avait pas et à faire de grandes choses; en politique, malgré des dons éminens, il a toujours paru médiocre. Il a prouvé plus d'une fois qu'il possédait le génie des affaires. Son tort était de considérer tout comme une affaire et de prendre les grandes questions par le petit côté. Sa ferme intelligence manquait d'ouverture et d'étendue; les idées de son temps, l'esprit de son siècle, étaient pour lui lettre close. Il avait eu raison de Masséna et vaincu Napoléon lui-même; il n'a jamais pu vaincre un seul de ses préjugés. Les fautes qu'il a commises ont été funestes au parti conservateur; il en est pourtant demeuré jusqu'à la fin le chef incontesté. On

lui en voulait de prendre quelquefois un ton de dictateur; mais il regagnait par la courtoisie de ses procédés les mécontens qui blâmaient son dogmatisme impérieux et tranchant. On se plaignait qu'il eût une intrépide et excessive confiance dans son jugement; mais on lui savait gré de ne point chercher à se faire valoir, de ne jamais rappeler les éclatans services qu'il avait rendus à son pays, de parler modestement de lui-même, d'être exempt de toute jactance, de toute prétention, de toute fatuité.

Charles Gréville, qui l'a beaucoup pratiqué et jugé fort sévèrement dans plus d'une page de son intéressant *Journal*, s'est repenti plus tard de l'avoir trop maltraité. Il a reconnu que ce grand homme, qui se montrait souvent petit dans les grandes affaires et qui avait trop de goût pour les chinoiseries, rachetait ses défauts par la sincérité de son patriotisme, par un sentiment profond du devoir. Il n'avait eu d'attachement personnel pour aucun des rois dont il a été le ministre; en les servant loyalement, c'était l'état qu'il servait. Sa situation était exceptionnelle, unique; il occupait une place intermédiaire entre le souverain et ses sujets, et cependant il n'eût pas hésité à remplir l'office le plus humble si le bien public l'avait demandé. Sa politique d'aveugle résistance lui aliénait les sympathies, ses vertus lui conciliaient l'estime de tous, et il était à la fois le personnage le plus respecté et le plus impopulaire du royaume-uni. On lui témoignait de grandes déférences; partout où il se montrait, la foule se pressait sur son passage, tous les fronts se découvraient; le lendemain on brisait ses vitres.

L'homme privé, ainsi que l'homme public, offrait un singulier assemblage de qualités attirantes et de déplaisans défauts. Il charmait par sa parfaite simplicité, par son humeur égale, par ses manières unies; mais on lui reprochait la froideur de son caractère et de son imagination : il n'avait pas le cœur tendre, il était médiocrement touché des peines des autres. Il n'avait ni hauts ni bas dans son commerce avec ses amis; ils pouvaient compter sur lui, ils étaient sûrs de le retrouver tel qu'ils l'avaient laissé; ils le savaient incapable de tromper ni de trahir personne, mais incapable aussi de leur sacrifier ses intérêts. Dans ses relations avec sa famille, avec ses proches, il observait les convenances, et c'était tout; il voyait sa mère de loin en loin, c'était une dette dont il s'acquittait; il ne fallait pas lui en demander davantage. Il parlait beaucoup et parlait bien, sa conversation était aussi riche qu'attrayante; mais il ne se livrait point, il était tout à la fois le plus communicatif des hommes et le plus réservé, le plus mystérieux. Quand ses fils désiraient savoir où il comptait aller, n'osant pas l'interroger, ils en étaient réduits à se renseigner auprès de sa femme de charge, qui recevait seule ses confidences. « Quel homme extraor-

dinaire que ce Wellington! s'écriait Gréville. Que de contradictions dans son caractère! » Ce n'étaient pas des contradictions. Ce grand homme incomplet, qui excellait dans l'art de maîtriser ses nerfs, possédait, dans une mesure peu commune, toutes les vertus négatives; elles l'ont aussi bien servi dans la paix que sur les champs de bataille, mais il n'avait pas les autres. Il a toujours fait tout ce qu'il devait faire, il ne s'est jamais fait un devoir d'étonner le monde par la générosité de son esprit et de son âme.

Dans les affaires de cœur, la vertu négative la plus précieuse est la prudence, qui, tout à la fois, nous enseigne à ne nous donner jamais assez pour n'être pas sûrs de pouvoir nous reprendre et à mêler assez de sagesse à la folie pour ne pas faire d'éclats dangereux. Le duc de Wellington avait été prudent à la guerre, il le fut aussi dans ses relations avec les femmes; il aima souvent, jamais il n'aima beaucoup, et il sut cacher ses amours. Dans sa jeunesse, à la vérité, il avait eu de bruyantes aventures; il ressentit en Espagne une passion très vive qui faillit avoir de fâcheuses conséquences. Dès que sa raison eut mûri, il s'en tint aux caprices. Beaucoup de femmes furent soupçonnées d'avoir eu pour lui des faiblesses; le monde en glosait, mais ce n'étaient que des soupçons. S'il en faut croire Gréville, il n'eut d'attachement sérieux que pour mistress Arbuthnot, qui mourut en 1834 après une courte maladie : « C'est un coup pour Wellington, avec qui elle vivait depuis tant d'années dans la plus grande intimité; il a le bon goût de n'en rien laisser paraître, ce qui naturellement le fait taxer de sécheresse et d'égoïsme. » Jusque dans sa vieillesse il entretint de secrètes intrigues. On assure que ce n'étaient plus que de simples badinages, destinés à amuser ses loisirs. Cet amusement lui était nécessaire, il ne pouvait s'en passer. Il avait besoin, pour assaisonner ses dernières années, que des femmes au cœur aimant, à l'esprit inquiet, s'occupassent beaucoup de lui, et il s'occupait d'elles avec plaisir quand il n'avait rien de mieux à faire.

Une de ces liaisons clandestines nous a été révélée tout récemment par l'heureuse indiscrétion d'un curieux, qui a su découvrir dans un grenier un journal de femme et des liasses de lettres jaunies, et cet épisode de la vieillesse du duc de fer ne manque pas d'intérêt (1). Ce fut en 1834, l'année même où mourut mistress Arbuthnot, qu'il fit connaissance avec miss J... Il avait alors soixante-cinq ans, elle en avait vingt. Il s'était laissé prendre, le charme fut bientôt rompu. Il avait fait un beau rêve et cru trouver le plaisir; il ne trouva que l'ennui et une admirable occasion de montrer combien il était courtois, endurant

(1) *The letters of the Duke of Wellington to Miss J..*, 1834-1851, edited with extracts from the diary of the latter by Christine Terhume Herrick. Londres, 1890.

et philosophe. Il s'était dit : « Cueillons encore cette rose. » Il n'en a cueilli que les épines, et elle en avait beaucoup.

Miss J... appartenait à une bonne famille de la petite *gentry*, et elle était fort jolie; mais l'exaltation de sa piété nuisait à ses grâces. Cette dévote intransigeante estimait que le plus honnête homme de la terre, s'il ne s'est pas trempé dans le sang de l'Agneau, est un enfant des ténèbres, un sujet et un serviteur de Satan, et qu'il porte sur son front le sceau de ses iniquités et de sa réprobation. Restée orpheline de bonne heure, maîtresse d'une petite fortune qui suffisait à ses besoins, n'ayant rien à faire, elle voulut s'occuper, et la seule occupation qui lui parût digne d'elle fut de travailler au salut des âmes. Prise d'une fièvre de prosélytisme, son coup d'essai fut un coup de maître; elle réussit à convertir un condamné à mort, criminel endurci dont un prêtre catholique et un ministre protestant n'avaient pu toucher le cœur. Fière de son premier succès, elle s'affermit dans la conviction que le Seigneur l'avait choisie pour faire briller sa lumière dans le monde. A qui va-t-elle s'attaquer? Au duc de Wellington. Elle était si prodigieusement ignorante qu'elle ne savait pas qu'il avait vaincu Napoléon à Waterloo; mais elle voyait en lui le plus grand personnage de l'Angleterre. Arracher cette âme à Satan, lui ouvrir le ciel, quelle entreprise et quelle gloire!

Au mois de janvier 1834, elle lui écrit du Devonshire, et à son vif et agréable étonnement, elle reçoit une réponse courrier par courrier. Sa surprise eût été moins grande si elle avait su que Wellington se faisait un devoir de courtoisie de répondre à tous les inconnus qui lui écrivaient. Revenue à Londres, elle porte à l'hôtel du duc une Bible dont elle lui fait hommage. Pendant quatre mois, il se tient coi; enfin, le 27 août, il la remercie et sollicite la faveur de la voir. Cette première entrevue n'eut lieu que le 12 novembre. Miss J..., qui attend le duc, s'est agenouillée et supplie Dieu d'être avec elle, de l'assister de son esprit. Elle le consulte pour savoir quelle toilette elle doit faire, et Dieu lui ordonne de mettre une vieille robe de mérinos vert, tournant au noir. Si elle plaît dans cet accoutrement peu flatteur, c'est que Dieu l'aura voulu.

Le duc entre; elle admire sa noble tête, sa chevelure argentée, et lui tend la main, en disant : « Que de bonté de la part de votre grâce! » A peine l'a-t-elle fait asseoir : « Je veux vous montrer mon trésor. » Son trésor est sa grande Bible, qu'elle ouvre au IIIe chapitre de l'Évangile selon saint Jean. Au moment où elle lisait le VIIe verset : « Il faut que vous naissiez de nouveau, » — le duc lui prend la main et s'écrie : « Oh ! combien je vous aime. *Oh! how I love you!* » C'était son premier mot. « Dieu seul, pensa-t-elle, a pu par l'influence de son esprit décider le duc de Wellington à m'aimer plus que toute autre femme dès le premier moment qu'il m'a vue. »

Il est fâcheux de débuter dans une liaison par une méprise. Ici la méprise est double; de part et d'autre on se repaît d'illusions. Wellington se flatte de commencer un de ces petits romans qui servaient d'épices à ses vieux jours. De son côté, miss J... conçoit le fol espoir d'épouser un jour le duc, veuf depuis quelques années. Elle a l'esprit trop faux et trop court pour songer à la difficulté de son entreprise, à la distance qui sépare une petite fille sans naissance et sans fortune de ce très grand personnage, à qui les rois, les reines et les princes prodiguent les égards et les empressemens. Il est écrit, sans doute, qu'elle deviendra duchesse de Wellington. N'est-elle pas à la hauteur de toutes les situations? Ne porte-t-elle pas à sa ceinture les clés du paradis? Le Seigneur l'a choisie pour être l'instrument de ses desseins; il la prédestine à la gloire éternelle, et dès cette vie il veut se glorifier dans son humble personne, en montrant que, lorsqu'il le commande, les fronts les plus superbes plient sous ses décrets. Si elle épouse le duc, elle lui fera autant d'honneur qu'il pourrait lui en faire. Elle s'en explique nettement dans son journal: « La grâce de Dieu, écrit-elle encore, est au-dessus de tout autant que le ciel est au-dessus de la terre, et je ne renoncerais pas à un de ses gracieux sourires pour devenir l'impératrice d'un millier de mondes, mon bien-aimé et précieux duc fût-il désigné par le ciel pour partager mon trésor. » Jusqu'à la fin elle caressera sa chimère; mais le miracle ne s'est point accompli. Il faut croire qu'elle s'était trompée sur les intentions de la providence ou que Dieu s'est ravisé.

On se revoit, et des deux côtés on s'obstine à se méprendre. Le duc, plus enflammé de jour en jour, demande à cette jolie folle si elle consent à lui appartenir à jamais, et il s'écrie deux ou trois fois: « Il faut que ce soit pour la vie! *This must be for life!* » — « Oui, réplique-t-elle, si c'est la volonté de Dieu. » Il la quitte pour se rendre auprès du roi. — « Que ne rendez-vous plutôt visite au roi des rois! » lui dit-elle. A peine est-il sorti en annonçant qu'il ne tardera pas à revenir, elle se barricade, se jette à genoux et prie. A son retour, il trouve la porte fermée. Elle lui ouvre et lui dit: « Je me suis agenouillée pour conjurer Dieu de me prendre sous sa garde. » Il baisse les yeux et demeure silencieux. Cet homme très réfléchi commençait à comprendre, et il craignait de s'être embarqué dans une méchante affaire, dans une aventure désagréable.

Il est plusieurs semaines sans reparaître et sans donner de ses nouvelles. Cette prédestinée, qui était à sa façon une grande coquette, étonnée et confuse de ne pas le voir revenir, lui écrit qu'il a troublé son âme, qu'elle le supplie de cesser désormais ses visites, que c'est la volonté de Dieu. Contrairement à son attente, la réponse très froide qu'elle reçut était ainsi conçue: « Ma chère miss J.., j'ai reçu votre

lettre. Je vous prie de vous rappeler ce qu'il m'est échappé de vous dire la seconde fois que je vous ai vue, et vous ne serez pas surprise si j'approuve entièrement la résolution que vous avez arrêtée et dont vous me faites part. »

A son tour, elle avait compris. Elle n'avait ni la douceur ni la timidité d'une colombe. Elle entre en fureur. Eh ! quoi, il avait donc sur elle de méprisables et criminels desseins ! Il a souillé de ses désirs impurs une fille de Sion ! Pour qui l'avait-il prise? Elle le traite de serpent dont la morsure donne la mort éternelle; elle s'étonne que Dieu ne l'ait pas étendu raide à ses pieds. Il se replie, se retire en bon ordre, comme il avait fait devant Masséna, et en s'excusant de son mieux, il déclare à sa chère miss J... qu'il est désolé d'avoir pu lui déplaire, il proteste à plusieurs reprises qu'il respecte infiniment sa personne et ses vertus; mais il ajoute: « Que dirait-on de moi, si à l'âge de soixante-dix ans bientôt, j'allais épouser une jeune femme dont je pourrais être le grand-père ? »

Les hommes les plus avisés, les plus circonspects font des fautes; le duc de Wellington a payé la sienne, sans songer un moment à nier sa dette. Dix-sept ans durant, miss J... va le bombarder de ses lettres. Il les reçoit, il les lit et se croit tenu d'en accuser réception; elle pourra se vanter un jour qu'il lui a écrit jusqu'à 390 billets. La plupart, il est vrai, sont fort courts; en revanche, les homélies qu'elle lui adresse et qu'elle hérisse de citations bibliques sont interminables; quelques-unes ont dix-neuf pages, et le style n'en était point onctueux. Qu'elle écrivît ou discourût, son éloquence se distinguait par une redoutable sécheresse; on croyait entendre mugir ce simoun qui jaunit les feuilles, tue les fleurs et fait taire les oiseaux. Le duc la supplie en vain d'être un peu moins prolixe; il lui représente humblement que l'Administration des postes taxe d'office les excédens de poids, que ses lettres lui reviennent fort cher; son bourreau ne tient aucun compte de ses doléances. Non contente de l'assassiner de ses volumineuses épîtres, elle lui envoie des hymnes, des prières, des livres de piété, de petits traités édifians. Il se résigne à accepter les missives, il proteste contre les paquets. Jusqu'à la fin, il en recevra. Le moyen de faire entendre raison à une inspirée? C'est Dieu qui ordonne, elle obéit. Pourquoi donc lui a-t-il dit un jour qu'il l'aimait? pourquoi lui a-t-il demandé si elle voulait être à lui pour toujours? Il a péché, il expie, mais il n'épousera pas.

Ajoutez que miss J... était la personne du monde la plus irritable, la plus colérique, que cet ange était aussi susceptible qu'un démon. Elle se choque, se fâche de tout. Il a eu l'imprudence de lui confesser qu'il brûlait ses lettres. Elle lui remontre que c'est un crime de brûler des sermons écrits pour son bonheur éternel. Cette fois, il tient bon.

« Il est impossible au duc, réplique-t-il, de garder les lettres de miss J... Elles sont en général fort longues et se suivent à de très courts intervalles. Si le duc les conservait, d'autres que lui pourraient les voir. Il les détruit aussitôt qu'il les a lues et comprises. » On reconnaît l'homme soigneux de sa renommée, qui n'a jamais craint les boulets, mais qui a toujours eu peur du ridicule, et qui se dit : « Que penseraient de moi mes héritiers s'ils trouvaient ce fatras dans mes tiroirs? » Mais ce qui allume bien davantage encore la bile de miss J.., ce qui la met hors d'elle-même, c'est qu'il s'est permis de signer d'une simple initiale quelques-uns de ses billets et d'y apposer un cachet sans armoiries. Elle se dit insultée, outragée : « Désormais je refuserai de recevoir toute lettre qui ne portera pas toutes les marques du respect qui m'est dû. » A quoi il répond : « Ma chère miss J.., j'avais toujours cru que ce qu'il y a d'important dans une lettre, c'est le contenu. » Il aura beau faire, elle ne le trouvera jamais assez respectueux. Il l'a désirée et ne l'a pas épousée : elle s'en venge en lui faisant mille chicanes, mille incartades, en le tourmentant de ses reproches et de ses soupçons. Il en est réduit à lui dire : « Je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser et je vous offense toujours. Je ne sais plus comment m'y prendre pour vous plaire. »

L'éditeur de cette correspondance, Mme Terhume Herrick, estime que la longanimité du duc de Wellington dans cette affaire fut non-seulement admirable, mais prodigieuse, qu'elle tient du miracle. Je crois cependant qu'en l'examinant de près, ce miracle s'explique. Mais avant tout, il faut distinguer les temps. Il y eut plusieurs périodes, plusieurs phases dans cette liaison qui procura au vert et noble vieillard si peu de plaisirs et tant de désagrémens.

N'oublions pas que miss J... était fort jolie, qu'il était fort épris, et qu'un cœur vivement touché ne se désabuse pas tout d'un coup. Pendant bien des mois encore, il conserva quelques illusions et une vague espérance d'apprivoiser cette gazelle très sauvage, très belliqueuse, qui prenait tout de travers et répondait aux caresses en donnant de la corne. On était resté deux ans sans se voir. « Ainsi le voulait le Seigneur des seigneurs, lisons-nous dans le journal; il est jaloux de son saint nom. » Le duc a fait une chute, il s'est blessé au genou. A peine guéri, il se présente chez miss J... le 19 octobre 1836. Il a le verbe haut et le commandement bref; il donne des conseils qui sont des ordres; il dit : « Vous ferez ceci, vous ferez cela. » Elle lui répond sur un ton de bravade qu'elle connaît son devoir, que la volonté divine est la règle de toutes ses actions. Après l'avoir remis à sa place, elle se radoucit, devient aimable, lui demande des nouvelles de son genou. « Il parut charmé, et brusquement il poussa sa chaise pour se rapprocher de moi, ce qui

naturellement eut pour effet de me faire reculer la mienne aussi loin que l'exigeait mon christianisme. Je bénis Dieu, ajoute-t-elle, de la force qu'il me communiqua dans cette rencontre par l'effusion de sa grâce ; le duc m'apparut comme un être fort insignifiant en comparaison de celui dont la faveur m'est plus précieuse que la vie. » Cette fois, le duc se tint pour battu ; il n'appela pas de sa défaite, il ne tenta plus rien. Il avait vaincu à Waterloo, mais, à sa honte, il avait perdu la bataille des chaises.

Depuis ce jour, la jeune femme qui le prêche, l'endoctrine, en rêvant de l'épouser, n'est plus à ses yeux qu'une folle incurable. Elle l'obsède, mais de temps à autre ses extravagances l'amusent. Toujours prudent et toujours poli, il aura pour elle des ménagemens ; s'il la poussait à bout, Dieu sait de quoi elle serait capable, et il a horreur des éclats. Il est bon de considérer que depuis longtemps il avait fait son apprentissage dans l'art de vivre avec les fous. Avant que la reine Victoria montât sur le trône, l'Angleterre avait eu deux rois qui, sans tomber en démence comme George III, avaient l'esprit détraqué et une fêlure au cerveau. Wellington avait été leur ministre et il avait su les prendre.

C'était un vrai maniaque que ce George IV, dissipateur de l'argent d'autrui, avare du sien, qui prétendit un jour n'avoir pas une guinée pour fournir l'enjeu d'un pari, et dans les tiroirs duquel on découvrit, après sa mort, dix mille livres sterling en or, perdues dans un amas de bibelots et de mèches de cheveux de femmes, de toute nuance, de toute longueur, encore couvertes de poudre et de pommade. Ce roi qui, hormis sa parole, ne donnait et ne jetait jamais rien, était un infatigable discoureur. Wellington avait pour principe de ne jamais l'interrompre ; il le laissait s'époumonner et épuiser en bavardages sa force de résistance, après quoi il le ramenait tranquillement à la question et en obtenait ce qu'il voulait. « Je le connais si bien, disait-il, que j'en fais ce que je veux ; avec quelqu'un qui se laisserait intimider, il serait intraitable. » Quant à Guillaume IV, dont on disait que « son ignorance, sa légèreté et sa faiblesse faisaient de lui la plus accomplie des vieilles ganaches de ses états, » il tenait en toute rencontre des propos si incohérens, si ridicules et si absurdes que les assistans ne pouvaient s'empêcher de rire et de rougir à la fois. Dans un moment de crise, où il s'agissait de prendre de graves et promptes décisions, comme il conférait avec Wellington, il lui dit tout à coup : « Je suis en train de penser qu'il manque quelque chose à mon royaume de Hanovre. Duc, vous êtes maintenant mon ministre. Je vous prie de songer à ceci : il me conviendrait fort de m'approprier un morceau de la Belgique, qui ferait à merveille l'affaire du Hanovre. Ne l'oubliez point, n'est-ce pas ? » Après cette éloquente digression, il rentra dans le sujet.

Quand Wellington avait une affaire à traiter avec un roi de peu de cervelle, il se faisait une loi de joindre la parfaite franchise à la parfaite patience. Il en use de même envers miss J.., lorsqu'elle l'inonde de ses copieuses écritures et qu'avec un zèle opiniâtre que rien ne rebute ni ne lasse, elle travaille à le soustraire à l'éternelle damnation. Le royaume du ciel était son Hanovre, elle tâchait de l'arrondir. Il répond de loin en loin, et il mêle aux propos aimables, presque affectueux, de narquoises remontrances, souvent piquantes dans leur simplicité tout unie : « Vous m'assurez que Dieu vous dirigera; il le fera sans doute, mais il nous a donné une intelligence, la faculté de comparer et de réfléchir, de discerner ce qui est vrai et ce qui est faux, et il nous demande d'exercer notre jugement dans toutes les matières que nous sommes capables de juger... Nous différons de sentiment, vous et moi. Je pense que nous sommes responsables de nos propres affaires ; vous pensez au contraire que nous ne le sommes que de nos devoirs envers le Tout-Puissant, qui se charge de tout le reste. Sans doute je me trompe; vous en savez sur ce point plus que moi. » Souvent aussi, il lui représente que ses nombreuses occupations, qu'elle méprise, ont pour lui beaucoup d'importance, qu'il n'admettra jamais qu'un homme perde son temps ou compromette le salut de son âme en servant son souverain et son pays. Un autre jour, avec plus de sécheresse, il s'excuse de ne pas aller la voir. Ses heures de liberté sont rares, et il les consacre à son repos. « Je suis occupé de six heures du matin à minuit. Dieu a fait de telle sorte ses créatures, que même ce noble animal qu'on appelle l'homme a besoin de se rafraîchir, de se nourrir et de se reposer comme les autres. Ne me demandez que ce que je puis vous donner sans négliger mes devoirs. Je vous rendrai visite quand je pourrai, quoique rien ne me soit plus désagréable que d'être escorté de toute une populace, comme je le suis toujours quand je vais dans le quartier que vous habitez. »

Il restera courtois, mais de plus en plus la note ironique et sèche s'accentue. Sept ou huit ans après sa première connaissance avec miss J.., sa santé avait reçu une soudaine et rude atteinte. Il n'avait plus sa belle prestance d'autrefois, il s'était subitement affaissé, sa figure s'était creusée, et il se raidissait, comme le disait un de ses amis, pour jouer le dernier acte de sa vie. Le 13 février 1840, il avait eu une grave attaque. On le croyait perdu, il se remit avec une rapidité qui étonna les médecins; mais il avait désormais l'ouïe dure, et son humeur s'assombrit. Jusqu'alors, il était tout à tous et il aimait les commérages. Son plus grand plaisir était d'être consulté; il apaisait les tracasseries, il étouffait les querelles. Il savait gré à ses amis de le prendre pour confident et pour arbitre dans toutes leurs petites affaires personnelles, dans leurs petites intrigues politiques, mondaines ou galantes, et il

leur donnait des conseils fort sages. Du jour au lendemain, il fut atteint de la manie de se clore, de ne plus recevoir personne ; il se rendit inaccessible à ses proches eux-mêmes, une demande d'audience le jetait dans une violente colère. « C'était, nous dit Gréville, un état morbide qui frisait la folie. »

Il était naturel que ses rapports avec miss J... se ressentissent de ses nouvelles dispositions. Aussi bien, elle n'avait plus vingt ans, et les dévotes qui se fâchent vieillissent vite. Mme de Liéven sur le retour, causant avec un ambassadeur d'Espagne, lui demanda ce qu'il pensait de la ravissante lady Seymour. Le galant Espagnol la regarda d'un air tendre et répondit : « Elle me paraît trop jeune et trop fraîche, j'aime les femmes un peu passées. » Le duc de Wellington était d'un autre avis ; il goûtait peu les fleurs à demi passées, il exigeait qu'on fût fraîche et jeune. « J'accomplis tous mes devoirs mondains le mieux que je peux. Miss J... méprise les choses d'ici-bas ; mais si tout le monde suivait son bon exemple, le monde en pâtirait... Le feld-maréchal duc de Wellington présente ses complimens à miss J... Il avait cru comprendre qu'elle désirait ne plus entendre parler de lui. C'est pour cela qu'il n'écrivait pas, et, s'il écrit aujourd'hui, c'est par pure courtoisie. » On voit qu'il cherche à rompre ; mais on ne rompt pas avec miss J... Essaie-t-on de lui échapper, elle s'attache, elle se colle, on reste pris dans sa glu. Le refroidissement du duc la navrait ; elle l'imputait à Satan, qui avait juré de lui reprendre l'âme qu'elle voulait donner à Dieu.

Cette liaison finit, comme beaucoup d'autres, par une demande d'emprunt. Miss J... avait perdu sa santé, il lui était venu une tumeur au sein. Son état exigeait de grands soins, et malheureusement ses affaires s'étaient dérangées. Elle se dit que « l'or et l'argent sont à Dieu, qui en dispose à son gré, » et elle recourut au duc, lui exposa sa situation, implora son secours. Quoiqu'il se montrât quelquefois généreux, il n'était pas tendre pour les souffrances d'autrui, qu'il traitait volontiers de maux imaginaires. Toutefois il consentit à venir en aide à miss J... ; mais il lui fit connaître son bon vouloir sur un ton fort maussade. Il l'assure « qu'il n'a jamais lu un exposé d'embarras pécuniaires tel que celui qu'elle lui adresse. » Combien veut-elle ? Où et quand doit-il verser la somme ? Il l'engage à écrire lisiblement sa réponse. Elle est furieuse et refuse de s'expliquer davantage. Là-dessus, il se retire, déclare qu'à son humble avis, tout compté, tout rabattu, elle peut se passer d'un secours immédiat. Nouvel accès de fureur de miss J... Il était dans son caractère de refuser avec hauteur ce qu'on ne lui offrait pas. Elle écrit au duc qu'elle lui retournera toute lettre chargée qu'il pourrait lui envoyer. Elle n'aura pas à se défendre, il n'enverra rien. C'est une brouille, ce n'est pas une rupture. Sur le point de déména-

ger, elle a l'obligeance de lui donner sa nouvelle adresse, pour qu'il sache où la trouver s'il a besoin de ses conseils spirituels ; et, sans attendre qu'il les réclame, elle l'en accable. Un siècle aurait pu s'écouler avant qu'elle eût vidé son sac, avant que sa fontaine de lait aigre-doux eût tari.

Le 29 novembre 1852, elle apprit que le duc venait de mourir sans s'être converti et sans l'avoir épousée. Peu de temps après, elle partit pour rejoindre sa sœur, mariée et établie en Amérique. La vie commune leur fut bientôt insupportable, elles se séparèrent. Miss J... est morte à New-York en 1862.

Le duc avait joué de malheur. Si redoutable que soit la race des convertisseuses, on en connaît qui ont de l'aménité, du charme et de l'onction. Miss J... était une dévote chagrine, irascible, acariâtre, au sourcil superbe. Elle se prosterne, s'anéantit sans cesse devant le Seigneur ; quand elle se relève, sa tête se perd dans les nues, elle se sent l'égale des dominations et des trônes, les reines de la terre ne lui vont pas à la ceinture. Elle est un vase d'élection dans lequel le Très-Haut a mis toutes ses complaisances. Sa vie est une suite de miracles, toutes ses pensées lui viennent du ciel, c'est le Saint-Esprit lui-même qui lui indique les cas où elle doit mettre sa robe de mérinos vert. Il lui fallait un Dieu qui ne fût qu'à elle, un Dieu qu'elle absorbât tout entier sans lui laisser une minute pour s'occuper de l'univers.

Il est certain que le duc de Wellington s'est montré aussi patient dans ses relations avec miss J... qu'il avait été ferme, constant et méthodique dans la guerre d'Espagne. Mais sa patience ne fut pas celle d'un saint : les saints résistent à leurs curiosités et ils ne sont pas en quête d'un hochet pour amuser leurs cheveux blancs. Ce n'était pas non plus la patience d'un ange ; pour consoler miss J... de ne l'avoir pas épousée, un ange lui aurait fait une pension. C'était la sagesse d'un philosophe pratique, qui, ayant commis une imprudence, se dit : « Tu l'as voulu ! Tirons-nous de ce mauvais pas en galant homme. » Le duc avait pour principe qu'on doit subir de bonne grâce les conséquences de ses fautes et la peine à laquelle on s'est condamné soi-même, que, quand le vin est tiré, il faut le boire. Ce vin était du vinaigre ; il a fait plus d'une fois la grimace, mais il a bu.

G. VALBERT.

REVUE LITTÉRAIRE

A PROPOS DU *MARCHAND DE VENISE*.

Shylock, comédie en 3 actes et 7 tableaux, en vers, d'après Shakspeare, par M. Edmond Haraucourt, musique de M. Gabriel Fauré.

Après cent cinquante ans d'hésitation ou de résistance, — et aussi d'un peu de mauvaise volonté, — sommes-nous enfin à la veille de comprendre Shakspeare; et ce que n'avaient pu, depuis deux siècles bientôt, ni traducteurs, ni adaptateurs, ni commentateurs, ni acteurs, la persistance et l'heureuse obstination d'un seul homme seraient-ils sur le point de le faire ? On entend bien que je parle ici du directeur de l'Odéon. Non content, en effet, de nous avoir rendu *Macbeth* ou *Othello*, c'est ce qu'il y a dans Shakspeare, sinon de plus anglais, mais assurément de plus shakspearien, qu'il s'est donné la tâche, quelque peu hasardeuse, de nous faire goûter; c'est *le Soir des rois*, c'est *le Songe d'une nuit d'été*, c'est *Beaucoup de bruit pour rien*, c'est *le Marchand de Venise;* et bien loin de composer, comme ses prédécesseurs, avec les habitudes ou les préjugés du public, c'est ce qu'il y a de plus contraire peut-être aux traditions de notre répertoire qu'il nous a fait applaudir sur la scène du « second Théâtre-Français. » *Le Soir des rois*, élégamment traduit ou *adapté* par M. Auguste Dorchain, sous le titre

de *Conte d'avril*, n'avait guère qu'à moitié réussi; le nom respecté de Shakspeare avait mal défendu *le Songe d'une nuit d'été* contre la paraphrase que M. Paul Meurice en avait tirée; mais, depuis lors, *Beaucoup de bruit pour rien*, imité d'assez près et assez heureusement par M. Louis Legendre, avait presque conquis le public français à ce qu'il y a de plus romanesque dans la comédie de Shakspeare; et, ce qu'avait commencé *Beaucoup de bruit pour rien*, le succès du *Shylock* de M. Edmond Haraucourt, librement inspiré du *Marchand de Venise*, pourrait bien l'avoir achevé l'autre soir. Nous en félicitons également le poète, qui, s'il a pris sans doute quelques libertés avec le texte de Shakspeare, n'en a pas pris beaucoup plus que les Anglais eux-mêmes; nous en félicitons le directeur de l'Odéon, dont le goût, l'expérience et la dévotion pour Shakspeare ont vraiment su faire passer jusque dans le décor et dans la mise en scène quelque chose de la poésie pénétrante et subtile de l'original; — nous en félicitons aussi les auteurs de *Germinie Lacerteux* et de *la Bête humaine:* M. Edmond de Goncourt et M. Émile Zola.

Car, si le froid, comme on l'a très bien dit, est agréable pour se chauffer et s'il ne l'est même que pour cela; ainsi, la fréquentation des cuisinières est bonne pour créer dans nos esprits bourgeois un préjugé vaguement favorable aux duchesses, et le *naturalisme*, en général, pour nous faire sentir le prix de son contraire. Lassés que nous sommes aujourd'hui de cette lugubre parodie de la vie réelle que l'on nous donne depuis vingt-cinq ou trente ans pour en être la fidèle image, c'est le *naturalisme*, on n'en saurait douter, qui nous a rendus heureusement aveugles aux invraisemblances dont se choquait encore, dans la comédie de Shakspeare, si romanesque et si poétique à la fois, la logique trop exigeante, et un peu courte aussi, de nos pères. Il est doux de rêver, et d'extravaguer au besoin, avec les amoureux de Shakspeare, sous d'autres cieux et dans d'autres jardins que le parc de Montsouris ou les Buttes-Chaumont. Assez de « crèmeries » et « d'assommoirs; » plus de concierges ni de blanchisseuses, de Jupillon ni de Coupeau; toutes les Gervaises pour une Portia, toutes les « buées » pour un clair de lune, et tous les fiacres pour une gondole! C'est parce que le *naturalisme*, en supprimant le romanesque et la poésie dans l'art, nous les a rendus d'autant plus nécessaires qu'ils se rencontrent rarement dans la vie, c'est pour cela que, comme autrefois les très naïfs et très rudes spectateurs du théâtre du Globe, nous sommes prêts à suivre Shakspeare par tous les chemins où l'inépuisable fantaisie de son imagination le mène.

Mais, d'autre part, comme en habituant nos oreilles à des grossièretés inouïes jusqu'alors sur une scène française, le *naturalisme* nous a rendus insensibles à ce qu'il y avait dans Shakspeare de plus révol-

tant pour l'ancienne politesse, c'est grâce encore à lui que si l'invraisemblance des aventures de Bassanio nous amuse ou nous enchante, les plaisanteries hardies de Lancelot ne nous indignent plus : elles nous font seulement sourire. Si le langage des bouffons ou des valets de Shakspeare n'est pas toujours celui de la bonne compagnie, si de la bouche même de ses héroïnes il sort quelquefois des serpens et des crapauds parmi les perles ; non, nous ne sommes presque plus capables désormais de nous en apercevoir. Nous avalons comme de l'eau les calembours ou les obscénités qui remuaient, il y a quatre cents ans, le gros rire des bateliers de la Tamise. Et, puisqu'il n'est pas enfin de mal en ce bas monde qu'un peu de bien, dit-on, ne compense, si c'est une part du génie de Shakspeare que d'avoir mieux connu qu'aucun poète les rapports réels et les justes valeurs des choses, il n'était pas inutile, pour le mieux apprécier, que nous eussions passé par l'expérience du *naturalisme*.

On connaît assez *le Marchand de Venise*, l'histoire du contrat de Shylock et celle des coffrets de Portia. Drame ou comédie, les traducteurs et les commentateurs ne s'accordent pas tous sur le nom qu'il convient de donner à la pièce, mais il suffit qu'immédiatement au-dessous des grands drames, de *Jules César* et de *Cléopâtre*, d'*Othello*, de *Macbeth*, du *Roi Lear* ou d'*Hamlet*, ils l'aient tous mise au rang des chefs-d'œuvre de Shakspeare. « En ce qui touche le plan, dit Hallam, je ne crois pas que *le Marchand de Venise* ait été surpassé dans les annales d'aucun théâtre » ; et Schlegel dit de son côté que, « très populaire (je pense qu'il veut dire très propre à intéresser le moins savant et le plus naïf des publics), très frappante à la représentation, la pièce est en même temps pour les connaisseurs une merveille de l'art. » On trouvera d'ailleurs dans le livre de M. Mézières : *Shakspeare, ses œuvres et ses critiques*, avec une excellente analyse de la comédie, le spirituel résumé de beaucoup de belles choses que les Allemands en général y ont vues ou cru voir. L'un, c'est Ulrici, y a découvert la démonstration de cette belle maxime : « que ce n'est pas le droit strict, mais la bienveillance mutuelle qui fait le lien des sociétés humaines : *Summum jus, summa injuria.* » L'autre, c'est Gervinus, en a prétendu faire « un réquisitoire en règle contre l'argent, l'idole du monde et l'amorce des sots. » Je ne dis rien de ceux qui, sans égard au titre du *Marchand de Venise*, réduisant la pièce tout entière au rôle de Shylock, et le rôle de Shylock à la réplique célèbre : « Est-ce qu'un Juif n'est pas nourri des mêmes alimens, blessé par les mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, échauffé et refroidi par le même été et par le même hiver qu'un chrétien ? » ont essayé d'en faire une sorte de plaidoyer en faveur de la tolérance et des droits de l'humanité : je crois seulement

qu'ils se trompent. Enfin, si l'on est curieux de connaître les sources où le poète a puisé, — car peut-être sait-on que Shakspeare n'*inventait* rien, non plus que Molière, dans le sens où l'on entend aujourd'hui ce mot; mais il *démarquait;* et d'une ballade populaire, qui courait les tavernes de Londres, en y mêlant un conte impudique, il composait un chef-d'œuvre ; — les notes et préfaces des traductions de François-Victor Hugo et de M. Émile Montégut contiennent toutes les indications que l'on puisse désirer.

Mais ce qui pourrait être plus intéressant, — puisque *le Marchand de Venise* est réputé le chef-d'œuvre de la comédie de Shakspeare, — ce serait d'essayer de dire, non pas précisément en quoi consiste la comédie de Shakspeare, mais l'espèce de plaisir, très certain et pourtant très vague, presque diffus, très vif et cependant indéterminé, très complexe surtout, et très *composite*, si je puis ainsi parler, dont elle est pour nous l'occasion ou le prétexte autant que la cause. Ce que nos pères goûtaient jadis dans le *Marchand de Venise* ou dans *Beaucoup de bruit pour rien*, — qu'aussi bien ne goûtaient-ils guère, — c'en était quelques scènes et quelques caractères, celui de Shylock, par exemple, où, retrouvant quelques traits de celui d'Harpagon, ils en abusaient aussitôt pour donner la préférence à Molière. Mais nous, c'est autre chose aujourd'hui que nous y goûtons; et, qui pourrait le dire, il aurait, sans presque y songer, retracé l'instructive histoire de toute une révolution de la critique et du goût.

Vérone, Venise, Messine, la poésie des lieux : voilà ce que nous en aimons d'abord ; et la poésie des noms : Rosalinde et Portia, Troïlus et Cressida, Obéron, Titania, Orlando, qui suffisent tout seuls à renouveler confusément en nous quelque chose des impressions qu'ils éveillaient dans l'âme de Shakspeare lui-même. Car il ne connaissait sans doute autour de lui ni de Titania, ni de Troïlus; il n'avait jamais vu ni Venise, ni Vérone ; mais ces noms, en sonnant harmonieusement à son oreille, évoquaient avec eux pour lui tout un long cortège d'impressions fortes et exquises, — des formes, des couleurs, des parfums, qu'il fixait dans sa prose ou qu'il concentrait dans ses vers. Autant, en effet, qu'à l'Angleterre d'Élisabeth et des premiers Stuarts, j'oserais dire de l'auteur du *Marchand de Venise* qu'il appartient à l'Italie de la Renaissance. Ou plutôt encore, dans le temps qu'il a vécu, les littératures nationales de l'Europe n'existaient pas, ne vivaient pas d'une vie qui leur fût propre, n'étaient enfin que l'expression locale d'une littérature universelle dont l'Italie conduisait le chœur. Et je ne sais pas si l'Italie de Shakspeare est la vraie pour les historiens, — j'aurais même des raisons de croire le contraire, — mais elle l'est devenue pour nous. Vérone c'est Juliette, et Othello c'est Venise. Léonard ou Raphaël, Corrège, Titien ou Véronèse n'ont pas déterminé plus définitivement

pour nous la grâce ou l'élégance, l'opulence ou l'éclat de la beauté italienne que Shakspeare n'en a fait la psychologie passionnelle. Et c'est, comme je disais, ce que nous aimons d'abord en lui : la sensation qu'il nous donne de l'Italie de la Renaissance, la poésie du décor et du nom, — puisqu'il y a des noms harmonieux et des lieux poétiques. Médan n'en est pas un.

On remarquera que ce genre de plaisir est peut-être d'autant plus vif qu'il est plus vague et plus diffus, et c'est encore ce que nous aimons aujourd'hui dans la comédie de Shakspeare. Puis-je ici me servir d'une expression à la mode? Oui, sans doute, puisque j'essaie de définir un plaisir nouveau. La comédie de Shakspeare agit sur nous par *suggestion;* elle provoque et détermine en nous des *états d'âme* très généraux, très divers, et surtout très instables; elle nous fait passer tour à tour et tout entiers dans des sensations très mobiles, très changeantes, et très fortes. Telle est l'une au moins des raisons de ces changemens de décor qui rendraient la représentation du *Marchand de Venise* ou de *Beaucoup de bruit pour rien* matériellement impossible, si l'on voulait se conformer aux indications du poète. Mais si l'on pouvait s'y conformer, comme on comprendrait mieux encore le plaisir que nous éprouvons à suivre cette mobilité de la scène et, si je puis ainsi dire, ce vagabondage de l'action! De là encore, — dans la comédie de Shakspeare, et notamment dans le *Marchand de Venise,* — de là ce mélange du tragique et du comique, dont autrefois nos romantiques ont si peu compris le véritable objet quand ils l'ont voulu rapporter à l'imitation de la vie quotidienne, où les larmes, disaient-ils, sont toujours près du rire, et le drame, par conséquent, voisin du vaudeville. Mais ni le *Marchand de Venise*, ni *Beaucoup de bruit pour rien*, ni le *Songe d'une nuit d'été* ne sont des imitations, même lointaines, de la vie : ils en sont des transpositions; et bien loin que dans la comédie de Shakspeare le mélange des genres imite la réalité, il la défie, au contraire, et, en la travestissant, il s'en moque. Et de là procède, enfin, ce que l'on pourrait appeler le caractère musical, non-seulement des drames, mais aussi et surtout des comédies de Shakspeare. Comme la musique, en effet, c'est par enveloppement et par insinuation qu'elles opèrent, et dans le plaisir qu'elles nous procurent, il y a quelque chose de plus que de la volupté, il y a de la sensualité. Les musiciens ne l'ont-ils pas bien su, qui se sont inspirés si souvent, qui s'inspireront bien souvent encore des drames de Shakspeare, précisément parce que le contour en est inachevé, que le dessin précis de l'intrigue ou des caractères n'y limite pas la puissance du rêve, et que la vertu de suggestion latente en est inépuisable? Mettez donc *Andromaque* ou *Bajazet* en musique!

Une autre cause encore ou un autre élément du plaisir que nous

donnent les comédies de Shakspeare, c'est qu'elles sont de leur temps, et ce temps, en Angleterre, comme chez nous d'ailleurs et comme en Espagne, c'est celui de la confusion ou de l'indétermination des genres. Il nous plaît, dans *le Marchand de Venise,* de voir non-seulement le drame y côtoyer la comédie, et la féroce lamentation de Shylock alterner avec les madrigaux de l'heureux amant de Portia; mais encore la tragédie s'y mêler à l'opérette, comme quand Portia, sous la robe de l'avocat Bellario, tire des griffes du juif le noble Antonio; et des scènes de grand opéra, comme celle des coffrets, succéder à des scènes de pur vaudeville, telles que celle de Lancelot avec son bonhomme de père. Même une certaine inexpérience, une certaine gaucherie de facture nous y semble faire un heureux mélange avec la subtilité, la préciosité, l'*euphuisme* du style ou le raffinement, l'ampleur, la profondeur de la pensée. C'est à peu près ainsi que, dans les tableaux des très vieux maîtres de la Flandre ou de l'Italie, je ne sais quelle faiblesse ou quelle puérilité de l'exécution, qui laisse transparaître en quelque sorte à nu l'intensité du sentiment, en double aujourd'hui pour nous l'intérêt et le prix. Nous les aimons, de connaître si peu les roueries de l'art, et, — fatigués que nous sommes de voir autour de nous tant d'habileté de main concourir d'ordinaire avec si peu de génie, — nous les aimons, ces primitifs, d'avoir été si délicieusement maladroits. Shakspeare aussi est un primitif. Cinquante ou soixante ans plus tard il eût fait comme les autres, il eût réglé sa fantaisie, il eût cherché la perfection dans la mesure, il eût séparé, dans ses drames ou dans ses comédies, ce que la libre esthétique de son temps lui a permis d'y embrouiller. Mais serait-il encore Shakspeare? Et nous, lui sachant un tel gré d'avoir effectivement vécu dans le temps de l'enfance de son art, qui dira que nous ne lui préférerions pas Marlowe, par exemple? l'auteur du *Juif de Malte* à celui du *Marchand de Venise?* Et au fait, de nos jours mêmes, en Angleterre, ne s'est-il pas trouvé des critiques ou des poètes pour proclamer cette préférence?

Cet avantage n'est pas le seul dont son génie soit redevable à son temps, et placé comme il était, sur les confins de deux âges, il doit encore à cette situation d'avoir pu fondre ensemble les souvenirs du moyen âge et les promesses de la renaissance. Puisqu'il n'est ici question que de ses comédies, je ne dirai donc rien de cette veine d'épopée qui circule dans ses drames historiques. Mais n'est-ce pas l'esprit des vieux fabliaux, l'esprit de Chaucer, celui des *Contes de Cantorbéry,* qui respire et qui court dans *les Joyeuses Commères de Windsor* ou dans *le Soir des rois?* l'esprit subtil et chevaleresque de nos cours d'amour et de notre poésie provençale, nuancée seulement d'un peu d'italianisme, dans ces madrigaux si savans, si « souefs, » si précieux,

qu'échangent entre eux ses Florizel et ses Perdita, ses Béatrice et ses Bénédict, ses Bassanio et ses Portia? ou bien enfin l'esprit de nos *Romans de la Table-Ronde*, dans cette adoration mystique et sensuelle à la fois de la femme, d'autant plus ardemment désirée que la conquête en est plus difficile, et d'autant plus respectueusement traitée que l'estime qu'on lui a inspirée d'elle-même en a fait un plus rare et un plus pur joyau? La comédie de Shakspeare, dans la littérature anglaise, a clos le cycle du moyen âge.

Mais, en même temps aussi, tous ces thèmes qu'il emprunte à cette poésie du passé, voyez de quel accent personnel et moderne Shakspeare les a marqués! La femme, qui n'était guère jusqu'alors, comme encore dans *le Roman de la Rose*, que l'expression symbolique de son sexe, devient une personne : elle s'individualise; elle apparaît maîtresse, pour la première fois dans la littérature européenne, unique et souveraine maîtresse de son sort et de sa volonté. Les caractères se précisent; et, pour autant qu'on connaisse les dates des comédies de Shakspeare, on a fait justement observer qu'ayant toujours, dans ses comédies, subordonné l'intrigue à la peinture des caractères, les caractères, à mesure qu'une comédie nouvelle s'ajoute aux précédentes, y sont moins singuliers, moins capricieux, et partant plus humains. *Le Marchand de Venise* en est un admirable exemple, où, sans intention de moraliser, les caractères de Shylock et celui du noble Antonio forment entre eux un si parfait, un si vivant contraste. Et ne sait-on pas que s'il y a quelque part une comédie allégorique ou philosophique, dans l'histoire du théâtre moderne, c'est *la Tempête;* et que c'est Shakspeare seul dont le génie l'a pu réaliser?

Si je voulais insister sur ce dernier point, ce serait l'excuse des commentateurs ; ce serait aussi un trait de ressemblance entre Shakspeare, et... dirai-je les *symbolistes* ou les *décadens?* Je le dirais, si je ne craignais d'être mal compris. Il est certain au moins que, comme eux, Shakspeare est plein d'intentions dont le sens nous échappe; il est certain aussi qu'après tant de commentaires *la Tempête* demeure une irritante énigme ; et, plutôt que de croire qu'en suivant sa fantaisie Shakspeare n'ait rien voulu dire du tout, on se demande au contraire, avec tout son génie, s'il n'a pas voulu faire porter à son art plus de pensée peut-être que la forme dramatique n'en saurait exprimer. On remarquera qu'à leur manière, — qui n'est pas bonne, à notre avis, — c'est ce que disent aujourd'hui ceux qui ne voient dans Shakspeare que le prête-nom de l'auteur du *Novum organum*. Tant de « philosophie » les étonne de sa part, et puisque Bacon en faisait profession, c'est à lui qu'ils trouvent plus naturel d'en rapporter l'honneur. Il est d'ailleurs assez curieux que la question se pose, non pas du tout à l'occasion des grands drames, dont le sens est assez clair, — à

l'exception pourtant d'*Hamlet*, — que je m'accuse de n'avoir pas encore compris, — mais à l'occasion de ses comédies, du *Marchand de Venise* ou du *Conte d'hiver*, de *Cymbeline* et de *la Tempête.*

Ce qu'en tout cas on ne saurait nier, c'est que dans un temps comme le nôtre, où, sous l'action de diverses causes, les genres semblent retourner vers cette indistinction primitive dont les âges classiques les avaient laborieusement tirés, et où les arts échangent entre eux leurs moyens, comme si chacun d'eux avait plus d'ambition que de ressources, la « philosophie » de Shakspeare ne fasse pour nous un grand attrait de ses comédies. On ne la voit pas toujours, mais on y sent circuler une pensée latente; et, jusque dans l'extrême invraisemblance ou dans la vulgarité de quelques-unes de ses intrigues, on est averti par un mot, tout à coup, qui fait lumière, qu'une intention supérieure a présidé au choix, à l'arrangement, au désordre apparent de ces élémens grossiers ou disparates. « Voici, — dit un personnage du *Conte d'hiver*, en parlant de Perdita, — voici la plus jolie fille de basse extraction qui ait jamais foulé la pelouse : il n'est pas un de ses mouvemens, pas une de ses expressions de physionomie qui n'ait une touche de quelque chose de plus grand qu'elle-même, et de trop noble pour ces lieux. » C'est ce que l'on pourrait dire de la comédie de Shakspeare. Elle aussi, elle a quelque chose de « plus grand » qu'elle-même et je ne veux pas dire de « trop noble » pour son objet, mais enfin quelque chose de « plus noble » au moins que le nom, les moyens habituels, et la tradition de la comédie ne comportent.

Autre mérite encore de la comédie de Shakspeare : elle est *optimiste;* le rire même en est consolateur; et si nous essayons d'en tirer la moralité, le poète nous enseigne qu'en ce monde, plus tôt ou plus tard, tout finit par s'arranger. Ce n'est point la leçon qui se dégage de la comédie de Molière, dont l'amertume dans le rire, comme elle en fait la puissance, pourrait bien faire aussi la véritable originalité. « Beaucoup de bruit pour rien, » telle semble être au contraire la devise accoutumée de la comédie de Shakspeare. Il n'y a pas pour lui de situation si désespérée, — pas même celle du noble Antonio, — ni si sombre, qu'on ne puisse l'éclaircir, la dénouer, et la pacifier d'un mot. Lorenzo a enlevé la fille et les bijoux du juif : il épousera la fille, et la dot la suivra. Bassanio a donné la bague de Portia : c'est Portia qui la lui rendra. Les vaisseaux eux-mêmes d'Antonio retrouveront le chemin du port. Et Shylock, que deviendra-t-il ? Il ne lui en coûtera, pour avoir voulu suivre jusqu'au bout l'exécution de son contrat sanguinaire, qu'une moitié de ses biens, et la promesse, quand il mourra, d'en laisser l'autre à sa fille. Qui croirait que la vie fût si accommodante ? Mais on peut toujours l'espérer; — et l'espérance, plus d'une fois, n'a-t-elle pas créé son objet, comme le besoin crée son

organe, l'idée nouvelle des vocables nouveaux, et le désir même, les occasions ou les moyens de se satisfaire?

A la vérité, si Shakspeare est l'auteur du *Marchand de Venise*, on dira qu'il est l'auteur aussi de quelques drames qui finissent moins bien, dans les larmes et dans le sang, comme *Hamlet*, par exemple, ou comme *Othello*. Et, en effet, il faut distinguer non-seulement les genres, mais les époques aussi, comme l'a fait, dans sa très remarquable étude sur *Macbeth*, M. James Darmesteter. « De la fougue à l'angoisse, et de l'angoisse à l'apaisement; enivrement, désespérance, sérénité; d'abord la terre, puis l'enfer, puis un coin du ciel; des éclats de joie, le *de profundis*, puis un grand coup d'aile : *in excelsis :* » ainsi pourrait-on, suivant lui, se représenter la marche ou le progrès du génie de Shakspeare. Ceci revient à dire qu'étant parti de l'*optimisme* de la jeunesse, qui n'est guère que la joie animale de vivre, le poète a fini par aboutir à l'*optimisme* philosophique. Naturellement les tragédies appartiennent à la deuxième époque : les comédies sont de la première et de la troisième, le *Marchand de Venise* est de 1596; *Beaucoup de bruit pour rien* de 1598; le *Conte d'hiver* est de 1610, *la Tempête* de 1611 ou de 1613. Sur une scène comme la nôtre, où le rire fut souvent mauvais, et quelquefois inintelligent, il me semble que cet *optimisme* n'est pas, lui non plus, l'un des moindres attraits de la comédie de Shakspeare; et je serais étonné qu'il ne fût pas de quelque chose dans le succès des récentes adaptations du *Marchand de Venise* et de *Beaucoup de bruit pour rien*.

Ajoutez que ce sont enfin des comédies d'amour, si l'on peut ainsi dire; et, ce que l'amour a de plus fort et de plus subtil, qui jamais, dans aucune langue, l'a mieux exprimé que Shakspeare, — si ce n'est peut-être Racine? Mais Racine, dans son *Andromaque*, dans son *Bajazet*, ou sa *Phèdre*, n'a peint que les angoisses, les tortures ou les fureurs sanglantes de l'amour malheureux : Shakespeare, dans ses comédies, a peint l'amour confiant, heureux et triomphant, celui de Jessica pour Lorenzo, de Portia pour Bassanio. C'est ce que devait un jour essayer Marivaux, et pour bien des raisons, il n'y a réussi qu'à demi. L'amour, chez Marivaux, ne se distingue pas des contrefaçons de lui-même, et il est toujours de si bonne compagnie que l'on doute volontiers de la sincérité. C'est l'imitation de la passion, ce n'est pas la passion même. Musset aurait plus approché du but, étant poète; mais, comme Racine, il est habituellement tragique. Ils n'en ont pas moins l'un et l'autre insensiblement accoutumé le public français à comprendre ou à goûter les comédies d'amour de Shakspeare; et c'est pourquoi sans doute où l'on eût échoué voilà quarante ou cinquante ans, il semble qu'on soit à la veille de réussir aujourd'hui. Notre éducation est faite maintenant. Pour nous intéresser désormais, il n'est pas nécessaire que

l'amour soit malheureux, ou qu'il soit ridicule; c'est assez qu'il soit sincère; comme les peuples heureux, et quoi que l'on en dise, les amans heureux aussi ont une histoire; mais il n'y a que les poètes qui soient capables de nous la conter.

C'est en effet la grande raison qui résume, qui domine, et qui passe toutes les autres : Shakspeare est Shakspeare, et, puisqu'il s'agit du *Marchand de Venise*, je ne puis résister au plaisir de citer ce *duo* du cinquième acte, si bien traduit par M. Edmond Haraucourt :

LORENZO.

O mon âme, vois-tu l'horizon nébuleux
Frémir comme un chœur blond de sylphides dansantes
Qui vont en secouant leurs robes sur les sentes?
Un frisson de parfums berce les bois troublés
Et court sur les coteaux en caressant les blés.
. . . .
Par une telle nuit, du haut des murs de Troie,
Troïlus exhalait sa peine vers la joie
Et pleurait vers la tente où riait Cressida.

JESSICA.

Par une telle nuit, quand Thisbé regarda
Le sentier qui menait vers l'arbre aux figues blanches,
Elle aperçut, rampant parmi l'ombre des branches,
La grande ombre d'un grand lion noir, et s'enfuit...
Vois-tu son voile blanc?

LORENZO.

Par une telle nuit
Didon, seule, et mourant d'un mal inguérissable,
Écoutait le sanglot des vagues sur le sable;
Et tant qu'elle put voir, au bord de l'inconnu
Le dernier des vaisseaux qui fuyaient, son bras nu
Secoua vers les mers le vain rameau de saule.

JESSICA.

Par une telle nuit, les cheveux sur l'épaule,
La sombre Médœa vint cueillir le poison
Qui devait rajeunir les baisers de Jason.

LORENZO.

Par une telle nuit filait une gondole,
Où l'amant trop heureux emportait son idole
Et cette idole avait le nom de Jessica.

Mais, à ce propos, pourquoi dit-on que ce cinquième acte est inutile à l'action? Parce qu'on a déchiré le contrat de Shylock et d'Antonio? C'est oublier, me semble-t-il, que les amours de Bassanio et de Portia sont la cause du contrat, et que, par conséquent, si nous ne savons pas ce que les amans deviennent, la pièce n'est pas terminée. Puisqu'il y a deux

intrigues dans *le Marchand de Venise*, il n'eût pas suffi d'en dénouer une. Mais je dirai de plus que, s'il n'y en avait pas deux, il n'y en aurait pas une, puisqu'il aurait fallu trouver alors une cause tout autre au contrat d'Antonio. Et on prouverait au besoin que cela ne se pouvait pas, puisqu'on aurait gravement altéré le caractère de Shylock et celui d'Antonio. Dans la conception de la pièce, il est même probable que Shakspeare a introduit l'histoire de Portia justement parce que c'était la seule à son avis qui justifiât le contrat. De fort bonnes raisons justifieraient également la présence, au dénoûment, de Lorenzo et de Jessica. Mais si peut-être, comme nous, le lecteur la trouvait assez justifiée par le *duo* que nous avons cité, nous pouvons garder nos raisons.

Ce que j'ai tâché de montrer, c'est qu'il y a vingt-cinq ou trente ans, quand Eugène Scribe régnait encore, et avec lui la superstition de la pièce « bien faite, » on se fût plaint que ce cinquième acte était inutile, ou tout au moins que les quatre autres le faisaient acheter chèrement. J'ai tâché de montrer aussi le progrès que le goût public avait accompli depuis lors. Est-ce bien un progrès ? On pourrait longuement discuter sur ce point, et ce serait le cas de redire qu'il y a progrès et progrès. Car, au fond et en réalité, si nous aimions surtout dans la comédie de Shakspeare ce qu'elle a de conforme, ou, comme on disait jadis, d'*analogue*, à une espèce de dilettantisme qui serait beaucoup mieux nommé de son vrai nom d'indifférence, il ne conviendrait pas de s'en féliciter. En effet, ce serait alors un signe qu'il nous importe peu comment on nous amuse, pourvu qu'on nous amuse ; et que la comédie de Shakspeare ou le dernier des vaudevilles, c'est à peu près tout un pour nous. Il n'y a pas de définition plus précise de la corruption du goût. Et en voici la perversion. Ce serait si peut-être nous aimions la comédie de Shakspeare pour l'inexpérience qu'on a vu qui s'y trahissait, pour l'absence d'art dont il faut bien dire qu'on y rencontre fréquemment la preuve, pour l'incertitude enfin et pour le vague ou pour l'obscurité de la pensée. En ce cas le danger serait plus grand encore. Si l'on ne peut pas demander à une comédie de *prouver* quelque chose, encore faut-il au moins qu'elle ait un sens ; et, de réduire l'art à nous procurer des sensations qui ne nous laissent d'elles-mêmes que le souvenir confus de les avoir éprouvées, c'est assurément lui faire jouer un rôle étrange dans la vie, — qui ne serait pas sans quelque rapport avec celui de sir Pandarus de Troie. L'imagination, la fantaisie, le caprice ont leurs droits, mais la raison aussi a les siens. La comédie de Shakspeare n'est pas toujours raisonnable, et, si je l'ose dire, je crains que ce grand poète n'ait quelquefois extravagué. Ce n'est pas pour cela qu'il faudrait l'applaudir.

Mais ce que je crois plutôt encore, ce que j'aime mieux croire, et ce qui serait la plus consolante explication de la faveur avec laquelle nous accueillerons peut-être demain sur une scène française une adap-

tation du *Conte d'hiver* ou de la *Tempête*, c'est qu'en dépit de bien des différences, il y a plus d'une analogie secrète entre le temps où nous vivons et celui de Shakspeare. Aujourd'hui comme alors, la littérature est plutôt européenne que nationale, on pourrait dire cosmopolite, et les frontières ne sont pas tombées, mais la facilité des communications les a rendues presque idéales : on ne vit pas à Londres, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, on n'y pense pas, et, en vérité, c'est à peine si l'on y parle autrement qu'à Paris. Aujourd'hui comme alors les genres sont confondus; et il est vrai qu'ils étaient alors dans l'indistinction de ce qui commence, tandis qu'ils seraient plutôt aujourd'hui dans la confusion de ce qui finit, mais ce n'en est pas moins une raison pour nous d'aimer dans la comédie de Shakspeare ce que nous ne trouvons ni dans la comédie de Molière, ni dans la tragédie de Racine : le rire mêlé parmi les larmes, la passion dans la comédie, le roman et la poésie, le plaisir de penser et celui de sentir à la fois. Nous sommes devenus capables de plaisirs plus complexes; et pour jouir de nos sensations nous n'avons plus besoin, comme autrefois, qu'on les disjoigne. Enfin aujourd'hui comme alors, ayant ou croyant avoir épuisé ce qu'il y avait de fécondité dans l'ancien idéal, et lassés de ranimer des formes vides où la vie, quand par hasard on l'y met, semble se refroidir, se glacer et se figer, nous cherchons du nouveau; et nous ne l'avons pas encore trouvé; mais nous le trouverons sans doute, et dans cette recherche hasardeuse quel plus glorieux exemple peut-on se proposer que celui de Shakspeare?

Remercions donc le directeur du « second Théâtre Français » de ce qu'il a fait, de ce qu'il fait tous les jours encore pour s'efforcer, non plus comme jadis d'accommoder Shakspeare au goût français, mais au contraire, et comme nous le disions, pour convertir le goût français à ce qu'il y a de plus shakspearien dans Shakspeare. On ne pourrait lui en faire une critique ou un reproche que si l'excès de sa piété l'empêchait de rendre ce qu'il doit à Corneille, à Molière, à Racine, au besoin même à Marivaux, à Regnard et à Beaumarchais. Mais tout le monde sait qu'à l'Odéon, depuis quelques années, le répertoire national, presque plus en honneur qu'à la Comédie française, y sera bientôt mieux joué : j'en avertis les « grands comédiens. » Et quant à l'art prétendu *nouveau*, qu'il est du devoir aussi d'un directeur de l'Odéon d'aider à se produire, on ne dira pas qu'il y manque, puisque s'il n'a pas joué *le Père Lebonnard*, il nous annonce trois actes de l'auteur de l'*École des veufs*, et qu'à la même place où nous parlons du *Marchand de Venise*, nous rendions compte, l'année dernière, tout justement à la même époque, de la récente représentation de *Germinie Lacerteux*.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre.

Vous connaissez la fortune telle que la peint Michel-Ange, le pied sur sa roue éternellement tournante. Elle ne s'arrête jamais, elle ne cesse de répandre sur la race humaine, sur les empires et sur les hommes, le bien et le mal, la paix ou la guerre, les bons et les mauvais jours, les années heureuses ou malheureuses. La fortune, pour cette fois, a fait de cette année qui s'achève au milieu des frissons d'hiver et des influences maladives d'une saison ingrate, une année mémorable à sa manière, au moins exceptionnelle entre toutes : mémorable ou exceptionnelle par tous les spectacles qu'elle a offerts, par les souvenirs qu'elle a évoqués, par les idées qu'elle a remises en mouvement, par le plus prodigieux assemblage de diversions, de fêtes et d'expériences publiques. C'est d'abord pour l'Europe une année de paix générale, ou, si l'on veut, de répit, de trêve bienfaisante entre les crises auxquelles on a échappé et les crises qu'on est toujours réduit à redouter. C'est surtout pour la France, l'année de l'Exposition universelle, de la plus libérale hospitalité offerte au monde, d'une de ces commémorations séculaires qui marquent une grande étape dans la vie d'un peuple, — et par surcroît, des élections qui ont pu s'accomplir au milieu de l'éclat des paisibles manifestations sans les interrompre ni les troubler. Tout a marché de front, tout s'est accompli avec la bonne volonté et le bon esprit de la France intéressée à ses propres succès, avec le concours de toutes les nations accourues au Champ de Mars. On ne peut pas dire que la fortune variable et si souvent fantasque ou ennemie ait été inclémente pour cette année qui arrive à sa dernière heure.

Les choses passent si vite de nos jours que tout ce qui a fait l'intérêt de ces derniers mois semble déjà presque oublié. On dirait que c'est déjà une vieille histoire, dont la solitaire et froide tour Eiffel demeure l'unique témoin. Les somptuosités, les fontaines lumineuses, les décorations mobiles de la fête ont disparu. La foule aussi s'est éloignée et dispersée. Puis on est retombé presque brusquement dans la vie de tous les jours; on a été ressaisi par les affaires, par les âpres divisions des partis, par toutes les vulgarités de la politique. Le rêve s'est évanoui, on est rentré dans la réalité. Ce qui s'est passé durant ces quelques mois, ce qui a rempli cette année, aujourd'hui révolue, ne garde pas moins son caractère et sa signification. C'est plus qu'un souvenir déjà à demi effacé; c'est un événement qui reste avec son originalité, qui éclaire le mouvement des choses, un des plus curieux phénomènes de la vie contemporaine. A dire vrai, au début, lorsqu'on s'était proposé de célébrer, après un siècle, par des solennités particulières, cette date de 1789, la première idée, l'idée unique, était tout simplement une commémoration révolutionnaire. C'était la révolution française qu'on voulait célébrer dans ses origines, dans ses suites tragiques, éclatantes ou lugubres. L'Exposition universelle, qu'on avait imaginée du même coup, n'était qu'un accompagnement, un accessoire, une décoration comme une somptueuse tenture ou les illuminations des jours de fête. Qu'est-il arrivé, cependant? C'est ici que s'est produit un curieux phénomène. A peine a-t-on été entré dans cette année des grandes surprises, le centenaire révolutionnaire s'est à peu près éclipsé ou n'a plus joué, du moins, qu'un rôle effacé; c'est l'Exposition universelle qui a pris aussitôt la première place, qui est devenue l'attrait souverain, la vive et séduisante magie du moment.

Oh ! sans doute, les programmes qu'on avait préparés pour le centenaire ont été exécutés. Il y a eu aux grandes dates les cérémonies commémoratives au Jeu de paume, à Versailles ou ailleurs. On a fait des discours officiels, des manifestations officielles, des processions officielles; on avait même imaginé pour la circonstance un musée de la révolution. A parler franchement, avouez-le, tout cela a été froid, a passé au milieu d'une certaine indifférence publique; on sentait que ces cérémonies, ces discours, ces apothéoses toujours les mêmes, ces grands mots, ces grandes phrases, n'avaient plus le don de remuer l'opinion, la fibre populaire, et ne répondaient plus à rien. Il a été clair dès le premier jour que tout ce qu'il y avait de curiosité, d'empressement spontané, de passion vive et sincère, se portait au Champ de Mars, non aux vaines exhumations de l'archéologie révolutionnaire. La foule a couru là où elle trouvait l'intérêt et la vie, là où elle se sentait attirée, satisfaite, émerveillée et même instruite. Bref, pour être dans le vrai, cette année qui a une fin assez morose, après tant d'éclat, reste l'année de l'Exposition bien plus encore que l'année du centenaire. Et qu'on

ne dise pas qu'il n'y a là que la recherche d'un plaisir banal, une curiosité frivole, avide d'éblouissans spectacles. Ce mouvement est, au contraire, l'expression d'un instinct aussi juste que profond, qui du premier coup est allé droit à la vérité, qui a déjoué les courtes vues des organisateurs d'anniversaires de parti.

C'est qu'en effet, à voir la révolution française en elle-même et de plus haut, cette exposition en est, pour ainsi dire, l'illustration et la représentation, bien plus que les apothéoses artificielles et intéressées des partis. Elle représente cette révolution, qui reste après tout un des plus grands mouvemens humains, dans son essence et dans son esprit, dans le génie émancipé du travail, dans la liberté des industries, dans le progrès du bien-être public, dans la puissance de l'activité créatrice, dans ce sentiment de solidarité qui, à certains momens, rapproche toutes les nations. Ce qu'il y a eu de fécond, de vivace, de puissant dans la révolution était passé là dans toutes ces œuvres un instant réunies, où des millions de visiteurs ont pu, six mois durant, voir toutes les variétés, les phases, les perfectionnemens et les efforts du travail libre. Et c'est là justement ce qu'il y a de frappant, de caractéristique; c'est ce qui fait qu'il n'y a rien de frivole ni de vulgaire dans cet instinct d'une population qui, pour célébrer son centenaire, s'est intéressée au succès d'une exposition, image de la vitalité française, plutôt qu'à la commémoration d'événemens stériles ou irritans. Elle a été après tout sensée dans son instinct et dans son choix. Ce qu'elle trouvait au Champ de Mars, c'est ce que la révolution a eu de meilleur, c'est l'œuvre bienfaisante et pratique, c'est ce qui ne trompe pas, — tandis qu'on ne peut pas dire que dans ce qu'elle a eu de politique, la révolution ait laissé des souvenirs exempts d'amertume, un héritage à accepter ou à subir sans réserve. Il est certain que, si elle a réussi en grande partie dans son œuvre sociale, elle n'a pas réussi au même degré dans son œuvre politique, et il n'y a pas trop de quoi se livrer aux commémorations prétentieuses. Qu'on ait tenu malgré tout à célébrer cette date de 1789, soit; mais on n'a pu la célébrer qu'en se souvenant que, depuis cent ans, il n'y a pas une espérance qui n'ait été trompée, que la France n'a cessé de voyager à travers une série ininterrompue de crises qui ne sont même pas finies, et que, si on voulait faire une exposition de tout ce qu'il y a eu de séditions, de coups d'état, de constitutions, de gouvernemens, le Champ de Mars n'y suffirait pas. C'est malheureusement notre histoire depuis un siècle. La France a vu les révolutions se succéder sous prétexte de continuer la révolution. Les régimes les plus violens ont été possibles, les régimes les plus favorables ont été sans durée, et ce qu'il y a de plus grave, c'est que cette instabilité perpétuelle, ces commotions successives finissent par altérer les traditions libérales les plus inviolables, les conditions les plus nécessaires de gouvernement.

La France vit à travers tout, c'est évident; elle garde sa sève et sa puissance, elle vient de le prouver une fois de plus. Elle en est encore à trouver, en dépit du centenaire, un régime qui lui permette de développer ses forces et son génie à l'abri d'institutions fixes, de lois protectrices et libérales. C'est là encore la question, et elle n'a pas été sûrement tranchée par les élections dernières qui ont coïncidé avec le centenaire et l'Exposition, qui ont été aussi un des événemens de cette année. Ce n'est pas que le pays, qui a fait le succès de l'Exposition et est allé d'un mouvement si spontané, si confiant, au Champ de Mars, se soit manqué à lui-même dans les élections. A quelques excitations ou à quelques secousses qu'il ait été exposé, quelques efforts qu'on ait tentés pour le suborner ou l'abuser, il a été au scrutin ce qu'il est partout depuis quelque temps, sincère et gai dans son empressement aux fêtes du travail, indifférent aux vaines manifestations de la politique, sensé et modéré dans ses préférences. Il a témoigné autant qu'il l'a pu, — on le sent, — son antipathie pour les aventures et les violences, son dégoût des intolérances sectaires et des guerres religieuses, son désir de pouvoir vivre et travailler sans trouble, d'être honnêtement, utilement et libéralement gouverné. Cela, il l'a témoigné à travers les contradictions et les excès d'une lutte sans mesure, il l'a dit avec une persistance qui est certainement un des signes les plus caractéristiques de l'état général de l'opinion. Malheureusement c'est toujours ainsi : quand le pays a parlé, les partis, les prétendus chefs politiques surviennent pour tout obscurcir et tout dénaturer, pour substituer leurs vues et leurs calculs intéressés à la volonté évidente d'un peuple qui ne demande que l'équité et la paix.

A peine ces élections de 1889 ont-elles été accomplies et la chambre nouvelle a-t-elle été rassemblée, la confusion a recommencé. Les intrigues, les tactiques équivoques, les petites agitations, les passions de secte ou de coterie, tout a reparu. Ce parlement nouveau vient, il est vrai, de se séparer pour quelques jours, jusqu'à sa session régulière, il n'a été réuni que pendant trois ou quatre semaines; il a eu cependant déjà le temps de montrer que, pour l'esprit de parti, rien n'est changé. On dirait que les républicains, après avoir été singulièrement effrayés, puis rassurés, n'ont plus aujourd'hui d'autre préoccupation que de se resserrer, de se ressaisir pour reprendre et continuer une domination qu'ils ont craint un instant de perdre. Ils se retrouvent tels qu'ils ont été, tels qu'ils sont toujours, prêts à exercer leurs vengeances, tantôt par des invalidations capricieuses qui ne sont qu'un abus de majorité, tantôt par de mesquines représailles contre de pauvres prêtres de village arbitrairement dépouillés de leur modique traitement. C'est leur triomphe! On dirait surtout qu'il y a des républicains qui n'ont que le souci et la peur de voir l'esprit de modération et de transac-

tion entrer dans la république! Au demeurant, quelque pénibles que semblent être ces débuts d'une législature nouvelle, c'est une situation qui commence ou recommence. Rien n'est irréparablement engagé, et avant d'aller plus loin on fera bien d'interroger encore une fois cette année qui s'achève, de rechercher dans tous ces événemens, l'exposition, le centenaire, les élections, la vraie pensée, la volonté de la France, à laquelle nul n'a le droit de se dérober.

On ne peut certes dire d'avance ni pressentir comment tourneront les affaires du monde dans l'année nouvelle, ce qui en sera, fût-ce d'ici à trois mois, de l'état de l'Europe, des alliances, des rapports généraux, de la paix universelle. Cette question qui renaît d'elle-même aujourd'hui, on l'agitait déjà il y a un an, comme les années précédentes, non sans une indéfinissable et oppressive inquiétude. On craignait l'imprévu et l'inconnu, surtout depuis l'avènement encore récent d'un jeune empereur d'Allemagne entrant dans le règne avec un naturel visiblement un peu impatient et agité. On était loin de se sentir rassuré sur les rapports des premières puissances de l'Europe, sur l'Orient comme sur l'Occident, sur ce qui pouvait sortir de ces grandes combinaisons qui, sous prétexte de garantir la paix, laissent entrevoir toujours et partout la guerre en perspective. Et cependant, tout bien compté, elle a fini par arriver jusqu'au bout, cette année 1889, sans trouble européen, sans accident sérieux. L'outre aux tempêtes est restée fermée pour le bien des peuples. Ce n'est pas que plus d'une fois il n'y ait eu des semblans de paniques, des bruits équivoques, des apparences suspectes. On a pu se demander par instans ce qui se préparait dans le mystère des chancelleries toujours agitées, ce que signifiaient ou ce qu'allaient produire tous ces déplacemens de princes ou de diplomates, toutes ces visites et ces entrevues qui n'ont pas manqué cette année, depuis le voyage du roi Humbert en Allemagne jusqu'à l'apparition du tsar à Berlin, sans parler des pérégrinations de l'empereur Guillaume en Angleterre et en Orient. Au demeurant, c'est la paix qui l'a emporté, et si dans les conditions générales de l'Europe rien d'essentiel n'est changé, rien non plus ne s'est aggravé. On pourrait dire plutôt qu'au milieu des agitations incessantes et des armemens démesurés auxquels le continent semble condamné, il se forme une sorte d'équilibre un peu étrange, naissant de tant de forces colossales mises en présence, du sentiment de l'effroyable danger qu'une rupture irréparable ferait courir à toutes les nations.

C'est donc avec la paix que finit pour l'Europe une année qui, au début, lorsqu'elle a commencé, semblait enveloppée de nuages et ne laissait pas d'inspirer quelque inquiétude; c'est avec la paix que s'ouvre l'année nouvelle, et peut-être même, autant qu'on puisse l'augurer, cette paix est-elle moins précaire, moins livrée aux chances de l'imprévu ou, si l'on veut, plus vraisemblable qu'il y a un an. De quelque

façon qu'on juge l'ensemble des affaires du continent et qu'on prévoie l'avenir, il est certain que, pour le moment, le poids de la Russie se fait sentir, que le tsar, en se retranchant dans sa force et dans son impassibilité, a réussi, sinon à faire tout ce qu'il voulait en Orient, du moins à neutraliser les impatiences des autres et à demeurer l'arbitre de la paix. C'est un fait, de même que c'est un fait que, sans qu'il y ait aucune espèce de pacte, une partie de la force de la Russie tient à ce qu'elle ne se sent pas seule en Europe, à l'extrémité du continent. Il est évident aussi que la triple alliance centrale, cette trop bruyante alliance, sans cesser de subsister, paraît être entrée dans une phase nouvelle, que M. de Bismarck, qui en est le régulateur, met toute son habileté à faire entrer ses alliés dans des vues, dans des combinaisons dont on n'a pas jusqu'ici le secret. Quels que soient les desseins du tout-puissant et solitaire chancelier qui, du fond de sa retraite de Friedrichsruhe, conduit les affaires de l'Europe, on ne peut douter que depuis quelque temps, probablement depuis le passage du tsar à Berlin, il ne s'efforce, par son ascendant à Vienne et à Rome, de modérer la marche, d'écarter tout ce qui pourrait raviver ou envenimer des conflits toujours possibles. M. de Bismarck a certainement son secret qu'il ne dira que lorsqu'il le voudra, lorsqu'il s'y croira intéressé; il est d'ailleurs assez habile pour se plier à toutes les évolutions sans se croire plus engagé aujourd'hui qu'hier. Pour le moment, on pourrait présumer que, dans sa pensée, la triple alliance est au repos, qu'elle doit éviter de faire parler d'elle. C'est peut-être ce qu'il y a de mieux pour la paix, — et de fait, à cette heure où s'ouvre une année nouvelle, on paraît moins occupé à Berlin et à Vienne de campagnes extérieures que de bien des affaires intérieures qui ont aussi leur importance.

Quelle que soit d'ailleurs la puissance de M. de Bismarck lui-même dans l'empire dont il est l'arbitre, il ne fait pas toujours tout ce qu'il veut, et, s'il le fait, ce n'est pas toujours sans peine, sans effort, même sans y mettre quelque diplomatie. Son génie est précisément de savoir compter avec les difficultés intérieures aussi bien qu'avec les difficultés extérieures. Avant peu, d'ici à quelques mois, à l'intérieur, il va y avoir en Allemagne des élections, pour lesquelles tout se prépare déjà, qui, sans avoir rien de décisif pour la direction de la politique impériale, ne laissent point évidemment d'avoir une certaine importance. C'est l'affaire de demain. En attendant la loi sur les socialistes, à laquelle le chancelier attache un prix singulier, quoiqu'il n'ait pas cru devoir quitter Friedrichsruhe pour aller la défendre en personne, cette loi sur les socialistes, vivement contestée, est restée en suspens; le budget aussi est resté en chemin. Le Reichstag n'a visiblement pas tenu à se presser. Il a pris ses vacances de Noël sans avoir voté ces lois; il va les retrouver à sa rentrée pour la dernière session, et tout

indique qu'il y aura encore une lutte parlementaire des plus vives, à laquelle le chancelier prendra peut-être part cette fois; mais si le Reichstag de Berlin a laissé provisoirement en suspens quelques-unes des lois qu'on lui demandait, il a voté, avant de prendre ses vacances de Noël, d'autres mesures qui sont certes des plus significatives, des plus caractéristiques.

On sait avec quelle énergie passionnée le chancelier a soutenu il y a plus de quinze ans les lois de guerre contre l'église catholique, les lois connues sous le nom de *kulturkampf*. On sait aussi avec quelle désinvolture il a pris depuis, quand il l'a cru nécessaire, le chemin de Canossa, quoiqu'il eût dit qu'il n'irait jamais. De toutes ces lois violentes, excessives, la plupart ont été déjà abrogées ou sont tombées en désuétude. Ce qui en reste s'en va chaque jour. Le Reichstag vient de voter, sans une ombre d'observation du gouvernement, l'abrogation de la loi d'internement ou d'exil contre les prêtres remplissant leur ministère sans autorisation de l'état. Il a assimilé, par un autre vote, les missionnaires catholiques aux missionnaires protestans dans les pays de protectorat impérial. Il a voté tout cela en même temps qu'il venait de voter des dispositions qui règlent la situation militaire des étudians de théologie en les exemptant à peu près du service. Le chef du parti du centre, du parti catholique, M. Windthorst, qui a conduit habilement cette campagne, n'a pas caché qu'il se réservait d'aller jusqu'au bout, de réclamer en faveur des ordres religieux encore frappés d'interdiction; pour le moment, il s'est contenté de ce qu'il venait d'obtenir. Ceux-là mêmes, d'ailleurs, qui avaient voté autrefois avec le plus d'ardeur les lois contre l'église catholique, en ont voté aujourd'hui d'une voix presque unanime la révocation, et ils n'ont pas déguisé, eux non plus, leurs sentimens : ils ont avoué qu'ils avaient hâte de mettre fin à toutes les luttes intestines, d'apaiser et de désintéresser les populations catholiques. M. de Bismarck ne les démentira pas, et c'est ainsi qu'agissent les grands politiques qui sentent que la paix intérieure, la paix morale est une des conditions de la puissance extérieure.

Que l'Autriche pût obtenir cette paix morale entre les nationalités de toute sorte qui composent l'empire, ce serait assurément un grand bienfait, même pour l'autorité de sa diplomatie et l'efficacité de son action en Orient. Malheureusement elle n'en est pas là, et tandis qu'elle est engagée dans une politique assez compliquée du côté des Balkans et de la Bulgarie, elle en est toujours à se débattre avec les Allemands, les jeunes Tchèques, les vieux Tchèques, les Hongrois, les Ruthènes, les Slaves du sud. Le ministère de patiente transaction auquel le comte Taaffe a donné son nom reste exposé aux récriminations, aux hostilités qui, tout récemment encore, se sont pour ainsi dire donné rendez-vous dans le Reichsrath de Vienne, à propos d'une

interpellation dont le chef du parti allemand, M. de Plener, a pris l'initiative. L'occasion a été l'agitation renaissante en Bohême, cette espèce de levée de boucliers des jeunes Tchèques, revendiquant plus vivement que jamais l'indépendance pour leur pays, réclamant le couronnement de l'empereur comme roi de Bohême. M. de Plener a violemment mis en cause le ministère pour ses faiblesses, pour ses compromis, pour ses transactions perpétuelles avec toutes les races de la monarchie, rudoyant avec âpreté les vieux Tchèques aussi bien que les jeunes Tchèques, tous les nationalistes. Le chef des vieux Tchèques, M. Rieger, sans s'identifier avec ses jeunes émules de Prague devenus ses adversaires, les jeunes Tchèques, a cru néanmoins devoir intervenir, accusant à son tour les Allemands de la Bohême, maintenant les droits historiques de son pays. Entre tous les camps, le comte Taaffe s'est levé pour dire le mot décisif, pour trancher la question. A-t-il dit réellement le mot décisif? Il est resté du moins fidèle à sa politique. Il a refusé d'admettre que le moment fût venu de modifier la constitution de l'empire et de faire couronner l'empereur à Prague; il n'a pas voulu non plus paraître contester les droits de la Bohême. Pour tout dire, il a parlé en homme décidé à tranquilliser pour le moment à demi les Allemands, en laissant une espérance aux Tchèques, sans provoquer l'humeur ombrageuse des Hongrois. Il a réussi encore une fois, puisqu'il a eu la majorité. Ces récriminations et ces tactiques sont de tous les temps à Vienne. Elles ne sont malheureusement aujourd'hui qu'une démonstration nouvelle des incohérences de l'empire et l'explication des embarras de l'Autriche, obligée peut-être plus que jamais, à l'heure qu'il est, de s'observer dans sa politique extérieure, d'accepter la triple alliance telle qu'on la comprend à Berlin, de se conformer aux vues, aux calculs, aux intérêts de Berlin.

Quant à l'Italie, la troisième des coalisées de la grande ligue, elle n'en est peut-être pas, pour sa part, quoiqu'elle ne l'avoue pas, à sentir le poids d'une alliance d'ostentation, à savoir ce qu'il en coûte de figurer parmi les grands et de subir l'amitié des forts. Elle a pu être un moment flattée et satisfaite dans son orgueil de se voir recherchée, traitée familièrement à Friedrichsruhe ou à Berlin. En réalité, elle a subi plus d'un mécompte; elle s'est exposée à aliéner pour une vaine gloire son indépendance, à compromettre ses finances par des armemens ruineux et inutiles, son commerce par des guerres économiques où elle a été entraînée. On ne lui en a pas même su peut-être beaucoup de gré; aujourd'hui, soit par une tactique qui a pu lui être conseillée, soit de son propre mouvement, elle profite du repos que se donne la triple alliance pour s'occuper de ses affaires. Elle en est au moins aux premières démonstrations d'une politique commerciale d'apparence plus conciliante avec la France. Elle vient d'abolir les droits différentiels

qui ont pesé depuis deux ans sur le commerce des deux pays. Le roi Humbert en avait déjà parlé dans son discours à l'ouverture de la session. La mesure a été proposée, elle a été rapidement votée, et dans les débats qui ont précédé le vote, on ne peut que constater un ton général de mesure et de conciliation à l'égard de la France. M. le président du conseil aussi a même déclaré que, s'il eût été au pouvoir, il n'eût pas sans doute dénoncé le traité de commerce, et il n'a pas caché son désir d'entrer dans des relations meilleures avec notre pays. C'est fort bien! Seulement, il ne faut pas se payer de mots.

Au fond, dans cette affaire des relations de l'Italie et de la France, il y a deux questions. Il y a une question spéciale, que l'abolition des droits différentiels ne tranche pas. Derrière les tarifs différentiels il y a le tarif général, conçu, imaginé, voté d'avance justement pour cette guerre économique si tristement engagée depuis quelques années. Si, par l'abolition d'un tarif de circonstance, on n'a voulu que faire une démonstration, se donner de belles apparences devant l'Europe, cela ne sert à rien et n'abuse personne. Si l'on veut réellement entrer dans de meilleures relations de commerce, c'est le tarif général qui est la vraie difficulté à aborder. Jusque-là la France n'a rien à dire et ne peut qu'attendre. Pour ce qui est de la question bien autrement grave des rapports politiques des deux pays, la France a encore moins à prendre une initiative. Le malheur de l'Italie est de s'être laissé placer dans cette étrange position où elle peut être entraînée à employer ses forces contre la France, sans griefs, sans nécessité, de même d'ailleurs qu'elle peut être exposée à prendre les armes contre la Russie sans plus de raison. Bref, elle s'est laissé engager pour d'autres, et si elle y tient, c'est son affaire. Tant que cette situation subsistera, la France n'a qu'à rester dans l'expectative réservée et vigilante dont on lui a fait une loi. La France n'a ni à désavouer les sympathies dont elle a donné plus d'une fois les témoignages efficaces à l'Italie, ni à se refuser à rien, ni à être dupe de vaines paroles.

C'est bien certain, l'activité humaine ne cesse de se déployer sous une forme ou sous l'autre dans l'univers, jusqu'aux extrémités les plus reculées du globe, là même où on ne l'aperçoit pas. Elle ne s'interrompt jamais; elle peut tout au plus se ralentir dans certaines périodes comme celle-ci : c'est ce que les Américains appellent les années secondaires. On ne peut en disconvenir, cette année qui finit n'aura compté rien d'éclatant, rien d'exceptionnel dans le nouveau monde, et cette révolution même qui s'est accomplie au Brésil, qui a transformé d'un seul coup un empire en république, ne semble guère de nature à faire figure dans l'histoire. Le malheur est qu'on commence à voir clair sur ce coup de théâtre de Rio-de-Janeiro, qui a chassé un empereur et élevé un pouvoir nouveau.

Ce serait évidemment une assez puérile illusion d'attacher une im-

portance quelconque à ce mot de république. Le pavillon semble couvrir provisoirement une singulière marchandise. Une chose est à constater : quelles que soient les explications d'un ordre tout intérieur qu'on en puisse donner après coup, cette révolution brésilienne a certainement éclaté à l'improviste et a ressemblé d'abord à une énigme. Elle a été accueillie en Europe sans prévention, avec plus de surprise que de malveillance, sur la foi des messages du pouvoir nouveau. A mesure cependant qu'elle se dévoile dans sa vérité, dans ses détails, dans ses premiers actes, dans ses tendances, elle apparaît mieux pour ce qu'elle est, — et ce qu'elle est, c'est tout simplement, s'il faut le dire, une aventure, même jusqu'ici une aventure toute militaire. Dès les premiers momens, un des nouveaux maîtres du Brésil, qui est aujourd'hui ministre, ne le cachait pas dans une lettre intime qui vient d'être publiée. Il avouait que ce qui venait d'être fait l'avait été par les militaires et par eux seuls, que l'élément civil n'y était presque pour rien, que le peuple avait « assisté à la chose hébété, surpris, étonné, » croyant assister à une « simple parade ; » il ajoutait qu'on se trouvait « en présence d'une ébauche grossière, incomplète, » que pour l'instant le gouvernement ne pouvait être que militaire.

Et de fait le gouvernement révolutionnaire de Rio a commencé par s'occuper de l'armée en graciant les déserteurs ou en enrôlant des soldats, en multipliant les promotions et les pensions, en décrétant de nouveaux uniformes, sans oublier même un casque au panache flamboyant ! Ce n'est pas tout : au premier moment, les chefs de la révolution ont cru sans doute d'une politique habile d'afficher certaines déférences et même des airs de libéralité à l'égard de l'empereur dom Pedro en répandant partout en Europe qu'on lui laissait les dotations qu'on avait mises à sa disposition, on ne sait combien de millions. C'était d'abord traiter avec peu de respect la dignité du vieux souverain qu'on venait d'arracher nuitamment de son palais pour le jeter sur un navire. C'était, de plus, faire de la libéralité à bon marché en se moquant de l'Europe. En réalité, tout cela a fini par les suppressions des dotations et les confiscations ordinaires. La fantaisie elle-même ne laisse pas d'avoir sa place dans les affaires révolutionnaires du Brésil, et le nouveau ministre de la guerre, qui passe cependant pour un savant distingué, qui est encore plus, à ce qu'il paraît, un positiviste convaincu, profite de l'occasion pour se servir dans ses correspondances et dans ses actes du calendrier d'Auguste Comte ; mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que le gouvernement de Rio, qui avait annoncé l'intention d'en appeler au pays, vient de tenir sa promesse d'une singulière façon, en décrétant la réunion d'une Assemblée constituante dans un an, — au 15 novembre 1890 ! Si on rapproche cette date des confidences ministérielles, on pourrait en conclure que le

Brésil a devant lui la perspective d'une dictature militaire pour une belle et bonne année, si ce n'est plus. Le ministre brésilien avait visiblement quelque raison d'écrire dans sa lettre récemment publiée que ce n'était qu'une ébauche, peut-être pas même le premier pas « vers la grande ère! » On dirait vraiment l'aventure de M. Boulanger transportée au Brésil et réussissant à Rio-de-Janeiro !

Tout cela est encore assez confus sans doute. On peut, si l'on veut, faire la part des incohérences et des difficultés inséparables d'une révolution, de la fondation d'un régime nouveau. Il n'en résulte pas moins pour le moment une situation des plus critiques, des plus périlleuses pour cette république soldatesque née d'hier. Elle est périlleuse, — et par l'anarchie des provinces où le commerce est dès maintenant exposé à des vexations qui provoqueront des réclamations étrangères, — et par les entraînemens d'une dictature militaire qui excite déjà les défiances des républiques voisines, — et par les résistances intérieures que le nouveau gouvernement doit fatalement rencontrer. On peut sans doute essayer de dissimuler les désordres partiels qui se produiront à Rio ou dans les provinces; on pourra au besoin les réprimer. Le danger n'existe pas moins, il est inévitable. Il est certain qu'il y a eu déjà des manifestations hostiles, des tentatives de soulèvement ou de réaction qui prouvent que le régime nouveau, après avoir enlevé le pouvoir sans combat, sera peut-être avant longtemps réduit à le défendre par la force et les coups d'état. N'y eût-il désormais aucune chance de restauration pour l'empire qui a disparu, la république brésilienne, telle qu'elle apparaît, ne semble pas mieux garantie contre les convulsions et les agitations, sans parler même des crises extérieures où elle pourrait être entraînée. Et voilà comment cette révolution qui a marqué la fin de l'année laisse pour l'année nouvelle plus d'une menace au Brésil et à cette partie du Nouveau-Monde !

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Sans la révolution du Brésil et la baisse considérable qui s'est produite sur les valeurs de ce pays, la rente française eût sans doute résolument franchi avant la fin de l'année le cours de 88 francs, coupon détaché. Dès le milieu du mois, le 3 pour 100 atteignait 88.35 et ressortait ainsi pour la seconde quinzaine à 87.60 ex-coupon. Il semblait que ce fût peu de chose pour la spéculation que d'enlever ces 0 fr. 40, d'autant plus que certaines caisses publiques, disposant de fonds considérables, ont acheté pendant tout le mois, assure-t-on, d'importantes sommes de rentes au comptant.

Ce qui paraissait si aisé n'a pu toutefois se réaliser. Pour optimistes que soient restées les dispositions générales, le marché n'a pas été soustrait complètement à l'influence de la baisse des valeurs brésiliennes, influence qui s'est exercée plus vivement encore à Londres. Si toutefois le 3 pour 100 ne clôt pas l'année 1889 à 88 francs, il n'est éloigné de ce cours que de 0 fr. 15 à 0 fr. 20, et pratiquement il reste au prix le plus élevé qu'il ait jamais atteint.

L'année 1889, avec son Exposition universelle, les déclarations pacifiques des souverains, la décadence du boulangisme, les élections générales relativement modérées, et, dans un certain sens, conservatrices, a été véritablement remarquable pour nos fonds nationaux et pour toutes les valeurs à revenu fixe qui, sous une forme ou sous une autre, ont le bénéfice de la garantie de l'État et même pour celles qui, sans cette garantie, sont toutefois placées haut dans la faveur et dans l'estime du public.

Du 31 décembre 1888 à fin 1889, la rente a monté de 5 unités (de 82.77 à 87.77); l'Amortissable, de 5.75 (de 86.80 à 92.55); le 4 1/2 pour 100, de 1.47 1/2 (de 104.42 1/2 à 105.90). Ainsi, le porteur d'inscriptions de rente perpétuelle ou amortissable qui aurait acheté à la fin de l'année dernière et vendrait aujourd'hui, aurait reçu comme intérêt 3 francs et comme plus-value de capital 5 fr. ou 5 fr. 75 par coupure de 3 francs de rente. Il aurait donc fait, avec la rente française, aujourd'hui la première et la plus recherchée de toutes les valeurs de la cote, un placement de 8 ou 8.50 pour 100.

La même constatation ressort d'un examen comparatif des prix des

obligations de la ville de Paris et des obligations de nos grandes compagnies de chemins de fer.

Les diverses séries de la dette de la Ville ont progressé dans une proportion plus ou moins grande, l'avance variant de 3 francs jusqu'à 9 francs. En effet, la ville 1855-1860 valait, il y a un an, 530 francs et vaut aujourd'hui 533. La plus-value atteint 8 francs sur les ville 1875 et 1876. Enfin, l'obligation 1886, cotée il y a douze mois 383, vaut aujourd'hui 392. L'acheteur de ce dernier titre, qui vendrait maintenant, aurait touché 12 francs d'intérêt et 9 francs de plus-value en capital, soit 21 francs pour un capital versé de 385 francs, ou près de 6 pour 100.

L'obligation Nord est passée de 420 à 432, l'Orléans de 410 à 427, le Midi et l'Ouest de 410 à 423, le Lyon fusion de 405 à 423, la Grande-Ceinture de 410 à 422, l'Est de 394 à 413.

A 432 francs l'obligation Nord ne rapporte plus, si l'on tient compte de l'impôt, que 3.20 pour 100, plus une fraction minime pour la prime de remboursement. Mais l'acheteur aura reçu, outre ses 13 fr. 80 nets comme intérêts, une plus-value de capital qui aura presque doublé le rendement de son placement et l'aura porté au-delà de 6 pour 100. Le porteur de l'obligation Orléans fusion ou Est, dont le bénéfice en capital varie de 17 à 19 francs, aura fait un placement à plus de 7 pour 100.

Plus heureux encore ont été les porteurs des autres obligations de chemins de fer garanties dont les cours étaient encore maintenus à une certaine distance de ceux des titres de nos grandes compagnies. L'obligation Bône-Guelma s'est avancée de 385 à 413, l'Est algérien de 374 à 401, celle des Chemins économiques de 360 à 387, celle des Chemins départementaux de 350 à 373, l'Ouest algérien de 372 à 399. Pour toute cette série, la plus-value en capital atteint 27 à 28 francs, soit environ le double de l'intérêt réel. Si l'on réunit les deux sommes, on reconnaît que les porteurs de ces titres ont fait, en valeurs garanties par l'État, un placement d'environ 10 pour 100.

Les placemens en actions de chemins de fer n'ont pas été moins favorisés. L'action du Nord est en hausse de 160 francs à 1,790, celle de Paris-Lyon-Méditerranée de 72.50 à 1,352.50, celle de l'Ouest de 55 fr. à 960, l'Orléans de 42.50 à 1,371.25, le Midi et l'Est de 30 francs à 1,215 et 815.

Les capitaux qui, épouvantés par les catastrophes successives du Panama, du syndicat des cuivres et du Comptoir d'escompte, ont cherché un refuge dans les placemens de toute sécurité, à revenu fixe et bas, n'ont donc pas eu à regretter cette orientation. Avec la sécurité absolue ils ont trouvé une rémunération que ne donnent même plus des valeurs aléatoires qui ne sont pas de simples cartes de jeu.

Parmi les fonds étrangers, les Russes présentent une plus-value égale à celle des fonds français, et aux fonds russes il faut joindre encore les valeurs turques, égyptiennes et helléniques, ce qu'on appelait naguère les valeurs à turban.

Le 4 0/0 russe des diverses catégories, 1880, 1888, 1889 et consolidés des chemins de fer sont aujourd'hui à 93.25 et le 4 0/0 1880, type premier de ces fonds, était, il y a un an, à 87, au moment de l'émission si brillamment réussie par la Banque de Paris et des Pays-Bas.

Le Turc s'est avancé de 15 à 17.65, ce qui constitue un progrès de 16 à 18 0/0, l'obligation de priorité ottomane est en hausse de 62.50 à 482.50 et l'obligation Douane de 52.50 à 405.

L'obligation unifiée d'Égypte a progressé de 50 francs à 470, l'Hellénique 5 0/0 de 35 francs à 475.

Voilà donc toute une série de titres sur lesquels les porteurs ont obtenu, outre un intérêt supérieur en général à 5 0/0, un accroissement de capital variant de 8 à 16 0/0.

On peut citer encore le 4 0/0 hongrois qui de 87 s'est avancé à 88.25, et le Portugais sur lequel la baisse récente laisse une légère plus-value de quelques centimes à 65.75.

Les porteurs de rente extérieure d'Espagne n'ont ni perdu ni gagné en capital, ou plutôt, après avoir vu ce fonds s'avancer de 73 1/2 aux environs de 77, ils ont assisté à un mouvement continu de recul qui l'a ramené à peu près à son point de départ, contre-coup de la révolution brésilienne et effet direct d'une situation financière qui devient véritablement inquiétante.

La rente italienne a fléchi de 1 franc environ ; plus exactement, la vigoureuse reprise effectuée sur ce fonds par la haute banque allemande, dans un intérêt plus politique que financier, n'a laissé subsister qu'une unité de la baisse qui avait d'abord fait reculer l'italien de 96 1/2 aux environs de 92.

Les consolidés anglais, qui ne donnent plus que 2 3/4 pour 100, n'ont pu reconquérir le pair de 100 francs, et perdent même 0 fr. 80 à 98.

Il nous reste à parler des fonds argentins et brésiliens, où de si importans capitaux anglais et français se sont engagés depuis deux ou trois années. On croyait trouver, de l'autre côté de l'Océan-Atlantique, un abri tranquille pour les capitaux que semblaient menacer des convulsions prochaines dans la vieille Europe. Triste expérience. La crise de l'or, à Buenos-Ayres, a fait tomber le 5 pour 100 argentin de 99 à 94, et le triomphe d'une insurrection militaire à Rio-de-Janeiro a précipité le 4 1/2 brésilien de 97.50 à 80, et le 4 pour 100, créé cette année même, de 92, cours du commencement de novembre, à 73.50

Les placemens en actions de chemins de fer étrangers ont été extrê-

mement fructueux de 1888 à 1889, sauf en ce qui concerne les Chemins autrichiens qui ont reculé de 36 fr. 25. Les Chemins lombards ont gagné 80 fr. à 265; les Andalous, 70 fr. à 390; le Saragosse, 35 fr. à 310. Le Nord de l'Espagne a été un moment en hausse de 90 fr. à 420. Il ne conserve qu'une plus-value de 35 fr. à 365.

Parmi les institutions de crédit, la Banque de France a réalisé une avance de 220 francs, et le Crédit lyonnais reste en hausse de 70 francs. Avec une plus-value de 17.50 sur la Compagnie foncière de France et de 12.50 sur la Banque russe et française, la liste des valeurs de ce groupe en progrès est close. D'autres sont restées à peu près immobiles. Mais le Crédit foncier est en baisse de 30 fr. à 1,335; la Banque de Paris et des Pays-Bas, de 100 fr. à 795; le Crédit industriel de 15 fr. à 590; le Comptoir d'escompte de 900 fr. à 150. Le Nouveau Comptoir a pris une place brillante au milieu des institutions anciennes, avec une prime de 145 francs.

Quelques établissemens de crédit étrangers ont rapidement avancé: la Lœnderbank de 105 fr. (y compris la répartition de 80 fr.); le Crédit foncier d'Autriche de 90 fr., le Mobilier espagnol de 45 francs.

Le tableau des valeurs diverses présente d'une année à l'autre quelques différences de prix remarquables:

Du côté de la hausse, 126 francs sur le Suez, 53 sur le Télégraphe de Paris à New-York, 37.50 sur la Transatlantique, 42.50 sur le Gaz, 45 francs sur la compagnie des Eaux et sur les Mines du Laurium, 655 fr. sur le Malfidano.

Du côté de la baisse, 40 francs sur le Corinthe, 52.50 sur le Panama, 35 sur les Omnibus, 17.50 sur les Voitures, 30 sur les Allumettes, 70 sur les Téléphones, 800 francs sur les actions des Métaux, etc.

L'année s'achève sur un mouvement de consécration de la hausse dont ont bénéficié les rentes françaises et les autres grandes valeurs à revenu fixe. Comme tous les ans à l'automne, l'argent est devenu plus cher depuis octobre, mais sans cesser d'être abondant. La cherté n'a été que relative et elle n'a entravé la progression des cours ni à Paris ni à Berlin et à Vienne, où les acheteurs ont dû cependant, il y a un mois et à la liquidation de fin décembre encore, se résigner à des taux de report extrêmement élevés.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

